

Bibliothèque numérique

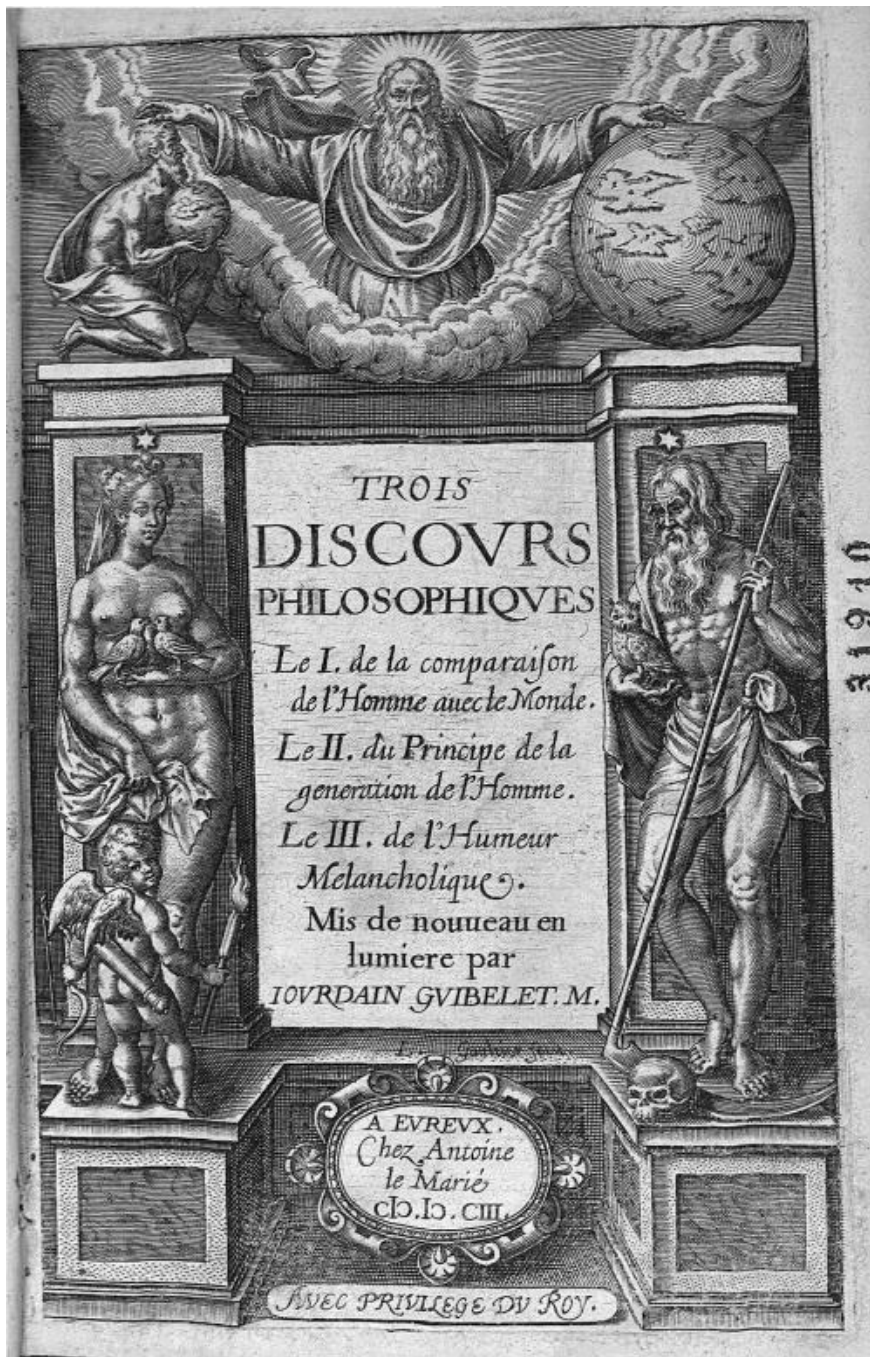
medic@

GUIBELET, Jourdain. Trois discours philosophiques. De la comparaison de l'homme avec le monde. Du principe de la génération de l'homme. De l'humeur mélancolique

Évreux : Antoine Le Marié, 1603.



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?31910>

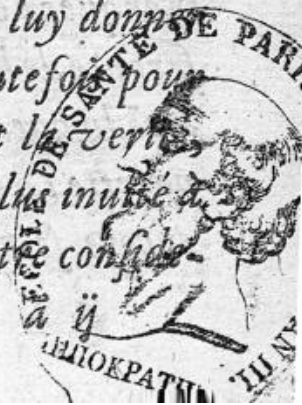




A

REVEREND PERE EN
DIEU, MESSIRE IACQUES
Dauy Euesque d'Eureux, Con-
seiller du Roy en son Conseil
d'Estat, & son premier Aumos-
nier.

MONSEIGNEUR,
*Combien que ce petit dis-
cours ayt besoing que vous
inspiriez sur luy vostre fa-
ueur, tant pour le fortifier contre le
blasme des enuieux & reietter la honte
sur leur visage, que pour luy donner
cours entre les doctes: Toutefois pour
vous declarer ingenüement la
l'importance du sujet m'a plus inuite à
le vous dedier que toute autre confide-*



ÉPISTRE.

ration. Il est icy question d'une comparaison de l'Homme avec le Monde, de prouver que l'Homme est un Mōde raccourcy, & que le grand Monde n'a rien qui ne soit représenté dans cet epitome. Or estant impossible de déduire cete matiere cōme elle merite, pource qu'elle n'a esté expliquée jusques icy, & qu'elle cōsiste en la description de deux Mondes; Il faut de necessité employer à la teste de cete dispute, quelque rare & signalé personnage, l'excellēce duquel supplée à ce defaut & répōde à la grādeur de l'univers. Je me suis efforcé en ce discours, pour mōstrer que ces deux Mondes sont égaux, de représenter les plus notables marques de leur ressemblāce, par la cōference de leurs plus belles parties. Mais attēdu que le grād Mōde (qui peut-estre ne jette l'œil que sur le vulgaire) semble encore se prevaloir, à l'occasion de sa

EPISTRE.

grandeur & de sa beauté; si i'eusse en
 autant de lustre & de splendeur comme
 vous, i'eusse volontiers imité l'Amour
 d'Anacreon, qui se jettâ luy-mesme dans
 le cœur de ce Poëte, voyant que toutes
 ses fleches n'auoient peu le rendre obeis-
 sant. Car m'opposant moy-mesme ie luy
 eusse exhibé le reste des pieces qui n'ont
 peu estre mentionnees dans le plaidoyé,
 ie luy eusse monstré plus de beauté qu'il
 n'en peut auoir, & que nostre petiteesse
 est plus admirable & plus capable que
 sa grandeur, de sorte qu'il se fust ran-
 gé à la raison. Mais me sentant du tout
 indigne de cete charge, à qui pouuois-je
 auoir recours sinon à vous, qui estes au-
 tant esleué par dessus le cõmun des hom-
 mes, comme il y a de difference entre
 vn grand Monarque & quelqu'un
 qui representeroit la personne d'vn Roy
 en vne tragedie. Ie ne doubte point si

à iij

EPISTRE.

nous estions priuez de vostre presence,
que nous ne fussions empeschez comme
Diogenes à trouuer vn homme, & ne
croy point qu'il fust aisé entre tant de
millions, d'en recouurer vn autre qui
peüst avec autant de grace & de splen-
deur mettre en euidence tant de mer-
ueilles, pour contrequarre à tāt de par-
ticularitez qui sont au Monde. Je mas-
sure que ce grand globe se voyāt assailly
de telles armes, confessera aussi tost que
l'Hōme va du pair avecque luy, auoüe-
ra la ressemblance fraternele, & sera
contrainct de rapporter en partage le
nom de Monde. Comme Pythagoras
anciennement recogneut Hercules sur-
passer en grandeur les hommes de son
siecle, par la conference du stade Olym-
pique avec les autres stades: Ainsi par
la comparaison de voz perfectiōs avec
les perfectiōs de plusieurs notables

EPISTRE.

personnages que i'ay peu cognoistre,
 vous m'avez semblé pouuoir mieux que
 tout autre, monstrier au Mōde que tou-
 tes les singularitez qu'il contient ne sont
 que le modele des vostres. Autant de
 fois que i'ay eu l'heur de vous ouyr di-
 scourir entre les plus sçauants, i'ay veu
 vostre esprit rēdre quelque clairté plus
 que les autres, & m'est tousiours sou-
 uenu du tableau de Timanthe, où vn
 Geant estoit depeint, & autour de luy
 plusieurs petits cyclopes, qui luy mesu-
 roient le poulce avec vne aulne. Par-
 tant j'espere si nous sommes secondez
 de vostre faueur, que nous emporterons
 la victoire contre le Monde, & que ce
 liuret en sera mieux receu d'vn cha-
 qu'vn, de maniere que ie pourray dire
 avec Heraclite, quoy qu'il soit petit &
 peut-estre mal en ordre, que les Dieux
 neantmoins l'assistent de leur presence,

à iiij

EPISTRE.

*Dij extra du des. Ce sera vn bien que vous
ferez en general à tous les Hommes,
& à moy particulierement vn nouueau
sujet de prier Dieu,*

MONSEIGNEVR,

*Qu'il luy plaise vous donner longue
& heureuse vie.*

Vostre tres-humble &
tres-affectionné seruiteur
IOYRDAIN GVIBELET.



AV LECTEUR.

L ME semble que l'Architecte qui promet à Alexandre de tailler le mont Athos à sa semblance, tenant en ses deux mains deux grandes Villes, estoit plus supportable qu'Alexandre mesme, qui reietta cete entreprisede comme prodigieuse: Parce que si ce grand monarque eust cognu que l'Homme a esté formé sur le modele du Monde, il eust plustost blasmé la vanité du dessein, que pensé qu'il y eust de la disproportion entre luy & cete masse de terre. Il a donc en cela procedé d'un mauvais jugement, & faute d'auoir eu la cognoissance de sa nature. Science toutefois qui pouuoit mieux qu'aucune des autres aduancer le train de ses victoires, & luy tirer ce déplaisir de l'âme de n'auoir peu conquerir la moitié d'un monde; Attendu qu'en dontant ses ambitieuses passions, & se rendant maistre de soy-mesme, il eust obtenu vne victoire plus grande, que sil eust planté ses enseignes par toute la terre. Je te propose icy (Amy Lecteur) vne entreprisede beaucoup plus hardie, veu que sans rabaisser en rien la grandeur de l'univers, Je te montre par ce discours que le Monde est semblable à l'Homme, & l'Homme égal au Monde, sans rien adiouster à ce petit globe. Et croy neantmoins que ie trouueray peu d'Alexãdres, parce que l'Architecte est irreprehensible, qui a voulu bastir ces deux Mondes comme deux freres, qui rapportent entierement l'un à l'autre. Si tu veus donner quelques heures à la lecture de ce petit œuure, tu paruiendras à la cognoissance de toy-mesme, & par mesme moyen à l'intelligence de choses plus hautes. Sans sortir hors de toy, tu pourras contempler toutes les magnificences du Monde, de maniere que tu n'auras occasion de te repentir d'y auoir em-

ployé ton loisir. Les deux autres discours que j'ay adiou-
sté pour accompagner ce premier, entât qu'ils traictent
aussi de la nature de l'Homme, ayderont encore à te con-
duire à cete science, quoy qu'ils soient inferieurs, à raison
qu'ils ont esté façonnez en vn autre temps, & que le loi-
sir ne m'a permis de les limer comme j'eusse desiré. Je te
prie toutefois de prendre le tout en bonne part, comme ie
le te presente de bonne affection. Je scay que plusieurs
fautes se sont coulées à l'impression, pour n'auoir peu
tousiours estre present lors de la correction des épreuues:
Mais ie te mettray hors de doute en corrigeât icy deux ou
trois des plus notables. En la page 86. lignes 18. 19. 20.
Il faut lire Hippocrate dict *ιδυσκόλιον ῥάχιν*. Salomon
la nomme a. f. En la page. 91. ligne 15. au lieu d'Alexan-
dre faut remettre Agefilaüs. En la page 202. ligne 23. au
lieu de faux germes faut lire décharges, & ligne 27. la dé-
charge au lieu de le faux germe. Pag. 223. b. 13. & seche
auec peu de parties froides. Je crains aussi que tu ne trou-
ues estrange que j'aye inseré dans le texte plusieurs lieux
Grecs & Latins, ce que j'ay fait toutefois pour te soulager,
& n'estre point accusé de citer à faux comme plusieurs de
ce temps. Ioint qu'il estoit impossible sans confusion de
les comprendre en la marge. Tu noteras pourtant qu'en
quelque embarrasement d'autoritez que tu te trouues,
tu nez obligé de t'arrester au Grec ny au Latin si tu ne
veux, d'autant qu'il n'y a rien cité qui ne soit interprété
peu apres ou au parauant. Adieu.

EXFRVICTV PRL

Nous soubz-fignez Docteurs en la
Sacree faculté de Theologie à Pa-
ris, certifions auoir veu & leu ce present
liure intitulé, *Trois discours Philosophiques,*
Le I. de la comparaison de l'Homme avec le
Monde, Le II. du Principe de la generation
de l'Homme, Le III. de l'humeur Melancho-
lique, Et ny auoir rien trouué qui soit cõ-
traire à la doctrine de l'Eglise Catholi-
que Apostolique & Romaine. Fait à
Eureux ce 8. de Iuillet, 1603.

M. CARRE.

N. YVELIN.

EXTRAICT DV PRI-
VILEGE DV ROY.

PAR lettres patentes du Roy données à
Rouën le 28. jour d'Aoust 1603. signées par
le Roy en son Conseil; du Pont, & scellées du
grand seau en cire jaune; est permis à Anthoine
le Marié Marchand Libraire & Imprimeur de-
meurant à Eureux, d'imprimer vendre & di-
stribuer ce present liure intitulé, *Trois discours
Philosophiques, &c.* Et defenses sont faiçtes à
tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'impri-
mer, vendre ou distribuer ledit liure sans la per-
mission dudit le Marié; & ce pour le temps &
terme de dix ans, sur peine de confiscation des-
dits liures & de trois cents escüs d'amende:
Ainsi que plus à plein est contenu esdictes let-
tres patentes.

TABLE DES CHAPITRES

DV PREMIER DISCOVRS.

CHAP. I. Quel commencement & quel progres a eu entre les Philosophes, la comparaison de l'homme avec le monde. Raisons diverses de divers Auteurs, pourquoy il est appellé Monde. Jcelles reiettées comme defectueuses. De l'ordre gardé en ce discours.

CHAP. II. Que le mot mode signifie ornemēt. Qu'il couient à l'homme & à l'univers. Que la fortune ne doit estre recogneue cause del'un ny de l'autre, contre Democrite.

CHAP. III. L'homme est de figure rōde comme l'univers. Quelle difference en la rondeur de l'un & de l'autre. C'est assez que

la figure du mode soit exprimée par la figure de la teste. Opinions diverses touchant le milieu de l'homme & du monde.

CHAP. IIII. Il y a distinction de sexe au monde cōme en l'homme. Les termes de l'agriculture rapportez à la femme. Explication du verbe grec *οὐδισιν*.

CHAP. V. Responses à quelques objections. L'homme est un, comme le monde. L'un & l'autre en partie subiects à nourriture en partie non. Perissables en quelques parties, en quelques autres incorruptibles, du biē-faict de leur premiere cause.

CHAP. VI. Le monde comme l'homme est su-

T A B L E.

ject aux âges. Commēt on reconnoist que main tenāt il est en sa vieillesse. Que l'heure dermere de l'homme & du monde est incertaine.

CHAP. VII. L'homme & le monde sont temples & citēz de Dieu. Quelques objections touchant l'affinité generale de l'homme avec le monde. Réponse auxdictes objections.

CHAP. VIII. Le monde & l'homme diuisez en trois parties. La partie superieure de l'homme est semblable à la superieure du monde. Comparaison de l'âme raisonnable avec Dieu. Des facultez avec les intelligences. Et de la teste avec le ciel.

CHAP. IX. La secōde

partie du grand mode est le modele de la seconde partie du petit. Le Cœur est le Soleil de l'Homme, comme le Soleil le Cœur du Mōde. Quelle analogie il y a entre l'un & l'autre.

CHAP. X. Le Foye est comparé à la lune. En quoy consiste leur ressemblance. Le Foye preside au premier tēps de nostre vie, comme le premier âge des animaux est sous le gouuernemēt de la lune.

CHAP. XI. Le Cerueau est semblable à Iupiter. Les propriétés de l'un & de l'autre se rapportent. De quel tēperamēt est le cerueau.

CHAP. XII. Les parties qui seruēt à la generation representent l'Estoile de Venus. En

T A B L E.

quoy consiste leur ressemblance. Pourquoy nous comprenons sous ce mot de Venus ce qui est de la volupté.

CHAP. XIII. La Langue est le Mercure du petit Monde. Quelles sont les marques de leur affinité. Mercure adresse principalement son influence à la Langue.

CHAP. XIII. Mars & Saturne representez par le Fiel & la Rate. Les Estoiles fixes comparées aux cheveux. Et les signes du Zodiaque à autres parties. Opinions de quelques-uns qui rapportent autrement les parties du corps.

CHAP. XV. L'homme contient en soy la partie Elementaire du monde. Briefue descri-

ption des Elements de l'homme. Il comprend outre les Elements les autres substances meteoriques & minerales.

CHAP. XVI. Quela nature des plantes est en l'homme : soit que nous les considerions en general, ou selon les especes. Exemples de plusieurs plâtes, fruiçts graines & autres parties.

CHAP. XVII. En l'homme sont tous les animaux. Tous ont esté creéz pour son usage. Il a tout ce que la nature leur a distribué particulièrement, armes, remedes & autres necessitez. Exemples de plusieurs bestes representées dans le petit Monde.

CHAP. XVIII. *Ad*

T A B L E.

petit monde comme au grand, il y a Republique, Aristocratie & Monarchie. Il y a des citez avec toutes sortes d'Artisans, & instruments propres pour vaquer à chaque mestier.

CHAP. XIX. Qu'il y a une œconomie entre les parties de l'Hom-

me. Nature est semblable à une mere de famille. En l'Homme sont les utensiles du menage.

CHAP. XX. Epilogue & dernière cōclusion. L'Homme est une recapitulation de l'Univers. La qualité de petit Monde est plus digne que toute autre.



DISCOURS PREMIER
DE LA COMPARAISON DE
l'homme avec le monde.

PREFACE.

LES PERSES qui adoroient le Soleil, durant le cours du Paganisme, ont, à mon avis erré avec plus d'apparence de raison, que le reste des Gentils: d'autât qu'il y a entre Dieu & ceste creature, quelque traitt de ressemblance, qui imprime natutellemēt en nos esprits, ie ne sçay quelle opinion de Diuinité. Mais les ^aÆgyptiens qui comparoient à Dieu, le

^a Leg. Pto-
tarch. lib.
de Isid. &
ostrid.

P R E F A C E.

Crocodile, l'Escarbot, & autres bestes sales & immondes, me semblent au contraire, plus dignes de moquerie que d'excuse; Par ce que leurs comparaisons estoient mal prises, & n'auoient que peu, ou point de proportion pour fondemēt. Dieu (disoient-ils) qui sans voix & sans parole, peut exprimer sa volonté, & declarer ses commandements, nous est representé par le Crocodile, qui n'a point de lāgue. Et l'Escarbot, qui forme & meut en rond ses excrements, contrefait par ceste action, le tournoyement des cieux & imite la premiere cause de leur mouuement, qui est Dieu. N'est-ce pas, ie vous prie, vne ignorance lourde & grossiēre, de faire le Ciel, qui est d'vne substāce pure & simple, semblable à l'ordure de ce fangeux animal, ^a *ἀνημπούργειν ὄντων ἐκ κο-*

^a *Geor. Pisd.*
de mund.
opisc.

P R E F A C E .

cap. 11. N'est-ce point auoir l'âme au-
 tant ou plus bazanée que le corps,
 prendre pour fondement de com-
 paraison, de ce serpent du Nil avec
 Dieu, le default d'une partie, qui
 est imperfection en cest animal, &
 de là encores tirer vne consequen-
 ce d'adoration? ^a Apion, Porphy-
 re, & quelques autres ont approuvé
 telles ressemblances, mais ie ne croy
 point que l'on puisse rien imagi-
 ner plus éloigné de toute raison &
 d'apparéece. Il n'y a point de doute
 que les comparaisons ne se prati-
 quent fort bien de petit à grand, &
 qu'un ou plusieurs points d'égalité,
 en choses inegales; quelque traict
 de ressemblance en suiets dissem-
 blables, ne soient le fondement des
 comparaisons. Mais il faut que ce-
 ste base soit bien assise, & que la di-
 versité ou inegalité des sujets, ne

*a Apud Plin.
 cap. 11. lib.
 30. Nat. hist.*

P R E F A C E.

soit point tât hors de ligne, qu'elle puisse rendre la comparaison odieuse ou desagrecable. ^a Homere a esté blasmé d'auoir faict comparaison de fleches avec des febues, & repris par ^b Demetrius d'auoir rapporté le tonnerre du ciel, au son d'vne trompette, ἤχουσι κάλλιπι. Et à bon droit, peut estre, d'autant que telles choses rapportées, ne se répondēt assez de proportion. Mais quād ^c Il. λ. ce mesme Poëte compare ^c Menelaüs à vne mouche, & ^d Ajax à vn afne: Quand Virgile, l'autre œil de ^e Lib. 4. la poësie, faict ressembler ^e Mercur- ^f 2. Æneid. re à vn plongeon, ^f Pirrus à vne ^g 12. Æneid. couleuvre, ^g Iuturna à vne hiron- ^h Æneid. 10. delle, ^h le bouclier d'Æneas à vne comete; Ce sont autant d'actions notables representées par d'autres semblables, avec vne si heureuse industrie, qu'il est impossible d'y

P R E F A C E.

rien recognoistre de facheux, ou de ridicule. La comparaison que nous pretendons examiner, en ce present discours, qui est de l'homme avec le monde, & du monde avec l'homme, ne ressent en rien les folles imaginations des *Ægyptiens*; Car il y a entre ces deux modes tant de conuenances, d'affinittez, & de proportions, que leur comparaison peut estre dite à bon droit, vn monde de comparaisons. En la conference de leurs parties, beautez, proprietez, priuileges, ils se trouuent du tout egaulx, & laissent le iugement en suspens, comme quand deux choses d'vn mesme poix, mises à la balance, demeurent entre deux fers, & retiennent les bassins en vne égale hauteur. Je ne nie pas, qu'il n'y ayt quelque difference en la matiere, ordre,

P R E F A C E.

& situation de leurs parties : Mais tant s'en fault que cela puisse effacer ce qu'ils ont de conuenance, que plustost leur comparaiſon eſt eſtablie ſur telle diuerſité. Et par tant ie m'aſſeure que quiconque voudra conſiderer attentiuement & l'un & l'autre, il entrera plustost en admiration, qu'il ne recognoiſtra du default en leur reſſemblance. Je doute beaucoup plus, qu'en traictant ceſte matiere; il y ayt du manquement de ma part. Toutesfois cela pourra eſtre excuſable, car ſi Alexandre le Grand plora ſon impuiſſance, ne pouuant conquerir la moytié d'un monde ſeuil : A tort & en vain me voudrois-je promettre la cognoiſſance de deux.



QUEL COMMENCEMENT ET QUEL
 progres a eu entre les Philosophes, la comparaison de
 l'homme avec le monde. Raisons diuerses de diuers
 Auteurs, pourquoy il est appelé Monde. Jcel-
 les reiettées comme defectueuses. De l'ordre gardé
 en ce discours.

DISCOURS. I.

CHAPITRE. I.

LES PHILOSOPHES qui ont à
 bon escient contemplé la natu-
 re de l'homme, ont appris en l'é-
 chole de la verité, qu'il tient le premier
 rang, entre les ouurages de la nature. Ils
 ont recogneu tant de perfections en sa
 fabrique, & tant de miracles en ses ef-
 fects, qu'ils n'ont peu trouuer en tout le
 monde, à qui dignement le comparer,
 sinon le monde mesme. De façon qu'ils
 l'ont nommé PETIT MONDE, qualité
 seule, qui répond à ses merites. Mais
 comme toute inuention & toute do-
 ctrine s'accroissent peu à peu, ceste com-
 paraison a esté debile en son origine, &
 premiere ouuerture; Puis avec le temps
 ayant acquis de nouvelles forces, elle

a iiij

fest fortifiée, & a en fin atteint quelque
 degré de perfection. Plusieurs entre les
 anciens & premiers ^a Philosophes, com-
 parerent au monde vniuersel, la partie
 principale de l'homme seulement, qui
 est l'âme, & fondoient leur rapport sur
 ceste maxime, que le semblable est co-
 gneu par le semblable, γινώσκεις τὸ ὅμοιον τῷ
 ὁμοίῳ. Puis donc, disoient-ils, que l'âme
 cognoist toutes choses, il faut qu'elle
 soit constituée des principes de toutes
 choses ^b ἐν πάντων συγκρίνεσθαι τῷ ψυχῷ, pour
 communiquer par ce moyen, avec tou-
 tes les parties du monde. Le ne m'arreste-
 ray point icy à examiner ceste Philoso-
 phie; car qu'elle soit fondée sur de faulx
 principes ou non, il me suffit que ces pre-
 miers Sages ayent esté de cest aduis, que
 l'âme est aucunemēt tout, puis que tout
 ce qui est, peut entrer en sa cognoissan-
 ce. Et de fait il appert, qu'il y a vne belle
 proportion entre l'âme & le monde, si
 nous considerons diligemment l'exel-
 lence de ceste diuine partie. Le monde
 contient tout, dans la rondeur de son
 estenduë. L'âme pareillement, qui a tout
 le monde pour appennage, reçoit dans

^a Empedo-
 cles *Timeus*
 & alij. leg.
Arist. cap. 2.
l. 1. de anim.

^b Crantor
 apud *Plu-*
tarch. lib.
de anim.
gen. ex Pla-
ton. Tim.

le cercle de son intellect, tout ce qui est au monde, & n'y a rien qu'elle ne puisse comprendre, sinon Dieu, lequel infiny surpasse infinimēt, & les limites du monde & les bornes de nos conjectures. Elle est comme la premiere matiere, entant qu'elle peut apprehender toutes sortes de formes intelligibles. Elle est semblable à Dieu, entant qu'elle est tout; semblable au ciel entant qu'elle fait tout. Par la raison, elle communique avec les Anges. Par la faculté du sentiment, & du mouvement, avec les bestes; pa la vegetatiue, avec les plantes. ^a Aristote semble s'accorder à ceste verité, quand il dit que l'ame est aucünement toutes choses, *ἡ ψυχή τὰ ὅντα πῶς ἔστι πάντα*, par ce que elle qui est la forme des formes, *εἶδος ἢ εἶδων*, est par mesme moyen, le lieu, & le receptacle de toutes formes, vn moule de toutes notions, & especes intelligibles. *τόπος ἢ εἶδων, καὶ νοητῶν ἐκμαρτυροῦν*; Et en les receuant (disent les ^b Interpretes) elle les rend de quelque traitt semblables à elle, les faisant especes immaterielles, d'objectis materiels. Voyla donc vn commencement de comparaison, par lequel ils

^a Cap 8. lib. 3. de Anim. lege Plutarch. lib. de Ffid. & Osirid.

^b Auenrois lib. 3. de anim. & 12. Metaphys.

DISCOURS

^a Lib. de
mundi opif.

attribuoient à l'âme seule, ce qui con-
vient entierement à l'homme: Au con-
traire de ^aPhilon Iuif, qui appelle l'hom-
me petit Ciel, *ὅραχμὸν οὐρανόυ*; Car lors il
semble comparer tout l'homme, à vne
partie du monde, qui doit estre rappotté
à toute la masse.

^b Cap. 2. lib.
3. Physica

^c Lib. 3. de
usu. part.
cap. 10.

Après ceste premiere inuention, le
nom de petit monde a esté mis en aduāt,
non en intention toutesfois, de l'appli-
quer particulièrement à l'homme; mais
à tous animaulx en general. Aristote en
a vsé en ceste maniere, lors qu'il propose
vne obiection, que l'on pourroit appor-
ter contre l'éternité du mouuement par
luy estable. Puis (dit-il) que nous voyons
aux animaux commencement de mou-
uemēt, eux non meus au parauant, Nous
deuons presumer le semblable, de tout
l'vniuers. Car si nature permet cela au
petit monde, à plus forte raison au mon-
de vniuersel, ^b *εἰ γὰρ ἐν μικρῷ κόσμῳ γίνεθαι, καὶ ἐν με-
γάλῳ*. Nous en auons encores le témoi-
gnage de Galien. Personne (dit-il) ^c ne
nie, que le monde ne surpasse toutes
choses en beauté, comme en grandeur.
Mais aussi les doctes Naturalistes ont

enseigné, que l'animal est vn petit monde *τὸ ζῶον ὅς μιν μικρόν τινα κόσμον ἔσθ*. Par ce moyen on s'acheminoit à la verité de ceste proposition, que l'homme est vn epitome de l'vniuers.

En fin apres auoir long temps tournoyé, ce doute a esté totalement resolu, & arrest prononcé definitiuement, que ceste qualité appartient de droit à l'homme seul, & que le reste des animaux qui sont trouuez manques, pour le regard de ceste comparaison, ne peuuent estre de la partie. Ainsi nous l'a attesté Ruffus ancien Medecin d'Ephese, quand il dit

^a que l'homme, selon l'aduis des anciens Philosophes, est comme vn petit Mon-

a Lib. 2. de part. hum. corp.

de, *ἔοικε γὰρ τοῦς Κοροῦς οἰοεὶ μικρὸς κόσμος ὁ ἄνθρωπος*.

Cōme aussi l'auteur d'un^b liure faussement attribué à Galien. M'estant

b An animal sit id quod in utero est.

proposé, dit-il, de discourir du petit monde, qui est l'homme, *περὶ μικροῦ κόσμου τῷ ἀνθρώπου*, Il fera propre que ie cōmence par

le grand, *ὑπὸ τῷ μεγάλῳ*, où encore il appelle l'homme, monde second, *κόσμον δευτερον*.

Et saint Basile: De verité, dit-il, ^c l'homme est vn petit monde, & ceux-là ont

c In opere sex dierum. homil. vltima.

bien fait, qui l'ont honoré de ce tiltre

DISCOURS

καὶ ἀληθείαν μικρὸς κόσμος ἄνθρωπος, καὶ καλῶς ἐποίησαν οἱ τούτῳ τὸ ὄνομα πρὸς τὸν ἀποσεμνυόντες. Porphyre^a dit, que quelques-uns ont eu opinion, que ceste sentence écrite en lettres d'or, au temple de Delphes (COGNOS TOY-MESME) estoit vn aduertissement donné par Apollon, pour nous conduire & adresser à vne parfaite cognoissance de toutes choses; par ce que l'homme estant vn petit monde, ὅν ἡ μικρὸν διακόσμον τὸ ἄνθρωπος, en contemplant nostre nature, nous comprenons ce qui est de l'univers. C'est ce que dit Georg.^b Pisides. Si quelqu'un, dit-il, desireux d'apprendre, veut mettre peine à se bien cognoistre, il n'ignorera rien de toute la nature, il comprendra toute la prudence du monde.

^a Lib. nosce teipsum. leg. Stob. serm. 102.

^b Lib. de vanit. vite.

Σμικρὸς γὰρ ἔστιν κόσμος ἄνθρωπος φύσις.

Car l'homme est vn petit Monde.

Les Poëtes qui ont caché sous le voile de leurs fables, des plus haultes, & secrets mysteres de la Philosophie, nous ont depeint le Dieu Pan, qui est l'univers, de double nature, ^c διφυῆ, c'est a sçavoir de forme d'homme, du hault à la ceinture; Et la parrie inferieure, comme d'un bouc, couverte de poil. Ceste fi-

^c Leg. Plato in cratilo.

tion, quoy qu'elle semble encliner vers
 le party des animaux en general, veu
 que l'homme n'y entre que de moytié,
 pour faire part du reste à la nature des
 bestes, peut estre neantmoins iustement
 appropriée à l'homme. Car tout ainsi
 que la partie superieure de l'univers, est
 ornée de plusieurs beautés, & éclairée
 d'infinies lumières, qui luisent dás le Pa-
 lais du Ciel, où ne sont iamais les tene-
 bres de la nuit; La partie basse au con-
 traire vile, obscure, & destituée de toute
 splendeur, si d'en haut elle ne luy est de-
 partie. Ainsi l'homme, en ce qui est de sa
 partie plus éluee, semble participer du
 Ciel, & de la Diuinité. Depuis la ceintu-
 re, il n'est qu'une masse terrestre, pleine
 d'illusions, & concupiscences bestiales, si
 elle ne reçoit les influences de la raison.
 Et à ce propos ie m'ébahy que Platon,
 a qui met en ceste part le siege de la vo- a *Ibid.*
 lupté, n'a donné à l'amour vne etymo-
 logie plus propre à sa nature, deduisant
 ce mot, *ἔργος*, amour, non de *εἰσπερίν* com-
 me il a fait; mais de cest autre vocable
ἔργον, qui signifie terre: Consideré que tels
 desirs voluptueux, ne ressentēt que la ter-

DISCOURS

re, & n'enclinent qu'à la brutalité.

^a *Oratione.*
31.

Quoy que ce soit, cela a esté tenu pour constant entre les doctes, que l'homme seul, vray abregé de l'vniuers, merite le nom de petit monde: Iusques là que Gregoire le Theologien ^a le trouuant infiniment capable, & d'une structure qui passe toute apprehension, a voulu encores franchir ceste derniere resolution, soustenant que l'homme est vn grand monde *μικρος κόσμος*. A desseing toutesfois (comme ie croy) pour mieux asseurer & affermir ceste premiere verité, comme s'il proposoit d'eleuer l'homme plus qu'il ne doit, de peur qu'il ne soit abaissé, & deprimé plus qu'il ne fault.

^a *Lib. de*
hom. epif.
cap. 16.

Mais combien que tous se soient en cela trouuez d'accord, & qu'un chacun ayt signé ceste conclusion: Plusieurs neantmoins, sont tombez en different sur l'explication de leurs raisons. Quelques-uns ont déferé ceste qualité à l'homme, d'autant que nature employe en sa generation, le meflange des quatre elements. Raison friuole, & de laquelle se mocque à bon droit Gregoire de Nisse, ^a par ce qu'en cela, l'homme ne deuançe

en rien le plus debile ou imparfaict animal de la terre. Les Platoniciens, à cause que le monde, commel'homme, est vn animal parfaict & accomply en ses parties ^a κόσμος παρτελής ζῶον. Philon ^b nous en donne ce témoignage. Plusieurs, dit-il, ont assureé que l'homme, quoy que petit entre les animaux, est semblable au monde vniuersel, eu égard que la constitution de l'vn & de l'autre, est de corps & d'ame raisonnable. Et faisant contre-échange de leurs noms, disoient que l'homme est vn petit mōde, ἑσχατὸς κόσμος, & le monde vn grand homme, μέγας ἀνθρωπος. A l'imitation peut estre de ^c Mercure Trimegiste, qui appelle le monde, ἀρχαῖον ζῶον, premier animal; Et l'homme δεύτερον ζῶον second animal, faict à l'image du monde, κατ' εἰκόνα τοῦ κόσμου. Il semble que Macrobe ^d ayt interpreté ce passage de Philon. Ceux, dit-il, qui ont traicté de la nature, disent que le monde est vn grand homme, & l'homme vn petit monde. *Physici mundum magnum hominem, & hominem breuem mundum esse dixerunt.* Solin & quelques autres referent le tout à la figure rōde. Il est certain, dit-il, que l'hom-

^a Plato in Tim.

^b Lib. quæ diuinar. rerum heres.

^c Pimand. cap. 2. 10.

^d In Somn. Scip.

Mais il est requis outre cela, représenter matériellement dans l'homme, toutes les parties du monde matériel. Le corps considéré séparément, est encore moins capable de ceste faveur: Car s'il n'estoit assisté de l'âme raisonnable, il manqueroit des meilleures parties, & succomberoit sous le fays de ceste cōparaison. La raison que les Platoniciens prennent pour fondement, est pareillement trop debile, d'autant que si la composition de corps & d'âme raisonnable, cōmune à l'homme & au monde, donnoit assez de sujet pour faire vn contre-échange de leurs noms; nous pourriōs par mesme moyen nommer vne mouche vn petit élephant, & vn élephant vne grande mouche; veu qu'ils sont l'vn & l'autre composez de corps & d'âme sensitive. Quant aux deux dernieres opinions de Solin & de Scaliger, elles sont en mesme degré d'imperfection que les precedentes, n'estant que parcelles demembrées du corps de ceste comparaison.

Partant il est necessaire pour accomplir ceste ressemblance, d'y employer le total de part & d'autre, & demonstret

b

D I S C O U R S

que l'homme est à bon droit iouïssant du nom de petit monde, par ce qu'il est composé de mesmes principes que le monde, ^a τὰς τοῦ πάλῳ ἀρχὰς ἔχει. & qu'il

^a Author libri Galeni ad script. animal quod in utero.

contient tout ce qui est au monde, le ciel, les astres, les éléments, les bestes, les plantes, & généralement tout ce qui est en l'œconomie de la nature : Comme nous voyons qu'il est appelé toute creature, *omnis creatura*, dans les saintes lettres. Certainement ce propos d'A-

^b Cap. 5. lib. 1. de partib. animal.

ristote ^b est bien veritable, qu'il y a ie ne scay quoy d'admirable en toutes choses naturelles, iusques aux parties les plus petites & plus abjectes; ἐν πᾶσι τοῖς φυσικοῖς ἐστὶ τι θαυμαστόν. Mais comme nous devui- rons cy apres, l'homme, qui surpasse tout merueille, & qui a en gros tous les miracles femez, & épandus en détail, par tout le monde, doit seul estre appelé monde; *ὅτι τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν καὶ τὰ ὕδατα καὶ τὰ ζῷα καὶ τὰ φυτὰ καὶ τὰ ἀθάνατα πάντα ἐκείνῳ ἀναμιχθέντι.*

Si quelquvn de rude esprit, & tardif à croire, faict difficulté d'ajouster foy à ce propos, à raison, dira-t'il, que l'homme est trop petit, pour répondre à tant de varietez qui sont au monde. Cestuy-là, comme ie croy, n'auroit iamais veu la

description de tout le monde en vn petit globe, n'y entendu que Phidias ayt graué plusieurs batailles, & son pourtrait mesmes, dans le bouclier de Minerve estroit & de peu d'espace. Ce n'est rien d'estrange, de représenter sur vn grand tableau, beaucoup d'histoires. Ce n'est rien de nouueau, de comprendre les œuures d'Homere en vn grand volume. Mais d'écrire en lettres^a d'or deux vers élegiaques, sur vn grain de sésame: L'Iliade, & l'Odyssée, sur vn boyau de serpent, ou sur vne peau de parchemin; c'est en cela que l'on recognoist de l'artifice. Dieu pour faire reluire dauantage sa puissance dans les effets de la nature, dispense bien souuēt l'industrie au contraire de la matiere. Il donne aux petites bestes beaucoup d'adresse & de subtilité en peu de sujet: aux grands & lourds animaux, peu d'habileté & beaucoup de matiere. Si la baleine, qui est vne montaigne en la mer, renuerse de force vne nauire, & la met à fond, il n'y a rien en cela digne d'admiration; c'est vn acte qui répond à sa grandeur materielle. Si

^a Apud Plin.
lian. leg.
Plutarch.
contra Stoic.

DISCOURS

son arrester vn vaisseau tant grand que l'on voudra, & quelques rames ou voyles que l'on oppose au contraire; cela est vne secrette vertu qui nous inuite à la recherche d'vne cause souueraine. Si l'éléphant a vn corps fourny de toutes les parties, & le tout disposé selon la nature; nous contemplons cela nuëment & sans passer oultre. Mais considerant comme il est possible qu'vn moucheron porte en vn si petit corps, des ayles, vne bouche, vn col, des yeux, vn ventre, & des piedz.

6. Pisd. lib. de mundi opif.

— περί μέρους οὐ σέρει.
σώμα, τετραχίλον, ὄμμα, κοιλίαν, πόδας.

Et ce avec distinction, & sans confusion aucune: nous sommes induicts, & comme forcez, de louer la prouidence diuine, qui a eu soing de recompenser les plus petites creatures.

L'homme qui est le milieu & le centre de toute la nature, pour estre participant de toutes choses grandes & petites, a esté créé de Dieu grand & petit,

a Philo Iud. lib. de Josepho. Basil. Hexamer.

Grand en puissance, petit en matiere: grand afin que par la cognoissance de soy-mesme, il paruienne à l'intelligence des choses les plus

haultes : petit , pour communiquer avec les plus petites : grand , pour monter dans le ciel , quand il luy plaist : petit pour rabaisser son orgueil , dompter la presumption , & le retenir dans les limites de son deuoir. Tellement que nous pouuons dire de l'homme , ce que dit Aristote^a de la semence, *μικρὸς ὅν πολλὸν ἔχει δυνάμει*, qu'il encloist en vn petit corps , beaucoup de puissance.

Mais il est besoin de faire vne reueüe de ces deux mondes , & les conferer ensemble , afin de monstrier (comme l'on dit) au doigt & à l'œil , & faire voir aux plus ignorants , que ceste comparaison est si bien fondée , qu'elle ne peut estre ébranlée par aucune dispute. Pour paruenir à ceste intention , nous descriurons premieremēt ce qu'il y a de ressemblance generale entre-eux , puis apres nous descendrons à vne recherche plus particuliere de leurs parties , avec preuue , que le monde n'a rien , qui ne soit distinctement representé dans son épitome.

*a Probl. 13.
sect. 4. leg.
liber galeno
ad script. an
animal quod
in utero.*

QUE LE MOT MONDE SIGNIFIE
 ornement. Qu'il conuient à l'homme & à l'uni-
 uers. Que la fortune ne doibt estre recognue cause
 de l'un n'y de l'autre, contre Democrite.

CHAPITRE II.

SI NOUS considerons premiere-
 ment la nature de ce mot (MON-
 DE) nous iugerons apres l'examen
 de sa signification, qu'il conuient iu-
 stement & à l'homme & à l'uniuers. Les
 Grecs appellent le Monde, κόσμος, c'est
 à dire ornement, à raison de sa magni-
 fique & singuliere beauté: Les Latins
 Mundum, à l'imitation des Grecs: Les
 François se seruent du mot latin, &
 l'approprient à mesme vsage. Pourquoy
 donc l'homme qui represente le mon-
 de avec vne pareille beauté, qui est le
 plus parfait & accomply entre les crea-
 tures, qui est l'ornement de la nature,
 qui a comme le monde, vne ordonnan-
 ce admirable de belles parties, sera-t'il
 priué de ceste denomination? Si le cabi-
 net des femmes, où sont leurs bagues,
 ornements, & autre petit meuble pre-

cieux, qui sert pour leur donner quelque grace ou beauté outre la nature, a esté nommé par les Grecs ^a *γυναικίος κόσμος*, par les Latins ^b *mundus muliebris*. Pourquoy n'oserons nous honorer l'homme de ceste qualité, veu que la nature n'a rien de plus beau en ses thresors? Déployons les richesses de l'vn & de l'autre monde, & ie m'assure qu'ils seront trouuez en pareil droict, pour jouïr également & en commun de ce beau tiltre.

Dans ce grand & superbe palais nous voyons les cieux suspendus, n'auoir pour fondement que la puissance de leur premiere cause, & obseruer en leurs mouuements mesurez vn tel ordre, que de n'abandonner iamais leurs premieres erres, & n'outrepasser en rien les termes de leur commission. En iceux les astres & les planetes, comme flambeaux, nous dispensent la lumiere à leur tour & ordre, & avec tant d'équité, que toutes les parties de la terre, participent également à ceste diuine liberalité.

Plus bas est la region élémentaire, contigue toutesfois, & proche voisine du ciel, d'autant qu'elle doit estre regie, gou-

b iiii

^a Sic Xenoph. p. adi. 82
^b Dionys. Areopag. epist. 9. Artemidor. cap. 3. & 5. lib. 2.
^b Virginia-
 lis mundus
 Accio. leg.
 Lucil. apud
 Agell. cap. 1.
 lib. 4. de
 Varro. lib.
 4. de ling.
 lat. Festus
 in dict. mun-
 dus.

DISCOURS

Lib. 1. Me-
teor. cap. 2.
 uernée, & entretenue par son moyen,
 cōme témoigne Aristote: Mais avec tel
 rapport, que le plus haut de ce mōde in-
 férieur & corruptible; touche le plus bas
 du supérieur & incorruptible. En ceste
 basse prouince, nature sage & prouide,
 de peur de nourrir des querelles en sa fa-
 mille, a departy les logis aux quatre éle-
 ments, comme le temps aux quatre sai-
 sons. Car ceux qui sont contraires & en-
 nemis, demeurent separez par l'entre-
 mise d'vn troisième, qui s'accorde avec
 aucunement & symbolise à l'vn & à l'autre.
 Et neantmoins quand il est question de
 joindre & vnir ces quatre corps simples,
 pour la production de tant de singulari-
 tez & choses exquisés qui sont icy bas;
 elle scayt fort bien accorder leurs dis-
 sentions, & les ranger à vne bonne paix,
 & sous vn temperament propre & con-
 uenable, à la forme de chaque chose pro-
 duicte. Et par ce moyen dans ceste par-
 tie basse du monde, reluit vne belle va-
 rieté de plusieurs corps mixtes parfaicts,
 ou imparfaicts, à l'occasion de laquelle
 en partie, ce magnifique theatre est ap-
 pellé monde.

Considerõs dautre-part, comme Dieu & la nature ont fait monstre d'autant de miracles en la fabrique de l'homme, que nous en pouuons remarquer au grand mode. La teste est située au lieu plus eminent, d'autant qu'elle est le siege des plus nobles facultez & fonctions de l'ame, à proportion du ciel, comme nous deduirons plus amplemēt cy apres. Et diray en passant, qu'Aristote^a cõtre toute raison, met au cœur la citadelle du corps, *ἀκρόπολιν τῆς [όμα]ς*, eu égard que le cerueau plus hault eleué est dédié à l'ame, pour y faire sa demeure principale, cõme l'Acropolis ou citadelle d'Athenes, estoit vouëe & consacrée à Minerue. Les yeulx fenestres de l'ame *fores animi*, dit Lucrece,^b & portes du Soleil, *ἥλιος πύλαι*. (ainsi les apeloit Pythagoras)^c sont placez en lieu haut & apparent, pour autant qu'ils sont le guet, pour la seureté des autres parties. Iugeons de quel ordre ces trois pieces principales, le cerueau, le cœur, le foye, cõme en triumuirat, gouuernēt la republique de l'hõme. Le cerueau par le ministère des nerfs, donne à tout le corps le sentiment & le mouuement. Le cœur

^a Lib. 3. de partib. animal. cap. 7.

^b Lib. 3.

^c Apud Diog. laert. in Pythagora.

DISCOURS

par les arteres communique les esprits & la chaleur naturelle. Le foye par les venes, distribue la nourriture. Nous voyons mesme ceste regle y estre obseruée, de ne s'approcher deux extremittez contraires, sans vne tierce substance interposée. L'enfant pour exemple, au ventre de la mere, est enucloppé de trois membranes, de peur que sa substance encores tendre, ne soit offensée par la durté de la matrice. Le cerueau, glandule molle & delicate, est couuert & munny de deux toiles, de peur que le crane fort dur ne luy apporte incommodité de mauvais voisin. Ainsi en la substance de l'œil, la membrane vuée entre la cornée, & le crystalin. Bref l'ordonnance des parties de l'homme est si belle, que si aucunes se trouuent hors de leur lieu naturel, elles sont dictes alors estre hors du monde,

a Lib. 2. de
morbis mu-
lier.

ἐκ τῆς κοίτης ἔξω) selonc Hippocrate.

Puis donc que l'homme & l'vniuers obtiennent en leurs parties vne distinction & disposition si belle, vne police si bien réglée & administrée, vne si rare & parfaicte beauté, nous ne pouuons donner le nom de monde à l'vn, au prejudice

de l'autre.

Et à ce propos ie trouue l'opinion de Democrite fort ridicule, qui disoit, toutes choses estre faictes d'une fortuite rencontre d'atomes, ou corps indiuisibles. Car si en ces deux mondes il n'y auoit que de la fortune, nous n'y remarquerions que des effects de la fortune, c'est à dire de l'inconstance, & de la confusion. Toutes les redeuances & affinites seroient amorties, & du tout esteintes: vn hybou engendreroit vn cheual: vn lyon produiroit vne tortuë: l'homme chef-d'œuvre de la nature seroit monstrueux, & composé de diuerses parties de bestes brutes, mellées par le hazard avec les siennes: le mouuement du Ciel seroit sans regle & sans mesure. Bref tout le monde ne seroit qu'un grand tableau de grotesques. Tout ainsi que ie ne puis croire, que quelqu'un jettant tout à coup & sans ordre les escheqs sur le damier, puisse rencontrer si heureusement, que de placer chaque piece au lieu où elle doit estre, pour le commencement d'une partie: qu'un Imprimeur semant çà & là, pelle-melle ses caracteres, puisse fai-

DISCOURS

re vn tel œuure que l'Iliade d'Homere, ou l'Æneide de Virgile: Je ne puis aussi me persuader, que l'ordre gardé en ces deux mondes, avec tant de constance, soit des effects de la fortune, laquelle n'a rien de commun avec ce qui est de la nature ou de l'artifice. Aristote a la nomme incertaine, & hors de raison, *τυχὴ ἀβέβαιον καὶ ἀλογόν*, par ce qu'en ses effects, nous ne pouuons recognoistre, n'y ordre, ny raison, n'y science aucune: ou la nature au contraire, est cause de tout ordre, ne se trouuant rien par nature, ou selon nature, accompagné de confusion, *οὐδὲν γὰρ ἀτακτον ἢ φύσιν καὶ κατὰ φύσιν, ἢ γὰρ φύσις ἀτακτῆς ἐστὶ τῆς τάξεως*. Je confesse que quelquefois la fortune cause de belles rencontres, comme il appert par l'exemple de ce peintre, qui fit par hasard ce qu'il n'auoit peu par son industrie. Mais c'est vng accident vne fois aduenu depuis le monde fait, & qui ne sera iamais secondé d'vn autre semblable, parce qu'il n'est du contenu de l'art n'y de la nature. Parquoy nous ne pouuons, pour telles particularitez tirer à consequence, que l'vn, & l'autre monde, soient establis fortuite-

a Cap. 5. lib.
2. phys.

ment. Car si cela estoit admis comme
nécessaire, nous pourrions conclure de
mesme maniere, qu'un porc qui auroit
foüillant en terre, figuré par hasard la
lettre A, ^a pourroit décrire l'Androma- *a Leg. Cicero*
que d'Ennius. Laissons donc telles opi- *lib. I. de di-*
nions comme impertinentes, & au lieu *uis.*
de reueiller ces vieilles querelles & se-
ditions philosophiques, retournons d'oü
nous sommes partis.

Pour resolution l'homme & le monde
bastis d'une mesme main, sont égaulx
pour le regard d'une belle ordonnance.
Et ce rapport neantmoins ne va que
pour vne partie, par ce que le nom de
monde, ne pourroit estre attribué à l'ho-
me, qu'improprement, & en commun
auec plusieurs autres belles pieces de la
nature, si n'auoit alliance avec luy, que
d'une belle disposition. Mais outre cela,
puis qu'ils se representent l'un l'autre en
leurs parties, qualitez & proprietiez, cecy
seruira de fondement à tout le reste.

DISCOURS

L'HOMME EST DE FIGURE RONDE
comme l'univers. Quelle difference en la rondeur de
l'un & de l'autre. C'est assez que la figure du
monde soit exprimée par la figure de la teste. Opini-
ons diverses touchant le milieu de l'homme &
du monde.

CHAPITRE III.

L'ON TIENT pour constant & ar-
resté, que l'univers est de forme
ronde; d'autant que, oultre qu'il
nous apparoist tel à la veüe, & que nous
en auons le témoignage des meilleurs
Poëtes & Philosophes, avec le commun
consentement de tous les hommes en
general, qui appellēt le monde *orbem vn*
ronde; Il semble que ceste figure ^a qui est
la premiere & la plus belle *ἡ πρώτη καὶ κάλλιστος*
οὐρα, soit du tout nécessaire à sa nature.
Homere ^b nous represente ceste rōdeur,
par la coupe de Nestor, & par le bouclier
d'Achiles. Aristote ^c nous la demōstre par
viues raisons. L'homme, qui est le mode-
le du monde, est pareillemēt doué de ce-
ste figure, encores que ses extremittez ne
semblent de premier aspect, également
distantes de leur centre. Mais nous de-

^a Leg. Ari-
st. cap. 4.
lib. 2. de cœ-
lo. & probl.
10 sect. 16.

^b Leg. Hera-
clid. Pontic.
in alleg. Ho-
mer. Iulian.
Epist. ad Se-
rapionem.

^c Cap. 4. lib.
2. de cœlo.

monsnoter, que nature s'est contentée, de monstrier en l'homme le globe du monde, par vne rondeur circulaire: Parce que si l'homme eust esté solidement, & de tout point arondy à la façon d'vne boule, il n'eust peu sans incommodité estre meu de lieu en aultre, pour la recherche de ses necessitez. Mais le monde qui ne recherche rié hors de soy-mesme, *μὴ δὲν ἐξω ζῆται*, dit Plotin, ^a cest à dire hors

^a *Ennead. 2.
lib. 2.*

du lieu qu'il a occupé au premier point de sa creation, à deu estre vn globe parfait, sans inégalité ou disproportion aucune en sa derniere superficie. L'homme donc (dira quelqu'un) est different d'avec le monde, en ce qu'il recherche quelque chose hors de son cercle. Je répons que nonobstât cela ils demeurēt égaux, cōsidéré que ce que l'homme pourchasse hors de soy, ne laisse d'estre spécifié en son inuentaie, & contenu dans luy, à la mode du petit monde. D'auantage il a obtenu ceste faueur de la nature, de pouuoir jouïr de toutes les parties du grand monde, les appliquant à son seruiçe, pour contrepois de ce que le grand le contient, & le possède. Puis comme

shold

DISCOURS

l'homme, qui n'est capable de recevoir toutes choses, ainsi qu'elles se trouvent actuellement dans le grand monde, est recompensé les comprenant en son intellect. Ny plus ny moins, le monde qui ne peut rien par force d'intellect, est recompensé par la grandeur de son estendue.

De verité nature pouuoit avec autant de facilité donner ceste forme à l'homme, comme toute autre. Mais il semble que telle figure soit aux substances composées vne marque d'imperfection, & que l'homme ainsi formé, seroit plus imparfait, & d'avantage incommodé que les bestes brutes. Premièrement il seroit priué de l'usage de la main, sans le secours de laquelle, au lieu d'estre la terreur des animaux les plus farouches, il seruiroit de proye aux plus débiles, n'ayant aucune deffence pour opposer à leurs assaults, aucunes armes, pour repouffer leurs violences. En apres il eust esté contrainct de rouler, pour se transporter de lieu en autre, chose qui luy eust esté par trop facheuse & importune, veu que le moindre tournoyement trouble noz sens, & bleffe

blesse nostre imaginatiue. Ioinct que ceste belle ordōnance & situation de parties seroit du tout confondue, d'autant que les plus nobles & plus precieuses qui doiuent estre eleuées vers le ciel, seroient à raison de ce mouuement, maintenant dessus, maintenant dessous. De façon que l'œil mesme, piece diuine & admirable, seroit avec indignité, exposé à la fange & à la poussiere. Bref tant s'en fault que cela eust aduancé la comparaison de l'homme avec le monde, que plustost elle l'eust empesché & rendu inhabile de pouuoir contracter avec luy. Cecy n'a point esté caché à ce soleil des philosophes Aristote, qui dict que l'homme seul entre tous animaux marche la face droite, pour autant qu'il a vne nature & vne substance diuine, *ὁ ἄνθρωπος μόνον τῶν ζώων, διὰ τὸ πλεονέχον αὐτῷ, καὶ πλεονέχον ἐστὶν θεῶν.* Il falloit, disoit Anaxagoras, ^a que l'homme feust droit & eleué vers le ciel, pour contempler le lieu de son origine. Si vn esprit mal fait, trouue encor ces raisons impertinentes, en changeant de batterie, nous le contraindrons, peut estre, de venir à la raison.

DISCOURS

Pour rendre en ce fait icy l'homme
 pareil au monde, il nous suffit d'opposer
 à la rondeur de l'vniuers la rondeur de la
 teste: Car outre qu'elle répond de pro-
 portion au ciel, auquel est la principale
 rondeur du monde, tout l'homme pres-
 que consiste en ceste partie, ^a *totus homo in*
^a *Hexam.*
^{cap. 9. lib. 6.} *capite est*, dit S. Ambroise. Et les anciens
 auoiēt de coustume d'appeller l'homme,
 la teste, *κεφαλῶν τῶ ἀνθρώπου καλεῖν*, ^b à raison
^b *Apud Plu-*
^{tar. cap. 7. li.} *6. Symposiac.* que l'âme qui est tout l'homme, si nous
 croyons les Platoniciens, y establit sa
 principale demeure. Au moyen dequoy
 nous pouuons, sans crainte d'estre iuste-
 ment repris, dire que la teste est encor vn
 monde dans le petit monde. Car si l'on
 dict bien que l'intellect qui est la teste de
 l'âme ^c *τῆ ψυχῆ κεφαλὴ*, est ^d comme vne âme
^c *Dionys.*
^{Areopag.}
^{cap. 4. lib. de} *das l'âme: la prunelle de l'œil ainsi qu'un*
^{diuin. nem.}
^d *Philo Iud.*
^{lib. de mund.} *œil dans vn autre œil: le cœur selon ^e Ari-*
^{opif.} *stote, & la matrice selon ^f Aretaus, com-*
^e *Cap. 4. lib.* *me vn animal dans vn animal, ^g κόσμον ἐν τῷ κόσ-*
^{2. de partib.} *μῳ.* Pourquoi n'aurons-nous la mes-
^{animal.} *me liberté, veu que Philon Iuif, parlant*
^f *Cap. 11. lib.* *du ciel, qui est la teste de l'vniuers, le dé-*
^{2. de morb.} *crit en la mesme maniere, ^g κόσμον ἐν τῷ κόσ-*
^{acut.} *μῳ, vn monde dans vn autre monde?*
^g *Lib. de A-*
^{brahama.}

S'ils insistent d'avantage, que puisque le deuoir & office de l'homme diuin entre les animaux, est d'entendre & d'estre sage, ^a νοεῖν, καὶ φρονεῖν. & que l'âme exerce ^a Arist. cap. 10. lib. 4. de partib. anim. telles fonctions dans le cerueau : Pour le rendre en cela plus capable & luy donner vne prudence & intelligence plus grande des choses, nature deuoit faire de tout le corps vne seule teste : ainsi quelle a pratiqué en vn poisson nommé *orbis*, qui n'a pour toutes parties (comme dict ^b Pline) sinon vne teste ronde & sans escailles. *Qui rotundus est, & sine squamis, totus que capite constat.* Je répons, que tels censeurs & correcteurs de la nature, mériteroient d'estre pris au mot, & que ce qu'ils proposent fust expérimenté sur eux premierement. Car ie ne doute point, si l'on eust ouuert vne fenestre en la poitrine de Momus, que sa posterité n'eust esté moins hardie à syndiquer les actions de la nature, gloser sur ses effects & la controller en ses ouurages.

L'intellect en son action, n'a rien de commun avec l'action du corps, ^c τῆ νοῦ ἐνεργεία c Arist. cap. 3. lib. 2. de gener. animal. εὐ κοινωρεῖ σωματικὴ ἐνεργεία: mais au contraire empesché & retardé par le corps, il

DISCOURS

opere plus lentement, & ne peut si librement vser de ses priuileges. Il appert en ce qu'il s'ennoblit & fait monstre de sa perfection plus son objet est noble & excellent, à l'opposite des facultez materielles. Quand le corps se debilité, l'âme raisonnable se fortifie a *μαρτινομεδίου τῆ σῶμα* & *ἀκμείζει ἢ λογικῆ ψυχῆ*, comme il appert en la vieillesse; car lors, ^b comme dit Plutarque, elle semble rajeunir & faire son profit de la debilité du corps, *μόνον ὁ νοῦς παλαιέμερον ἀνιθεῖ*: contre l'opinion impie de ^c Lucrece. Les hommes d'autre part qui sont gras replets & charnus, sont veus ordinairement auoir l'âme mauuaise, dit Hipocrate, & estre lourds & grossiers au faict des arts & des sciences, *κακοί τινὲ ψυχῶν, καὶ τὰς τεχνὰς πάχουσιν*. A raison de quoy les Isiaques, ^d anciens Prestres des Egyptiens, taschoient par tous moyens à ne point deuenir gras, de peur que la partie diuine, qui estoit en eux ne fust opprimée par le poix & par la force de celle qui est mortelle. Et Platon à leur exemple, peut estre, se voyant trop gras, choisit pour sa demeure l'Academie d'Athenes, afin que par l'incommodité de ce

Joan. Philo. lib. de anim.

Joan. Philo. lib. de anim. b Lib. de educat. puer.

Lib. 3. cre scere sentimus pariter que secescere mentem.

Lib. de are q. & loc. hinc vulgata sententia παχέα γαστήρ λεπτόν ου πικρὸν νόον. leg. Galen. lib. ad Thrasibul. cap. 37. D. Basil. lib. de vera virgin.

lieu, qui estoit mal sein, il eust diminution de ceste gresse superfluë. Quand donc nature eust formé de tout le corps, vne seule teste, pour cela l'intellect n'eust esté plus noble, ou plus parfaict en son operation: Car comme la grosseur excessiue de l'œil nuist & incōmode à la veüe, de mesme façon la teste grosse outre nature, apporteroit plus de stupidité que de sagesse & de jugement. C'est pourquoy les grosses testes sont coustumierement blasmées par le vulgaire. Ceste correction donc banie au royaume de la ferule, venons à ceste rondeur circulaire du petit monde.

Si nous voulons placer le pied d'un compas, au nombril de quelqu'un qui sera estendu bras & iambes, nous trouverons que l'autre pied mené en rond, touchera également les extremittez. Je sçay qu'il y a du discord entre les doctes, pour le milieu d'où doit estre tirée ceste ligne ronde. Vitruue^a & Galien^b le constituent au nombril, & sont d'aduis que le centre de l'homme exactement, soit posé en ceste partie, *χώρα κτ' ὀμφαλον ἀκριβέστατα τὰ μέτρα.* D'où vient que ces mots

^a Lib. 3.

Architect.

^b Lib. 6. de

placitis Hip-

poct. & Plato

DISCOURS

ὄμφαλῳ, & *Umbilicus*, entre les Grecs & les Latins, sont pris souuent pour le milieu de quelque chose, comme en Homere,

^a *Odyf. 1.* ὄμφαλῳ ^a *ἑλάσιος* le milieu de la mer ; en

^b *Menechm. Act. 1. sc. 1.* Plaute *dies* ^b *ad Umbilicum mortuus*, le iour

^c *Lib. 6. de ling. lat.* passé à moitié. Varron ^c & plusieurs autres,

le placent aux parties de la honte, pour signifier lesquelles les Latins disent

quelquefois, *medios* ^d *viros, medias puellas.*

^d *Catullus Marialis & alij. leg. Minut. Felix in Octau.* Et m'estonne de M. Varron, lequel

estant different de la premiere opinion, appelle neantmoins vn certain lac qui

est au milieu de l'Italie, *Italiae Umbilicum*,

^e *Cap. 12. lib. 3. natur. Hist.* selon le témoignage de ^e Pline. Mais il

n'importe qu'elle partie soit le milieu de l'homme: qu'il soit au nombril ou en autre

part. C'est assez que tous d'vn accord, & consentement y recognoissent vne figure

circulaire, telle varieté d'opinions ne prouenât que de diuerses façons de mesurer;

qui n'empêche que ne demeurions entiers au droict de nostre comparaison.

Car si M. Varron, a fait refus de mettre au nombril la terre & le cẽtre de l'homme:

de mesme maniere Pythagoras ^f & ceux de son escolle, ont fait scrupule, de

placer en la terre, le nombril du monde.

^f *Apud Plutarchum de plac. Philos. sic Theophrastus docet Platonem.*

Iam senẽ pœnituisse quod antea terrã centrũ mudi credidisset,

Plutarcho teste in Platonis quaestionibus.

IL Y A DISTINCTION DE SEXE
 du monde comme en l'homme. Les termes de l'agri-
 culture rapportez à la femme. Explication du ver-
 be Grec *φύλαξις*.

CHAPITRE IIII.

DN L'HOMME nous recognoissons
 distinction de masse & de femelle
 pour la conseruation de l'espece; le
 masse comme la forme, la femelle sem-
 blable à la matiere. Aristote ^a les ap-
 pelle principes de la generation *ἀρχαί*. En l'vniuers nous voyons ceste mes-
 me difference de sexe, estant la terre
 comme femelle, mere, & matrice de tout
 ce qui est produit du meslange des éle-
 ments, & le ciel le masse, & la forme qui
 donne & inspire par sa diuine chaleur,
 l'estre & la vie aux substances compo-
 sées. ^b Mercure Trimegiste le nomme
 l'âme de la terre, *τῆ γῆς ψυχὴ καὶ ἐκπόνη*. C'est
 ce que croyoient les Scythes, ^c *πῶ γὰρ τῆ*
διὸς ἐστὶ γυναικα, que la terre est femme de
 Iupiter, c'est à dire du ciel. La terre, di-
 soit ^d Anaxagoras, est la mere des plan-
 tes, & le soleil le pere, *ἡ γῆ μήτηρ μὲν ὅτι τῆ φύ-*

^a Cap. 2. lib.
 1. de generis
 anim.

^b Pimandr.

^c Apud He-
 rod. li. 4. leg.
 Virgil. 2.
 Georg.

^d Apud Arist.
 cap. 2. lib. 1.
 de plantis.

c iiij

ἢ, ὁ δὲ ἡλιόπατις. C'est le commun aduis
 des^a Stoiciens. Mais oyons l'oracle d'A-
 ristote, ^b sur cest article. En l'vniuers, dit-
 il, l'on tient que la terre est comme fe-
 melle, & mere, le ciel, le soleil, & autres
 telles substances, sont appellées peres, &
 causes efficientes, *ἐν τῷ ὅλῳ τὴν γῆν φύσιν ὡς*
ἑἴλην καὶ μητέρα νομίζουσιν, ὅρα δὲ καὶ εἴπερ ἑἴς ἄλλων
ἑστὶ τοιούτων ὡς γεννητῆρα καὶ πατέρα ποιοῦσιν.
 Platon & Philon ^c Iuif disent que la
 femme imite la terre, *γυνὴ γλῶ μίμει*. Et
 que les fleues & les fontaines sont les
 mamelles de la terre, pour la nourriture
 des plantes & des animaux. Il n'y a point
 de doute donc, que la terre ne soit vne
 matrice qui reçoit les vertus, puissances,
 & influences du ciel pere commun &
 cause equiuoque de toutes generations:
 & la matrice de la femme, vne terre gras-
 se & feconde, destinée pour receuoit de
 l'homme la cause efficiente particuliere,
 pour la production du semblable, ^d *ἀφου-*
ρα οὐδὲν ἄλλο ὄντι ἢ γυνή. Le mesme Platon
^e nous montre cela assez clairement,
 quand il décrit la matrice comme vn
 champ fertile, *ὡς ἀρέραν τὴν μίξαν.* Et Lucre-
 ce, ^f quand il nomme les parties secret,

^a Apud Plu-
 tarcho, cap. 6.
 li. 1. de plac.
 philos.
^b Cap. 2. lib. 6
 de gen. 4-
 timo.

^c Lib. de mū-
 di opif. leg.
 Plutarcho, lib.
 2. Sympo.
 cap. 3.

^d Artemi-
 dor. cap. 53.
 lib. 17.
^e In Tim.

^f Lib. 2. cap. 4.

tes de l'homme & de la femme, le soc,
& leillon, *Vomerem & sulcum*: Com-
me Plutarque qui appelle ^a la conjon- a Lib. de præ-
ction de l'homme & de la femme, le la- cept. consi-
bourage nuptial *γαμήλιον ἄροτον*. Mais entre galib.
autres, il semble que Martial ^b ayt ren- b Epigr. vi-
contré à propos sur ceste matiere. tim. lib. 7.

Milo domi non est, peregré Milone profecto
Arva vacant, vxor non minus inde parit.
Cur sit ager sterilis, cur vxor lactitet, edam.
Quo fodiatur ager non habet, vxor habet.

*Milon n'est plus ches soy, luy party de tout point
Ses champs sont demeurés, mais sa femme est fertile.
D'où vient qu'elle est feconde, & le chāp est sterile!
La femme est labourée & le champ ne l'est point.*

Si quelqu'un, dict ^c Artemidore, songe c Cap. 82.
en dormant estre impudiquement con- lib. 1. de in-
joint avec sa mere defuncte, ce luy est vn somn.
presage de mort, car puis que la terre est
mere commune de tous, estre par songe
ainsi couplé avec sa mere, qu'est-ce autre
chose qu'estre enfoüy & enseuely de-
dans la terre, *τὸ μὴ λῶαι νεκρῶ τῆ μητρὶ, νοσοῦντι
τίαν ἄλλο Σημαίνε, ἢ τὸ τῆ γῆ μὴ λῶαι*. C'est chose
assez vsitée & ordinaire principalement
aux Poëtes, d'approprier à la femme les

DISCOURS

termes de l'agriculture, parce que la terre luy rapporte & conuient de toutes proprietéz. Ainsi Diogenes trouué vn iour avec vne fille de ioye, & commel'on dit, pris sur le fait, *ἐν τῷ ἔργῳ*, estant interrogé ce qu'il faisoit; Je plante, dit-il, vn homme *ἀνδρῶπον φυλάω*. Voulant demonstrier (comme ce Philosophe estoit impudent de profession) que planter & engendrer sont semblables actions, & qu'il estoit aussi peu scrupuleux à vser des femmes, qu'à jeter, ou esprendre de la semence dans vn labouré. Ainsi voyons-nous en la Poësie que ces mots *ager, gleba, fossa, λείμων, pratum, κῆπος, hortus* & autres semblables, sont quelquefois employez, pour signifier couuertement les parties secrettes de la femme. Et partant, il est aisé à juger que le verbe deshonneste par lequel on exprime l'acte de Venus en langue latine & françoise, prent son origine du verbe grec *φυλάειν* plâter, duquel vsa Diogenes. Mais nous offensoyons icy les chastes oreilles & abusons de nostre loisir, nous arrestants à vne chose de peu de consequence & assez cogneuë de soy-mesme. Passons outre donc, *ut aliam excutiamus quercum.*

RESPONCES A QUELQUES OBJECTIONS. L'homme est vn, comme le monde. L'un & l'autre en partie subiects à nourriture en partie non. Perissables en quelques parties, en quelques autres incorruptibles, du bien-faict de leur premiere cause.

CHAPITRE. V.

QUELQUES-VNS pourront objecter, que l'homme & le monde font differents en plusieurs instances. Premièrement qu'il y a pluralité d'hommes, non de modes. Que l'homme ne peut subsister sans alimēt, ou le mode au contraire, est eternal & incorruptible. Pour répondre à leurs objections & satisfaire à ceste dispute, nous disons qu'en ce present discours, l'homme peut estre considéré & en particulier & en general selon l'especé. Considéré particulièrement, il est vn d'vnité numerique, composé de plusieurs parties, comme le monde. Et tout ainsi que l'Image ou pourtrait d'un grand monarque peut estre gravé en mille cachets, n'empeschant ceste multitude, que le Prince ne soit totalement représenté en chaque cachet & aussi bien

D I S C O U R S

que si tous estoient reduits en vn, qui eust la mesme figure. Le monde ny plus ny moins, quoy que figuré & representé en chaque homme particulierement, ceste multitude neantmoins n'empesche point que chaque homme, pour exemple Dion, Platon, Socrates, n'ayt le vray & vif caractere de l'vniuers. Si nous prenons l'homme en general pour l'espece, nous ne perdrons rien encore de nostre aduantage; Car en ceste maniere il est vn d'vnité spécifique, c'est à dire communicable à plusieurs indiuidus. Et partant ceste premiere obiection, n'a non plus de puissance pour rompre le cours de nostre comparaison, que pour empescher le vol d'vn aigle, la toile d'vne araigne. D'auantage la pluralité de mondes, ne repugne pas à la nature du monde, veu que Dieu en peut bastir plusieurs, & que telle multitude a esté soustenue par Democrite, Epicure & autres Philosophes, comme chose nō impossible à la nature. Je confesse bien avec Aristote, que le monde est seul en son espece, & que ce nombre infiny aduoüé par Democrite est vne pure réuerie. Mais ie soustiens

que la forme du monde peut estre com-
 muniq̄uee à plusieurs mondes, comme
 la forme de l'homme à plusieurs hom-
 mes particuliers. L'entends par la forme,
 non ceste nature qui dōne estre à la ma-
 tiere: mais ceste forme logique, qui est la
 definition, ou raison essentielle. Car ad-
 uenant que Dieu establīst vn monde ou-
 tre cestuy-cy, la raison & definition de
 monde seroit cōmune à l'vn & à l'autre:
 sçauoir est vn assemblément du ciel, &
 de la terre & autres natures cōtenues en
 iceux, ^a *ὕσθημα ἐξ ἑαυτοῦ καὶ γῆς καὶ τῆς ἐν τούτοις* ^a *Aristot. lib.*
ἀπειροχρόνων φύσεων. Et me semble que la bat- ^{de mundo.}
 terie d'Aristote est trop foible pour ren-
 uerser ceste doctrine. Car quand il ensei-
 gne, que la matiere premiere a esté du
 tout employée à la fabrique de ce mon-
 de, *ἐξ ἀπάσης* ^b *τῆς οὐκείας ὕλης ὃ πᾶς κόσμος.* & ^b *Cap. 9. lib.*
 partant qu'il n'est rien resté, pour la pro- ^{1. de caelo.}
 duction d'vn second. C'est vne philoso-
 phie qui estoit bonne entre les Gentils,
 qui auoient pour maxime, que rien ne
 pouuoit estre fait de rien. Maintenant
 que nous sommes instruits en vne meil-
 leure eschole, nous croyons que Dieu
 qui a fait de rien tout ce qui est, peut pa-

DISCOURS

reillement créer vne multitude de mondes. Et ne trouue point en cela d'excuse pour Aristote, eu égard que par voye de nature, il pouuoit paruenir à ceste verité. Car si Dieu peut créer des formes nouvelles, pourquoy non vne nouvelle matiere. ^a Plus vn œuure est diuin, plus il requiert de façon & de diligence. Puis il est certain qu'il n'est pas plus difficile à Dieu de créer des formes, qu'à nostre intellect de former des nouuelles notions. Ce qu'il adiouste que sil y auoit deux mondes, la terre de l'vn descendroit pour se joindre & ynir à la terre de l'autre, comme à son lieu naturel. Ceste raison me semble autant foible & refutable que la premiere: Parce que aduoüant que Dieu eust produit vn autre monde, il est à presumer qu'il auroit son assiette naturelle separement & hors cestuy-cy, & par consequent que la terre seroit au milieu de ce nouueau monde, comme en son lieu naturel, sans auoir mouuement, esgard, ou respect aucun à vn autre centre. ^b Plutarque discourant sur ce mesme subiect, dict le semblable contre Aristote, faisant comparaison de l'homme avec le

a Joan. Riol.
opuscul. Metaph.

b Lib. de ces.
sat. oracul.

monde. Celuy, dit-il, qui voudroit que y ayant plusieurs milieux, les corps pesants de tous costez tendissent vers vn seul, ressembleroit proprement à celuy qui voudroit que y ayant plusieurs hōmes, le sang coulast de tous costez en vne seule veine, *εις μίαν φλέβα τὸ πανταχόθεν αἷμα συρρεῖν.* Quand il dict en fin que toutes les parties de la terre tendent en vn mesme lieu, nous voulons cela avec luy : mais nous luy nyons que la terre d'un autre monde, fust partie de ceste-cy, ains vn tout à part, les parties de laquelle tiroient naturellement vers vn mesme point, qui seroit le centre de cest autre monde.

○ Le monde, disent-ils, n'est point sujet à nourriture. Ceste proposition n'est pas seulement hardie, mais precipitée, n'estant accōpagnée d'aucune distinction. Car si les animaux sont du monde, veu qu'ils sont entretenus par nourriture, il falloit retrancher d'autant la generalité de ceste proposition. Je desirerois volontiers quelque solution à ce dilemme. L'homme qui est partie de l'yniuers, est subiect à nourriture ou non. S'il y est sub-

DISCOURS

ieût, leur proposition generale est faulſe. S'il n'y eſt point ſubieût, ils ſouſtiennent à tort la difference de l'homme avec le monde. Toutefois nous leur donnerons encor ce paſſe-droict, que le monde n'eſt autre choſe, ſinon ceſte belle diſpoſition des cinq corps ſimples, qui ſont le ciel & les éléments. Combien auons nous de témoignages des plus graues Philoſophes entre les anciens, que le monde pris en ceſte façon, prend nourriture, ny plus ny moins que les corps animez? Oyons-les, auant que les condamner d'un juge-

*a Apud Plu-
tarch. cap. 5.
li. 2. de plac.
phil.*

ment precipité. Platon^a dit que le monde ſe nourrit ſoy-mefme du dechet de ſes parties, αὐτὸν αὐτῶν τὸν κόσμον καὶ μὲν βολιὰν τὸ βε-
ρὸν παρέχει;

Pour exemple quand vne partie de l'air eſt tranſmuée par rarefa-
ction pour la nourriture du feu, & ainſi des autres. Ne voyons nous pas noſtre feu icy bas conſommer & deuorer tou-
tes choſes, & ne pouuoir eſtre conſerué, ſil n'eſt entretenu par frequente nour-
riture, nommé pour ceſte occaſion *edax* par les Latins, par les Grecs *goulu*, & in-
ſatiable,^c ὄψις ἰσχυρὸν πάλμαρον καὶ ἀκόρετον. En cō-
ſideration de cela les Perſes, lors qu'ils ſa-
crifioient

*b Virgil. lib.
2. Æneid.
c Leg. Pla-
tarch. lib. a-
qua ne an-
ign. util. Eu-
ripid. in
Med. Philo-
ſud. lib. de
Agriculi.*

crifioient à cest élément luy presentoient
à manger sur l'autel, vfans de ceste for-
mule, au rapport de Max.^a Tyrius. Man- ^{a Serm. 30.}
ge & banquet Feu seigneur de tout
le monde, εἴς τὴν πῦρ δεσπόζα. Et non seule-
ment le feu, mais toute chaleur est ali-
mentée de froidure modérée, comme
dit Hippocrate, ^{b παῦ τὸ θερμὸν τῶ ἡλιου πῦρ} <sup>b Lib. de na-
tur. puer. lib.
de i. ap. xiv.
c lib. de
flatib. Arist.
prob. 5. sect. 3</sup>
^{τῶ μετεώρ.} Les Stoiciens & ^c entre autres Cle-
anthes & Possidonius, disoient que les
astres & autres substances de feu pre-
noient leur refection, ^{πῦρ φεσθὺ καὶ τὰ ἑμπνεσθὺ καὶ ἰα}
^{ἄλλα ἀσπρ.} le Soleil des vapeurs de l'Ocean, ^{c Leg. Cicer.}
la Lune des fleuves & des riuieres, les <sup>lib. 2. de na-
tur deor.
Laert. in Ze-
none. Plutar.
lib. de Isid. c.
Osirid.</sup>
autres estoiles des exhalations de la terre.
Lucian ^d recite que plusieurs Philoso-
phes ont estimé que les estoiles sont
nourries des eues d'icy bas, par le
moyen du Soleil qui attire les vapeurs
pour leur distribuer également puis apres. <sup>d In Icaro-
menippo.</sup>
Et croy que pour ceste consideration, le
Soleil a esté nommé par quelques vns
^{νόμος}, c'est à dire iuste distributeur de ce
banquet. Homere est de mesme aduis,
quand il dict que Iupiter & les autres
Dieux, entendant le Soleil & les autres
astres, assistent au banquet de l'Ocean.

d

DISCOURS

^a Cap. 10. li. 2. ^{natur. hist.} Pline ^a encor assure plus hardiment que les autres, que cela est veritable, quand il dict, que sans doute les astres sont nourris de l'humidité de la terre, *sidera haud dubium humore terreno pasci.*

^b Oda. 19. Anacreon ^b comprend le tout en vne petite ode. Et à raison que de iour les astres attirent les vapeurs pour en prendre de nuit leur refection, la nuit a esté nommée par Euripide ^c la nourrice des astres dorez, *χευρέων ἀστρον ἑσπέρης.* Si l'on fait difficulté d'adiouster foy aux Poëtes, oyons ce grand obseruateur du ciel Ptolomée, ^d *Lib. 1. de iudicio.* qui attribue l'humidité de la lune à ce qu'elle est proche voisine d'icy bas. Partant il appert assez combien ceste opinion a esté en regne. Et neantmoins le tout meurement consideré, voyant que les opinions de tant d'autheurs graues & notables, sont proferées nuement & qu'elles māquent de bōnes raisons, nous sommes contents de quitter leur party, pour suiure Aristote, qui a presque seul debatue le contraire entre tant de Philosophes. Il n'y a que douter que le Ciel cinquieme corps simple, pour estre d'une nature pure & affranchie de toutes

contrarietez, n'admet en sa substance ny nourriture, ny accroissement, ny diminution, ny mutation aucune que selon le mouuement. Il est tousiours permanent en vn mesme estat. Il sensuit donc qu'il n'a besoing d'estre restauré par aliment. C'est n'auoir point de jugement, vouloir à la mesure de nostre corps compasser toute la nature. De verité les éléments qui sont contraires & ennemis les vns aux autres, peuuent receuoir quelque perte de substance: mais telle ruine est réparée non par nourriture, ains par generation partielle qui est comme vne nourriture metaphorique. Et en cela ont choppé les anciens Philosophes. Les corps qui ont vie, à sçauoir l'homme les bestes, & les plantes sont obligez à la nourriture, à raison que la conjunction de l'ame avec le corps dépend naturellement de la chaleur & de l'humeur radicale. Car estant le propre de ceste chaleur naturelle de dissiper & consommer non seulement ce qui est de superflu, mais aussi toute humidité soit fondamentale ou alimentaire: pour maintenir ceste conjunction, il faut necessairement re-

d ij

DISCOURS

parer la perte ordinaire, par frequente nourriture. Nous soustenōs neantmoins que la ressemblance de l'homme, avec le monde, n'est pour tout cela ny affoiblie, ny debilitée. Par ce que comme en l'univers quelque partie n'a besoin de refectiō, ainsi l'homme en sa partie plus excellente qui est l'âme, ne requiert aucun aliment, & ny est obligé en aucune maniere. Il est vray qu'elle ayde à la transmutation de l'aliment, & que l'action de nourrir luy est cōmune avec le corps: mais ne participant en rien à la nourriture, elle n'en est ny changée, n'y alterée, ny accruë.

Quand à l'eternité du monde, il me semble que ceste question a esté tellement agitée & debattue entre les Philosophes, qu'elle ressent encores la pouffiere de l'eschole. Zenon^a & toute sa secte tiennent que le monde est corruptible. Pithagoras & Platon, qu'il a eū commencement & qu'il a esté produit de Dieu, mais qu'il sera perpetué & continué en son estre par la providence diuine, *απονοία ἢ ζωοχὴ τῷ θεῷ*. quoy qu'il soit perissable de sa nature. Aristote^b contre

^a Apud Plu-
tarch. cap. 4.
lib. 2. de plac.
philos.

^b Lib. 1. de
caelo.

l'aduis des autres debat qu'il est eternal, qu'il n'aura point de fin & qu'il n'a point eu de commencement. Sentence non seulement donnée cōtre les deuanciers, mais contre la verité & prononcée au preiudice de ses principes. Il tient pour impossible qu'une chose finie & l'limitée ayt vne puissance infinie, *εστιν α ανεταροπεον* a Cap. 10. lib. 8. *αριστον εδωκεν εχθ.* C'est vn de ses axiomes. *8. phys.*

Puis donc que le monde est finy selon luy mesme, par quel moyen peut il obtenir ceste vertu & puissance infinie d'estre perpetué en son estre & en son mouuement. Il dict ^b en autre lieu, qu'il ny a rien actuellement infiny en la nature, soit en grandeur, soit en nombre. Or ceste maxime est trouuée faulse si le monde est de toute eternité, par ce que le nombre des reuolutions du Ciel de la lune seroit infiny, comme des âmes raisonnable, lesquelles selon luy mesme sont incorruptibles. *αυτοτον εστιν α ανεταροπεον*

La plus ferme & plus solide doctrine touchant ce point, est que le monde a eu commencement & qu'il aura fin. Que si quelques parties sont garaties de la corruption & ruine generale, comme le

Ciel & la terre, après auoir esté purifiez par le feu, cela ne prouient de leur nature ou puissance, mais de l'infinie vertu de leur cause conseruante, qui est Dieu. Et ne pourront icy trouuer aucune faueur les refuites d'Auenroy, quand il dict pour releuer son maistre Aristote, ou tomber auéc luy, que le Ciel de vray a vne puissance finie, mais vne priuation infinie. Comme sil disoit que le Ciel de sa nature est caduc & perissable, & neantmoins incorruptible, à raison qu'il n'a point de contrarietez ennemies. Mais ce n'est pas assez de dire que le Ciel a vne infinie priuation de repos, par ce qu'il n'a point de contraires qui apportent fin ou cessation à son mouuement: Il faut outre cela quelque habitude qui serue de contrecoup à ceste priuation, d'autant que si on demãde pourquoy le ciel n'a point de cõtraires, quelle repõse donneront ils, sinon par ce qu'il est eternal comme eternal, par ce qu'il n'a point de contraires. Raisons circulaires, condamnées à bon droict par Aristote, pour autant quelles tiennent ie ne scay quoy de l'infiny qui tient tousiours nostre in-

DISCOURS

premier que de recherche. Car pour cō-
prendre les choses diuines, nous deuons
tenir vn ordre tout autre que quand
nous desirons cognoistre les opinions
incertaines des hommes. En ce qui est de
la diuinité il faut croire pour entendre;
en ce qui est des choses humaines il faut
sçauoir premier que de croire. La doctri-
ne de Mercure Trimegiste y est expres-
se. En la cognoissance des diuins myste-
res (dict-il) croire est entendre, & ne croi-
re point est vne pure ignorance, τὸ νοῦσαι
ἔστι τὸ μεθεῖσθαι τὸ ἀμεθεῖσθαι ἢ τὸ μὴ νοῦσαι. Bref toute
ainsi que le Ciel & quelques autres par-
ties seront contre leur nature preseruées
du dernier feu: L'âme pareillement, qui
porte sur le front vne exemption & sau-
uegarde du Prince, n'est sujette à aucune
corruption.

*LE MONDE COMME L'HOMME
est sujet aux âges. Comment on recognoist que
maintenant il est en sa vieillesse. Que l'heure der-
niere de l'homme & du monde est incertaine.*

CHAPITRE VI.



QU'E nous auons discouru de
l'eternité du monde, m'inuite à

declarer en passant qu'il est sujet à la viciffitude des âges & des saisons comme l'homme; qu'il a eu son enfance, sa ieunesse, son âge viril & que maintenant il ressent les incommoditez de la vieillesse, pour estre conduit en fin à vne derniere corruption. Estant en son berceau (sil faut ainsi parler) & aux premiers termes de son estre, il ne faisoit montre encores que de tenebres & de confusion, il estoit sans action, sans beauté & comme à demy éclos de sa matrice. *Terra erat vacua & tenebræ erant super faciem abyssi.* Peu apres il commença à desfiller & ouvrir les yeux, quâd Dieu l'eut ainsi arresté au conclaue de sa diuinité, *fiant luminaria* (dict-il) & *fecit luminaria.* Et en ceste enfance Dieu luy produict tout ce qui estoit necessaire pour le maintenir & conseruer. Et luy mesme, le gouerna de sa main, tant qu'il fust accompli de toutes ses parties. Car lors il luy laissa la nature pour gouuernate, retenât neantmoins l'hommage & la souverainneté comme premier Seigneur duquel toutes choses releuent. Depuis il est paruenu à sa ieunesse, lors que toutes

DISCOURS

choses estoient en leur pompe & splendeur, & que les semences fecondes multiplioyent de toutes parts en abondance. Ceste fleur d'age estant encor écoulée, comme la premiere, selon le tesmoignage que Dieu en donna à Esdras, *seculum perdidit iuuentutem*, il entra en son âge de consistence, auquel temps les creatures auoient atteint leurs plus grandes forces & monstroient euidentement que *Deus in ipsis fortis & robustus*. Maintenant il est en sa vieillesse, cassé, ridé, sterile, presque à la fin de sa course & pert haleine peu à peu s'aduançant au iour de son trépas. Entre autres signes, par lesquels nous puissions cognoistre cecy estre certain & veritable, nous voyons que la terre qui produisoit en sa ieunesse toutes sortes de fruiçts, mieux nourris, meilleurs, & plus fauoureux que ceux de present & en plus grande quantité, n'estant que peu ou point sollicitée: Maintenant lasse, recrue vieille, & hors de saison, comme ayant perdu sa premiere seue, ne montre que de la sterilité. Nous recherchons la gresse dans ses entrailles, nous y aportons de l'artifice ce quil est possible, & neant-

moins elle est infinimēt auare en la production de ses fruidts, decheus encor de leur premiere bonté, & suspecte à la santé pour la pluspart. Coniecture certaine que ce monde decline de iour à autre & qu'il approche de ses funerailles. De maniere que nous pouuons dire avecques quelques anciens repris à tort par Columelle, que la terre est deuenüe vieille comme les hommes, *Tellurem velut hominem consenuisse*. Ce qui a rendu la medecine prisée & honorée entre les autres sciences, a esté que le monde lors de sa ieunesse, voire iusques au commencement de son declin, raportoit des medicaments simples avec beaucoup de vertu & d'efficace plus qu'ils n'ont de present. Iuba, pour exēple, raconte qu'en Arabie vn mort fut resuscité par le moyen d'vne herbe. Xanthus historien recite qu'vn dragon redonna la vie à vn de ses petits, avec vne herbe nommée Balis. Et de tels simples l'on faisoit des compositions diuines pour le recouurement de la santé, telles que pouuoient estre celles que Philon ancien Medecin & ^a Erasistratus nommoient *διὸν χεῖρας*, les mains, ^{a Apud Plutarch. quest. 1. 4. Symp.}

DISCOURS

c'est à dire le secours des dieux. Et ceste
autre dicté dans Galien le rouleau de
Iupiter $\text{Ἰχίον} \text{ } \text{Ζεύς}$. Ils auoient vne com-

*a Gal. lib. 6.
de cōp. med.
local.*

position nommée Isis du nom de la deesse
des Ægyptiens , & vne confection dicté
 ἰσίδειον , qui pouuoit estre cōparée à Dieu,
à raison de ses grandes vertus. Ainsi est

*b Li. de Me-
dic. de cro.*

definy le Medecin φιλόνσοφος ἰσίδειον , Phi-
losophe semblable à Dieu par Hippo-
crate, reputé diuin en ceste science, &
auquel les Atheniens anciennemēt dres-
ferent vne statue. En ces derniers siecles,
quoy que les remedes soient recherchez
curieusement, diligemment preparez,
meslez avec ordre & proportion, & ap-
pliquez selon les preceptes, nous y trou-
uons moins d'effect au preiudice des pau-
ures malades. Qu'elle raison ie vous prie
apporterōs nous de ce deffaut, sinon que
le ciel ja vieil inspire moins de verrus &
de facultez icy bas que de coustume? Si
nous ne publions avec Aristote, que la
terre ny plus ny moins que les plantes &
les animaux, a son âge de consistence &

*c Cap. 14. li.
2. mescor.*

sa vieillesse, $\text{ὅτι καὶ τὸ γῆς τὰ ἐν τῷ, ὡς καὶ τὰ ζῷα
καὶ τὰ ἄνθρωποι, καὶ ζῶντα, ἀρπύων ἐχέει καὶ γῆρας}$. Nous
ne lisons autres complaints dans les

bons auteurs. Homere dict ^a que les hommes de son temps estoient moindres & plus foibles, que du temps de la ruine de Troye. Empedocles appelloit enfans les hommes de son siecle, au regard des anciens, ^b τοὺς νῦν αἰ ἀνθρώπους τοῖς παρῶν τοῖς Συμβαλλομέρους ἑρέθων ἐπέχεν ταῖςιν. Disons donc avec Gellius, ^c que les hommes & toutes autres choses tombent en decadence par la vieillesse du monde, *Mundo senescente, rerum atque hominum decrementa sunt.*

○ Nous experimentons souuent que les enfans engendrez durant la ieune chaleur de leurs parens, ont beaucoup de promptitude & gentillesse d'esprit; estât necessaire (comme dict ^d Hippocrate) que de deux grandes causes reussissent de grand effectz, ^d δυὸν μεγάλων μεγαλὰ κ' ἐκγονά. Et au contraire que ceux qui sont produictz en la vieillesse de leurs parens participent à leur froidure, sont lents, pesans, tardifs & plus propres au conseil qu'à l'execution. Nous deuous iuger le semblable de l'vniuers, car ce que le ciel & la terre ont produict en la grande ferueur de leur mariage, a eu dauantage de

^a Il. 5. leg.
Plin. cap. 16
lib. 7. iuuenalis satyr
14. Hor. oda
6. lib. 3.

^b Apud Plu-
tarch. cap. 27
lib. 1. de plac.
phil.

^c Cap. 20. li.
3. noct. at-
tic.

^d Particul. 1.
lib. 2. Epi-
dem.

DISCOURS

chaleur, de grâdeur, de perfection. Tout ce qui est de present engendré en leur vieillesse, n'est quasi qu'excrement à comparaison des autres siecles. C'est, dit Lucrece, ^a l'imbecilité de l'âge & que la terre se lasse, *effœta atas, effœtaque tellus*. C'est ce qu'auoit predict le Prophete, ^b que les cieux vieilliroient comme vn habillement. Nous auõs dit que la vie de l'homme prend fin, quand la chaleur naturelle en consommant l'humeur radicale se destruit soy-mesme, n'ayant l'humeur alimentaire assez de suffisance pour seruir de substitut, quand l'autre est dissipée du tout. De mesme façon le monde las & usé de son traual semble tendre à la mort, à cause (comme dit Pline) qu'vnẽ certaine chaleur brusle avec le temps ce qui est de fecond aux semences des choses, ^c *consumente vbertatem seminum exustione*.

Si l'on oppose ce que dit Aristote, ^d que la vieillesse de la terre n'est que partiale, ^e *μὲν ὅτι* Et que telle partie est veuë en vn temps sterile & de nul rapport, qui deuiet puis apres graisse & en bon point. Je réponds que la terre generalement est

^a Lib. 2.

^b Psalm. 102.

^c Cap. 26. lib. 7. natur. historie.

^d Cap. 24. lib. 1. Meteor.

vieille, si nous comparons à la ieunesse
 passée l'estat ou elle se trouue de present.
 S'il y à quelque partie d'icelle qui de-
 meure oysiue pour vn temps & sans rap-
 port, cela doit estre dit maladie plustost
 que vieillesse, contre Aristote. Et ne doit
 on trouuer estrange que la terre soit su-
 jecté à maladie, veu que l'on nommoit
 anciennement les eclipses les maladies
 des astres, Pline dit ^a *siderum labores*: Et ^a *Cap. 10. libo*
 qu' Aristote ^b mesme compare les trem- ^b *2. nat. histor.*
 blemens de la terre aux conuulsions des ^b *Cap. 8. libo*
 animaux. Il est certain que le mōde tout ^{2. meteor.}
 ainsi que l'hōme à ses maladies propres,
 il est donc sujet à la mutation des âges,
 & à vne finale corruption.

L'homme auant que mourir, est prin-
 cipalement affligé en ses parties nobles.
 Le monde partira en ses plus belles par-
 ties, estant en l'agonie & proche de son
 dernier iour. Le ciel & la terre (dit Saint
 Pierre) ^c sont reseruez pour le feu au iour ^c *Epist. 2.*
 du jugement, Le Soleil sera obscurcy, la ^{cap. 3.}
 Lune ne rendra plus sa splendeur acou-
 stumée, les estoiles tomberont du ciel.
 Ce sont les parolles de Dieu ^d mesme ^d *Math. capo*
 cōtre lesquelles il n'y a point de dispute. ^{24.}

DISCOURS

Nous concluons donc que le monde est en sa vieillesse, & qu'il rendra vn iour le dernier soupir apres le feu d'une fièvre violente, de laquelle il ne pourra se releuer comme il se sauua de l'hydropisie du deluge. Ceste inondation generale que Tertulian appelle ^a le baptesme du monde, luy fut vne premiere purgation de ses premieres fautes, comme à l'homme le baptesme. Mais à raison qu'il est retourné au peché *Mundus rursus deliquit*, il est destiné à vne seconde purgation, qui est le feu, comme l'homme qui apres le baptesme reprent le train de ses offenses, doit estre secondement nettoyé par le purgatoire, *Igni destinatur* ^b *sicut & homo qui post baptismum delicta restaurat.*

Mais tout ainsi que de la part de l'homme, il n'y a rien plus incertain que le iour de sa mort, aussi pour le regard du monde, nous n'auons rien moins déterminé que le temps auquel ce vieillart doit finir sa course. Les plus experts aux Mathematiques (dit Trebellius ^c Pollion) iugent que l'homme ne peut viure plus de six vingts ans. Quelques anciens Philosophes au tesmoignage de Plutarque

^a met-

^a Lib. de baptesmo.

^b Tertul. Ibid.

^c In Claudio.

a mettent ce terme de la vie à cent huit. a Lib. de ces.
 Les Égyptiens ^b & apres eux Dioscori- fat. oracul.
 de ne luy en donnent que cent. Staseas b Apud Plin.
 quatre vingts quatre. Solon soixante & leg. Philo.
 dix. Et en ceste confusion d'opinions, de mund. o-
 nous n'apprenons rien que de l'incertitu- pisc. Cōforme
 de. Pareillement ce que les Astrologues, de natali.
 Cabalistes, Talmudistes, & autres ont Artemidorus
 discoursu de la fin du monde, ne sont que cap. 75. lib.
 coniectures alambiquées & pleines de 2. onirocritis
 vaine presumption. Aucuns pour prou-
 uer que le monde ne doit durer que six
 mil ans, se seruent du témoignage d'un
 ie ne sçay quel Elias Rabin, comme d'un
 Oracle. L'âge du monde (dit-il) six mil
 ans; deux mil sans loy, deux mil avec
 loy, & deux mil sous le regne du Mes-
 sie. Et disent, pour confirmer ceste opi-
 nion, que les six iours employez à la crea-
 tion de l'univers, nous signifient ceste
 verité, considéré que mille ans ne sont
 qu'un iour enuers Dieu, c vnus dies apud
Deum tanquam mille anni. Ioint que la let- c Petr. 2. 13
 tre Aleph, qui vaut mille entre les He-
 brieux, est repetée six fois au premier
 verset de la Genese. Plusieurs se font à
 croire, que Iesus Christ, le milieu des per-

DISCOURS

sonnés de la Trinité, mediateur de Dieu & des hommes, nay au milieu de la nuit en Hierusalem milieu de la terre habitable, entre l'asne & le beuf, c'est à dire entre les Iuifs & les Gentils; qui a paty, & souffert pour nous entre deux larrons, a deu par mesme moyen prendre naissance au milieu de l'âge du monde. Ils fortifient leur aduis, de quelques passages de ^a Prophetes, & concluent en fin que le monde ne doit en tout subsister que huit mil ans, puis que quatre mil ou enuiron estoient écoulez, depuis la creation iusques à l'aduenement du Sauueur. Les Astrologues se montrent diuers en leurs opinions, à raison de l'incertitude du sujet & de la vanité de leur science. Quelques vns d'entre eux enseignent, que trente six mil ans apres la creation du monde, se doit faire vne assemblée & conjunction de toutes les planetes, au signe de l'ecreuce, & lors à cause du triangle ignée; tout le monde doit passer par le feu. Aucuns ont reduit ce temps là à plus petite espace. Mais entre autres Leouice me semble plaissant, lequel combien qu'il eust predict que le monde de-

^a Abacuc.
cap. 2. sap. 18.

uoit finir l'an de nostre salut mil cinq cents quatre vingts quatre, a laissé neantmoins des Ephemerides pour trente ans apres. Au lieu donc de nous abuser à la vanité de tant d'opinions: Tenons pour certain en cela qu'il n'y a rien de certain, *vnum certum nihil esse certi.* Et que Dieu s'est reserué ce secret à luy seul.

Pour resolution le monde qui est enclos dans certains termes, & la vertu duquel est finie & limitée, ne peut estre bornée par luy mesme, mais par vne cause infinie qui est Dieu. C'est luy qui luy a donné l'estre, qui l'a cōserué iusques icy, & le maintiendra tāt qu'il luy plaira l'assister de son infinie puissance. Car cōme la lune cesseroit de marcher de l'Orient en l'Occident, si le firmament demeuroid stable & sans mouuement: De mesme façon, si Dieu auoit refusé son assistance à l'vniuers, au mesme instant il seroit destruit & ruiné. La grace de Dieu donc est la pierre angulaire des deux mondes grand & petit, & seront ruinez necessairement l'vn & l'autre, quand il voudra retirer ceste piece principale. Ne soyons point tant curieux, de rechercher

DISCOURS

le temps de nostre fin particuliere ou generale, seulement tenons nous sur noz gardes, & attendons la mort sur les marches de la vertu.

L'HOMME ET LE MONDE SONT temples & citez de Dieu. Quelques obiections touchant l'affinité generale de l'homme avec le monde. Réponse auxdictes obiections.

CHAPITRE VII.

POUR continuer ce qu'il y a de ressemblance generale entre l'homme & l'uniuers; nous auons que l'vn & l'autre sont temples & citez de Dieu; ainsi que nous prouuerons, & par raisons & par témoignages. Ciceron^a a bon droit, a ainsi qualifié le monde, contre ceux qui croient que Dieu n'est autre chose que le ciel, ^b *contra eos qui existimant nihil esse aliud Deum, nisi cælum ipsum*. Car si nous voulons profondement considerer ceste belle fabrique du monde, nous n'y recognoistrions que la forme ou façon d'un grand palais, où Dieu a le sceptre en la main pour regir & gouverner ses creatures. Le ciel est la voute de

^a *In somno Scipion.*

^b *Macrol. 1b.*

cest édifice, où les astres sont attachez
 comme lampes, pour épandre leur lu-
 miere icy bas sur la terre, qui est le plan-
 cher de ce bastiment, & comme le mar-
 che pied de la diuinité. Pourquoy donc
 voudrions nous attribuer quelque diui-
 nité à telles creatures, qui ne sont qu'in-
 struments ordonnez pour nous seruir?
 Pour quelles raisons reputer ce monde
 Dieu, qui n'est que le temple de celuy
 qui l'a construit, estant du tout incroya-
 ble qu'il se soit édifié de luy-mesme? De
 verité il est le palais & la maison de
 Dieu, non que son infinie grãdeur puisse
 estre cõprise dans des termes si estroictz:
 Mais d'autant qu'il l'a basty pour ses crea-
 tures, qu'il y communique ses graces &
 qu'il y est reueré & adoré cõme createur.
 Dieu n'a point besoing de temple, dict
 Lactance, ^a qui à tout le monde pour son
 domicile. *Deus non indiget templo cuius do-*
miciliũ mūdus. Et Minutius ^b Fœlix: Dieu
 (dit-il) n'a qu'une maison qui est tout le
 monde. *Deo vna domus est mundus hic totus.*
 Platon ^c disoit que la terre estoit seule
 immobile dãs la maison des Dieux *ἐν θεῶν*
οἴκῳ, c'est à dire dans le monde qui est vne
^a Cap. 2. lib.
^{1.} diu. instit.
^b In Octa-
^{uio.}
^c In Phedro.
^{leg.} Plutar-
^{ch.} lib. de
^{prim.} frig.
^{Macrob.} cap.
^{24.} lib. 1.
^{saturn.}

maison & vn tēple trēssainct & tres-de-

^a Apud Plu-
tarch. lib. de
tranq. anim.

uot ; *τὸ πρῶτον ἀγιώτατον καὶ θεοπροπέστατον*. L'homme à meilleur tiltre encor se peut éjouir de ceste dignité, consideré qu'il en a le témoignage de Dieu mesme. Je plante-

^b Leuitic. 16.

ray, dit-il, ^b mon pauillon dedans vous, mon âme ne vous rejettera point, ie me promeneray au milieu de vous, *ἐμπεριπα-*

^c Opuscul. de
insomn.

τήσω ἐν ὑμῖν, & ce qui ensuit. Philon ^c Iuif en l'explication de ce verset de Dauid, *Fluminis impetus lātificat ciuitatem Dei*, dit que le Prophete entend par ceste cité, le mōde premierement, & secondement l'âme de l'homme sage & vertueux, en laquelle, dit-il, Dieu a promis se pourmener cōme en vne ville, *σπειπατεῖν ὡς ἐν πόλει*, citant celi lieu mesme du Leuitique, duquel pa-

^d 1. ad Corin-
th. 6.

reillement sest seruy S. Paul, ^d pour mōstrer que l'homme est le temple du Dieu

^e Pachyme-
res cap. 8. lib.

viuant, *ναὸς θεοῦ ζῶντος*. Ainsi ^e le Paraphra-
ste de S. Denis enseigne que les âmes des
Saints sont le logis où repose la diuinité,

¹ de celestī
hierarch.

ὅπου ἀγίων αἰ ψυχὰι τόπος καὶ ἀνάπαυσις τοῦ θεοῦ. Ainsi
Xistus Pithagorien soustenoit que l'âme
de l'homme est immortelle, parce qu'elle
est le temple du Dieu immortel. Ce
point est trop euident, pour estre remis

en doute; car comme nous ne pouuons voir le soleil sans la lumiere du soleil; nous ne pouuons aussi cognoistre Dieu, si il ne nous remplit se communiquant à nous. Par ce moyen il se deprime pour s'accommoder à nostre imbecilité; & d'autre-part, nostre âme s'éleue pour se joindre à luy, & lors elle le reçoit & quasi le retrainit dedans elle, comme disoit Zoroastre,

ψυχή η μερό των θεών ἀγξί πως ἐς ἐαυτήν.

Je deduirois icy comme Dieu habite & demeure dedás l'homme en plusieurs manieres, mais ce sujet n'estant de ma profession, j'ayme mieux n'en point parler du tout, que d'en dire moins que le sujet ne merite.

Reste maintenant auant que mettre fin à ceste conference generale des deux mondes, souldre encores quelques objections, que l'on peut apporter à l'encontre. Le monde, diront-ils, ne respire point. Il n'a point de parties dextres ny fenestres. Il n'a ny peau ny vèstement pour enuelope cōmune de ses parties; toutes particularitez neantmoins qui conuiennent à l'homme. Quand nous

D I S C O U R S

aurions acquiescé à tout cela, nous ne ferions en rien priuez de nostre premier droit : car ce seroit proceder outre toute raison & équité, vouloir condamner la ressemblance de deux choses qui se rapportent en vne infinité de belles marques, sous ombre de deux ou trois points d'inegalité, qui sont outre cela de nulle consequence. Tout ainsi que deux freres qui auroient mesmes traicts de visage, semblable port, semblables conditions, ne laisseroient de se ressembler, pour estre quelque petite tache en quelque partie cachée de l'vn, qui ne seroit en l'autre. L'homme pareillement quoy que different d'auec le monde, pour quelques particularitez de peu de consideration, ne doit estre priué du nom de petit monde, ny le monde, du nom de grand homme. Trouuerons nous estrange qu'il y ayt entre ces deux mondes quelques poincts de disproportion, veu que les hommes qui portent tous le nom d'vne mesme espece, se trouuent grandement differéts comparez les vns aux autres? Remarquons cecy, pour vn des miracles de la nature : autant

d'hommes, autant de faces diuerfes, autant de temperaments, autant de conceptions. En nostre visage, quoy qu'il n'y ait que dix parties remarquables, ou peu plus ; n'est-ce pas vn fait digne d'estre noté, qu'entre tant de millions d'hommes, nous ne trouuons point deux faces du tout pareilles & qui ne puissent estre facilement discernées l'vne de l'autre? *Nullas duas in tot millibus hominum indiscretas effigies existere*, comme dit Pline. ^a Si donc l'homme le plus difforme possède le nom d'homme, aussi bien que le plus excellent en beauté: Therfites qui auoit vne mine de finge, *πυκνέμορφος*, selon Lycophon, ^b aussi bien que Nireus, le plus beau de tous les Grecs, *καλὸς ἀνὴρ* en Homere. ^c Pourquoy voulons nous refuser au monde le nom d'homme, & à l'homme, le nom de monde pour si peu de difference?

Toutesfois sans auoir égard à tout cela, nous pouuons encor répondre à telles obiections pour n'estre accusez de chercher des subterfuges & nous parer avec des excuses, plustost que de satisfaire. Au premier point donc de ceste pretendue

DISCOURS

inégalité, nous opposons la doctrine des

*a Apud Plu-
tarch. cap. 9.
lib. 2. de plac.
ph.*

Pythagoriens, ^a qui admettoient le vuid de outre le dernier ciel, pour la respiration du monde, ἐκτὸς ἐστὶ τὸ κόσμος κενὸν εἰς ὃ ἀναπνεῖ ὁ κόσμος ἢ ἐξ ἑ.

*b Plutarch.
ibidem.*

Pour le regard des parties dextres & senestres, Pithagoras, Platon, ^b Aristote, Ptolomée pleges solubles & suffisans, répondent pour nous que les parties Orientales font la dextre du monde, & la senestre les Occidétales,

ἄξιον τὸ κόσμος τὰ ἀνατολικὰ μέρη, ἀριστερὰ ἢ τὰ δυτικὰ.

*c Leg. Plu-
tarch. lib. de
Fid. & Ofi-
rid.*

Combien que les Ægyptiës, ^c Empedocles, les Poëtes & les Augures les disposent autrement. Mais ne pouuõs nous pas donner au monde ceste distinction de parties, qui conuiennent proprement à l'homme, puis que la Sybille a respectiue-

d

ment attribué au premier homme les parties du monde, appropriant à chaque lettre de son nom ^d Adam, vne partie de

*Αγαθολη.
Δύσις.
Ἄρκτος.
Μεσημε-
ρία.*

l'vniuers? Pour le faiçt de la peau ou vestement qu'ils disent estre denié au monde, nous ne pouuons leur alloüer cest article non plus que les autres, veu que nous sommes

*e Asclepiad.
cap. 12. Apul
interpret.*

munis au cõtraire de graues authoritez. Le monde sensible, dit ^e Mercure Tri-

megiste, & tout ce qu'il contient, est cou-
uert du monde superieur, comme d'un
habillement, *quasi ex vestimento*. Leucippe
& Democrite anciens Philosophes ont
eu opinion, dit ^a Plutarque, que le mō- ^{a Cap. 7. lib.}
de en toute sa rondeur estoit enuveloppé ^{2. de placit.}
d'une tunique, ou membrane, *χειτῶνα κώ-*
κλω καὶ ὑμέρα περιτείνουσι τῷ κόσμῳ. Le Poëte du ^{b Psalm. 101.}
ciel Dauid ^{103.} b comprenant l'un & l'autre
de meilleure grace, met fin à ceste dispu-
te. En un lieu il compare le ciel à un ve-
stement, *τῷ ἱματίῳ*. En un autre, il le faiçt
semblable à vne peau, *τὸν ἕξανθὸν ὡς δέριον*.
Partant il est euident que le monde n'a
rien en general qui ne soit en l'homme,
& que l'homme pareillement contient
tout ce qui est au monde. Voyons main-
tenant si nous trouuerons du deffaut en
la conference de leurs parties.

*Le monde & l'homme diuisez en trois parties. La par-
tie superieure de l'homme est semblable à la supe-
rieure du monde. Comparaison de l'âme raison-
nable avec Dieu. Des facultez avec les intelligen-
ces. Et de la teste avec le ciel.*

CHAPITRE VIII.

LE MONDE selon les anciens Theo-
logiens est diuisé en trois parties,

D I S C O U R S

ausquelles les lieux ont esté donnez selon leurs dignitez. La premiere est la sur-celeste & Angelique, palais de la Diuinité, & demeure des intelligences, d'où dépend le gouvernement des deux autres. La seconde est celeste, qui comprend les astres & les planetes, entre lesquelles le soleil, comme le plus noble, occupe le lieu le plus honorable. La troisiéme est ce monde inferieur & élémentaire, où sont logez les éléments, les metaulx, les plantes, les animaux, & où il semble que la nature ayt estably sa ménagerie, pour la generation de toutes choses. Si nous voulons contempler de pres l'admirable œconomie de l'homme, nous recognoissons en luy ces mesmes parties distinctement représentées. La teste, qui est le domicile de l'âme & de ses facultez, est le vray portraict de la partie Angelique & superieure du monde, comme maintenant nous en ferons la deduction, pour descendre puis apres aux autres parties selon leur ordre.

Aristote le grand (ie luy donne cest epithete plustost qu'à son disciple) dit tres-bien que l'homme seul entre tous

animaux, a ses parties hautes correspon-
dantes aux parties hautes du monde, a τὰ a *Cap. 6. lib.*
αἰὼν πρὸς τὰ τῆ δλου αἰὼν ἐχθ μόνον. Car comme la *de respirat.*
region plus élevée de l'univers est de-
diée à la Divinité, b αὐωτάτη τῆ θείω, dit le *b Cap. 3. lib.*
mesme Philosophe, qui en autre lieu *1. de caelo.*
encores nomme ceste partie du monde,
le tres-haut domicile de Dieu c τὸ αἰωτατον *c Li. de mūd.*
θεὸ δικητήριον. Ny plus ny moins la teste *ad Alex.*
placée au plus haut du petit monde, *vis-*
cerum excelsissimum, dit a Pline, est le lieu *d Cap. 18. lib.*
où est logé ce qui est de plus saint & plus *15. nat. hist.*
divin en l'homme τῆ θειοτάτου καὶ ἱεροτάτης δικη-
σις, selon Platon, e est le donjon & la for- *e In Times.*
teresse de l'âme, d'où elle maintient tout
le reste sous son obeissance. Pour rendre
cecy plus intelligible, Nous monstre-
rons premierement qu'il y a vne grande
ressemblance entre Dieu & l'âme rai-
sonnable, puis nous deduirons ce qu'il y
a de proportion entre le ciel & la teste.

Homere qui a presque en tout autre
sujet deguisé & sophistiqué la verité,
nous l'a representée toute nuë, quand il
a appelé l'homme *f θεοειδῆ* semblable à *f fl. 7. leg.*
Dieu: Estât trescertain que Dieu l'a esta- *Plusarch. de*
bly entre ses creatures, comme vne ima- *ffid. ex Ofi-*
rid.

ge, pourtrait & crayon de la diuinité.

Pour preuue de cecy nous pourrions apporter vne infinité de témoignages: mais la parole de Dieu y estant expresse, elle coupe chemin à toutes sortes d'allegations. Chaqu'vn sçayt que ce grand ouurier, lors qu'il eut resolu de créer l'homme & le former à son caractere, prononça cest arrest, Faisons l'homme à no-

a Genes. cap. 1. stre semblance, *α ποιήσωμεν τὸν ἀνθρώπον κατ' εἰκό-*
2. 21. 26. 27. *νη ὡς ἐσμεν.* Où nous deuõs noter que c'est l'âme qui porte ce diuin caractere, non le corps. comme vouloiēt les Anthropo-

3. 2. 1. 2. 3. morphites instruits peut estre en l'école

b Apud Ci- d'Epicure, qui croyoit^b que les dieux fus-
cer. lib. 2. de sent composez de mesmes parties que
diminat. & l'homme; *Deas habere eadem membra que*
Plutarch. *nos.* La raison est que le corps estant ma-

cap. 7. lib. 1. teriel & corruptible, est incapable & in-
de plac. phil. digne de ceste ressemblance, au témoi-

e Apud laer- gnage de Zenon, ^e qui pour ceste mesme
tium in Ze- raison a nié que Dieu fust de forme
none. d'homme, *θεὸν εἶναι ἀνθρωπομορφον.* Et selon la

d Apud Cri- foy commune des anciens & Perles, qui
gen. contra n'ont iamais creu que les dieux eussent
ce sum. vne nature humaine, *τὰς θεὸς ἀνθρωπομορφῶν*

e Apud laer- *τῶν ἐνέμοσαν.* Diogenes ^e disoit mieux, que
tium. In dio-
gene.

les hommes vertueux sont les images des dieux, τὸς ἀγαθὸς ἀνδρῶν θεῶν εἰκόνας εἶναι. Et ^a Menander que nostre intellect est Dieu ^a νοῦς ἡμῶν ὁ θεός. Mais le tout no^o est plus clairement expliqué par Philon Juif. ^b Dieu (dit-il) n'a point forme d'homme, ny le corps aucun trait de la diuinité. Mais ceste ressemblance est à raison de l'intellect qui est prince au Royaume de l'âme, ἡ δ' εἰκὼν λέλεκθ' ἐστὶ τῆς ψυχῆς ἡγεμόνα νοῦ. Et quoy que cela soit facile à juger, nous en donnerons quelques marques des plus principales.

Comme Dieu quoy qu'il réplisse tout le monde & qu'il n'y ayt lieu tant caché où il ne soit present, πανταχῶ ἄμολον, dit ^c Plotin. Et comme dit Pline, ^d quacunque ^c in parte totus; a neantmoins son principal siege au monde intelligible, d'où il contemple les actions d'icy bas, comme surveillant & juge treséquitable de ceste grande republicque, ἐπισκοπεῖ τῶν ἐξ ἑσθῶν ἔργων ἀριστος. Ainsi l'âme encor qu'elle soit toute en tout le corps & toute en chaque partie, demeure principalement au cerueau, d'où elle void & cognoist tout ce qui se passe aux parties inferieures.

^a Plutarch. lib. quod facerari non licet.

^b Li. de mod. opific.

^c Ennead 5. lib. 5. cap. 1.

^d Cap. 7. lib. 2. nat. hist.

^e Philo. Iud. opusc. 1. pag. 67. leg. Diog. Laer. in Xenophane.

DISCOURS

res, γνώσκει καὶ δορῆτε τὰ ὄσα, καὶ διακόνει τὰ ἀνοῦσα;

^a Lib. de in- dit ^a Hippocrate.
somnia

L'âme à l'imitation de Dieu est vne, simple & immortelle. Car combien que l'vnité ne cōuienne proprement & de premier chef sinon à Dieu seul: Si est-ce toutefois (comme dit ^b Macrobe) que si nous voulōs destourner tant soit peu la pointe de nostre esprit, nous trouuerons qu'elle peut en quelque maniere estre appropriée à l'âme. *Acie[m] paululum cogitationis inclinans, hanc monadem reperies ad animam referri.* Traict emprunté d'Aristote, ^c qui tient que l'âme est vnité en quelque maniere, πῶς μονάδα τῶν ψυχῶν ἐστίν.

^b In somn. sup. cap. 6. lib. 1.

^c Cap. 4. lib. 1. de anima.

D'auantage l'âme raisonnable semble monstrier quelque figure de la sainte Trinité, en ce que demeurant vne essentiellement, elle contient deux autres âmes qui sont la sensitiue & la vegetante, formellement distinctes, ie n'ose dire realement avec quelques-vns, joint comme décriuent les autres, que l'âme a en soy l'intellect, la volonté & la memoire sans estre multipliée en sa nature. *Anima* (dit ^d Saint Ambroise) *licet sit vnus natura tres tamen in se dignitates habet, intellectum voluntatem*

^d Hexamer. lib. 6.

statem & memoriam sicut trinitas sancta.

Dieu est le premier moteur de tout le monde, & de luy prouient le premier

mouvement, ἀπὸ αὐτοῦ κίνησις ἢ ὁρμή, ^a (dit ^a *Ennead. 3.*

Plotin.) l'Âme à son exemple meut ré-

git & gouverne le corps, *Fragile corpus a-* ^b *Cicero in*

nimus sempiternus mouet. C'est pourquoy ^b *somm. Scip.*

Pythagoras & Platon la comparoient ^c *Leg. Pla-*

à vn chartier, πῶς ἡ ψυχὴ. Et combien que ^c *tarch. in Pla-*

Dieu & l'Âme soient principes de mou-

vement, l'vn & l'autre neantmoins de-

meurent immobiles ἀκίνητοι, à raison qu'ils ^d *tonic. quest.*

n'ont ny corps, ny figure, ny quantité, ^e *cap. 8. Hiero-*

Sil'on obiecte que Dieu est de figure rō-

de, selon Xenophanes, ^d *ἐστὶν θεὸς σφαιροειδής.* ^d *Apud Laer-*

Nous repartons que l'Âme pareillemēt ^e *tium in Xe-*

est de figure ronde, selon Democrite, ^e *nophane.*

ἡ ψυχὴ σφαιροειδής ἐστὶν σφαιροειδῶν ἀτόμων. ^e *Apud A-*

L'essence de Dieu nous est totalement ^f *rist ca. 2. li. 1.*

incognüe, θεὸς ἀσχετόν ἐστι καὶ ἀκατάληπτόν ἐστι. ^f *de anima. Io-*

me nous enseignēt les saints Peres: d'au-

tant que les yeux de nostre intellect sont ^g *ann. Philo-*

éblouïs & du tout hebetez en vne si grā-

de clarté, & que nous ne pouuons en cest ^g *pon. proemio*

abyssme infiny, où arrester les rayons de-

biles de nostre veüe. Seulement nous en ^h *in lib. 1. de*

auons quelque ombre de cognoissance ^h *anima.*

par ses effets, qu'il nomme *τὰ ὀπίσσω*, la partie postérieure. l'Ame aussi nous est incognüe, excepté que par ses operations

nous iugeons de sa diuinité. *ἡς ψυχῆς ὁσίαν*

a Opuscul. 1. ei dicitur dit Philon^a Iuif, qui est celuy là qui a iamais peu comprendre l'essence de l'Ame, la nature cachée de laquelle a excité

mille contentions entre les Sophistes? Il est ayse à cognoistre (dict Alexandre)

b Cap. 3. lib. 2. de anima. *b* que l'Ame est quelque chose, mais de penetrer iusques à la cognoissance de sa nature, il est difficile, *ἡ δὲ πῶς ἔστιν οὐ παρὰ τὸν ὀφθαλμὸν*

Pour ceste raison l'Ame est cōparée à l'œil qui void toutes choses, & ne se

peut voir soy-mesme: en quoy il semble qu'elle differe d'auec Dieu; car il se cognoist & se contemple luy-mesme, & en

ceste contemplation toutes choses luy sont presentes; de maniere qu'il est du tout jouissant de soy-mesme *totus sui*; dit

c Cap. 7. lib. 2. natur. hist. Pline.^c Toutefois en ceste dissemblance il y a encor cela de rapport, que le nom d'œil est attribué à Dieu cōme à l'Ame.

d Lib. de Trinitate. Tertulian^d dit que Dieu est tout œil *totus oculus*. Orphée l'appelle *ὀφθαλμὸς ὁμοῦ*, œil

e Cap. 7. lib. 2. natur. hist. qui passe toute mesure. Pline dit *e totus visus*. Et tout ainsi que cest œil rend tou-

tes choses presentes à ses intelligences, nommées pour ceste raison ^a πολυόμματα ^a Leg. Maké ^{interpr. Dionys. in lib. de Mystica Theolog. & Geon. Pisi. de mudo opise.} zées pleines d'yeux en l'écriture, soit qu'elles voyent les especes de toutes choses representées en Dieu, comme en vn miroir, ou qu'elles ayent cela de leur nature par le bien-faict de leur premiere cause, ^{αὐτὰν χεῖρ}, comme il semble que le scholiaste de Sainct Denis soit de cest aduis, quand il dit que toute leur substâce n'est qu'un œil, ^{αὐτῶν ἡ οὐσία ὅλη ὁφθαλμοῦ}. Et le Paraphraste ^b Pachymeres, que les habitudes des intelligences, celle pour exemple qui est signifiée par ce mot, ^{πολυόματα} leur sont essentielles. De mesme façon, l'Ame se cōmunique à l'intellect, nommé pour ceste occasion l'œil de l'Ame, ^{ὄμμα τῆς ψυχῆς} par ^c Philon Iuif, & vne clairté allu- ^c Opuscul. 1. mée en l'Ame, ^{φῶς ἐν τῇ ψυχῇ} par ^d Aristote. ^{pag. 2.}

Toutes choses sont presentes à Dieu, par ce que sans sortir de soy-mesme, comme dict ^e Sainct Denis, il court par toutes les parties du monde ^e Epist. 9. ^{ἡ ψυχή ἐπιπλάττει πάντα ἐξ ἑαυτῆς}. l'Ame iouit de ce mesme priuilege, non seulement en ce qui est du petit Monde, mais encore pour le regard de l'vniuers. Si tu commandes à

a Pimandr. cap. II. ton Ame (dit Mercure ^a Trimegiste) de
 passer tout l'Ocean, voler au ciel, trauer-
 ser tout l'vniuers & contempler encor fil
 y a quelque chose en l'arriere-monde, en
 vn instant elle acomplit ce commande-
 ment *ὡς ἐρεῖ οὐρα*, comme presente là où
 tu la desires, non qu'en ce voyage elle soit
 transportée de lieu en autre, *ἀπὸ τόπου εἰς τό-*
πον. Timée ^b Pythagorien dit presque le
b Lib. de vni- vers. semblable, que l'intellect est comme vn
 cercle, le mouuement duquel est le dis-
 cours par toutes les parties du monde.
c Lib. de fac. que apparet in lun. cir- cul. *ὡς ἡσὶς μετὰ βασιλῆα τῶ παντός.* Et ^c Plutarque que
 l'Ame en vn moment va par tout le ciel,
 toute la terre & toute la mer, *πῶ ψυχῆ
 ἐξανόντε πάντα, καὶ γλῶσση διελασσάμην περιπολεῖν.* Mer-
 cure par cela cōclud que l'Ame ressemble
 à Dieu, & que nous ne pouuons com-
 prendre Dieu sinon par la comparaison
 de nous avec luy; d'autant que le simila-
 ble est cognu par le semblable. *ὡς ὁμοίωσιν
 τῶν ὁμοίων νοητόν.* C'est ce que rebatoit sou-
 uent en ses prieres vn saint Pere adres-
 sant ses paroles à Dieu. *Fais moy la gra-
 ce Seigneur de te cognoistre afin que ie
 me cognoisse, & de me cognoistre afin
 que ie puisse paruenir à la cognoissance*

de toy-mefme. *Nouerim te nouerim me, nouerim me nouerim te.*

Dieu n'est point cōtenu dans le monde. l'Ame n'est point comprise dans le corps, mais pluftoft le corps contenu en elle. Et tout cecy doit seruir pour nous inciter à la cognoiffance de no⁹ mefmes, c'est à dire de nostre Ame: car puis que Dieu l'a gratifiée de tant de richesses, les ignorer seroit les méconnoistre, entrer en vne infinie ingratitude, sortir hors de nous-mefmes & nous rendre inferieurs aux bestes brutes. Ce sont les paroles ^a du Sage. *Si te ignoras o pulcherrima mulierum, egredere & abi post vestigia gregum tuorum.*

Il appert assez donc de la belle ressemblance de l'Hōme avec Dieu, & que l'Ame raisonnable est au petit Monde, ce que Dieu est au Monde vniuersel, quoy que dependante, & en degré du tout inferieur. Et ce point est la marque premiere & plus excellente de nostre comparaison. Car puis que Dieu, ^b selon Mercure ^b *Pimandr.* *cap. 8.* Trimegiste, a fait le mōde à sa semblance, & que l'homme à cause de l'Ame est le vray pourtraict & image de Dieu. Il fenfuit necessairement, que l'hōme est sem-

DISCOURS

blable au Mōde & le Monde à l'Homme;
 Si cest arrest de la Philosophie est verita-
 ble, *ea conuenire inter se quæ conueniunt vni*
tertio, deux choses qui se rapportent à vn
 tiers, se rapporter pareillemēt ensemble.
 Dieu est le lien principal qui les acouple
 en ceste comparaison, *Νομὸς Ἐωδίζων*, a-
 fin que j'vse des paroles de Platon. ^a Car
 estants faits semblables à luy, par mesme
 moyen ils participent du nom de Dieu,
 & sont appelez Dieux l'vn & l'autre: le
 Mōde *δ' ἄτερος θεός*, ^b Dieu secōd: l'Homme
θεός ὄντων Dieu mortel. C'est la remon-
 strāce que fait Scipion à sō nepueu ^c l'Af-
 friquain dās Ciceron. Sachez (dit-il) que
 ru'és Dieu, *Scito te Deū esse*. Toutefois afin
 de ne riē admettre cōtraire à ce que nous
 devons croire: Nous disons que le Mon-
 de a esté nommé Dieu par les prophanes
 à cause de sa grandeur, lōgue durēe, beau-
 té & perfection. Mais l'Homme à meil-
 leur droict, considere quil est Dieu, non
 par ce que les hōmes le iugent tel, mais
 à raison de l'adoption *διὰ τὴν υἱοθεσίαν*, com-
 me dit Sainct Paul. ^d La formule de ceste
 adoption est ceste parole de Dieu dans
 le ^e Prophete, & depuis confirmée par

^a *Ju Timao.*

^b *Mercur.*

Teilmegist.

Pimandr.

cap. 8.

^c *M. Cie lib.*

de somn. Sci.

piou.

^d *Ad Ephes.*

cap. 1.

^e *Psalm. 81.*

luy-mesme en S. Iean, ^a ἐγὼ εἶπα θεοὶ εἶσε. a cap. 10.

Vous estes Dieux, ie l'ay ainsi prononcé.

Si donc l'adoption imite la nature *imita-*

tur adoptio prolem, dit Ausone ^b avec les ^b *In Casari-*

Legistes, ne devons nous pas insister & ^{bas.}

soustenir contre Mercure Trimegiste,

que l'Homme qui est fils adoptif & qui

porte le caractère de la diuinité, doit

estre dit *θεὸς* Dieu secōd plustost

que le Monde: Et le Monde qui porte la

figure de l'Homme, & qui est fait pour

l'Homme, cōme l'Homme pour Dieu,

τεῖς θεοὶ troisieme Dieu, comme veut

^c Plotin: passons à l'autre point. ^c *Ennead. 3.*

Puis que Dieu & l'Ame sont semblables ^{lib. 3.}

il est à presumer que leurs logis qui sont

le Ciel & la Teste, se regardēt de quelque

proportion. Le Ciel est vne substāce sim-

ple: le Cerueau est vne partie similaire.

Le Ciel est tousiours la plus haute partie

du Mōde: la Teste la plus eleuée des par-

ties du corps. Le Ciel est de forme rōde,

aussi est la Teste, ainsi l'a descrit Alexan-

dre ^d *σφαιροειδὴ καὶ δάπερ μιστὸν ὑπερὸν*, ronde cō-

me vn petit ciel. Et de cecy nous auons

amplement discouru autre-part. Le Ciel

est ceste haute voute où Dieu preside ^d *Probl. 67.*

f iij

^d *Probl. 67.*
^{lib. 2. leg.}
Plato in
Phedro ^e *in*
Tim. Ioan.
Philopo. lib.
^{1. de anima.}

DISCOURS

comme en la ville capitale, nommée Olympe Ὀλύμπου , à cause qu'il est tout luyfant & rempli d'une diuine clairté. La Teste est appelée ἑγὼς par Homere, & autres anciens selon le témoignage de ^{a fl. 1.} Eustathius. Et quelques-vns encor l'ont nommé Ὀλύμπου olympe, d'autant qu'elle a en soy la toute luyfante beauté de l'ame raisonnable $\text{τὸ βολοκαμπεῖς ἡ λογιστικὸς}$. D'auantage la Teste contient quelques parties honorées du nō de Ciel, à raison de la ressemblance. Plinē ^{c cap. 37. lib. 11. natur. hist.} nomme ainsi le crane *Caelum capitis* le Ciel de la Teste. Les Grecs appellent le palais ἑγὼν & ἑγὼσιον petit Ciel; d tellemēt qu'un certain gourmand anciennement se vançoit d'auoir mis le feu au Ciel, f'estant bruslé en ceste partie de la bouche. Le Ciel est vne partie noble, pure & nullemēt souillée de vilénie. Le Cerueau est vne des parties nobles du petit Mōde, pure & nette, qui n'a ny chair, ny sang, ny ordures, *sine carne, sine cruore, sine sordibus* ainsi que dit ^{e cap. 37. lib. 11. nat. histo.} Plinē: Et apres luy Alexandre, qui le qualifie luyfant & sans aucunes superfluitez, ^{f Robl. 67. lib. 2.} $\text{ἑλαμπερὸν, ἡ ἀπὸ περιπὸν ἐγχεραλον}$. Les Poètes feignent, que le Ciel est porté sur les espau-

les d'Atlas: Les Anatomistes enseignent que la premiere vertebre du col est dicte Atlas, par ce que comme vn portefaïs *ὡς ἀγροδορῶν* (selon Iulius^a Pollux) elle sou-^{a Onomasticā lib. 4. cap. 24} stiēt la Teste qui est le Ciel du petit Mō-
de. Dans le Ciel Dieu est accompagné de ses intelligences: dans le Cerueau l'Ame est assistée de ses facultez, qui sont les Anges du petit Monde. Combien qu'il nous fust aisé avec Sainct Denis^b Areo-^{b Cap. 15. lib. de celesti hierarch.} pagite, de représenter par les parties de nostre corps qui sont en grand nombre, tous les ordres des intelligences celestes.
καὶ ἕκαστον τῆς Σωματικῆς πολυμερίας εἰκόνας ἑναρμωνίους ἐξεδρεῖν ἢ τῶν οὐρανίων δυνάμεων. Le Ciel a vn mouuement perpetuel: Le Cerueau a vn batement continu. Bref nous ne pouuons nous souuenir d'aucune propriété qui soit en l'vn, qu'il ne s'en presente autant de la part de l'autre, comme pour debatre à l'enuy de la preference. Au moyen dequoy nous ne deuons d'auantage nous empescher à déchiffrer le tout par le menu; éstât assez d'en auoir apporté vn échantillon, sur lequel on pourra asseoir jugement pour tout le reste.

Admirons donc l'excellence de ceste

DISCOURS

belle partie qui est le temple de Dieu, le Palais de l'Âme & le Ciel du petit Monde. Ceste partie, dis-je, que l'on adoroit anciennement aux esternuements. Que le Prince des Philosophes Aristote a nommé *ἱερὸν τῶν τόπων*, tressainte & sacrée partie. Ceste partie noble que Platon dit estre tout l'homme & le reste du corps cōme vn accessoire. Car de verité la Teste est l'honneur & la splendeur de l'homme, veu que par elle nous sommes éleuez iusques à Dieu, & sans elle nous serions abaissés iusques aux plus bas degrez de la nature. Aussi voyons nous que la Teste d'un Prince peinte ou releuée en bosse, est autant honorée & respectée, que si tout le corps y estoit ensemble représenté. Bref ceste partie est la premiere cause, pourquoy l'homme jouit du nom de petit Monde, refusé aux bestes brutes, parce que leur teste mal-faiçte ne loge qu'une ame materielle, & corruptible.

a Problem. 8. & 9. sect. 33.

LA SECONDE PARTIE DV GRAND
 Monde est le modele de la seconde partie du petit.
 Le Cœur est le Soleil de l'Homme, comme le Soleil le
 Cœur du Monde. Quelle analogie il y a entre l'un
 & l'autre.

CHAPITRE IX.

COMBIEN que nous ayons discoursu,
 que l'Homme à raison de l'Ame
 seulement porte le caractere &
 image de Dieu : Il semble neantmoins
 que le corps luy aide aucunemēt à acq-
 rir ceste ressemblāce. Car puis que selon
 S. Denys, Dieu est comme le centre d'un
 cercle auquel se joignēt & se rencōtent
 toutes les lignes qui tendent à la circon-
 ference, c'est à dire toutes creatures tant
 spirituelles que materielles. Et que l'Hō-
 me d'autre-part qui est comme vn troi-
 siesme Monde selon^a Origene, qui con-
 tient, vnit & conjoint en soy les deux
 autres, à sçauoir le spirituel & le sensible,
 par le moyen de l'Ame & du Corps, à rai-
 son dequoy il est nommé le lien de l'vni-
 uers *nodus & vinculum vniuersi* ; il appert
 assez que sans le corps il ne pourroit de

^a Homil. 2.
 in diuersos
 leg. 10. Picus
 heptapl. cap.
 6.

DISCOURS

tout point paruenir à ceste dignité, quoy
 qu'en l'âme soit le principal sujet de ceste
 ressemblance. Puis donc que nous auons
 deduit comme dans l'Âme est comprise
 la partie premiere & principale du Mon-
 de, nous deuous maintenant faire voir
 que dâs l'homme, à raison du corps, la se-
 conde est naïuement représentée, & de-
 clarer comment dans son globe racour-
 cy, il a dequoy satisfaire à ceste seconde
 beauté comme à la premiere.

Nous auons dit, que la seconde par-
 tie de l'vniuers est la celeste, où sont les
 astres, les planetes & autres ornemens
 du Ciel, qui regissent par leurs diuers
 mouuemets, lumieres & influences tout
 le reste du monde. Si nous contemplons
 ceste belle region & deployons à l'en-
 contre les richesses du petit Monde; sans
 doute nous cognoistrons par l'examen,
 que les deux Mondes conuiennent en-
 corences deux parties, & que l'vne ayant
 seruy de modelle pour la fabrique de
 l'autre, à vn mesme ouurier auquel tou-
 tes choses sont possibles, il ne peut que
 les ne soiēt semblables. Toutes les clair-
 tez du Ciel, tous ces flambeaux qui éclai-

rent visiblement par le monde, sont en l'homme comme en vn petit tableau si bien dépeints & aué tant de perfection, qu'il ne reste qu'à admirer l'excellence de l'architecte. Le Cœur est le Soleil du petit monde, le Foye nous represente la Lune, Iupiter est figuré par le Cerueau, Venus par les parties Genitales, la Lâgue est le vray pourtrait de Mercure, Mars & Saturne du Fiel & de la Rate, & consequemment les autres estoiles correspondent à autres parties, ainsi que nous deduirons cy apres. Et n'importe si le petit Monde a ses astres autrement disposez que le grand, ayant esté ainsi ordonnez, non pour auoir rien de particulier plus l'vn que l'autre, mais (dit^a Plutarque) par ce que Dieu l'a voulu ainsi pour le mieux,

a Lib. de fac. q. ap. in lune. circul.

ἐπι βέλπον ἢ ὅπως ἐλάττερον τελεῖσθαι. Ioinct que le petit Monde estroict & de peu d'espace, représente souuét par vne petite parcelle; plusieurs grandes parties separées en l'vniuers, à raison de sa grandeur. Tellement que ce qui n'a qu'vn office dans le grand Monde, est quelquefois employé à cinq ou six dans le petit. Enquoy nous deuons d'auantage estre esbahis de la

D I S C O U R S

Structure miraculeuse de ce petit edifice.

Si l'on trouue estrange que des sept planetes du petit Monde, deux seulement sont logées dás le Ciel qui est la Teste, Iupiter & Mercure, le Cerueau & la Langue. Nous difons que chaque partie a son Ciel à part comme en l'vniuers. Le Soleil a le Thorax ou le pericarde, la Lune l'hypocondre dextre, Saturne le fenestre, & ainsi des autres.

Si l'on insiste, que le Soleil a vne splendeur & beauté incomparable, & que l'Homme n'a rien en toutes ses parties, digne & capable d'estre comparé à ce diuin luminaire. Je répons que le Soleil du petit Monde ne cede ou quitte en rien au Soleil de l'vniuers, sinon qu'il est peut estre, d'vne matiere plus vile. Mais nous deuons icy balancer, non les matieres, ains la perfection qui se void en la structure de ces deux ouurages. Tout ainsi que nous considerons l'industrie de Phidias en ses sculptures, nous deuons admirer la prudence de Dieu en ses effects. Vne ame rustique, vn esprit vulgaire, vn idiot voyant deux statuës de Iupiter l'olympien, vne d'or ou d'ar-

DISCOURS

ὅς ἐστι τὸ κέντρον, est le centre & le milieu du cin-
 quième corps simple, ὅς πέμπτου αἰθέρος
 κεντρῶς ἔστι: Le Cœur ny plus ny moins est
 placé au milieu de la poitrine comme
 prince, afin de pouuoir communiquer
 ses graces plus facilement à toutes les
 parties. La base & assiette du Cœur, dit
 Galien, ^b est exactement le milieu de la
 poitrine, ἡ βῆσις τῆς καρδίας ἀκριβῶς ἔστι μέση ὅς δὲ
 ἐστὶν ὁ ἐν ᾧ, enquoy il semble contrarier à Ari-
 stote, qui dit que tous animaux ont le
 Cœur assis & placé au milieu, excepté
 l'homme, qui l'a plustost incliné vers la
 partie fenestre, c. ἐν τῷ ἀριστερῷ μᾶλλον μέρει.
 Toutesfois il est aysé d'accorder cē diffe-
 rent: Car ^d Aristote en ce lieu a cōsideré
 le mouuement du Cœur, & la suite de
 toute sa substance, où Galien n'a eu é-
 gard, sinon à la base de ceste partie: de
 sorte qu'il n'y a point d'inconuenient
 d'admettre l'une & l'autre opinion, com-
 me véritable. Il est planté au milieu
 du thorax, comme le Soleil au mi-
 lieu de la poitrine du monde, ὁπὸς τῆς σέβης.
 dit Pisides. ὁπὸς τῆς σέβης ὁπὸς τῆς σέβης
 Homere ^f appelle le Soleil ἀρόμαρτα, in-
 fatigable, pour-autant qu'en son mou-
 uement

a Julian. im-
 per hymn.
 in solem.

b Cap. 6. lib.
 6. de plac.
 Hipp. &
 Platon. cap.
 7. lib. 6. de
 usu part. &
 lib. 5. Epide.
 com. 2.

c Cap. 17. lib.
 2. hist. anim.

d Leg. Ori-
 basius in A-
 natom. cap.
 de corde.

e Lt. de mūd.
 opif.
 f Il. 6.

uement assidu, il entretient son cours ordinaire, & marche tousiours d'un mesme pied, courant vne carriere continue de tropique en tropique. Le Cœur est nommé par Galien ^a *πλουκίνητον ἀπλόγρον, καὶ δύσπαδες*, partie noble qui est meüe sans intermission, & qui patit fort peu en sa substance. Quelqu'un de ce temps nous exprime cela avec plus de hardiesse. Le Cœur, dit-il, ^b ne se lasse point en son mouvement, d'autant qu'il est le siege de l'âme. *Cor non fatigatur, quòd in eo sit anima.* Joint que nous auons le mouuement de contraction & dilatation du Cœur, *συστολή καὶ διαστολή*, qui répond du tout au mouuement annuel du Soleil.

Les Platoniciens tiennent que le Soleil est le domicile de l'âme du monde. Les Peripatetiques disent, que le Cœur est le siege de l'Âme raisonnable. Opinions ou veritables toutes deux, ou toutes deux fausses.

Quand le Soleil s'approche, dit Aristote, ^c il est cause de la generation, & de la corruption lorsqu'il s'éloigne & retire de nous. *προσίοντος ἡλίου γενεαίς ὄντων, ἀπίοντος ἡλίου φθοραίς.* Le Cœur a cela de cõmun avec luy,

car depuis nostre naissance iusques à l'âge de cinquante ans, sa force s'augmente de plus en plus, & par son moyen les facultez se fortifient, entre autres ceste là qui procure la generatiō: Et tout ce tēps est appellé le periode de la vie. Depuis cinquante iusques à cent, ceste premiere vigueur diminue peu à peu, le feu se faine, nous courons visiblement à nostre fin, & nommons ceste seconde course le periode de la mort, égal au periode de la vie selon Aristote, *ἵσος αὐτῶν ὁ χρόνος ἐπιεικῶς*.

^a *Ibidem.*

^b *Leg. Plin. cap. 37. lib. 7. natur. histor. Plutarchus quest. 5. lib. 4. Symposiac.*

Les *Ægyptiens* ^b ont bien reconnu cela comme veritable, mais ils l'ont voulu confirmer par vne obseruation suspecte & sujette à caution. Ils disoient que le Cœur durant tout le temps du periode de la vie, s'augmente du poix de deux dragmes par chacun an, & qu'il diminue à la mesme raison, durant le periode de la mort.

Nous auons dit que selon l'opinion de quelques Philosophes anciens, le Soleil attire les vapeurs de l'Ocean & en fait part aux autres estoiles pour leur nourriture. Nous pouons dire le semblable du Soleil du petit Monde avec Aristote:

a Car il constitue au Cœur l'origine des a Lib. 2. de part. animal. cap. 1.
 veines & de la nourriture, & croit que nature prepare & parfait le sang en ceste
 partie, pour le departir puis apres aux autres membres. La mer du petit Monde,
 selon le diuin Hippocrate, ^b est le ventri- b Lib. 1. de dieta.
 cule, consideré que ceste partie où se rendent le sec & l'humide, c'est à dire le boire & le manger, & qui est vn reservoir prompt à donner & recevoir d'un cha-
 qu'un, à vne mesme puisſance que la mer,
 κοιλιῶν τῶν μεγίστων ξηρῶν καὶ ὑγρῶν, ταμείον δοῦναι πάντων, καὶ λάβειν ὅσα πάντων, θαλάσσης δυνάμιν. Ainsi
 Oribase ^c compare à la tourmente de la c Commento in aphor. 3o lib. 1.
 mer l'agitation du ventricule, lors qu'il s'efforce de pousser hors & vomir ce qu'il a de superflu. Le Cœur donc attire de l'estomac comme le Soleil de la mer, l'humour & suc alimentaire necessaire pour la nourriture des parties. Timée Pythagorien ^d en parle en la mesme maniere: d Lib. de mundi natura.
 Toute la nourriture, dit-il, procede du Cœur, comme de la racine, & du ventricule comme d'une source & fontaine,
 ἀπὸ ρίζας μὲν τῆς καρδίας, πηγῆς δὲ τῆς κοιλιῶν ἐπάγει τὸ ζῶμα. S'ils disent que ceste opinion d'Aristote est refutée par Galien & tota-
 g ij

DISCOURS

lement rejectée de l'échole de la Medecine: nous soustiendrons d'autre-part, que la premiere a esté comme fausse exterminée par Aristote, & du tout banie du college de la verité. Parquoy l'Homme demeure desobligé pour ce regard, & jouissant entieremét de son privilege. Pour le fait de la Lune qui boit le Soleil, comme dit Anacreon; ^a cela doit estre entendu de la lumiere qu'elle luy emprunte, pour recompence dequoy, elle luy fait present de son humidité, afin, comme dit Pisides, ^b

^b In iambic.
de mūd. opi-
fic.

*Que la Lune mere de tous
Produise icy bas toute chose,
Tenant entre ses bras enclose
La chaleur de son bel époux.*

Εὐτρεψα δ' εἶζεν ἄλλ' Ἐρατέρων τὰ βρεφῶν.

Λαβοῦσα δερμὸν ἢ Σελῶν νόμιον.

Car il n'y a point de doute que le Soleil & la Lune, ne soient comme le masle & la femelle, ainsi que nous auons dit du Ciel & de la Terre, *Sol masculum sidus*, dit Pline, ^c *Luna sidus foemineum & molle*. A l'imitation d'Aristote, ^d qui enseigne que le sexe feminin a esté par quelques-vns attribué à la Lune, à raison que les fem-

^c Cap. 100.
^e 101. lib.
2. natur. hist.
^d Cap. 2. lib.
7. histor. ani-
mal.

mes font au decours malades de leurs purgations, & apres le decours se remplissent derechef peu à peu comme la lune. Les Ægyptiens la nommoient la mere du monde, ^a *Ἐπιπέλω μιν ἡ γῆ κόσμου*. Pour voir tout cela depeinct naïfvement dans la nature de l'Homme, nous deuõs cõsiderer que le Cœur cõmunique au Foye, qui est la Lune du petit Monde, comme nous deduirons incontinent, la chaleur naturelle & les esprits de la vie; & que le Foye en échange luy donne le sang & l'humidité, afin que de ce mariage s'ensuiue, non seulement la conseruation, mais la generation, par le moyen de la semence qui est composée du sang des veines qui prennēt leur origine au Foye, & des esprits contenus dans les arteres qui prouiennent du Cœur.

Si nous croyons l'aduis d'Anaxagoras, ^b le Soleil est vne boulle de fer enflammée, *μυδρὸς διαπυρρὸς*. Le Cœur selon Hippocrate, ^c est vn feu d'vne force & chaleur extreme, *θερμώτατον καὶ ἰσχυρότατον πῦρ*. Selon Galien ^d la plus chaude partie de tout le corps, *θερμώτατον μέρος*. Parquoy nous pouuons à juste occasion avec Pli-

^a Apud Plutarchum lib. de Isid. & Osirid.

^b Apud Laertium in Anaxagora. leg. Plutarch. cap. 20. lib. 2. de plac. Philosopho.

^c Lib. 1. de diata.

^d Lib. 2. de temperam. & lib. de feb. form.

ne, ^a Macrobe ^b & autres, nommer le Soleil le Cœur du Ciel *Cor Cæli*, puis que tout ce que le Cœur fait dans le petit Monde, est accompli par le Soleil dans l'Vniuers; & au contraire tout ce que le Soleil opere dans la poitrine du Monde, est contrefait de point en point par le Cœur, dans la poitrine de l'Homme.


Le témoignage que Plutarque ^c nous a laissé sur ce sujet, me semble très-digne d'estre remarqué: Le Soleil, dit-il, qui a les mesmes facultez que le Cœur, enuoye & épand la chaleur & la lumière, comme le Cœur le sang & les esprits, ἡλιος θερμὸς ἔχει δυνάμιν, ὡς αἷμα καὶ πνεῦμα, διαπέμπει καὶ διασπείρει ἐξ ἐαυτοῦ θερμότητα, καὶ ζωὴν ὡς ὁ κενός.

Nous deuous donc admirer & louer la puissance infinie du Createur, d'auoir représenté en vne si petite parcelle, la beauté, la lumière, le mouuemēt, la chaleur, les vertus & proprietéz d'un astre, qui surpasse en grandeur toute la terre. Nous pouuons bien exprimer la figure d'un Geant en vn petit cachet, mais selon le traitt extérieur seulement, sans rien comprendre ny des effects, ny des actions interieures, à la façon que nous

est décrit en son épitome, ce grand flambeau du Monde, qui est comme vn Geât entre les planetes; Ainsi pouuons-nous le nommer avec le Prophete. ^a Jusques ^a *Psalm. 18.* icy nous auons démontré que l'Ame raisonnable est semblable au premier Soleil qui est Dieu, & que le second est naïuement figuré par le Cœur Soleil du petit Monde: Descendons maintenant à la Lune.

LE FOYE EST COMPARE A LA Lune. En quoy consiste leur ressemblance. Le Foye preside au premier temps de nostre vie, comme le premier âge des animaux est sous le gouvernement de la Lune.

CHAPITRE X.

 ONTEMPLONS cest autre flambeau du Monde, qui est la Lune; Nous jugerons aussi tost qu'elle est le vray exemplaire, sur lequel le Foye a esté moulé & façonné. Je sçay que quelques doctes personnages de ce temps, ^b l'ont comparée au Cerueau, lesquels neantmoins nous ne suiurons en ce present discours, eu égard que la Lune nous

b Carpentarius in Alcinoum Plat. Laurentius in Anatom. ut apud Plutarchum Demetrius lib. de cessat. oraculor. Joan. Lang. Epistol. 54. lib. 1.

DISCOURS

est mieux figurée par le Foye, & qu'il n'y a rien de proportion entre le Cerueau & ceste planete, sinon autāt qu'elle peut auoir d'affinité avec Iupiter. Plus en ceste difficulté, nous auons pour guide la doctrine du grand Hippocrate, ^a avec lequel les fautes seroient excusables. Ce diuin Oracle, parlant de la conformation des parties du corps en la generation, nous enseigne que le Foye a sur les parties caües & humeurs y contenues, telle puissance que la Lune sur les humiditez, *πρὸς τὴ κοίλα ἢ ὑγρῶν* *Κελώινε δυνάμιν*. Car combien que le Foye ne soit nommé en ce lieu allegué, Il est ayzé à juger par la suite du discours, que ces paroles doiuent estre entendues du Foye. Ioint que les plus doctes Interpretes sont de

^a Lib. 1. de diata.

^b Lib. de fac. que in lun. circ. app. ^c Cap. 37. lib. 11. nat. hist. ^{leg. Cic. lib. 2. de diuinat.} ^{Lucili⁹ apud Gellium cap. 7. lib. 10.} ^{Plutar. lib. 4. sympos. que. l. 5.}

cest aduis: Dauantage ceste opiniõ nous est confirmée par Plutarque: La Lune, ^b dit-il, est placée entre le Soleil & la terre, comme le Foye entre le Cœur & le ventricule, *Κελήνη ἵλιου μεταξὺ τῆ γῆς, ὡσπερ καρδίας ἢ κοιλίας ἢ πῦρ*. L'experience outre cela, faiçt pour nous; car nous auons remarqué avec Pline ^c qu'aux foyes des souris les fibres croissent ou décroissent selon les

iours de la Lune, *murium iecusculis fibras ad
 numerum Lunæ congruere.* S'il n'y auoit vne
 grande sympathie entre le Foye & la Lu-
 ne; pourquoy ceste partie plustost qu'une
 autre ressentiroit-elle si viuement les ef-
 fets de ceste planete? Ils répondront peut
 estre, que tous corps humides generale-
 ment sont regis & gouuernez par la Lu-
 ne. Les moëles pour exemple remplis-
 sent la capacité des os au temps de la plei-
 ne Lune. Les ouïstres s'enflent dans leurs
 écailles, & le^a Cerueau qui est treshumide
 compatit à cest astre plus que toute au-
 tre partie de la nature. Au moyen^b de
 quoy ceux-là sont appellez vulgairemēt
 lunatiques qui ont le Cerueau mal affe-
 cté & sujet à certaines saisons de la Lune,
 cōme ce demoniaque Epileptique guery
 miraculeusement^c par Iesus Christ. Ils^c
 sayderont encor de ce proverbe, que le^{17.}
 fol change comme la Lune, ^d*ἀφρον ὡς Ἴα*
^e*ἀλὺν ἀλλοίω*, & que les chauues sont dictz
 amis de la Lune & nommez petites Lu-
 nes, *Celusia* par^e Synesius; à cause de la
 grāde affinité qui est entre le Cerueau &
 ceste planete. Je leur accorde q̄ les humi-
 dités sont gouuernées par la Lune, & que

^a Leg. Plin.
cap. 37. lib.
11.

^b Leg. Arte-
midorum cap.
12. lib. 2.

^c Math. cap.
17.

^d Apud D.
Basil.

^e Lib. de lau-
dib. caluitiei.

DISCOURS

les poiffons entre autres les plus humides *δαλαφίων τὰ ὑγρότατα*, dit Sainct Basile, ^a cōme font coquilles, oüiftres & autres semblables ressentent l'influence de cest astre. Mais si nous voulons diligemment rechercher la nature de tels animaux, nous trouuerons qu'ils font d'vn naturel semblable au Foye, & que nous pourrions avec autāt de raison les appeller *iecora marina* Foyes marins, cōme l'esponge a esté nommée par les Grecs *πύμων θαλάσσιος*, Poulmon de mer, veu que la nature ne leur donne presque autre faculté que de s'accroître par la nourriture, à la façon des plantes. Les os sont pleins de moële, en la pleine Lune, il est vray, l'experience nous l'enseigne; Mais cela est par le moyen du Foye, d'autant que le sang contenu dans les grandes veines, Ocean du petit Monde, entretient vn mesme mouuement sous la conduite du Foye, que la mer Ocean sous le gouuernement de la Lune. Non que ie nie pourtant que la Lune n'ayde à ce mouuement comme cause generale, & que le sang des hommes ne croisse & diminue selon la lumiere de cest astre, *sanguinem hominum cum*

a In Hexamer.

lumine eius augeri & minui. ^a Mais ie sou- ^a *Plinius cap.*
 stiés que le Foye qui a telle puissance q̄ la ^{99. lib. 2. nat.}
 Lune, selon Hippocrate, ^b cause particu- ^b *Lib. 1. de*
 lierement vn flux & reflux en la masse du ^{diata;}
 sang, d'où vient que les autres substan-
 ces humides s'enflent pareillement, com-
 me les glandes, les moëles & autres telles
 parties. Je confesse encore, que le Cer-
 ueau participe beaucoup aux effects de la
 Lune, comme humide de temperament,
 & nie toutefois qu'il ayt rien d'estroicte
 affinité avec elle, plus que les autres
 corps humides; considéré qu'il est humi-
 de pour soy seulement & passiuement,
πραδικώς: C'est à dire qu'il n'a le pouuoir
 de communiquer comme principe ceste
 qualité à tout le corps, sinon par accidēt,
 lors qu'il décharge ses excrements sur les
 parties inferieures, *ὀκλίαν ἐς τὰ κατώτερα* *Κόμα*
τὸ πρὸ σφαιτέρων πλεονεξίλων ἀποσειλη. ^c Et tant ^c *Hippocra-*
 ben faut, que telles superfluitez appor- ^{tes lib. de}
 rent de la commodité, à l'imitation de la ^{glandul.}
 Lune, que plustost elles sont cause de
 tous les mauls presque qui suruiennent à
 l'homme. Si elles tombent sur quelque
 partie, elle en est affligée: Si elles demeu-
 rent au Cerueau, luy mesme en ressent

DISCOURS

de l'indisposition au temps principalement auquel les humeurs sont en agitation. Les Epileptiques donc sont dictés lunatiques, par ce que leur Cerueau est émeu & tourmenté aux mutations de la Lune, à raison que l'humeur vicieuse qui lors s'enfle dans les cellules, ou y enuoye des vapeurs d'autre part, irrite la faculté expultrice & cause le mouuement depraué qui est ceste conuulsion epileptique. Ainsi la folie où alienation d'esprit, est en telles saisons de la Lune renouvelée avec redoublement, par ce que l'humeur melancholique qui est cause le plus souuent de telles maladies, estât lors agitée, donne des vapeurs espesses & obscures qui noircissent les esprits, offusquent la clairté de l'Amé & empeschent l'intégrité de ses actions. C'est effect donc qui n'est qu'accidentaire au Cerueau, ne doit estre comparé à l'effect de la Lune qui luy est naturel & qu'elle produict pour le bié & vrilité de toute la nature. Ce qu'ils adioustent que les chauues sont amis de la Lune, me fait souuenir de ceste ancienne fable, que la Lune vn iour engendra vne chatte & que cest animal est enfant

de la Lune ^a τὸν ἀλλοῦρον σελήνης παῖδα. C'est font ^a Apud De-
 amities & parentelles inuentées à plaisir ^{metriū Pha-}
 & sans apparence de verité. Pourquoy ie ^{ler. lib. de e-}
 vous prie, accorderons nous ceste amitié ^{locut. leg.}
 des chauues avec la Lune, qui est la roy- ^{Plutarch. lib.}
 ne des humiditez, veu que cest accident ^{de Isid. &}
 d'estre chauue ne prouient que du def- ^{Osirid.}
 faut du suc alimentaire, qui doit estre
 porté à la racine des cheueux pour leur
 nourriture: ἀπολαμύου b τὸ βέροντος χυμῶ τὰς τε- ^{b Galen. lib.}
 χὰς: Telle amitié donc ne doit passer que ^{14. method.}
 pour vn conte de vieille: car ie croy que ^{& lib. 2. de}
 le vulgaire a mis cela en auant par forme ^{temper. leg.}
 derisée, à raison que la teste du chauue ^{Hippocr.}
 est ronde & polie comme la Lune. Re- ^{sect. 3. lib. 6.}
 prenons le fil de nostre discours, pour ^{Epidem.}
 montrer l'affinité qui est entre le Foye
 & la Lune, & declarer en quoy consiste
 leur ressemblance.

La Lune est ditte humide ^c roscida luna, ^c Apud vir-
 par ce qu'elle rend les corps humides, & ^{gil. 3. Georg.}
 qu'elle domine les humiditez d'icy bas.
 Hippocrate ^d nomme le Foye ^{ἰκμάλεον hu-} ^{d Lib. 1. de}
 mide. Haly Medecin arabe, ^{humiditatum} ^{morb. mu-}
 fontem, source des humiditez du corps. ^{lier.}

La Lune par sa vertu est cause du mou-
 uement reciproque de la mer: le Foye

DISCOURS

selon la force ou debilité de sa faculté sanguifique, est cause que l'océan du petit Monde, qui est le sang des veines, saugmente ou diminue.

Les effects de la Lune sont grands, dit *a Lib. 3. de dieb. decre-* Galien, *a μεγάλα τὰ τῶν* Cielwms έργα, inferieurs *αλλά τῆς ἡλίου δόξης,* neantmoins aux effects du Soleil, *αλλά τῆς ἡλίου δόξης,* & pour ceste occasion elle *b Cap. 8. lib. 4. de gener. animal.* est ditte par Aristote, petit Soleil, *ἡλιό- ἐλάττων.* Le Cœur & le Foye gardent entre-eux ce mesme respect au petit Monde, estant le Foye dautant inferieur au Cœur, que les esprits plus nobles que le sang, & la vie plus digne que la nourriture.

c Apud A-then. lib. 7. diphnos. Daphnus *c* ancien Medecin dit que l'astre de la Lune ayde fort à la cuisson de l'aliment, *πρὸς τὰς τῆς Ἑρῆς ἀρμότιν πέλει* Galien *d* & toute l'échole des Medecins, met au Foye la seconde coction, & le fait encore coadiuteur de la premiere, secourant le ventricule du benefice de sa chaleur, *e Cωεργει καὶ τῆ κοιλίᾳ πρὸς τὴν πέψιν, τῆ ἄφροδίσου Cωδάλπον αὐτῷ.* Le Foye est le siege de la concupiscence, & comme le foyer de l'amour; La Lune par les Ægyptiens estoit reclamée en leurs amourettes: Et

difoit, Eudoxus qu'elle preside, regit & gouverne les amours, *ἡ ἑστὴ τῶν ἐρωτικῶν.* ^a Apud Plu-
tarch. lib. de
Jsid. & Osir.

Les Astrologues nous enseignent que le premier âge des animaux, est sous le gouvernement de la Lune, à raison (comme ie croy) qu'elle qui est humide *ὑγροῦς* effectiuement, est cause de l'accroissement des corps qui abondent en humidité, comme sont tous animaux nouvellement produicts, compris sous ce mot *τὰ ἀνθρώπινα,* ^b en Hippocrate: Estant vne sentence veritable de ce mesme oracle, ^a Aphor. 14. lib. 1.
que tous corps plus ils sont proches de leur generation, plus ils ont de chaleur & d'humidité *ὑγρότητα καὶ θερμότητα ὁπόσα ἐγγύς τῆς γενέσεως.* ^c Lib. 1. de *dieta.*
les Philosophes attribuent à la Lune, la faculté vegetante & naturelle, *ἀπὸ τοῦ φυσικοῦ* ^d Cap. 9. lib. *de lunari globo peruenit,* dit Macrobe. Ainsi ^e in som.
les Medecins ^e tiennent pour certain que le Foye est le principe de la faculté vegetate, qu'il domine en l'Homme aux premiers termes de la vie, & qu'il est le premier formé entre les parties nobles contre Aristote, ^f qui constitue le Cœur le premier viuant, *ἀρχὴ τῆς ζωῆς.* ^f Cap. 3. lib. *3. de partib. animal.*
point que le Cœur puis apres ne prenne

DISCOURS

son aduantage & ne se rende plus noble
 que le Foye, comme si nature mettoit le
 Foye premieremēt en vsage & l'euoyoit
 comme intendant ou grand maistre *ὁ*
Ἰπαρχον afin que le Cœur comme grand
 Roy, *ὁ βασιλεύς πρὸς μέγιστον*, trouue le logis
 prest à son arriuée avec l'appareil requis
 à sa majesté. Car il me semble que ie puis
 approprier ces qualitez au Cœur & au
 Foye, puis que ^a Galien les a apliquées au
 Solcil & à la Lune. Mais neantmoins le
 Foye en la conformation est le premier
 formé, & le plus necessaire au commen-
 cement de la vie.

^a Lib. 3. de
 dieb. decre-
 tor.

Mais sur toutes choses, ce que dit ^b Ar-
 temidore, semble declarer suffisamment
 ce qu'il y a de propotion entre la Lune,
 & ceste partie du petit Monde. Songer en
 dormant (dit-il) estre couché avec la Lu-
 ne, signifie à quelques-vns qu'ils tombe-
 ront hydropiques. *ἡ δρομίδας αἰ σημαίνει*. Pour
 l'explication de ce songe, nous deuous
 noter que le corps estant abatu du repos,
 l'Amē qui lors jouit de soy-mesme, qui
 finuite au banquet de ses bonnes ^c cogi-
 tatiōs, qui se promene en sa maison & re-
 uisite tous les lieux de son domicile; quād

^b Leg. Cicero
 lib. 1. de di-
 uinat.

vne

DISCOURS

répond de proportion, κατ' αὐτὸ τὸ μέτρον καὶ τὴν ἴσιν ἀποστέλλεται. Pour exemple, si quel-
 qu'un en dormant pense voir la Lune
 éclipsée, ou éclairer d'une lumière estrā-
 ge & outre l'ordinaire de sa nature, ou
 disparoïr du tout, comme hors du nom-
 bre des planetes, ce luy est vn aduertisse-
 ment de la part de l'Ame, que la faculté
 sanguifique du Foye est ou diminuée, ou
 depraüée, ou abolie. Partant il me sem-
 ble que le Foye conuient à la Lune avec
 plus de rapport & de raison que le Cer-
 ueau, lequel maintenant nous compare-
 rons à Iupiter.

*LE CERUEAU EST SEMBLABLE
 à Iupiter. Les propriétés de l'un & de l'autre se
 rapportent. De quel temperament est le Cerueau.*

CHAPITRE XI.

NOUS entendons icy par Iupiter,
 la planete du sixiesme Ciel, vne
 marche au deffous de Saturne: non
 ceste mōstrueuse cōfusion de faux dieux
 adorez anciennement par les Gentils.
 Car si Marc Varron en a remarqué por-

tants ce nom iusques au nombre de trois cents, outre qu'il n'y a ceruelle qui y peust satisfaire, nous conuiuerions à leur superstition, si vne telle multitude trouuoit quelque place en ce present discours. Il nous suffit de rechercher ce qui est vraiment en la nature, sans nous arrester à telles fantaisies.

Les Astrologues nomment Iupiter *candidum sidus*, astre clair & blanc. Sophocle ^a appelle le Cerueau, *λευκὸν μῆλον* moële ^a In *Trachynis* blanche.

Iupiter est réperé de sa nature, échaufé du feu de Mars, & du Soleil, cōme reffroidy par la glace de Saturne, *rigore* ^b *Saturni*. Les Medecins & Philosophes sont aucunement en debat, touchant le temperament du Cerueau, & ce discord peut estre prouenu de ce qu'il est temperé, & qu'il participe de l'vne & de l'autre qualité. Aristote ^c tient qu'il est le plus froid de toutes les parties du corps, *ψυχρότατον* ^c *Cap. 2. lib. 7. de partib. animal.* *ἢ ἐν τῷ σωματι μέρει.* Galien ^d au contraire dit qu'il est plus chaud que tout air qui l'environne, *θερμότερον αἶρος ὃ ἐγκέφαλον* : & rejette l'opinion d'Aristote, comme fautive. De sorte que sil m'estoit permis de

D I S C O U R S

dire le mot pour rire, ie le constituerois
 temperé du froid d'Aristote, & du chaud
 de Galien. Toutesfois pour declarer sai-
 nement ce qu'il m'en semble; ie croy que
 le Cerueau est chaud actuellement, par
 le moyen des veines & arteres insinuées
 en sa substance, qui luy portent le sang,
 les esprits & la chaleur influente; & non-
 obstant froid & humide de propre tem-
 perament, mais plus humide que froid,
 & non en tel degré de froidure, comme
 pense Aristote. Hippocrate ^a tient que
 le Cerueau perçoit le premier fruit de la
 respiration. Or la respiration n'est pour
 autre fin, que pour refrigerer, ^b *αὐτὸν ἕως*
^{αἰσίου}. Il s'ensuit donc, qu'il y a quelque
 chaleur au Cerueau, qui a besoin de ré-
 frigeration. Joint que la vessie, la gresse,
 la moëlle de l'espine, les nerfs, les ten-
 drons, les cartilages sont plus froids que
 le Cerueau: Tellement que nous le pou-
 uons dire temperé le comparant à autres
 parties qui ont plus de chaleur ou de
 froidure, comme Iupiter au regard du
 Soleil & de Saturne. Et considéré que sa
 chaleur empruntée modere le froid de
 sa nature, ny plus ny moins que la cha-

^a Lib. de morbo sacro.

^b Galen lib. de odoratus instrumen.

leur de Mars, & du Soleil, se rencontrant chez Jupiter, qui naturellement incline à la froidure, avec le froid de Saturne, pour exercer leurs actions contraires, demeurent de force égale, le tout réduit à vne juste temperie. Et me semble qu'Aristote ne pourroit contreuenir à cecy: Car puis qu'il admet, que le Cœur est par la prouidence de la nature, situé à l'opposite du Cerueau, *α ἀπέναντι τῷ ἐγκεφάλῳ*, a *Cap. 7. libe* afin que l'excez de la chaleur, soit repri- *2. de part.* mé par la froidure de ceste partie aduer- *an. cap. 10.* se; Il ne peut empescher que l'on ne tire *lib. 4. & cap.* vne pareille consequence à contrepoil; *2. lib. de sens.* & *sens.* qu'ils sont ainsi opposez, afin que le Cœur tempere par sa chaleur la froidure du Cerueau, veu qu'ils sont selon luy-mesme en pareil droict au faict de leurs qualitez actiues: Le Cœur tres-chaud, *θερμώτατον μέρος*, & le Cerueau *ψυχρότατον μέρος*, tres-froid entre les parties du corps. Toutesfois nous luy manquons en cela de garantie, pour-àtant que si le Cœur, & le Cerueau auoiēt leurs sus-dictes qualitez en pareil degré, & que ceste communication reciproque fust veritable: pourquoy le Cœur ne seroit-il froid a-

DISCOURS

Etuellement, à raison de la froidure que luy enuoye le Cerueau, comme le Cerueau nous apparoit chaud actuellemēt, à cause de la chaleur que luy élargit le Cœur, par les carotides. Le froid du Cerueau donc comparé au chaud du Cœur, est en degré inferieur, de façon que le Cœur luy imprime son action, non le Cerueau au Cœur, estant assez que l'ardeur de ceste partie, soit temperée par l'air de la respiration.

Lors que l'air est disposé à la pluie, nous en attribuons la cause à Iupiter, par ce qu'il est gouverneur de cest élément; & auoient anciennement ceste maniere de

a Apud Aristot. cap. 8. Lib. 2. phys. sic.
b Pausan. Tibull. Sira- bo, Arrian.

parler, *Iupiter Pluit* Ἰὺπερ ὀρέουσι; Jusques là qu'ils le nommoient pluuiex ἕπειον *b* καὶ ὀμβροῦν. *Iouem pluuium*, qui est ce que les Poëtes ont voulu signifier par le mariage de luy avec Iunon. Les pluies du petit Monde sont les fluxions & descentes pituiteuses du Cerueau, engendrées des vapeurs éleuées en ceste part, comme la pluie est causée des fumeuses humiditez d'icy bas, condensées en la moyenne region de l'air. Salomon ^c qui a recogneu cecy comme veritable, nomme telles va-

c Ecclesiasti- ci cap. 22.

peurs, & fluxions, *nubes & pluuiam.*

Iupiter est frere de Venus: Le Cerueau est le frere de la semence; Car il y a entre ces deux vn tel rapport, que plusieurs Philosophes ont jugé la semence n'estre autre chose, sinon vn decoulement de Cerueau *a ἀπόχμα ἐκ τοῦ ἐγκεφάλου.*

Minerue, disent-ils, print naissance du Cerueau de Iupiter. La prudence prend

son origine au Cerueau de l'homme. C'est le palais des sciences, la chambre du conseil, le conclaue où l'on résoult & conclut sur toutes difficultez. Hippocrate l'appelle le messager de la prudence, *b εἰς*

μυελόντα πῶς ζώουσιν. Chryssippus ^c qui met-

toit au Cœur, non au Cerueau, le siege de la raison, selon les Stoiciens, a inter-

preté ceste poësie d'une autre maniere, avec si peu d'apparence toutesfois, qu'il semble en cela auoir eu faute de ceruelle & de jugement. C'est chose apparente & manifeste que le Cerueau est le pere de la prudence, laquelle ne paruiet à sa grande perfection, sinon au declin de l'âge de consistance, mis pour ceste occasion sous la protection de Iupiter, par les Astrologues. Pour plus grande preu-

*a Pythagori-
ci. leg. Tima⁹
lib. de mundi
natura.*

*b Lib. de mor-
bo sacro.
c Apud Ga-
len. de plac.
Hippocr. &
Plac.*

DISCOURS

ue de tout cecy, nous auons le dire du commun, que Iupiter oste l'entendement à ceux qui ont la teste petite, comme si la cause du deffault du Cerueau de l'Homme, deuoit estre attribuée au Cerueau de l'vniuers.

Il appert donc assez que le Cerueau est égal, & semblable à son exemplaire & peut estre plus excellent, si nous auons l'œil à la dignité plus qu'à la matiere. Iupiter n'est qu'une planete attachée au fixiesme Ciel, qui a droict d'exercer icy bas ses vertus, par son influence. Le Cerueau outre qu'il opere en l'Hôme, tout ce que Iupiter pratique dans l'vniuers, nous represente encores la partie angelique du monde, entant qu'il est le siege de l'Ame: le premier Mobile, à raison qu'il est le principe du mouuement. *a ἀρχὴ καὶ κέντρον*, & que c'est luy qui fait mouuoir tout le corps, par le moyen des nerfs, qui portēt la faculté motrice avec les esprits animaux aux autres parties: Et outre cela les eaux qui sont au dessus du Ciel; Car comme dit doctemēt Sainct ^b Augustin: Tout ainsi qu'au petit Monde, c'est à dire en l'Homme, au dessus du Cœur qui tiēt

b Cap. ultimo
lib. ii. de ci-
uitate dei.

de la nature du feu, est placé le Cerueau qui est froid de temperament, ainsi au grád monde, les eaux sont situées au dessus des feus du Ciel, *Ita in magno mundo, supra caelestes ignes aquae sunt posita.* Mais c'est assez parlé de Iupiter, Venus nous inuite de venir à elle.

LES PARTIES QUI SERVENT
 La generation representent l'Estoile de Venus. En quoy consiste leur ressemblance. Pourquoi nous comprenós sous ce mot de Venus ce qui est de la volupré.

CHAPITRE XII.

LA VRAIE image de Venus, Estoile du troisiéme Ciel entre Mercure & le Soleil, est si bien depeincte & imprimée aux parties de l'Hóme qui seruent à la generation, qu'il semble par la conference de leurs facultez, que les deux ne soient qu'une mesme chose.

Ceste planete qui imite & contrefait la beauté du Soleil & de la Lune, ainsi que dit^a Pline, *sidus æmulum solis & lunæ,* à ^{a Cap. 7. lib.} raison de sa clairté, estoit par les Anciens ^{2. natural.} ^{hist.} peinte avec vne robe blanche. Les parties genitales nécessaires pour la genera-

DISCOURS

^a *Leg. Gal. lib. 1. de sem.* tion, à cause de laquelle elles suiuent^a de pres en dignité, le Cœur & le Foye, peuvent estre dittes blanches & luisantes, à

^b *Lib. de opif. dei cap. 12.* raison de la semence que Lactance^b appelle *candentem humorem* humeur blan-

^c *Cap. 2. lib. 2. de gener. animal.* che. Les esprits, dit Aristote, ^c sont melez en la semence qui eleuent sa substance & luy donnent vne blancheur tres-

aparente, *ἐγκαταμίγνυσι πνεῦμα ὅ τόντε ὄγκον ποιεῖ καὶ πῶς λευκότησα διαφαίνει.* Doctrine emprun-

^d *Lib. de flatibus. Ennius sprum as albas vocat.* tée du diuin Hippocrate, qui dit^d que toutes eaus sont blanches, par ce qu'il y a au dedans vn ayr pur, qui reluit au tra-

uers de petites ampoules, *διὰ λεπτῶν ὑμερίων καὶ διὰ τῶν ἐν αὐτῷ ἀέρος διαφαίνει,* διὸ καὶ λευκοὶ φαίνονται πάντες οἱ ἄνθρωποι. A tort donc soustenoit He-

^e *Apud Aristot. cap. 2. lib. 2. de gener. an.* rodote, ^e que la semence des Abissins, ou Mores de l'Ethiopie est de couleur noire; car puis que la semence est vne écume, il faut de toute necessité qu'elle soit

blanche. Ceste femme, en Eslope ^e auoit bien meilleure grace, qui ayant eu vn enfant durant la longue absence de son mary, pour couvrir son adultere, feignoit l'auoir conceu de neiges *ἐκ χιόνων;* entendant, peut estre, ceste écume, qui est le principe de nostre generation. Car

la neige est vne écume, dit Aristote, ^a καὶ ὅσιν
 αἱ χιῶν ἐστὶν ἀφροὶς. Et apres luy Pline ^b nix a-
 quarum caelestium spuma est; veu qu'elle est
 comme la semence vn amas de plusieurs
 petites bouteilles ferrées & estrainctes
 ensemble, ^c πικρῶν καὶ μικρῶν ἀφροῖσμα πομφολύγων
 selon Plutarque.

^a Arist. cap.
 2. lib. 2. de
 gener. ani-
 mal. Lucret.
 lib. 1.
^b Cap. 2. lib.
 16. natur.
^c Lib. 3. symp.
 quest. 2.

Par la nature de cest astre toutes cho-
 ses sont engendrées en la terre, ^d huius na-
 tura omnia generantur in terris: Par ce qu'e-
 stant chaud & humide, il remplit les ger-
 mes de la terre, & les arrouse d'une rou-
 sée genitale, qui donne accroissement à
 toutes choses, jusques aux fruiçts con-
 ceus dans le ventre des animaux. De ma-
 niere qu'elle n'est pas seulement mere
 de la grande famille d'Æneas ^e Æneadum
 genitrix, mais en general, de tout ce qui
 est produit icy bas. Personne n'ignore
 que les parties genitales ne soient em-
 ployées à la generation, comme cau-
 ses instrumentaires, qu'elles ne pro-
 duisent la semence chaude & humi-
 de, composée de feu & d'eau, c'est à
 dire de sang & d'esprits, selon ^f Hip-
 pocrate, afin que ce premier leuain &
 suc genital, soit employé à la production

^d Plin. cap. 8.
 lib. 2. nat.
 hist.
^e Apud lucret.
 lib. 1.
^f Lib. 1. de
 dieta.

DISCOURS

de toutes les parties du corps.

Les anciens pour mieux exprimer les effets de l'Estoile de Venus, & de qu'elle auctorité elle preside à la generation, ont dit qu'elle fut engendrée de l'écume de la mer, d'où son nom, ἀφροδίτη, a pris son origine: & la peignoient flotante en pleine mer, les deux pieds dans vne coquille. Tout cela semble estre vne description de la volupté: Car elle prouient de l'écume, qui est la semence, sans laquelle le plaisir seroit du tout estaint. Elle vogue en pleine mer, d'autant que l'abondance de sang qui est comme nous auōs dit, l'Ocean du petit Monde, engendre beaucoup de semence, & par consequent beaucoup de volupté, & de chatouillement. C'est ce que veut dire Euripide,

^a Apud Athen. lib. 6. dīpn.
^b Lib. de agricult.

^a que la volupté ayime la repletion, Κύπρις ἐν πληροσμονῇ. Et Philon Iuif, ^b que la plus fidelle compagne de la gourmandise, est la volupté, γαστριμαργία ὁπαδὸς ἠδύνη. Aussi quand nous voulons faire hommage à la sobrieté, & retrancher la superfluité des viures, principalement du vin qui est le sang ^c de la terre, αἷμα τῆς γῆς, disoit Callisthenes à Alexandre, & le laiēt de Venus,

^c Vinum ortum ex sanguine putabant Aegyptij.

A' p'p'od'it'is γ'α'λ'α., selon ^a Aristophane, nous ^a estrangeons incontinct la volupté, nous ^b contraignons la deesse de mettre pied à ^b terre, & pratiquons la verité de ceste vieille ^{Apud Athen. d'ipn. lib. 10.} sentence que l'Amour ne loge iamais en vn ventre vuide, *ἐν κενῷ γαστρὶ οὐκ ἔσσις βέβη.*
 Quant à la coquille de Venus, nous n'en pouuons donner autre raison, sinon que les ouïstres, moules, coquilles, & autres telles especes, par l'ouuerture de leurs écales, nous representent ie ne scay quoy que la honte m'empesche de declarer.

En certains lieux anciennement, Venus estoit adorée sous l'vn & l'autre sexe, & croyoient les Gentils qu'elle fust male & femelle. Son image, dit Macrobe, ^b est en Cypre portât barbe, mais en habille- ^b ment de femme, ^{Cap. 8. lib. 3. saturnal.} *signum huius est Cypri barbato corpore, sed veste muliebri.* La faculté d'engendrer aussi, ne dépend point des parties de l'homme, ny de la femme separement, contre l'erreur impie & detestable d'Orphée & de Paracelse; mais elle requiert l'accouplement & conjunction de l'vn & l'autre: Car lors toutes choses se rencontrent, & se fait vne monstre generale de tout ce qui est requis & neces-

DISCOURS

- 7. l. 1. 2.
a. In conuio.
c. 2. 1. 1.
 faire pour la generation. Cela nous est enseigné par Platon, ^a quand il dit que l'Amour est fils de la pauüreté: Car comme l'homme requiert les beautez de la femme, pareillement la femme a besoin des bonnes graces de l'homme, & ce defaut de part & d'autre cause l'amour, qui est vn desir de se joindre, & vnir ensemble pour la production du semblable.

. Sil. 8. ep. d
Auratus. 6
 Les premiers Poëtes, pour ne communiquer au vulgaire les secrets de la Philosophie, ont feint que l'adultere de Mars & de Venus fut apperceu & decouvert par trois autres dieux, Apollon, Neptune & Mercure: voulants signifier par ceste fable, qu'il est necessaire pour toutes generations, que le Soleil, l'influence du Ciel & l'humidité d'icy bas accompagnent la conjunction de Mars & de Venus. Tout cela semble estre vne description de ce qui se passe à l'accouplement de l'homme & de la femme. En l'acte appelle Venerien, par le vulgaire mesme, le Cœur qui est le Soleil, ou Apollon du petit Monde, est present par ses esprits qui sont comme vne lumiere diuine. Neptune est le sang des yeines, la meilleure

partie duquel est portée pour seruir de matiere à la semence: Mercure est cest esprit animal, qui transporte les facultez du cerueau, aux parties de la generation, encore que le vray Mercure de l'Homme soit la Langue, comme nous demonstrerons incontinent.

Pour faire fin donc, Venus & ceste partie du corps se rapportent si naturellement & leur conuenance est tellement cogneuë à vn chaqu'vn, que l'on vse ordinairement du nom de Venus, pour proferer plus honnestement ce qui est de lascif de la part de l'Homme. C'est assez parlé de Venus, passons à l'éloquence de Mercure.

LA LANGVE EST LE MERCURE du petit Monde. Qu'elles sont les marques de leur affinité. Mercure adresse principalement son influence à la Langue.

CHAPITRE XIII.

LSEROIT besoin icy que quelqu'un qui fust fort éloquent, & qui eust la parole bien en main, fist monstre de son bien dire, afin de mieux compa-

DISCOURS

rer les puissances de la Langue aux vertus & facultez de Mercure. Mais encore que ce don m'ayt esté refusé de la nature, ie ne laisseray pourtât d'apporter quelques marques de l'amitié fraternelle de ces deux Mercures. Car comme vn bateau sans rames peut paruenir à bõ port, quãd il a le vent à propos: tout ainsi nous esperons mener ce discours heureusement à son but, ayant le sujet fauorable qui de soy-mesme parle, & se peut coñduire à bon port sans les rames de l'éloquence.

Mercure est nommé par les Poëtes, le messager des dieux & le Dieu d'éloquence, depeint avec des ailes, à raison de la vitesse de son action. L'humidité qu'il imprime aux choses inferieures est tellement subtile, agile & d'vn mouuement si prompt, qu'il surpasse en cela les autres planetes; comme le Mercure ou vif argët toutes autres matieres metalliques. De façon que ceux qui ont leur natiuité sous le gouvernement de ceste Estoile, sont fauorisez du don d'éloquẽce & de promptitude, ou viuacité d'esprit. La Langue qui est l'ouurage d'apres, tirée au vif sur ce premier modelle, par vn mesme ou-
urier

urrier jouit avec luy des mesmes qualitez & proprietéz. D'où prouient l'éloquence sinon de la Langue? l'entens ceste belle prolation qui est comme la matiere, la signification estant la forme, qui procede de l'âme. Au moyen dequoy la Langue est messagere de l'entendement, & comme sage femme, qui fait éclorre les conceptions de l'âme. C'est pourquoy Aristote ^a dit qu'elle est establie pour le ministere des pensées, *τῆ διανοίᾳ ἢ γλώσῃ ἢ πνεύματι*. Euripide ^b la nomme la messagere des conceptions *ἀγγελον λόγων*. L'humidité de la Langue est la parole, laquelle espenduë hors de saison & avec excez, est reputée à vice nommé par les Grecs, *λογοδιάρροια*, ou *ρεῶμα* ^c *τῆς γλώσσης*, flux de bouche. Homere ^d pour exprimer la legereté des paroles, les nomme empennées, *πτερόεντα*: Platon dit *πτείνους λόγους*, mots ailez. Pindare ^e les appelle dards & sagettes, *βελῆ καὶ τερξιδμαία*. C'est vne chose tressoudaine que la parole, dit Plutarque ^f *λόγου κορυφαίου* ^g *παράγματος*. Il n'y a rien, disent Heraclides Ponticus ^h & Eustathius, qui coule vite comme la parole, *λόγου οὐδέν ταχύτερον*. Et comme Homere ⁱ feint que Mercure descen-

^a Lib. 11. *pro-*
bl. quest. 30.
leg. lib. 3.

^b *quest. 32. Plu-*
sarchus de
puer. educ.

^c *Supplicib.*
Act. 1.

^d *Leg. Plu-*
sarchus lib.
de garrul.
^e *d Odyss. e.*

^f *In Isthmiis*
od. 5.

^g *Lib. quo-*
modo ex
inim.

^h *In allegor.*
homeris.

ⁱ *d Odyss. e.*

DISCOURS

dit vers Calypso, en forme d'oyseau: ain-
a Opuscul. 1. 77. 4. si Philon ^a Juif dit, que les oyseaux sont
 les Symbole de la parole, λόγου σύμβολον τὰ
 πτηνὰ, par ce que vne fois proferée, elle
 vole sans esperâce de retour τὸ ἀπαξ λεχθέν

b Apud Plin. arch. lib. de garul. ἀναδραμεῖν οὐκ ἔστιν, tesmoin ^b le conte de
 l'aloüette.

c Cap. 19. lib. 1. saturnal. Les anciens payens, dit Macrobe, ^c dé-
 peignoient Mercure *virilibus erectis*. Et

d Cap. 47. lib. 1. onirocrit. Artemidore ^d tesmoigne auoir veu son
 image en Cylene, qui n'estoit rien, sinon

vn membre viril, Ερμου ἀγάλμα ἕδεν ἄλλο ἢ αἰ-
 δῖον δεδημιουργημένον, pour monstrier la fe-

condité de Mercure, & qu'il donne libe-
 ralement l'éloquence & le conseil aux

bons esprits, sous l'équiuoque & ambi-
 guité de ce mot grec μῆδεα, qui signifie le

conseil, & les parties de la honte. Auons-
 nous rien au monde qui foisonne tant

que les paroles? La Langue qui en est la
 source viue, & inépuisable, les épand

souuent avec importunité, & les rend
 avec vsure comme l'écho de l'Olympe.

e Apud Plin. arch. lib. de ei apud delpho. leg. Ar-temidorus. cap. 47. lib. 1. onirocrit. Elles sont tellemēt fecondes, γόνιμοι λόγοι,
^e que quelquefois nous nous plaignons

de ce qu'on nous dōne des paroles. Pour
 monstrier que l'autheur des vieilles glo-

les grecques, ne doit estre du tout blasme
d'auoir tourné ce mot *facundus*, & γωνῆ
& γωνῆ, éloquent & fecond.

Nous ne lisons rien dans la Poësie plus
rebatu, que les larcins de Mercure, lequel
comme dit Philostrate, ^a aussi tost que sa ^a *In image*
mere l'eut enfanté, à peine encores hors ^{leg. Horat.}
de la coque, se mist à dérober les vaches ^{tius odar.}
d'Apollon. La parole n'est pas si tost ^{lib. 1.}
pouffée hors la bouche, qui est le lieu de
sa naissance, qu'elle ne dérobe le cœur &
la volonté des auditeurs, qui se laissent
emporter à la persuasion & amener cō-
me bestes par les cornes. Ce sont les lar-
cins de Mercure, c'est ce que les Poëtes
mesmes nous enseignent par la fable
d'Orphée, qui tiroit apres soy par la dou-
ceur de son chant harmonieux les arbres
& les forests, c'est à dire les âmes simples,
grossieres & peu ciuiles, d'vne populace,
qui se laisse aller au trouble, au repos,
maintenant à la paix, maintenant à la
guerre & emporter du tout à la volonté
d'vn orateur, selon le flus & reflux de son
éloquence.

Mercure est vn astre muable & incon-
stant, qui change de nature selon la di-

DISCOURS

uersité des conjonctions, bon avec les bons, mauuais avec les mauuais. La Langue est l'inconstance du petit Monde, sujette au changemēt, à la legereté, au dedit. Elle dispute le pro & le contra, de sorte que d'vne mesme bouche sort & la benediction & la malediction, ^a ἐκ τῆ αὐτῆ

^a Jacobi Epist. 3.

σώματος ἐξέρχεται λόγια, καὶ κακά. Bref elle tréche de tous costez, avec les bons elle s'accommode à bien dire, avec les mauuais elle se range à la malice, à raison dequoy elle est dite par Plutarque, ^b l'instrumēt

^b Lib. de garulit. & in comuin. 7. Sap.

ὄργανον ἀγαθῶν καὶ κακῶν μεγίστων.

Mercuré, disent les Poëtes, endormit Argus à cent yeux. L'éloquence trompe & endort les plus aduisez: de maniere qu'elle a beaucoup plus de force que l'argent, veu que par argent nous ne pouuōs corrompre vn homme de bien, nous le pouuōs par le bien dire. ^c Pecunia corrumpere prudentem nemo potest (dit Ciceron) dicendo potest.

^c Apud Ammian. Marcellin. lib. 30.

Mercuré porte vne verge droite, au tour de laquelle sont deux serpents. La parole doit estre droite, sans destours, sans ambiguitez, & tousiours acompa-

gnée de prudence.

Il porte vn petit chapeau sur sa teste.

La bouche, ou le palais est comme le chapeau de la Langue: car il eust esté mal-

feant ^a (dit Galien) que la Langue eust ^a *Cap. 5. lib.*

esté nuë & découuerte, *γυμνὴ καὶ τελέως ἀσκέ-* ^b *8. de usu*

παρὸν ἀπὸ χειρὸς τῆς γλώττης. ^c *part.*

Homere ^b en la bataille des dieux, fait ^b *Il. φ.*

λητὸ la Deesse Latone opposite & de par-

ty contraire à Mercure; Cela conuient

totalemēt à la Langue, à laquelle ne

peut estre rien plus contraire, que l'ou-

bliance, *ἢ λητὸ*, changeant seulement vne

lettre. Heraclides ^c en apporte la raison, ^c *In allego-*

par ce, dit-il, que ce qui est mis en ou-

bly, ne peut plus estre énoncé par la pa-

role, *τὸ ἀμνημονέμερον ἔκ ἐπ' ἀγγελθῆναι δύναται.*

Mercurē fut jadis adoré par les mar-

chands, honoré de leurs offrandes & nō-

mé ^d *κερδῶος θεός* Dieu du gain & du traffic. ^d *Leg. Plu-*

Qui ne sçayt que les marchāds gagnent ^d *tarch. lib. de*

& profitent dauantage par leur jargon, ^d *animi tran-*

que par la bonté de leurs denrées? Tel en

plein marché sera muny de bonne mar-

chādise, qui neantmoins demeurera tout

le iour sans estre estrené en la vente de sa

mercerie, si il n'a la faueur de Mercure,

DISCOURS

c'est à dire, la Langue plate, deliée & bien penduë. Vn autre au contraire qui n'aura deuant soy que des bagatelles, jouiant du plat de la Langue, attirera à soy les acheteurs, les trompera & se retirera d'heure, avec le contentement de sa bourse.

Bref les Astrologues tiennent, que la Langue est le soyn principal de Mercure, & qu'il la choisit sur toutes les parties du petit Monde, pour luy adresser son influence. En recompence dequoy, aux sacrifices du temps du paganisme, on luy offroit les Langues des victimes.

MARS ET SATURNE REPRESENTÉZ par le Fiel & la Rate. Les Estoiles fixes comparées aux cheueux. Et les signes du Zodiaque à autres parties. Opinions de quelques-uns qui rapportent autrement les parties du corps.

CHAPITRE XIII.

RESTENT Mars & Saturne planetes malfaisantes, comparées à la vessie du Fiel & à la Rate. Mars nommé par le Grecs *αρηος* est vn astre ardent, violent & de couleur de feu. Le Fiel est chaud & sec, de qualité acre &

mordante, & de couleur de saffran; comme il appert aux malades de la jaunisse.

Mais icy bas à raison de son influence chaude & seche, cause des fieures, des pustules douloureuses, inflammations, feus volages & autres maladies vehementes. Le Fiel ou humeur bilieuse & cholérique est autheur des fieures ardantes, fieures tierces, inflammations frenetiques, & feux sauuages. Il vlcere le siege & les intestins, il subuertit l'estomach, il precipite la coction des viandes au ventricule: bref il cause mille grandes & estranges afflictions.

Mars émeut entre les animaux, des guerres, tumultes & seditions. Le Fiel excite l'homme à cholere, vengeance, querelles & autres passions turbulentes. Tellement que si ce poisson de la mer qui a presque mesmes proprietez que le Fiel, est à bon droit nommé *de sup* par ^a Aristote, par Pline *stella*, ^b Estoile: Il me semble que nous pouuons avec autant de raison nommer le Fiel Estoile de Mars.

Saturne est semblable à la Rate, siege de l'humeur melâchologique, ayants l'un & l'autre pareilles proprietez, & pareils ef-

^a Cap. 15. lib. 5. hist. an. leg.
Plutarch. lib. terrestriano an. aq. prudent.
^b Cap. 60. lib. 9. natur. hist.

DISCOURS

feûts; comme de rendre les hommes fongear-
ts, saturniens, tristes solitaires & de
couleur de plomb.

L'on attribuë à Saturne toutes choses
obscures & noiraftres, la terre, le plomb,
le jaspe, l'aymant, la cholere noire & au-
tres telles matieres. La Rate est de cou-
leur de plomb & noire aussi, l'humeur de
laquelle elle se nourrit: de maniere que
ceux-là qui ont la Rate mal affectée, sont

^a Lib. de af-
fectibus.

de mauuaise couleur, *κακοχρόιοι* dit ^a Hip-
pocrate. C'est ce q̄ vouloit dire ce jouëur

^b Apud A-
then.

de harpe ^b Stratonicus que les morts se
promenoient en la prouince de Carie,
par ce que les habitants de ce pays, fort
sujets aux maladies de la Rate, portoient
vne face hideuse, comme celle de Hecu-

^c In Troadib.
Act. 1.

be décrite dans Euripide, ^c *δειλαία νεκρῶ μέρ-
ος*, pourtrait effroyable de la mort. Ceste
couleur de l'humeur melancholique est
cause que ceux qu'elle domine outre rai-
son, sont saisis d'vne tristesse & crainte
continuë; par ce que troublant la splen-
deur des esprits, elle engendre des fausses
especes en l'imaginatiue, d'où prouient
la peur & autres accidens comme aux pe-
tits enfans durât les renebres de la nuit.

Et neantmoins quād ceste noirceur n'est que bien peu éloignée des bornes de la nature, elle est accompagnée d'une loüable splendeur, *σιανότης ἔχει*, dit Galien, ^a qui éveille les esprits & les rend plus prompts & capables à cōprendre les arts, ^{a Lib. 3. de simp. caus. & lib. de aera bile.} & les sciences. Aquoy nous devons rapporter ce que dit Iulien ^b l'Apostat, que ^{b Jn casarib.} le liēt de Saturne estoit d'une Ebene luyfante, qui cachoit sous sa noirceur vne grande & diuine clarté *ἐβένος σιανότης καὶ πολλὴ ἐν τῷ μέλανι καὶ θείαν αὐγλὴν κρυψέσης*.

Saturne par son influence cause icy bas des melancholies, obstructions, dysenteries malignes, humeurs squirreuses, figures quartes, dictes par les anciens ^c filles de Saturne & autres indispositions, qui ^{c Octavius medic. quartana febre Saturni filiam vocabat.} prouient aussi du malefice de la Rate, & de l'humeur melancholique.

Saturne pour la generation des corps inferieurs, subuient de ses qualitez au Soleil & à la Lune. Le Foye qui est la Lune du petit Monde, reçoit du support de la Rate, entant qu'elle purifie le sang attirant ce qu'il a de lye & de limon. Au moyen dequoy il est fait plus propre pour seruir de matiere à la semence &

pour la nourriture de tout le corps, qui est vne generation particuliere. Le cœur pareillement tire du seruire de cete partie, comme nous pouuons juger, de ce que nous voyons en la Rate, vn grand nombre de petites artères enlassées les vnés aux autres, non pour autre occasion que pour departir au cœur quelque chose de son temperament, & estre comme vne bride, ou contrepoix à la chaude propriété & legereté des esprits. Quât aux Estoiles fixes, elles font le patron des Cheueux, situez aux dessus des planetes en l'Homme & au Monde, pour l'ornement du Ciel & de la teste, & en nombre presque infiny, de part & d'autre. Artemidore^a est appertement de cet aduis, quand il rend raison d'vn qui deuint chauue apres auoir songé que toutes les Estoiles auoient quitté & abandonné le Ciel. ^b Au regard du Mōde (dit-il) le Ciel a vne mesme raison, que la teste au regard du corps, & les Estoiles au respect de tout le Ciel, comme les Cheueux en consideration de la teste. Au reste qui doute qu'il n'y ait des astres comme des yeux flamboyants attachez au front de

ab. p. d. d. l. t.
lib. 2. de somn.
interpr.

iniquis d. o.
a Cap. 18 lib.
2. de somn.
interpr.

b ον γδ εχθ
λορον ο ου-
ρανός προς
τ' ολον κόσ-
μον, τ' αὐτ'
εἴ η κεφαλή
προς τὸ σῶ-
μα.

l'univers, ὡς περ ὁ μάλιστα φάσκει ἐν προσώπῳ τοῦ
 παντός, comme dit ^a Plutarque?

Nous devons mettre icy en ligne de
 compte, le rapport des signes du Zodia-
 que, à diuerfes parties du corps, selon les
 Astrologues; estant à presumer qu'il y a
 entre eux quelque affinité, ou ressem-
 blance, puisque chaque signe adresse son
 action, principalement à telle ou telle
 partie. Ils referent au belier la face & le
 visage: Au taureau le col, les deux bras
 aux gemeaux. La poitrine à l'écreuice.
 Au lion l'estomach. Les intestins au signe
 de la vierge. Les reins à la balance. Au
 scorpion, dedié à Mars & Venus, les par-
 ties secretes de l'homme & de la fem-
 me. Les cuisses au sagitaire. Les genoux
 au capricorne. Les jambes au verseau, &
 les pieds aux poissons.

Plusieurs qui ont voulu deduire le tout
 d'une autre façon, ont referé les deux
 yeux au Soleil & à la Lune. Les oreilles
 à Mars & Venus. Les deux conduits du
 nez à Iupiter, & Saturne; comme la bou-
 che à Mercure. Quelques autres encore
 diuerfement. Car Philostrate donne les
 deux yeux à Cupidon, & les nomme

^a Lib. de facti-
 que appar.
 in lun. cir-
 culos.

^b D. Ambros.
 cap. 9. lib. 6.
 Hexame.
 leg. Galen.
 lib. an sit a-
 nimal quod
 in vtero.

DISCOURS

ἄδρυς ἔρωτ Ⓞ, porte-torches d'amour. Ar.
a Cap. 51. lib. L. anicroptic. ἰδα. le dos à Pluton *τὰ νοῦα πλάτων* Ⓞ.
 Mais nous omettons expressement tout cela, comme inutile à ce present discours. Il est donc temps que nous descendions à la partie élémentaire.

L'HOMME CONTIENT EN SOY LA
 partie Elementaire du monde. Briefue description
 des Elements de l'homme. Il comprend outre les
 Elements les autres substances meteoriques & mi-
 nerales.

CHAPITRE. XV.

NON seulement les deux parties supérieures du grand Monde sont comprises dans le petit, mais encore ceste region inferieure, doumaine de la nature, qui a pour bornes le ciel de la Lune, & le centre de la terre, où les éléments sont disposez par ordre, ensemble tout ce qui resulte de leur meslange.

L'homme donc, outre qu'il est composé de ces quatre corps simples, a les quatre humeurs, comme principes, ou éléments, qui dansent ^b vn bal ainsi que quatre filles, leurs doigts enlancez les vns aux

b Leg. Georg. Pifid. lib. de mund. opific.

autres. La bile chaude & seche est semblable au feu : le sang chaud & humide à l'air, la pituite froide & humide à l'eau : Et la melancholie froide & seche à la terre. Joint que tout ainsi que le train des quatre saisons suit la disposition des éléments : de mesme maniere, les quatre âges suivent le temperament des quatre humeurs. Davantage, selon la doctrine d'Hippocrate, la mer & la terre nous sont représentées par le ventricule, car en quelques lieux, comme nous auõs dit cy dessus, il compare ceste partie à la mer, τῆ θαλάσῃ, comme quand il dit, que songer en dormãt voir la mer agitée de tēpestes, est vn presage de quelque maladie au ventricule, θαλάσα παρασμένη κοιλίης νόσον σημαίνει. En autre part, il l'a refere à la terre. Ce q̄ la terre est aux arbres (dit-il) le ventricule est au regard des animaux, ὡς πρὸς τοῖσι δένδροισιν ἢ γῆ, ὅστω τοῖσι ζώοισιν ἢ γαστήρ. La raison est que comme tous les fleuves se déchargent dans la mer, ainsi tout ce que nous buons est porte dans le ventricule. Les arbres tirent leur nourriture de la terre par la racine : Les parties du corps, reçoivent leur aliment du ventricule, par les

a Lib. 1. de
dieta & lib.
de insom.

DISCOURS

a Lib. de fac. que appar. in lun. circul. & lib. de amor. erga liber. **venes** mesaraiques. Plutarque^a toutefois

ayme mieux comparer à la mer la vessie, & à la terre la matrice & le ventricule. Le monde, dit-il, naturellement employe à son usage, la terre & la mer, comme l'animal le ventricule, & la vessie, γῆ κ' ὕδατος χεῖται ὁ κόσμος κ' φύσιν, ὅσα κοιλία κ' κύσει ζῶον. Et ailleurs il faict la matrice semblable à la terre disposée à recevoir la char-

b Sic etiam Aristoteles vterum comparat terræ probl. 10. **ru** & la semence πῶ ὑσέειν ὅς γλυὼ ὀργῶσαν.

Enquoy ils semblent estre differents, mais il est ayse de les accorder. Car la vessie justement peut estre comparée à la mer, entant qu'elle est vn receptacle des ferositez de tout le corps: La matrice à la terre, pour les causes mentionnées, lors que nous auons discouru du mariage du ciel & de la terre: Le ventricule à l'vne & à l'autre, à raison qu'il est vn reseruoir de toutes viâdes liquides & solides. Toutesfois pour parler plus pleinement de cecy, les venes sont la vraye mer du petit Monde: La vene caue l'Ocean, la vene porte, comme la mer mediteranée; la vessie, le ventricule, & autres semblables cautez, comme goulphes, ou mers particulieres qui dependent de l'vne ou de

l'autre. Mais d'autant que tout cela n'est rien de particulier à l'homme plus qu'aux bestes, nous devons noter que Dieu a donné à luy seul cest avantage, de disposer entierement des éléments du grand Monde.

La terre, qui luy sert de marche-pied, cultivée & labourée, est contrainte de luy fournir ses necessitez. Il l'a tourmenté continuellement, afin qu'elle subviene à ses delices; Et ne fait point de scrupule pour porter au doigt vne petite pierre, de la rechercher au profond de ses entrailles ^a *viscera eius extrahimus, vt* ^a *Cap. 63. lib. 2. nat. hist.* *digito gestetur gemma*, dit Pline. Il en tire le marbre, le jaspe, le porphyre, pour se bastir des palais, dresser des statues, & faire monstre de mille autres magnificences. Il déterre l'or, l'argent, le cuiure, & autres métaux, pour son plaisir, pour exercer son industrie, pour s'accommoder & parer d'vne belle variété de monnoyes, bagues, medales, plaques, jaferans, & autres pompes superflues, qui sont le monde du petit Monde.

La mer comparée par les Anciens, à vn animal furieux, quoy qu'elle soit pleine

DISCOURS

d'écume, de rage, & de furie, obéit à ses commandements, le porte par le circuit du monde, luy, ses armes, nauires, carques, carauelles, galeres, galions, & outre cela, luy donne vne partie de sa nourriture. Et à raison qu'elle est ainsi obligée au seruice de l'homme, fessant vn jour

a Leg. Philo Jud. in opuscul. Themist. orat. 2. Plutarchi lib. 1. de dogmatibus. mal comportée à l'endroit de Xerxes, ^a il la menaça du foüet, & de la cadene.

b Leg. Plutarchi lib. de curiositate. Diogen. Laert. in Empedocle. Il joüit au surplus de la région de l'air, par le moyen de la hauteur de ses edifices; afin que ie ne mesle rien icy, de la fabuleuse hardiesse de Dedalus, qui voulut par ses ayles, imiter la nature des oyseaux. C'est chose digne de remarque, qu'il peut empescher, ou destourner l'impetuosité des vents, cōme nous en auons

l'exemple d'Empedocles, ^b en la Sicile, surnommé pour ceste occasion, *καλυψάνας*, arreste-vent. Mais n'est-ce pas braver la violence de l'air, & de la tempeste, quand en pleine mer il faict voile en despit du vent contraire, inuention trouuée de nostre siecle?

Sur toutes choses nous deuons reconnoistre que l'homme outre que sa substance n'est que feu, selon Porcius Licianus,

nius,

nius, ^a seul entre tous animaux retient le feu icy bas, pour son vsage. Il s'en sert quand il veut, il l'estaint ou allume quand il luy plaist, & par son moyen il façonne vne infinité d'ouurages qui sont honte à la nature. ^b Bref, cōme s'il estoit vn petit Dieu, encōre qu'il ayt sa demeure en terre, l'excellence de sa nature luy ouure le chemin en l'air, en l'eau, dans le ciel, & en vn mot par tous les quantons de l'vniuers. Iugeōs donc combien l'homme est grand & excellent par dessus les autres animaux, ayant pouuoir d'estre present par tout sans estre present, d'auoir en soy par image ou par échantillon tout ce qui est au monde, & de disposer de tout l'vniuers, comme basty pour son vsage, & destiné à son seruice. Nous auons couru tout le Ciel, & collationné sur luy le Ciel du petit Monde, comme vne copie sur son original, sans y auoir peu remarquer aucun defaut. Nous auons reuisté les éléments de l'vn & de l'autre, sans y trouuer vne seule marque de dissemblance. Reste maintenant que nous passions outre dans ce ménage de la nature, pour contempler les autres parties.

^a Leg. Plur.
tarch. lib.
ignis ne an.
aqua prest.

^b Leg. Phil.
iud. de mudo
opif.

k

DISCOURS

Au monde s'engendrent les pluies en la moyenne region de l'air. En l'homme les pluies sont les fluxions de cerueau, engendrées en la mesme façon que la pluie, ὡςπερ ἢ ἐν τῷ ὑετῷ γένεσις, comme dit Aristote, ^a comparant en cela le petit Monde avec le grand, *μεγάλῳ μικρὸν παρίσταν:* Heraclite toutesfois appelloit le decoulemēt des vrines, la pluie du petit Monde; Car ce Philosophe, comme témoigne Aristote, ^b croyoit que l'vrine s'engendre au corps, ainsi que la pluye en l'vniuers, ὡςπερ ἐν τῷ ὄλῳ καὶ ἐν τῷ σώματι. Tellement qu'un certain jour ayant appelé deux Medecins, pour consulter de son mal d'hydropisie, & voyant qu'ils ne pouuoient tomber en accord, leur demanda en paroles obscures, selon sa coutume, si il estoit point possible de faire de la pluie le beau temps, ἐν τῷ εἰρημῶν αἰχμῶν; Entendant par la pluie l'vrine engendrée en la vessie de ce que nous buuons & mangeons, comme la pluie en l'air des vapeurs d'icy bas: Et par le beaux tēps la dissipation ou éuacuation de ceste vrine. Outre les pluies, nous auōs les nuages qui se voyent aux yeux & aux vrines.

^a Cap. 7. lib. 2. de part. 4. nim.

^b Pro. bl. 26. sect. 13.

^c Leg. Diog. Laert. in Heraclito. Plutarch. in precept. sanis.

Les gresles du petit Monde sont les flegmes ronds *ῥέλα σφύγγια*, purgez par le crachat; & les grains qui surviennent aux ladres, que les Medecins Grecs nomment *χάλαζαν*, les Latins *grandinam* gresle.

Les cheveux gris de la vieillesse representent les neiges de l'hyuer: Prudentius les appelle *niuem capitis* la nege de la teste, & les Poëtes grecs en leurs railleries comiques, le frimas de la vieillesse, *ἄχλω* *ἄχλω*.

L'arc qui apparoist en l'air de plusieurs couleurs, est fort bien dépeint par le cercle rond, qui est en l'œil entre le blanc & la prunelle, nommé *iris*, comme l'autre, à raison de leur ressemblance, *ἰρίν ἐμφερίας*, *ἰρίν ἐμφερίας*, ^b dit Galien.

La rousée aussi est en l'Homme exprimée diuersement, car nous appellōs ainsi ce suc alimentaire en la troisieme cotion, forté des petites venes & attaché comme vne rousée à la partie, pour estre puis apres transmüé en la substance. Puis nous auons la semence qui peu à peu & par parcelles deuiet blanche en façon de rousée *σποσειδῶς*, dit Galien, dans les replis des vaisseaux spermatiques, com-

a Apud Aristot. cap. 4. lib. 5. de gener. anim. leg. Sueton. in Domitian. cap. 20.

b In Isagoge.

c Lib. 1. de semine.

DISCOURS

posée du sang enuoyé par le foye, & des esprits, tout ainsi que la rousée est dictée par Alcman fille de l'air & de la Lune, que. Macrobe^b l'a ainsi interpreté, *ros aëris & luna filius*. Mais quand la nature employeroit toute son industrie, pourroit-elle mieux figurer la rousée, que nous la voyons représentée par les sueurs & par les larmes?

^a Symposiac. lib. 3. & lib. de fac. que in lun.
^b Cap. vltim. lib. vltim. sa^o 11111.

Les impressions de feu du petit Monde, sont les phlegmōs & inflammations. Les pierres, les calculs des reins & de la vessie; comme aussi du foye, du poulmō, des intestins & d'autres parties, où quelquesfois s'engendrent des pierres, ainsi que l'on a obserué en plusieurs malades. Les os sont les metaux, quoy que raportez autrement en l'échole de Paracelse, nouveau Heresiarque en la Medecine.

Les tonnerres, les vents, & autres tempestes, rapportent du tout aux flatuositez des intestins. Les hydropisies aux deluges & inondations, les frissons, conuulsions, tremblements aux tremblements de la terre.

QUE LA NATURE DES PLANTES
est en l'homme: soit que nous les considerions en ge-
neral, ou selon les especes. Exemples de plusieurs
plantes, fruits, grames & autres parties.

CHAPITRE XVI.

N O U S maintenant dans les
jardins du petit Monde, pour re-
prendre noz esprits, & receuoir ce
contentement de voir en vn si petit ver-
ger toutes sortes de simples, avec autant
de varieté qu'en la terre mesme. Toute
la nature des plantes est contenuë dans
l'homme, premieremēt en ce qu'au com-
mencement de son estre il vit à la façon
des plantes, ^{a τὸ ἀπὸ τοῦ ζῆντος βίου}, par ce que
l'âme raisonnable (quoy qu'elle soit in-
fufē à l'instant que la conformation des
parties du corps est acheuée) ne peut a-
lors, faute d'instruments habiles au fait
du sentiment & de la raison, monstret
encore que les fonctions de l'âme vege-
tante, qui sont la nourriture & l'accrois-
sement. Puis apres toutefois, à mesure
que les Organes se délient, les facultez de
l'âme raisonnable & sensitiue se manife-

a Arist. cap.
2. li. 3. de ge-
ner. an. 2.
cap. 1. lib. 7.

DISCOURS

stent, & entrent en exercice sans rien diminuer de ce qui est de la vegetante, qui demeure toujours en son entier, au moyen dequoy nous sommes toujours participans de la nature des plantes. Or l'homme estat en âge de prudence & de jugement, si l'aduient que par vn ordre renuersé il retourne à ses premieres brisées, faisant eschange de ceste maniere de viure selon la raison, à la façon de viure des plantes, n'ayant à recommandation, que le plaisir de la gourmandise, il est alors, vraiment plante, & d'vne façon beaucoup pire que la premiere. Plotin

a Leg. Ioan.
Philopon.
p^{ro}em. lib. xi
de animar.
b Cap. 48. lib.
30. n. histor.

nomme cela estre transmué en plante. Tels ont esté Arcestratus entre les Grecs, entre les Romains Apicius *altissimus gurgis* (dit Plin.) b profond abisme de tous viures, & de nostre siecle vne infinité de vêtres, qui ne trouvent pas seulement leur col trop court, mais aussi leur vie trop briefue, & le monde trop petit pour leurs insatiables appetits.

Dauantage l'Homme considéré mesme en sa perfection, est vne plante diuine & celeste, *eu τὸν ἐγγύιον ἀνδρωπῶτα*, dit S.

* Basile; pour mettre difference entre luy a Hexameri
homil. 6.
 & les autres plâtes, bestes, & arbres nom-
 mées φυτὰ ἐπιγεια, & βλάτωμα, plantes qui b Leg. Phi-
lo. Iud. lib:
ὅτι τὸ
χεῖρον, &c.
c lib. ὅτι
φύτου γ. ont la teste en bas & vers la terre. Les
 plantes, dit Aristote, ont en bas ce qui
 doit estre haut, & au contraire elles ont
 esleué vers le ciel, ce qui deuroit estre
 abaislé vers la terre, τὰ μὲν αἰὲς ἄνω, τὰ δὲ ἄνω
αἰὲς estant la racine qui est la bouche &
 la teste de la plante, inserée dedans la
 terre, & la semence à l'opposite, au cou-
 peau des branches, ἐπ' ἀποτὸς δ τοῖς ἡορδοῖς. d Apud Arist.
ibidem.
 Enquoy nous devons recognoistre vne
 instruction de la nature, qui donne non
 seulement aux plantes; mais aux bestes
 brutes, la teste inclinée vers la terre, pour
 monstret que leur origine est de la terre,
 & que là doit estre leur derniere retrai-
 cte. A l'Homme seul qui est enfant du
 Ciel, qui reçoit sa nourriture du Ciel, &
 qui est né pour contempler le Ciel, la fa-
 ce droicte & esleuée vers ce cinquième
 élément. Parquoy il me semble que Pla-
 ton le nomme à bon droit, plante ren-
 uersée φύτον ἄνω ἔξ ἄνω ἀπὸς ἐπιγείου. quoy
 que Galien f ayt declamé au contraire. c Leg. Plu-
tarchus lib.
de exilio &
lib. de Pith.
oraculis.
f Cap. 3. lib.
3. de usu
part.
 Disons plus, le Monde selon Philon

DISCOURS

a Lib. de *οὐρανῶν.* **a** L'ui est vne plante qui produict de toutes sortes de fruiets, & qui a toutes choses comme branches, ou dépendances, *οὐτὸν παμφοροτάτων, οὐτὸν παντὸς ὄντος τροφὴν καὶ ματῆν.* L'Homme pareillement est vne plante qui ne produict pas seulement toutes espèces de fruiets, mais aussi pour l'usage & nourriture duquel, toutes plantes sont produictes par la nature.

b Apud Plu. *arch. lib. de* *Stoic. cetrad.* *c Lib. 1. de* *sem.* **b** Si quelqu'un dit que toutes ces choses ne sont qu'allegories, ou ressemblances metaphoriques, & qu'il n'y a rien en l'Homme qui puisse estre appelé vrayement plante: Je répons avec Chrysi-
d Cap. 4. **c** pus^b & Galien, ^c que l'enfant est nourry dans la matrice de la mere, comme la plante dans la terre, *τὸ βρέφος ἐν τῇ γαστρὶ φύσεται*

e Leg. Arif. *cap. 4. lib. 2.* *de gener. an.* **e** *ἴσως ἢ καὶ ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ,* & qu'il n'y a aucune difference entre-eux, pour ce regard. La plante prouient de semence jettée en terre. L'enfant est formé & engendré de semence en la matrice comparée cy

deuât ^d à l'élément de la terre. La plante est attachée à la terre par sa racine, d'où encore elle tire sa nourriture. L'enfant est inseré à la matrice, par le moyen ^e des venes & arteres qui trauersent l'arriere

faiz, & de la vene ombilicale qui luy porte la nourriture. En la plante toutes les racines aboutissent en vn mesme tronc. Toutes les venes de l'enfant hors le principe de la mere, s'vnissent & se terminent au foye, nommé par Hippocrate *ῥιζωσις* *a Lib. de alimento* *ἡ φλέγων*; les racines des arteres au cœur, les racines des nerfs à la moële de l'espine, diuisez puis apres en plusieurs rameaux, jusques aux dernieres branches *b ἀρχὴ ἑκάστην βλαστῶν.* *b Galen. in c. cit. & cap. 1. lib. 2. de corp. pharm. loc.*

Si nous voulons diligemment examiner l'origine & le progres de la vene caue, nous jugerons qu'elle merite le nom d'arbre, aussi bien que le Chesne ou le Cyprés. Elle a ses racines dás le foye, à la sortie duquel elle est diuisée en deux bras, l'vn porté vers les reins le long de l'espine, pour peupler de plusieurs rameaux les parties inferieures; l'autre vers le cœur & la teste, ramifié en plusieurs branches grâdes & petites, pour la nourriture des parties superieures. Mais entre autres, passant par le diaphragme, elle jette sur ceste membrane comme sur vne toile ou parchemin, deux rejettons ou petits arbrisseaux, si bien figurez d'vne

part & d'autre, qu'un peintre excellent ne sçauroit mieux imiter la nature, qu'elle fest en cela imitée elle mesme: Et est chose digne d'admiratiō, que ceste vene

caue outre qu'elle nous represente la nature des plantes, faict office d'arrouser, & comme vne rigole & canal plein de sang, humecte & nourrit les parties du corps, muscles, membranes, tendons, ligaments, & autres qui sont les ayres & les parterres du jardin.

Il ne seroit pas besoin d'exagerer davantage ceste matiere assez fecondé d'elle mesme, mais pour leuer tout scrupule, nous déclarerons encor que toutes les parties des plantes separément, sont spécifiées dans le petit Monde. Nous auons les racines des nerfs, des venes, des cheueux, des dents, de la langue. Nous disons le tronc de l'artere & de la vene caue. Les bras sont les branches de ceste plante renuersée & justement les pouuons nous ainsi nommer, puis que Virgile parlant des arbres, leur attribue *ramos & brachia*. Ioint que la hergne est vne maladie ainsi dite du mot Grec *ῥαμη*, qui signifie rameau. Les Latins disent *ramex, a ramo,*

d'autant que ce qui descent en la poche-
te, soit partie du peritoine, de la coiffe, de
l'intestin, ou autre substâce, semble estre
vne branche qui s'estend iusques en ceste
partie. La peau est comme^a l'écorce, la
semence est semblable à la graine, quoy
que particulieremēt les graines des plan-
tes y soient figurées distinctement, com-
me nous dirōs cy apres. Et tout ainsi, dit
Plutarque,^b que les bōs jardiniers fichēt
des paux *χάλασας*, auprès des ieunes plan-
tes, pour les tenir droictes: aussi les sages
maistres plantent de bons preceptes &
aduertissemēt à l'entour des ieunes gēt,
afin que leurs meurs se dresēt à la vertu.
Pour confirmer dauantage ceste ana-
logie, tout ainsi que les parties & pro-
prietez des plantes, sont en vsage dans le
petit Monde; ainsi voyons nous que ce
qui conuient à l'homme particulieremēt
& de premier droict est attribué aux plā-
tes. Nous disons les yeux des bourgeons,
oculos germinum. Pline^c appelle les racines
les pieds des arbres, au contraire d'Ari-
stote^d qui les nomme la teste & la bou-
che, *στόμα καὶ κεφάλαιον*; A raison, que par ceste
partie elles tirent leur nourriture de la

^a Sic Lucre-
tius & M.
Varro cor-
pus corticem
anime non-
cuparunt.

^b Lib. de li-
ber. educ.

^c Cap. 24. lib.

^d 17.

^e Cap. 10. lib.

4. de part. a-

nimal. cap. 4.

lib. 2. de ani-

ma.

DISCOURS

terre. Joint que nous remarquons en quelques especes vne forme de teste, soit au bas vers la racine cōme à la squille, au lis, au saffran; ou au coupeau de la tige comme au pauot. Nous disons la ceruelle de la palme *ἐγκέφαλον τ' ροίνικου*, les ongles de la rose *rosarum ungues*. Le milieu de la pomme est appelé par les Latins *Umbilicus* le nombril; comme au tronc des arbres, la partie qui est au milieu est nommée *cor ou matrix*, le cœur ou la matrice. Dedās certains bois ainsi que dans les os nous trouuons de la moëlle, comme il appert au sureau & à la ferule. Noz cheueux y sont representez en plusieurs manieres, car nous en voyons quelques vnes, comme la goutte de lin, *cassatham* du tout semblables à des cheueux: Et que quelques autres à raison de leurs figures, sont nommées capillaires, *capillares herbae*. Elles ont aussi leur salie & leurs larmes, *saluam*, & *lacrymas*. De sorte que nous pouuons dire avec Pline, qu'il y a entre les parties des plantes, la peau, le sang, la char, les nerfs, les venes & les os avec leurs moëlles: *cutis, sanguis, caro, nerui, venæ, ossa, medullæ.*

Leg. Plin.
arch. lib. de
præcept. san.
Theophr. ca.
2. lib. 2.
hist. plant.
Xenoph.
arab. β. Ga.
len. lib. 8. de
simpl. medic.
facult.

Outre la proportion qui est entre leurs parties, elles empruntēt encor les noms des indispositions de l'Homme. La faim & la crudité les trauaillent *laborant fame & cruditate* dit ^a Pline. Quelques arbres, ^a *Cap. 24. lib. 27.* comme ceux qui portent raisine sont malades d'abondance de gresse, & de nourriture. Elles sont sujettes aux vers, à la peste, à la galle, & bien souuent les douleurs de nerfs les affligent comme les hommes, *vt homini nervorum cruciatus, sic & arbori.*

Specifions maintenāt les plantes & les arbres du petit Monde. Aristophane ^b nomme la partie secrette de la femme ^b *Apud Athenienses* ortie, à raison qu'elle brusle les ^b ieunes hommes, comme l'ortie les mains ^b de ceux qui la touchent. Pindare ^c nomme le poil qui croist en ceste mesme partie, ^c *μελιθεα ποίαν* herbe douce & agreable. Les orifices des veines de la matrice sont semblables à l'herbe nommée *Cymbalaria* écuelles, & à raison de ceste ressemblance elles ont vn mesme nom ^d entre les ^d Grecs. Salomon ^e compare l'hōme vieil ^e à vn amandier, & les os des jambes, sont ^e nommez roseaux, *canna & arundines*, par

DISCOURS

les Medecins. Mais n'est-ce pas vn fait qui
passe toute admiration, que quelques
plantes s'engendrent naturellement de-
dans l'Homme, en la mesme maniere
qu'elles se voyent au grand Monde: cō-
me il appert par l'exemple d'vn certain,
qui apres vne longue retention d'vrine,

■ Apud Plu-
tar. h. quest.
9. lib. 8. sim-
pos.

jetta par la verge vn tuyau d'orge avec
ses nœuds, ^a κριθίνω κλάμιλω γόνατα ἔχουσαν. Les
fleurs des femmes rapportent entiere-
ment aux fleurs des plantes, consideré
qu'elles precedent le fruit en elles com-
me aux plantes: estant l'enfant vn fruit
exquis qui surpasse en beauté tous les au-
tres fruits du grad mōde. Quelques Me-
decins appellēt la tumeur ditte crisipele
vne rose *rosam*. Nous auons vne espece
de petite verue nommée *θύμιον thim*;
par ce qu'elle rapporte aux petits bou-
tons qui croissent au coupeau du thim.

Aux jointures des pieds & des mains,
se trouuent de petits os nommez sesa-
moides, d'autant qu'ils rapportent à la
graine du sesame. Dans les intestins s'en-
gendre vne espece de vers, qui ressem-
blent à la semence de courges. Au mal
nommé *herpes miliaris* se forment de pe-

vites pustules, ou éleueures cōme grains de mil. Outre que nous auons vne espece de sueur ditte *miliaris sudor*, par ce qu'elle nous represente ceste mesme graine.

Pour le regard des fruiçts, nature nous en a departy avec vne pareille liberalité, comme au grand Monde; pour preuue dequoy nous en produirons quelques especes. Les pommes desquelles nous recognoissons plusieurs differences, sont rapportées dans les jardins du petit Monde par diuerses parties du corps. Les jouës sont dittes par les Grecs *μήλα* pommes, par ce qu'elles sont esleuées en rondeur, & souuent avec quelque trait de vermillon à la façon d'une pōme. Aristophane appelle ainsi les mamelles, pour la ressemblance qui est entre le fruiçt & ceste partie; à laquelle il semble que Pindare ayt eu égard, quand il appelle la mamelle, *δ'μραν* verdelette, comme fil parloit d'une pomme non encor paruenue à sa maturité. Car telles sont les mamelles des jeunes filles, lors qu'elles com-

mencent à pousser ^a *σπαράει, & κωμίζειν*, au quel tēps, dit Aristote, ^b elles ont besoin d'une soigneuse garde, *φυλακῆς δεοῦ*, com-

^a Leg. Hipocr. lib. Epi-dem.
^b Cap. 1. lib. 7. nat. hist.

210830

Bas
1276
Nov

me l'on donne ordre aux pommes, de
 peur des larrons. Le vieil Poëte^a Accius
 compare encore à ce fruiët, les esprits des
 hommes, *quod in pomis est*, dit-il, *itidem esse*
 aiunt in ingenijs, & les Medecins^b nōment
 ainsi vne maladie qui suruient à l'œil.
 Mais nous n'aurions iamais fait si nous
 voulions expliquer le tout exactement.
 Au bout de la mamelle se void vne ceri-
 se vermeille, qui pour estre plus belle que
 le fruiët mesme, feroit honte à la nature
 n'estoit quelle est aussi de sa façon. Les
 reins portent la vraye figure d'un faveol,
 dit autrement poix d'outre mer. Les tes-
 ticules ressemblent tellement aux oli-
 ues, qu'une espee d'oliue porte le nom
 de testicule *oliva d'oxyis*. Plutarque^c com-
 pare les truffes *truffas* aux glandes escruel-
 les & autres tumeurs scrophuleuses. *Qui-*
busdam sunt tubera, dit Pline, *d sicut in carne*
glandia. Aristophane^e sous ce mot *ἐπέει-*
ον des pois chiche, entend la partie honteuse
 de l'homme, selon l'interpretation du
 Scholiaste. Bref nous auons la grenade
malum granatum, la pomme de pin, le
 gland, les amandes *amygdalas*, les meures,
 les figues *κυπάρις*, les febues *ρυβίος*, des
 oygnons,

^a Apud
 Gell. cap. 2.
 lib. 13.

^b Leg. Actua-
 rius cap. 7.
 lib. 2. de di-
 gnos. affect.

^c Sympos. lib.
 4. quest. 2.

^d Cap. 38. lib.
 16. n. hist.

^e In Acharn.
 & in Ranis.

oygnons, des lentilles, des raisins *Vueam membranam, Vuulam*, & autres especes qui seroient de trop longue deduction.

Au surplus, nature imprime quelques-fois plusieurs fruiçts en l'hōme, par voye oblique, quand les enfans au ventre de leur mere, sont marquez par la force de l'imaginatiue, les vns d'une fraise, les autres d'une framboise, d'un raisin, d'une poire, d'un abricot, ou choses semblables. Parquoy il me semble que ce seroit manquer de iugement, que de nier cest article; eu égard qu'oculairement nous y recognoissons tant d'especes; outre que toute la nature des plantes & tous fruiçts en general, nous sont figurez par l'enfant, estant au ventre & lieu genital de la mere, ainsi est-il comparé par Ciceron *a arborum baccis, terræque frugibus*. De ^{a Lib. de senect.} maniere que nous pouuons dire, que l'homme sans se transporter aux Indes, à la Chine & autres terres estrangeres, mais considerant ches soy l'excellence de sa nature, peut voir & cognoistre toutes fortes de simples, veu qu'il les contient miraculeusement dans son inuentaire.

Nec te quasi ueris extra.

EN L'HOMME SONT TOUS LES animaux. Tous ont esté creéz pour son usage. Il a tout ce que la nature leur a distribué particulièrement, armes, remedes & autres necessitez. Exemples de plusieurs bestes représentées dans le petit Monde.

CHAPITRE XVII.

LA SUIVANTE du present discours, nous oblige à traiter icy de la nature des bestes, entre lesquelles il y a vne si grande diuersité d'especes, que c'est chose presque qui surpasse toute apprehension, qu'elles puissent trouuer lieu dans cest épitome. Nous monstrerōs neantmoins que toutes y sont distinctement comprises avec autant d'ornement & de parade, qu'elles en peuuent auoir, en l'estre de leur premiere nature: Car ie ne vois point de raison, pourquoy les plantes, les metaux, les pluies, les gresles, & autres mixtes parfaicts ou imparfaicts, auroient esté logez au large dans ce petit Monde, pour n'estre laissé aucun lieu aux bestes, qui ont plus de rapport & d'affinité avec l'Homme, & le Monde, que toute autre substance contenuë sous

le Ciel de la Lune.

Premieremēt donc; entant que l'Homme; ainsi que les bestes, a ame sensitiue; avec mesmes puissances & facultez; Et le corps pareillement composé des quatre éléments; il doit estre tenu comme vne representation de leur nature. Il a le sentiment; le mouuement; la nourriture; l'accroissement: Que trouuons-nous plus aux animaux priuez du benefice de la raison?

En apres Dieu a donné à l'Homme cest auantage, d'estre Seigneur & maistre par dessus tous animaux; Il leur commande; il les dompte, il en dispose comme il luy plaist, & les reduict du tout à son seruice. Et partant nous soustenons à bon droict quil les a tous, puis qu'ils sont ainsi sous son pouuoir, & que les plus farouches sont contraincts de se sous-mettre à son obeissance: Les vns sont destinez pour son viure, & sujets de subuenir au luxe de sa table. Les autres pour son seruice, sont employez au labeur & à la voicture; & tous presque luy aydent de remedes pour le secourir en ses maladies, lesquelles estant en grand nombre, requierent

DISCOURS

vne grande varieté de medicamēts, quil
 tire non seulement des plantes & des
 mineraux, mais encor des animaux re-
 cherchez pour ceste occasion, & aux re-
 gions estrangeres, & en l'air entre les
 oyseaux, voire iusques aux abyssmes de
 la mer. Le pied d'Elant ou asne sauvage
 luy est vn remede pour l'épilepsie. Pour
 la squinancie, les hyrondelles en poul-
 dre. Pour les furieuses douleurs des dēts,
 l'épinoche de la torpille, & la dépouille
 de couleuvre. Pour plusieurs maladies
 de l'œil, le fiel de perdrix, d'anguille &
 autres. Les testicules de bieuere pour les
 nerfs. Les dents d'éléphant, les cornes de
 cerf & de licorne, pour fortifier le cœur,
 & contre les vers. La cher de vipere, con-
 tre la lepre, & toute maladie pestilente.
 Contre l'ulcere des poulmons, le poul-
 mon de regnard. Pour les maladies de
 fièvre hectique, la chair de tortue & de
 limaçons. Les dents de sanglier, & nerfs
 de torreau, pour guarir de la pleuresie. Le
 bouyau de loup pour la colique. Le sang
 de bouc, & de lieure pour rompre le cal-
 cul des reins. Les cantharides, pour faire
 yriner. La peau de lieure brulée, & mise

en poudre, pour guarir les mules des talons, remede vſite & familier en la Gothie :^a & infinis autres que j'obmers pour a *Leg. Olauo*
briuereté: En quoy il appert, que tous ſont *magn.*
produicts par la nature à cauſe del'homme, à fin qu'il en vſe, ſoit à ſa neceſſité, ſoit pour ſon plaisir. *omnino sup abno*

Si nous voulés paſſer outre, nouſtrouuerons qu'ils ſont obligez à luy payer, pour rente & redevance ſeigneuriale, tout ce qu'il juge luy eſtre neceſſaire, pour ſon entretien d'armes, d'habillemens, parures & ornemens, aux depends meſme de leur propre peau. Chaqu'un ſçait, que du temps des premiers ſiecles, les hommes eſtoient armez, non de fer ou d'acier, comme maintenant, mais du cuit, & des dépoilles des beſtes, ainſi qu'il appert par le mot de cuiraffe, qui nous eſt reſté pour marque de ceſte antiquité. Leurs boucliers eſtoient de meſme matiere, comme de preſent nous en voyons de ſemblables; Mais principalement de cuir de bœuf, à raiſon de quoy les Grecs nommoient vne targe *boellu*, & les Latins *ſcutum*, du mot Grec *Cuir* qui ſignifie cuir. De là l'épithete de Mars en

a Il. p.

anno. 201 a
b Apud Plu-
tarch. lib. de
fortun.

Homere, *αἰσχροκόπος* coupeur de cuirs. Si
 son objet que l'homme est mis au mô-
 de nud, sans defenses, destitué de toutes
 armes, *ἀσπαστος* & qu'il est en cela
 inférieur aux bestes brutes, gratifiées de
 vestemens & d'armes naturelles. Je res-
 ponds que comme l'œil doit être priué
 de toute couleur pour recevoir les es-
 pes de toutes couleurs, par le moyen de la
 lumière. L'homme ny plus ny moins,
 pour être capable d'avoir toutes sortes
 d'armes & d'habillemens, & en meilleu-
 re forme que ceux des bestes, a esté na-
 turellement priué de toute armure & de
 vestemens, d'autant que par le moyen de
 la raison, qui est le supplement de toutes
 choses, il se faconne des armes de toutes
 sortes, d'une plus de beauté & d'artifice
 sans comparaison, que si en auoit quel-
 ques vnes; du pur don de la nature. Elle
 a donné au taureau la corne pour sa def-
 fence, le pied au cheval, la dent au lyon,
 & au sanglier, à lours la force & l'agilité
 de la patte, aux poissons les epinoches.
 A l'homme rié de tout cela: Mais au lieu
 de toutes armes, *ἀσπίς ἀσπίδος ἀσπίδος*, dit A-
 natreon, au lieu d'ye de cornes, de dents,

de pates, d'epinoches qui l'eussent rendu monstrueux & ridicule, il a le jugement & la raison, qui sont les instruments de l'ame, & les deux mains, qui sont les organes de la raison, propres pour forger non des armes seulement, mais des tempestes, des tonnerres, des éclairs assez puissants pour ruiner les armes bestiales, & détruire toute la nature des animaux.

La mesme raison est pour le regard des vestemens. Car l'Homme eñtre nud au monde, cōme vne poure & chetive creature, non toute fois qu'il soit abandonné de la nature, mais par ce que elle luy seroit en cela superflue, veu qu'il a la raison & la prudēce, desquelles il doit recevoir toutes commoditez aux despens des animaux. Les laines, les foyes, le poil, les plumes, les peaux, les écailles, sont mises en œuvre par son industrie, & en fait vne parade bien souuent superflue, qui fait mespriser tout ce qui peut estre de plus exquis entre les bestes. Le Paon animal amoureux de sa beauté, ainsi est il décrit par Aristote, ^a *πρόμαλλον ζῷον*. Plin^b dit *gloriosum animal*, a til rien digne de stre comparé à noz toiles & draps d'or; à noz ve-

^a Cap. 2. lib
1. hist. anim.
^b Cap. 20.
lib. 10. na.
hist.

loux plains, raz, rayez, à ramages, à fond de satin, à noz damas, peluches, panes de foye & autres telles estoffes, enrichies outre l'exelence de l'ouvrage, du noble & ingenieux artifice de la teinture.

En vn mot, tous les dons & graces particulieres, que la nature à donné aux bestes separément, se rencontrent generalement en l'Homme, sans aucune exception. Entre les animaux quelques vns vivent en l'air comme les oyseaux: Quelques autres en l'eau comme les Poissons: En terre plusieurs autres especes. L'homme encôre qu'il ayt la terre pour sa demeure ordinaire, sans partage neâtmoins jouit de tous les éléments, comme nous auons ja dit. Chaque beste est née, ou à la compagnie, ou à la solitude: l'Homme s'accommode à l'vne & à l'autre. Les bestes entrent en chaleur & engendrent en certain tēps de l'année: L'Homme pour cela n'a point de temps prefix, toutes saisons lay sont propres pour la generatiō, par ce que la nature se plaist à la production d'vn si noble animal, cōme si multipliant en ceste espece qui cōtient tout, elle multiplioit en tout le reste. Entre les

animaux, nous voyons les vns obseruer
 ceste regle naturelle estroitement, de ne
 produire iamais qu'un à la fois, les autres
 peu ou plusieurs, L'Homme qui partici-
 pe du naturel de tous, peut n'engendrer
 qu'un à la fois, ou peu, ou beaucoup.

ὁ δ' ἄνθρωπος ἐπιμαφοτερεῖ ἐν πᾶσι τοῖς γένεσι. καὶ ὁ μω-
 νοτοκεῖ, καὶ πολυτοκεῖ, καὶ ὀλιγοτοκεῖ, dit ^a Aristote.

Les yeux en chaque genre des animaux
 sont semblables, *in suo cuique genere simi-*
les, dit Pline. ^b En l'Homme ils sont gran-

dement diuers & differents. *In homine nu-*
merosissima varietatis & differentia. ^c En

chaque especé entre les bestes, il n'y a
 qu'une sorte de voix: En l'Homme toutes,

& n'y a chant ou ramage d'oyseau qu'il
 ne puisse contrefaire. Quelques animaux

sont venimeux de tout le corps, comme
 le crapaut, quelques autres en vne partie

seulement, comme la vipere: Il a pleu à la
 nature d'exercer le semblable en la natu-

re de l'Homme, & engendrer du venin
 en tout le corps de quelques vns, & aux

yeux de quelques autres afin qu'il ny
 eust rien de mal au reste du monde, qui

ne fust pareillement en l'homme *ne quid*
usquam mali esset, quod in homine non esset,

a Cap. 2. lib. 7. nat. hist. leg. Gell. cap. 4. lib. 9. dit le mesme Plin. ^a Entre les animaux, il y a vne certaine nourriture dediee à chaque espee: L'Homme seul se nourrit de toutes sortes de viandes *ῥῶν ὀρίων πρῶτον*.

b Lib. de brutorum so. *λεβία*. dit ^b Plutarque. Il semble que les bestes, ne soient sujettees qu'à certaines maladies, comme le chien à la rage & à la colique; les brebis, au farcin & à la rongne; le pourceau à la lepre, & que nature par mesme moyen ne leur ayt enseigné que certains remedes, vn ou peu plus à chaque espee: Pour exemple au cerf le dictam, au chien le gramen, à la huppe l'adanthum, aux hirondelles l'éclair, aux couleuvres le fenouil, à la tortue le bugle, à la belette la rue, à la cigogne noire l'usage du clistere, à lours l'Aron sauvage. L'Homme est affligé de toutes sortes de maladies, & pour recompence la raison luy a donné toutes sortes de medicamens. De maniere que sa prudence luy est comme vne boutique garnie de tous les simples, drogues & compositions du monde: C'est vn arsenal *ἄρον*, dit Philon ^d Juif ou sont disposées par ordre toutes sortes d'armes & instrumens de guerre, c'est vn magasin plain de toutes

c De his leg. lib. 2. de nat. deor. Arist. cap. 6. lib. 9. hist. an. Plin. cap. 27. lib. 3. Plin. or. ab. lib. terre. stria in an. de p. p. lib. 2. de brut. so. sol. stia. *Ælian. cap. 49. lib. 4. Solin. cap. 41.*

d Lib. de somn.

fortes d'habillements: C'est elle qui en a
 fourny les François de mille façons, trop
 curieux depuis quarante ans. Bref com-
 me le couteau de Delphes estoit employé
 à diuers ouurages & offices *εναποσπόδα, a Apud A-*
 ainsi ceste puissance ou faculté de l'âme *rist. cap. 12*
 sert à l'inuention & recouurement, non *lib. 1. polit.*
 d'une chose seule, mais de tout ce qui est
 nécessaire à l'excelléce de l'Homme. De
 maniere que nous pouuons dire avec Ci-
 ceron, ^b qu'il n'y a rien, non seulement *b Lib. 1. de le-*
 en l'homme, mais au monde plus diuin *gibus.*
 que la raison, *nihil in vniuerso caelo ratione*
diuinus, & avec vn autre, ^c qu'il n'y a rien *c Joannes*
 en la terre de diuin que l'homme, & rien *Pietus.*
 de diuin en l'homme que l'intellect. *Nihil*
in terra diuinum præter hominem. Nihil in ho-
mine diuinum præter mētem. Mais c'est assez
 discouru des animaux en general, entrés
 maintenant en vne recherche plus exacte
 des especes, deduisant comme elles sont
 contenües dans le petit Monde.
 Toutes les especes des animaux, pour
 exemple l'Elephant, le lyon, le taureau
 sont représentées en l'Homme, ou par imi-
 tation, quand nous les imitons en leur
 naturel, façons & conditions. Ou par res-

DISCOURS

semblance, qu'ad selon la figure ou quelques notables proprietéz, vne partie du corps rapporte à telle, ou à telle espece. Ou à raison qu'ellesy sont actuellement, & en la mesme maniere qu'en l'vniuers.

Nous expliquerons le tout par ordre.

L'Ames raisonnable qui a les autres âmes en la puissance, bien souuent au lieu de se maintenir à ce qui est de son propre, se laisse emporter aux vitieuses inclinations de l'âme sensitiue & materielle, ainsi qu'un maistre Pilot qui faute de conduire, liure son vaisseau à la mercy du vêt & de la tempeste: Et par ce moyen l'homme deuiet brutal, & est fait participant du naturel & conditions des bestes. Clairement cela nous est demonsté par Plotin.

a Cap. 8. lib. 2. *Ennead. 3.* *Ennead. 3.* L'Homme (dit-il) qui est le milieu entre Dieu & les bestes brutes, *ἐν μέσῳ θεῶν καὶ θηρίων*, se range à l'un ou à l'autre party, & par ce moyen aucuns se rendent semblables à Dieu, aucuns semblables aux bestes *ἢ ἡμῶν ἢ τοῦ ἑτέρου, οἱ δὲ τῶ ἑτέρου*. Et ceste Philosophie semble estre tirée de la doctrine d'Aristote, qui tiét que l'Homme solitaire & éloigné de toute societé, est ou Dieu, ou beste. *ἢ θεῶν ἢ θηρίων*. Estât

b Cap. 2. lib. 2. *politic.*

necessaire puis qu'il quitte ce qui est de plus naturel à l'homme, à sçauoir la société, qu'il s'adonne à la brutalité, sil ne s'éleue à l'autre extremité qui est Dieu, pour la compagnie duquel il se feroit priué de la compagnie des hommes. Nous noterons toutefois avec ce mesme Philosophé, qu'une simple vertu, ou vne petite & legere malice, ne suffit pas pour nous rédre semblables à Dieu ou aux bestes, mais vn excez en l'une ou en l'autre. Pour nous vnir & conformer à Dieu, vne vertu éminente *ἀρετὴς ἀσπίου*, pour estre comparez aux bestes vn vice extreme, qu'il nomme *θυρωδείαν*, les autres disent *τῶν παιδῶν κτύωδείαν*, brutalité de mœurs. Hercules a esté par les Poëtes transferé entre les Dieux, d'autât que sa valeur luy a acquis vne loüange immortelle, & quil s'est ouuert le chemin dans le Ciel par le merite de ses vertus, que l'on à recognuës auoir surpassé le train commun des vertus du vulgaire. Plusieurs d'autre-part ont esté appelez bestes, comme les habitans de Candie, par S. ^c Paul, apres leur Poëte Epimenides *κατὰ θύρα* mauuaises bestes, à raison de leurs mœurs depraüées

a Cap. 1. lib. 6. Ethic. ad Eud.

b Leg. G. P. s. d. de mund. opif.

c Epist. ad Titum.

& vie extremement desordonnée. He-
 cube & ses chambrières, pour auoir esté
 par trop iniurieuses, sont dittes par Eu-
 ripide, ^a *μαίφρονοι κύνες* pernicieuses chienes.
 Achilles reprochant à Agamemnon vne
 peur & vne impudence outre mesure,
 luy attribue des yeux de chien & vn
 cœur de cerf ^b *κυνὸ ὄμμα καὶ κερδιὸν ἔλεος*
 Les Poëtes feignent que les compagnons
 d'Ulisses, furent changez en pourceaux
 par le bruuage de Circé, pour signifier,
 qu'eux qui auparauant festoient mon-
 strez sobres & temperents, apres auoir
 gousté du plaisir, se veautrerent dans la
 fange de la volupté, comme pourceaux.
 L'Empereur Tibere, au rapport de Sue-
 tone, ^c & de Iulien ^d l'Apostat, fut nom-
 mé vieil bouc, *vetulus hircus*, ^e *σάτυρος γέρων*,
 par ce qu'ainsi qu'un vieil bouc, il s'aban-
 donna sur ses vieuxs ans, à la paillardise.
 Si nous voulons allegoriser sur les fa-
 bles des Centaures (cōme de verité, tel-
 les fictions ne doiuent estre prises litera-
 lement, veu quelle ne seroient en ceste
 façon que contés de vieilles) Par ceste
 nature my-partie d'homme & de che-
 ual, nous deuons entendre la grande &

débordée lubricité des hommes voluptueux, qui imitent la desreglée concupiscence du cheual, auquel ce vice est principalement attribué dans les sainctes lettres; comme il appert par ce sainct conseil du Prophete: Prenez garde, dit-il, ^a que ne soyez faitz comme le cheual & le mulet *nolite fieri sicut equus & mulus.* ^{a Psalm. 32. leg. D. Basil. lib. de vera virginit.} C'est pourquoy les Grecs approprioient ce mot, *ἰππόπορον*, aux femmes publiques, qui se prostituent au plus offrant, & à la façon des juments, s'abandonnēt à toute infamie. Et cest autre verbe, ^b *ἰππομάχον*, ^{b Leg. Aristot. cap. 18. lib. 6. hist. anim.} estre cōme enragé de desirs voluptueux. Vulgairement en nostre langue l'on vse de termes semblables, qui declarent par la vilennie du cheual, la lubricité del'hōme. Clement Alexandrin compare les gourmans au Merlus, poisson selon Aristote, au recit d'Athenée, qui a le cœur dans le ventre; contre l'ordre obserué au reste de la nature. Communement nous appellōs ceux-là *Anseres*, qui sont pleins d'iniures & de menaces, hors de pouuoir neantmoins d'apporter aucune nuisance, ^c *qui clamare tantum possunt non etiam nocere.* ^{c Leg. Cicero. or. pro Rosc.} Ceux-là sont semblables aux re-

DISCOURS

^a *Pyth. od. 2.* gnards, *ελαττεινων ικελοι*, a dit Pindare, qui font cauteleux & entendus à tromper les autres, cōparez encores ^b au poulpe, parce que pour se sauuer, que l'on ne les cognoisse, ils changent de couleur, c'est à dire de mœurs, cōme de robe: Nous appellons lions, ceux qui ont le cœur genereux, & croy certainement que toutes les mutations de la Poësie, doiuent estre ainsi interpretées, ensemble la palingenie de Pythagoras. Nous pouuons rapporter icy les galenteries de deux parasites, l'vn en ^c Antiphanes, qui imitoit la sauterelle, l'autre en Aristophon qui cōtrefaisoit, pour la repue franche, la grenouille, le merle, la grue, la cigale & autres choses. Parmenon (dit Plutarque) ^d imitoit la voix du pourceau à perfection, dont le prouerbe nous est demeuré *nihil ad Parmenonis suem*, ce n'est rien à cōparaïson du pourceau de Parmenon. Nous voyons aucuns (dit Aristote) ^e cōtrefaire la voix des cheuaux, des grenouilles, de la grue, du rouffignol & presque de tous autres animaux, *ὁ γὰρ μίμου- κήνους καὶ ἵππων φωνὰς καὶ βαβάχων, καὶ ἀηδόνων, καὶ μελέντων καὶ τῶν ἄλλων ζώων χέειν ἀπάκτων.* La raison est,

^b *Apud Plu-
tarch. de cau-
sis natur. q.
19.*

^c *Apud A-
then. lib. 6.
dispos.*

^d *Cap. 2. lib.
5. sympos.
lib. de Petar.
auscult.*

^e *Lib. de au-
dibilib.*

est, que la faculté d'imiter toutes choses, est inserée en l'Homme dès son enfance τὸ μιμεῖσθαι σύμφυτον τοῖς ἀνθρώποις ἐκ παιδῶν ἔστι, dit le mesme^a Philosophe, qui en autre lieu ^{a Cap. 4. lib.} encore le nomme ^{b μμητικώτατον τῶν ζώων, le} ^{de poetic.} plus propre de tous les animaux, à imiter ^{b Probl. 6.} & contrefaire toutes choses. ^{sect. 30.}

Quant aux parties du corps, qui ressemblent de forme, ou de substance à certains animaux; nous en auons qui les representent totalement, nature sestant contentée en quelques autres, d'en exprimer seulement vne parcelle, comme la teste: La moële de l'espine semble du tout rapporter à vn serpent, estant longue, rōde, & de figure oblique, tout ainsi que quand cest animal se traine par ondes dessus la terre: Hippocrate^c la nomme ἰδυσκόλιον ῥάχιν. Salomon^d *argenteum funem*, corde d'argent. Mais ce qui montre dauantage l'affinité de ces deux, est que le serpent s'engēdre de ceste partie apres la mort, selon l'opinion des plus doctes, donnée sur celuy que l'on trouua sur le corps de^e Cleomenes. Le serpent qui fut trouué dans le sepulchre de Charles Martel estoit engēdré de ceste matiere: Sous

^{c Lib. de artic. leg. Galen: lib. de dissect. vuln. d Ecclesiast. cap. 12.}
^{e Leg. Plutarch. in Cleomen. Plin. ca. 66. lib. 10. n. hist. Cuius lib. 15. Metamorph. P. Emil. in Chilperico.}

la langue principalement des enfans, sur-
 uient quelquesfois vne tumeur avec in-
 flammation, semblable à vne grenoüille,
 ainsi furnommée pour ceste occasion,
rana ou *ranunculus*, *καβάχιον*. Au derriere
 du cerueau sont deux epiphyses, comme
 deux vers, dictes *vermiformes processus*,
ἐπιφύσεις σκωληκοειδής; outre q̄ tels animaux
 nous sont encore representez par les in-
 testins. Les vers, dit Theon,^a sont sem-
 blables aux boyaux, estants longs, e-
 stroictz, & cachez au profond de la terre,
 comme dās le corps les intestins, *ἐπιμήρεις*
ὄντες, καὶ ὅτι ἐν βάρει τῆς γῆς εἰσὶν ὅσπερ ἔντεα. Pour
 raison dequoy, les vers ont esté nom-
 mez, les intestins de la terre, *ἐντεα γῆς*,
 par Mimnermus^b & Aratus, deux Poëtes
 Grecs. L'excreffence de chair qui naist
 dans le conduit du nez, est appellé poul-
 pe *polypus*, à cause que de substance & de
 conditions ils conuiennent ensemble,
ἀπὸ τῆς θαλαπῆς πολύποδος ἐμμερείας, dit Paul
 d'Ægine.^c Au bas de l'os sacré nous auōs
 le bec de coucou, *rostrum cuculi*, *κόκυγα*. Au
 paleron de l'épaule, le bec de corbeau,
rostrum corui, *ἀπόρουσιν κορακοειδῆ*. En l'œil la
 teste de mouche, *μυοκέφαλον*, quand la mē-

^a Schol. in
 Arati Pha-
 nom.

^b Leg. Arist.
 cap. 4 lib. de
 com. animal.
 motu. Athen.
 lib. dipnoso-
 ph.

^c Cap. 25. lib.
 6. leg. Gal.
 cap. 3. lib. 5.
 de comp.
 pharm. loc.

brâne rhagoide, faicte comme vn grain de raifin, passant vn peu au trauers de la cornée rompue, represente la teste d'vne mouche.

Ce qui ensuit sera trouué beaucoup plus estrange, quil y a en l'Homme des animaux viuants, & en la mesme maniere qu'en l'vniuers. ^a L'histoire d'Alcippe est assez cogneue, qui engendra vn elephant, & de ceste seruante qui eut pour enfant vn serpent, au commencement de la guerre Marfique. Du regne de l'Empereur Claudius nasquit vn hippocentaure en Theffalie, que Pline témoigne auoir veu. Nous auons assez d'autres exemples de femmes qui ont porté des oyseaux, des rats, des taupes, & autres prodiges. L'on trouua en la Hongrie, il y a enuiron cinquante ans, dans le corps de plusieurs hommes ouuers, apres estre decedez de maladies estranges, des loutres, & des lesars; Pour confirmer ce que l'on dit d'vn certain Seigneur, qui nagueres rendit vn lesart par les vrines. Rondelet tesmoigne auoir entédu qu'vne certaine femme auoit jetté quelque chose semblable à vn lieure. Argentarius a esté

m ij

*a De his leg.
Plin. cap. 3.
lib. 7. n. hist.
Hiero. Mer-
curialis. cōsil.
85. vier^o cap.
15. lib. 3. A.
lex. Beniuen.
& Rembert.
Dodon. in me-
dic. obseru.
Holler. cap. 1.
lib. 1. de
morb. inter.
Arist. cap.
35. lib. 1. hist.
an. Rondele-
tius cap. 17.
dedig. morb.
Plutarch. in
Sylla. Act. A.
post. cap. 12.*

DISCOURS

présent quand vn dragon avec des ayles, fut rendu par les vrines d'vn malade. L'experience est ordinaire, qu'il y a des vers de plusieurs & estranges façons, qui se forment à quelques-vns dans le cerueau; à quelques autres, dans les oreilles, dans le nez, dans les intestins, dans la vessie. Plutarque témoigne^a qu'vn sien amy rendit avec grande quantité de semence, vne petite bestiole veluë, qui marchoit legeremēt avec plusieurs pieds. Vn certain jetta vn jour par le nez, vn ver semblable à vne cloporte. Vn Italien de nation qui prenoit trop souuent l'odeur de l'herbe ditte basilic, fut en fin malade d'vn scorpion engendré en son cerueau, dont il mourut. Agatharchides^b dit que ceux qui furent malades vn jour, au tour de la mer rouge, eurent d'estranges accidens, entre autres qu'il leur sortoit de petits serpents, *δεξιόντα μύκη*, qui leur mangeoient les gras des jambes, & les souris des bras. C'est chose assez cogneuë que les poux s'engendrent au corps de l'homme, de quelques excremens corrompus de la troisiéme coction. Mesme que plusieurs notables personnages sont

^a *Sympos. cap. 9. lib. 8.*

^b *Apud Plutarch. ibidē.*

decedez de telle maladie, comme Phercides, Alcman, Herodes Roy de la Judée, nommé par saint Luc, *σκοληφόρωτ* mangé de vers, Antiochus Epifanes, Acastus, Sylla, Calisthenes, & autres mentionnez dans les histoires. Je sçay que ce seroit vne vaine presumption, de vouloir en ceste façon enfermer tous les animaux dans le petit Monde, & que le lieu seroit trop petit pour les loger comme ils estoient dans l'arche, du temps du deluge: Mais aussi n'auons-nous exposé ceste maniere, que comme surabondante, pour valoir ce qu'elle pourra, considéré que sans nous arrester à cela, l'homme contient distinctement toutes les especes des bestes brutes, du merite de sa nature. Pour confirmation dequoy, nous apporterons encor la comparaison d'autres parties à autres especes, sans toutefois y obseruer aucun ordre, mais confusément & selon qu'elles se presenteront à la fantasie.

Si nous voulons ^a considerer la nature des mouches à miel, & d'autre part rechercher les facultez & puissances de l'Homme, nous trouuerons dans luy vn

*a Plutarch.
lib. de anim.
tranquil. bo-
minem com-
parat mus-
ca. Plautus
explorato-
res.*

Cap. 1. lib.
1. hist. ani-
mal.

pourtraict de ces petits animaux plus exquis que l'original mesme, encore que Dieu leur ayt donné vne admirable industrie. Aristote^a les met au nôbre des animaux qui marchent en troupe, & qui obseruent quelque forme de police. Il leur attribue vne monarchie, à raison que plusieurs obeissent & se rengent sous la conduicte & gouuernement d'vn Roy, *ειρημοναρχία*. L'Homme qui est né à la societé, amateur de police, obseruateur de ciuilité, & partant nommé par le mesme Philosophe, *πολιτικόν ζῷον*, animal politique, entretient non seulement l'estat monarchique, mais aussi toute forme de gouuernement, tant en particulier qu'en general; c'est à dire, soit que nous considerions vn corps de Republique composé de plusieurs hommes, ou l'homme en soy constitué de plusieurs parties, & de cela nous traiterons en son lieu. La mouche recueille voltigeant ça & là sur plusieurs herbes & fleurs de bõne odeur, vn suc duquel elle prepare la cire & le miel. L'Homme pareillemēt fait de plusieurs herbes, fleurs, racines, gommess, metaux, jus, & autres simples exquis, recher-

chez avec travail par tous les quantons du monde, diuerses compositions, en la pluspart desquelles entrent le miel & la cire, & quelquesfois les mouches mesmes, comme necessaires à la guarison de quelques accidents. Mais ce que dit Eudoxus^a est remarquable, qu'en Affrique, au dessus de Carthage, vn certain peuple nommé Gysanteres, a ceste habilité & industrie de faire le miel avec des fleurs, en telle abondance, de pareille vertu & qualité que celuy des abeilles. Ioint que nous voyons entre les maladies qui suruiennent aux hommes, certaines tumeurs dittes, *μελικηρίδες*, & vne sorte d'vlcere ditte, *κηρίον fauus*, à raison qu'elles rendent vne humeur semblable au miel & à la cire.

^a Apud Apollon. leg. Hieron. mercur. cap. 24. lib. 2. var. lect.

Le fourmy a ceste preuoyance de faire amas en beau temps, de ce qui luy est necessaire pour l'hyuer, de moissonner & recueillir ses commoditez, pour en jouïr à couuert & en repos, malgré l'hyuer & la froydure. Il creuse de petites cauernes en terre, où il se loge avec ses prouisions. Tout cela est peu comparé à la prudence de l'Homme, qui n'a pas soin seulement

DISCOURS

de recueillir pour l'usage, mais de semer pour recueillir. Qui ne preuoit pas seulement de l'hyuer, durant la grace & douce saison de l'esté, mais de la vieillesse, durant la chaleur de son ieune âge. Qui ne pense pas seulement pour soy particulièrement, mais pour sa famille, ses parents, ses amis, & sur tout de la posterité. Quant aux lieux de retraicte qui seruent à l'Homme, cōtre l'injure des éléments, Theagenes^a témoigne en son histoire, que les Myrmidons furent ainsi nommez anciennement, du nom Grec, *μύρμηξ* fourmy, d'autant qu'ils se retiroient dans les cauernes, à l'imitation de ce petit animal.

^a Leg. Tzetzes in Lycopbron. Casfandv.

En deux autres instances nous pouuons recognoistre les proprietéz du fourmy dans le petit Monde: La premiere est que quelquesfois suruient sur la peau, vne petite excrescence, ditte, *μύρμηξ* fourmy, par ce quelle cause vne petite pointure, comme si la partie estoit mordue d'un fourmy. L'autre est que nous auons vne espeece de poulx, nommé fourmillant *formicans pulses* *μύρμηξ* *ζων*, à raison qu'il est si petit, qu'il semble au Medecin

auoir vn fourmy sous le doigt qui touche l'artere.

Nous auons nagueres comparé le pourceau au voluptueux: Icy sans nous éloigner beaucoup de ce premier propos, nous remarquerons que quelques auteurs Grecs, comme Aristophane, qui ont recognu ie ne sçay quoy de ressemblance entre cest animal & la partie secrette de la femme, ont attribué ce mot *χοῖρ* & pourceau, à l'vn & à l'autre; tout ainsi que ces deux autres noms, *taurus*, & *vitulus* entre les Latins, ^{a τῆρ & ἰούρ & c.} a Leg. Petron. Arb. Satyr. lon les Grecs, sont employez pour signifier les parties de l'Homme. Et ce, à mon aduis, a donné fondemēt à ceste loy autrefois establie en certain pays, de n'immoler vn veau à la deesse Diane. ^{b Ne quis Diana vitulum immolaret.} b Leg. Cicer. lib. 2. de inuent. D'auantage nous renons que les écrouëlles sont dictes par les Grecs ^{c χοίραδες}, par les Latins *scrofulæ*, ^{c Leg. Paulus Æg. cap. 35. lib. 6. Aëtius tetrab. 4. serm. 3. cap. 5.} à raison qu'elles ressemblēt au pourceau, lors que passant quelque riuere à nage, il leue la teste hors de l'eau, ou par ce qu'elles multiplient fort comme cest animal; ou d'autant que le pourceau est grandement sujet à telles maladies. Ioint que la

DISCOURS

^a *Leg. Gal. lib. 3. de alim. facult. Paul. Ægin. cap. 3. lib. 7. Juvenalis. Nec distare putat humana carne suillam.* ^b *Cap. 22. lib. 1. de usu part.* chair de pourceau, ^a est de pareil goust, que celle de l'homme, & le sang, de semblable temperament.

Al. Sane. Le Singe, qui est vne ridicule representation de l'homme, *μίμημα γελῶν τῶ ἀνθρώπου,* dit Galien, ^b doit sans contredit estre mis au nombre des autres. Joint que Phomme, comme le singe, imite & contrefait parfaitement toutes choses. Au moyen dequoy Tatianus orateur, fut surnommé *simia* singe. Paul d'Ægine, Oribase, & Aëtius, les singes de Galien. Solin le singe de Pline, Macrobe le singe de Gellius, Arulenus le singe des Stoiciens.

Pour le regard de l'Aragne, animal auquel nature a donné moins de corps que d'adresse & de subtilité, outre que nous representons son artifice, par l'ouillage de noz toiles, crespes, brodures & tapisseries, nous voyons ses ouvrages naïfvement figurez ^c en l'œil de l'Homme, aux venes de la rate & aux vrines. Puis nous auons vne espece de poulx, dit le poulx de l'aragne *ἀραχνοειδὴς σφυγμῶς* par ce qu'il est petit & debile comme le mouuement de l'aragne.

c *Leg. Hipocr. lib. de nat. off. Corac. prænot. Cornel. Cels. lib. 2. cap. 8. Gal. in anatom admini- str. & in E- xegesi.* Le rossignol trouue place dans ce pe-

tit Monde, comme les autres; d'autant
 que l'Homme contrefait naïfuemēt son
 harmonie, qui est le point principal, qui
 rend ce petit oyseau recommandable en
 la nature. Nous l'imitons naturellemēt,
 quand par diuers batement de voix & fi-
 guration de bouche, ^a *φωνὴς πολλῆς καὶ σώματι* ^a *Arist. lib.*
χηματισμοῦ, nous rendons vne musique pa- *de audibilibus*
 reille à la sienne. Nous le contrefaisons
 par artifice, quand avec quelques instru-
 ments nous trompons le rossignol mes-
 me, comme Heron Alexandrin, ^b nous ^b *Lib. de spi-*
 en a enseigné la pratique. L'histoire est *ritalibus.*
 assez cogneuē de cestuy-là qui se presen-
 ta à Alexandre, pour luy faire mōstre de
 son industrie, imitant tellement le chant
 du rossignol, que ceux qui l'oyoient
 sans le veoir, croyoient fermement en-
 tendre le ramage de l'oyseau. C'est à la
 verité vn miracle, qu'en vn si petit corps
 soit vne telle voix, & vne haleine si lon-
 gue, *tanta vox c tam paruo in corpusculo, tam* ^c *Plin. cap.*
pertinax spiritus. Mais aussi est-ce chose di- ^{29. lib. 10. n.}
 gne d'estre notée, qu'un rossignol ayt ^{histor.}
 châté en la bouche de Stefichorus enco-
 res enfant. Car il semble que cest oyseau
 eust preueu qu'il deuoit estre vn diuin

DISCOURS

chantre à l'aduenir, & que par ceste submission il luy baillast par adueu comme vassal, recognoissant en general, que l'Homme contient toute la melodie du monde.

Dans les Poëtes comiques, les Parasites sont comparez aux rats & souris, d'autant que comme la vermine ils se nourrissent du pain d'autrui, d'où prenoit occasion Diogenes, de nommer reciproquement les souris, parasites. Ce Philosophe ayant vn iour plusieurs souris autour de sa table, voyez (dit-il) il n'est pas Diogenes, qui ne nourrisse des écornifleurs, ^a ἰδοὺ τὸ Διογένης τὸν εἰς τὰς φέρον. Mais pour expliquer ce point plus particulièrement, nous disons que les muscles, instrumens du mouuement volontaire, sont les vrayes souris du petit Monde, & que la ressemblance qui est entre eulx, a esté cause que telles parties du corps ont esté ainsi appellées par les Grecs ^b μῦς souris. Les Latins vsent du diminutif *musculi*, petites souris. Nous disons vulgairement la souris du bras.

Le hibou, la chauue souris & autres oyseaux qui ayment les tenebres, sont con-

a Apud Laert. in Diogene.

b Leg. Alexand. pro bl. 52. lib. 2.

fiderez en l'Homme diuersemēt: car pre-
 mieremēt, tout ainſi que ce genre d'ani-
 maux, eſt du tout au eugle en plein iour,
 & clair-voyant en l'obſcurité de la nuit.
 De meſme maniere voyons-nous quel-
 ques hommes prompts & ſubtils à com-
 prendre ce qui eſt difficile, groſſiers tou-
 tefois & du tout ſtupides à la cognoiſſan-
 ce des choſes claires & faciles delles-meſ-
 mes. Ariſtote^a dit, que l'intellect, qui eſt
 l'œil de l'âme, eſt ſemblable à ceſt oyſeau,
 pour le regard des choſes qui ſont notoi-
 res de leur nature, *τῆς ἡμετέρας ψυχῆς ὁ νῦς,*
ὡσπερ τὰ τῆς νυκτερίδων ὄμματα. Dauātage nous
 voyons quelques hommes tellement a-
 donnez à veiller la nuit, qu'ils peuuent
 juſtemēt eſtre comparez au hibou, com-
 me Cherephon^b Poëte tragique, qui à
 raiſon de ſes veilles immoderées, fut ſur-
 nommé hibou *νυκτερίς*. Mais ſans nous ar-
 reſter à ceſte reſſemblāce figurée, voyons
 nous pas pluſieurs auoir ceſte propriété,
 de voir en pleine nuit & ſans aucune lu-
 miere, comme le hibou? Cela nous eſt té-
 moigné de l'Empereur Tibere par Pline^c
 & Suetone. Cardan a eu ceſte meſme
 propriété, comme luy-meſme recite en

^a Cap. 1. lib.
2. metaph.

^b Apud Ae-
lian. et A-
theneum.

^c Leg. Plin.
cap. 37. lib. 11
in hiſt. Sue-
ton. in Tiber.
Cardan. lib.
de var.

DISCOURS

^a Guil. Co.
stelé natif
de Roüen.

ses escrits. De ce temps nous auons vn ce-
lebre personnage^a (auquel l'art de musi-
que est redeuable, pour auoir beaucoup
aydé à l'éleuer à sa splendeur estant au
seruice de noz Roys) qui a eu les esprits
de la veuë tellement subtils en sa ieunes-
se, que d'auoir leu en la plus obscure nuit
& sans lumiere, telle lettre qu'on luy eust
présentée. Toutefois nature non enco-
re contente de tout cela, nous a naiue-
ment représenté l'aile de la chauue-sou-
ris, par vne apophyse de los basilaire situé
à la base du cerueau, afin de faire mon-
stre non des proprietéz seulement, mais
aussi de quelques parties de cest oyseau,
dans le petit Monde.

Si nous desirons veoir dans cest Epi-
tome, la nature de l'Elephant, lisons ce
que les Medecins discourent de la ladre-
rie. Les Grecs ont recogneu tant d'affini-
té & d'analogie entre l'vn & l'autre, qu'ils
ont donné le nom d'Elephant à l'ani-
mal, & à la maladie, ^b τῶν πλάσσει καὶ τῶν ἐνείφ.

^b Aretæus
cap. 2. lib. de
morb. long.
leg. Aristor.
cap. 3. lib. 4.
hyst. an.

Les Arabestiennent que ce mal peruer-
tit le temperamēt de l'homme, & le faict
dégénérer au naturel de la beste. Suiuant
la doctrine des vns & des autres, & selon

ce que l'experience nous en apprêt, nous
 toucherons quelques points de leur res-
 semblance. L'Elephant surpasse en gran-
 deur tout autre animal de la terre; La Le-
 pre est la plus grande, & plus difficile à
 guarir entre les indispositions du corps
 humain, à raison dequoy, elle a esté nō-
 mée par quelques-vns, *morbis Herculeus*
 maladie d'Hercules. L'Elephāt est épou-
 ventable à veoir: Le Ladre est, sur tou-
 tes choses hideux à la veuë, comme l'E-
 lephant, *δηματωδης α τὰ πάντα, ως ο ελεφας θηριον.* ^{a Arctius}
 Le cuir de l'Elephant est rude, noir, plein ^{Ib.}
 de crasse & de vilennie: La peau du Ladre
 est rude, liuide, sordide, farineuse & plei-
 ne de profondes rugositez. Sa face est tel-
 lemēt d'ēfigurée *δσημον προσωπον.* qu'elle n'a
 presque ny trait, ny forme de visage:
 Comme si nature laissoit perdre avec les
 mœurs ce miroir de l'āme, par lequel ex-
 terieuremēt nous distinguons l'homme
 d'avec les bestes. Bref les oreilles luy
 croissent comme à l'Elephant, *τὰ ὅτα ελεφ-
 αντωδεις,* de maniere qu'il deuiet brutal,
 & de figure, & de cōditions. Si quelqu'un
 dit, que l'Elephant est vn animal parfait
 en la nature selon son espee, & partant

DISCOURS

que c'est mal jugé de le vouloir représen-
ter en l'Homme, par vne maladie qui luy
est vn accident contre nature & vne im-
perfection. Je répons que toute la na-
ture des bestes est imperfection au re-
gard de l'Homme, & qu'il est impossible
estant tellement accompli, de représen-
ter la nature de certains animaux, sans
relascher quelque chose de sa perfection.
Ioint que cela tourne à l'augmentation
de sa gloire, que les perfections du Mon-
de soient figurées par les imperfections
de l'Homme.

B
1551

Le bouc & la cheure nous sont figurez,
tant par ceste partie de l'oreille, ditte par
les Grecs *τερυ* & bouc, que par le poulx
de la cheure, nommé *δορυδιζων*, par ce qu'il
cōtrefait le saut de cest animal. Dauan-
tage l'Homme au commencement de son
adolescēce est appellé bouc *τερυ* & *hirqui-*
talus selon Festus, ^b soit qu'il commence
lors à s'échauffer à la volupté comme le
bouc: car Hippocrate ^c joint ces deux
mots ensemble *αποδοιαζειν, & τεριζιν*: Ou
que la voix soit en cest âge muée en vn
ton plus aigre, rapportât de quelque cho-
se à celle du bouc *ἐπι τὸ τεριζτερον*, selon
Aristote.

^a Leg. Ruffus
Ephes. &
Iul. Pollux.
lib. 2. onom-
mast.

^b In dict.
hirquitalus.
leg. Censorin.
lib. de die
natali. Alex.
probl. 155. lib.

^c Sect. 3. &
lib. 6. Epid.

Aristote. ^a Ou que l'augmentation de se- ^a Cap. 1. lib.
 mence qui se fait alors, soit cause de le ^{7. hist. an.}
 faire sentir comme le bouc, ^b τελευσ δ'ζαν, ^b Leg. Arist.
 considéré que les testicules qui en ce tēps ^{probl. 13. &}
 là commencent aussi à grossir, peuuent ^{25. lib. 4. &}
 estre cause de ceste odeur, selon la doctri- ^{cap. 29. lib.}
 ne de ^c Galien. ^{6. hist. an.}

Entre les vlcères nous auons le dragon, ^c Lib. 1. de
^d δεακόνιον. Entre les indispositiōs de l'œil, ^d Leg. Gal. in
 le cheual, ^e ἵππον, quand l'œil naturelle- ^{defin. medica.}
 ment mal affecté ne peut arrester en pla- ^{lib. 6. de loca.}
 ce. Et l'œil de lieure, ^{λαγρόφθαλμον πάλθθ}, lors ^{aff. et. Paul.}
 que la paupiere d'enhaut estant retirée, ^{Aegin. cap.}
 empesche le malade de dormir que l'œil ^{59. lib. 4. A-}
 ouuert, comme le lieure. Le Loup est vne ^{uicen 3. 4. tr.}
 vlcere en la iambe qui ronge & deuore ^{2. cap. 20.}
 comme vn loup, les viandes que l'on ap- ^{Abenzoar.}
 plique dessus, à faute desquelles il s'adres- ^{cap. 20. lib. 2.}
 seroit à la partie. Ioint qu'il y a vne espé- ^e Leg. Gal. in
 ce de manie en laquelle l'imagination ^{Hippocr. pro-}
 est tellement corrompue & depraüée, ^{8th}
 que ceux qui en sont saisis, croyēt vraye-
 ment estre loups; ils sont appellez vulgai-
 rement loups-garoux, par les Grecs λυ-
 κάδρωπι. Le cācre ou écreuisse, est fort bien
 dépeinct par l'vlcere malin, qui porte le
 mesme nom, ^{κέρκην} cancer, eu esgard

DISCOURS

qu'il rampe comme c'est animal, rongant peu à peu les parties voisines, & qu'il luy conuient de figure en son commencement. l'ay veu souuent, dit Galien, ^a suruenir aux mamelles vne tumeur semblable à vn cancre, *ὄγκον ὁμοιον κερκίνφ ζάφ.* Puis nous auons l'os Paris ainsi nommé par les Grecs *κέρκινθ* ^b cancre, & le creux de l'oreille appellé *ἄσακθ* écreuiffe. Les muscles intérieurs, en la region des reins, dits vulgairement, *φύαι* sont appellez *ἀλώπικας* regnards; loint que les cheueux tombent à aucuns par endroits, comme le poil au regnard, & nomment ceste maladie *ἀλωπικίαν*, mal de regnard, ou *ὄφιν* serpent quand la place dénuée de poil, monstre la forme d'une couleuvre, ou apparoit comme vne couronne, *σεφάνου δνκω.* En l'oreille sont la cigale *πέπλιξ*, & le limaçon *κοχλίας*. En los de la machoire inferieure est vne apophyse dite *κεφάνη* corneille. Les anciens appelloient la lepre *λεόντι*, lyon a raison qu'elle rend le front ridé & semblable à celui du lyon. Pour le regard du chien, nous auons qui le represente dans le petit Monde, le ligament par lequel le gland est attaché au

^a Cap. 10.
lib. 2. ad
Glanc.

^b Leg. 1al.
Polonomast.

prepuce, dict par les Anatomistes *κλωβ*
 chien. La maladie ditte *κλωβ* qui est
 vne espee de manie furieuse, en laquel-
 le les malades comme enragez, crient &
 mordent ainsi que chiens. Les dents de
 chien, la faim & la conuulsion canines &
 autres particularitez cōmunes à l'hom-
 me, & à l'animal. Nous auōs entre les tu-
 meurs la taupe & la tortue *talpam* & *te-*
studinem. Et me semble que le naturel tar-
 dif, mol, pesant, defiant, & solitaire de
 quelques vns, nous represente naïuemēt
 c'est animal nōmé par Hesiodes *πεπέοικ*,
 par Pacuuius *domiporta testudo*, à raison,
 disoit Anaxillas, ^a que sa défiance ne luy
 permet d'abandonner son logis. Com-
 bien voyons nous d'hommes auares de-
 meurer enfermez comme tortues, & me-
 ner vne vie d'ouïstre, ou de coquille ^b *κοχ-*
λίσβιον ζῆν, au lieu ou ils ont caché & ense-
 uely leur finance? Nous en auons assez
 d'exemples sans nous arrester à l'Euclion
 de l'Aululaire. Cela toutefois peut estre
 encore attribué aux meres de famille, qui
 preposent le gouuernemēt de leur mai-
 son, à toute autre chose du mōde: Pour-
 quoy signifier Phidias auoir peinct l'ima-

ge de Venus, les deux pieds sur vne tor-

tue, ^a Ἀποδίνω ἐπίνοσι χαλκίω παῖσιν. Les
 sansues sont les mauuais financiers, qui
 s'engressent du sang de la republique,
 qui sapinantur sanguine reipublicæ, qui épui-
 sent les facultez du peuple, & bien souuēt
 pour recompense y laissent la teste, com-
 me la sansue. Ciceron ^c dit sansue de fi-
 nance, *hirudinem exarij*.

Quant aux poissons, pourrions nous
 avec quelque raison, nier l'analogie qui
 est entre eux & nous, veu qu'Anaximan-
 der ^d tenoit, que les hommes furent pre-
 mierement engendrez dans les poissons,
 ἐν ἰχθύσιν ἐγένεθη τὸ ἀνθρώπου ἀνθρώπου. Et que cer-
 taines nations anciennement adoroient
 le poisson, comme estant de mesme ge-
 neration & de mesme nourriture que
 nous, αἰεὶ ὁμογενῆ καὶ ὁμοτροφῆ. Quand, dit Plu-
 tarque, ^e nous voulōs nous mocquer d'vn
 lourdaud qui n'a ny sens ny entende-
 ment, nous l'appellons poisson ἰχθύς. Et
 Stratonicus ^f jouieur de harpe interrogé
 vn iour quel luy sembloit vn autre de la
 mesme profession nommé Propis, ayant
 consideré qu'il estoit vng grand feneant,
 & qui n'auoit, comme l'on dit, ny bou-

a Leg. Plu-
 tarch. lib. de
 Jfid. & Ofir.
 de precept.
 san. & lib. de
 prec. coniug.
 b Cic. orat.
 pro Pub. sex-
 tio.
 c Epist. 13.
 lib. 1. ad At-
 tic.

d Apud Plu-
 tarch. symp.
 lib. 8. q. 8.

e Lib. Ani-
 malianeter.
 restr. ag.
 prud.
 f Apud A-
 then.

che, ny éperon, fit promptement ceste
réponse, ἄδεις, κακός, μέγας, ἰχθύς. Nul grand
poisson mauuais, prenant chaque mot
separement pour vne iniure, Nul c'est à
dire inutile & de nul effect. Grand, vain
stupid & paresseux. Mol & muet com-
me vn poisson, & outre tout cela plein de
malice. Adiouctōs ce que dit Polibe,^a que
quand les Princes ou magistrats depouil-
lent le simple peuple de ses facultez, pour
nourrir de telles ruines leur ambition,
on leur reproche qu'ils menent vne vie
de poisōs; entre lesquels les petits (quoy
qu'ils soient d'une mesme espee) seruēt
aux grands de repas & de nourriture, *en*
οἷς φασι τὸν ὁμορφύλοισι οὐσίαν, τὴν τῷ μείοντι ἀπώλειαν, τῷ
μείζοντι ὑπερῶς ἀναδύει βίον. Et pour ceste rai-
son, à mon aduis, Homere parlant d'un
homme cruel de nature, le dit estre en-
gendré de la mer, γλαυκὴ δὲ σ' ἐπικτε δάλασσα.

Si nous voulons veoir les ouïstres du
petit Monde, considerons ceste espee
d'hydropisie nommée αἰὰ *Cārca*, en laquel-
le la chair de tout le corps deuiēt froide,
blanche & molace, à raison que le sang
cru & fereux par le deffaut du foye, ne
peut estre agglutiné & attaché à la partie,

*a Hist. lib. 19.
M. Varro
Margopolis.*

DISCOURS

pour sa nourriture: De maniere que les malades, deuiennent blâcs & effeminez.

a Cap. 1. lib. 2. de morb. longis.

ἀδυνάμειον, comme dit Aretæus,

Toutes ces marques neantmoins sont encor plus apparentes aux malades, que nous appellôs vulgairement ladres blâcs, car nature en telle indisposition, destituée presque de toute chaleur naturelle, quand il est question de nourrir les parties charniées du corps, ne peut conuertir la rousée alimentaire, sinon en vne chair blanche, & toute telle que celle des oüïstres. Si l'on obiecte, que naturellement l'oüïstre porte sa maison, qui est son écale, & que le Ladre blanc ne nous peut représenter que ceste chair molle cōtenue dans la coquille. Je réponds que ce qui n'a peu estre môstré par vne maladie, l'a esté par vne autre qui porte le mesme nom. Car en la lepre ordinaire que nous appellons selon les Grecs, *in lepra græcorum*, la peau, comme nous auons dit, deuient dure, rude, aspre, ridée, & pleine d'écailles, à la façon d'vne coquille d'oüïstre, ou comme le cuir d'yn Elephant. Je pourrois adiouster, qu'il y a des vlcères callues & dures, comme la peau de l'ou-

stre, ἐλκὴ ὀχλοῦ καὶ ὀστροῦ, pour l'intelligence de ce lieu de Plaute *ostreata terga vlcibus*: Que^a Salomon compare l'homme ^{a Ecclesiast.} vieil, à la langouste de mer, *locustæ*, à raison de la durté de sa peau: Et cōfirmer le tout par autres observations. Mais le sujet ne merite point que nous tardions davantage sur c'est article.

■ Nous raportons le mugeoul *mugilem*, à l'Homme sobre & cōtinent, comme le merlu *asellum*, au gourmand, qui n'a soin que de son ventre. Les doctes qui rendēt leurs escrits obscurs & difficiles, comme Heraclite, de peur que les secrets de leur Philosophie ne soient entendus du vulgaire, sont semblables à la seche, qui espand son humeur noire, de peur qu'elle ne tombe entre les mains du pècheur qui la pourchasse. Le Diaphragme partie de l'homme, qui separe les parties de la vie, de celles de la nourriture, est du tout semblable à la raye; le chancre au cancre, au poulpe l'excrecence qui vient dans le nez, le poulmon à l'esponge, nommée pour ce regard poulmon de mer *πνέμων θαλάσσιος*. Et passerions encor à d'autres especes, mais j'ayme mieux la brieueté.

DISCOURS

loint que cest chose trop apparente, que l'Homme en soy contient toutes sortes de poissons, veu qu'ils ne sont pour la pluspart, qu'une repetition des autres animaux qui sont en terre, compris pareillement dans le petit Monde. Et partant personne ne peut douter que toute la nature des bestes ne soit entierement décrite, tant en general qu'en particulier, dans cest abrégé du monde, & que les oppositions couchées à l'encontre, ne soient autant de condamnations. confideré que ceux qui disputent obstinément contre ceste verité apparente, montrent leur bestise, qui est vne sentence & vn préiugé contre eux-mesmes.

DU PETIT MONDE COMME DU
grand, il y a Republique, Aristocratie & Monarchie. Il y a des citez avec toutes sortes d'Artistans, & instruments propres pour vaquer à chaque mesier.

CHAPITRE XVIII.

QUEL QU'VN parauanture proposera encor ceste difficulté, sçauoit s'il y a en l'Homme quelque gou-

uernement, soit Monarchie, Aristocratie, ou Republique. S'il y a quelques Citez avec disposition de maisons & de familles, comme en l'Vniuers. Mais sans doute, ceste difficulté me semble fort aysee à souldre & fondée sur peu de jugement, considéré que tout cela dépend de l'Homme, & que sans luy, il n'y auroit au monde sensible, ny famille, ny Cité, ny aucune forme d'estat. L'Homme qui est doüé de ceste propriété naturellemēt, d'estre plus que tout autre animal, amateur de conuersation, procure tant qu'il luy est possible la société, pour s'ayder & secourir l'un l'autre, se consoler, donner à la vie dauantage de contentement, & rendre les meurs traitables, qui seroiēt rudes & sauuages par la solitude. Pour son bien les premieres familles ont esté par luy establies, pour la seureté des familles, les Citez; Pour la conseruatiō des Citez, les Roys, les Loix, & les Magistrats. Je diray plus, que le desir d'estre accompagné est tellement né avec l'Homme, qu'encore qu'il n'eust besoin d'estre secouru d'autruy, & que chacun fust suffisant à soy-mesme; Il ne lais-

DISCOURS

seroit pourtant de rechercher quelqu'un à qui il peust se communiquer, & discourir de sa felicité. C'est ce que disoit Architas, que quand vn hōme seroit monté sur le ciel de la lune, avec pouuoir de contempler tout ce qui se passe au gouvernement des astres & des estoiles, & voir icy bas la belle ordonnance des choses naturelles: Ce plaisir luy seroit neantmoins, ou nul, ou petit, sil n'auoit avec luy quelque autre qui fust témoin & cōpagnon de ce bon heur. A ceste fin aussi, il jōiit du benefice de la parole denié aux autres animaux, ausquels elle seroit inutile, d'autant qu'irraisonnables, comme superflue à l'homme; sil estoit farouche, & solitaire. Je ne doute point que plusieurs entre les animaux ne viuent en troupe, & n'ayent entre-eux quelque ombre de ciuilité, comme les abeilles, Mais vouldriōs-nous pour cela, appeller vn essein, vne Cité, & apparier vne ruche aux grandes villes edificées de la main des hōmes cōme sont Rome, Paris, Venise, Quinsay, Themistitan, voire à la moindre bicoque, où il y a nombre de citoyés ciuilement associez? Les Republicques,

les Citez, les Familles sont en l'Homme; en premier chef, & dependent de luy immediatement: Elles sont au monde par le moyen de l'Homme; entant qu'il est contenu dans le monde. Dauantage si le Monde est vne grande Cité, selon Platon, Aristote, Philon Iuif, & autres; l'Homme qui est le petit Monde doit il pas estre dit vne petite Cité? Mais voyõs si nature se seroit oubliée en ceste seule partie, & si elle a point laissé dans ce petit Monde, quelque forme de Republique qui réponde encores aux Republiques exterieures, qui se voyent en l'Vniuers.

L'Ame est en l'Homme comme vne grande Royne, ou Princeffe, à laquelle toutes les parties du corps, & la populace des appetits, doiuent entiere obeissance; combien que quelquesfois ils se reuoltent contre la raison, qui tient la lieutenance, *τὸ ἡγεμονικόν*, au royaume de l'Ame. La ville capitale de la Royne est la Teste; Les murs, le crane & le pericrane. Le Palais & maisons royales, les Cellules du Cerueau, & ceste vouté ditte *κεφαλὴ*, portée sur trois coulomnes, d'vne

DISCOURS

structure royale & magnifique. Là elle assemble son conseil, de là elle fait entendre sa volonté aux autres lieux de son obeissance. Les gardes & satellites sont les cinq sens: Car ainsi les nomme

b *Eclesiast.*
cap. 12.

Galien ^a *σωποδός*. *Salomon* ^b les appelle *custodes domus*, les gardes du logis. Le sens commun & la fantasie sont rapporteurs qui font entendre au conseil, tout ce qui se passe au Royaume. La memoire est la garde des registres du conseil, où l'on a recours lors qu'il est besoin de mettre ou produire quelque acte du passé, sur le bureau. Les soldats & gents de guerre, sont les vertus & les facultez animales, vitales, & naturelles, entretenues & soudoyées de la monnoye de la Royné, qui sont les esprits. Le cœur est le grand maître, & premier forgeron de ceste monnoye, ayant pour cest effect deux boutiques, où par vn feu & battement continuél, il s'employe à cest exercice. En l'une se fait l'apport, & quelque premiere preparation des materiaux; En l'autre, il forge, il atōdit, il polit, pour puis apres enuoyer le tout au cerueau, pour y estre imprimée l'estampe & le caractere de la

Princesse. S'il aduient en vn conflit, & combat de maladie & de viues, faute peut estre d'armes, de viures, ou d'argent, c'est à dire, de chaleur naturelle, de sang, ou d'esprits, que les soldats manquent de courage, & perdent la bataille, l'ennemy s'empare de la place, ruine la Cité, bouleuerse les edifices; Et la Royne est contraincte d'abandonner son palais, au hazard de trouuer pire ou meilleure condition. Mais au contraire, quand les soldats, qui sont les facultez, sont forts de commoditez & de courage, ils combattent vaillamment, ils repoussent les efforts des ennemys, à sçauoir des maladies, & en fin sejoüissent de la victoire. Tout ainsi se comportét les vertus contre les appetits, sous la conduitte de la conscience.

La Cité n'est autre chose qu'une multitude de Citoyens, qui aydent & secourent l'un l'autre, & en toutes leurs actiōs tendent au bien & à la conseruation du public. En l'Homme les parties se supportent & sentre-soulagent reciproquement, communiquent leurs commoditez particulieres, l'une à l'autre, &

a *Lez. Plu-
tarch. in Co-
violan.*

entretiennent par ce moyen vne commune paix, repos, & tranquillité, au grãd biẽ & proffit de tout le corps. C'est pourquoy Menenius a Agrippa comparoit les seditions emuës entre les parties du corps, aux diuisions populaires & domestiques. L'Empereur Trajan rapportoit la Rate, au doumaine du Roy, d'autãt qu'elle s'enfle, & engresse du dechet des autres parties, comme le doumaine s'augmente de la pauureté des sujets. Mais pour le regard des appetits, les vertus semblẽt estre le vray doumaine de l'ame: Car comme en vne balence, si l'vn des bassins se baisse, l'autre necessairement se hausse; ny plus ny moins, quand les appetits vitieux sont en regne, les vertus n'ont plus de credit, où au contraire quand les vertus se maintiennent en leur auctorité, elles s'agrandissent de la ruine des appetits.

La diuerse multitude d'artisans en vne Cité, requiert diuersité d'outils & de matieres, pour la confection de leurs ouurages. En l'Homme, les facultez selõ qu'elles different les vnes des autres, requierent vne varieté d'organes & de parties

instrumentaires, pour exercer la pluralité de leurs fonctions.

La faculté d'engendrer, imite l'Architecte ou maistre maçon en son bastiment. Car premierement ayant recogneu le lieu qui est la matrice, elle y trāsporte les materiaux, à sçauoir le sang & la semence, lesquels preparez & disposez par les maneuures, qui sont les facultez inferieures qui luy obeissent, par le moyen de leurs outils, qui sont les esprits, & la chaleur naturelle, portez par la semence, de laquelle encore elle vse, comme d'vn instrument, κατέπερα ὁργανον, elle produict en fin la forme, qui est l'accomplissement de l'ouurage ἐπιτελεχεία, comme dit ^a Aristote. L'Homme donc est le bastiment, le fondement duquel est le cœur, τῆς οἰκίας δευτέρου, comme disent ^b Philon ^c Iuif, & ^d Galien; Lesquels ensemble Georg. ^e Pisides, le comparent aussi au fond d'vne nauire, τὸ πλοίου ἴσμι. Mais il me semble que le fond de la nauire conuient mieux ^f à l'épine du doz, & les costes, dittes par Euripide ^g τὰ χῶμαλέων le rampart des membres, aux boys, qui sont attachez de costé & d'autre, à ^h

^a Arist. cap.

^{2.} lib. de gener. animal.

^b Lib. de anima.

^c In opuscul. pag. 86. lin. 11.

^d Lib. de sensus format.

^e Lib. de mundi opific.

^f Arist. apud Plutarch. cap.

^{17.} lib. 5. de placit. Philos.

^g In Troad. lib. Act. 1.

DISCOURS

*a Cap. 10. lib.
12. de 7^o
part.*

*b Apud Plin-
sarch. lib. de
parent. amo-
re.*

ceste maistresse piece. C'est l'opinion des
anciens Medecins, & de Galien^a mesme,
apres auoir recogneu que ceste partie de
la nauire est la base de toutes les autres,
comme l'espine de l'homme l'origine &
le fondement de tous les os, & les os les
murs du bastimēt ou comme le pieu d'vn
pauillon & d'vne tente. L'enfant au ven-
tre de la mere, est comparé à vne nauire,
par Democrite,^b & le nombril à vne an-
cre, *αγκυροβολία*, par ce qu'il le tient ferme,
de peur qu'il ne flotte dans la matrice. A
bon droit donc la faculté conformatri-
ce est comparée à vn Architecte, puis
qu'elle conduit la structure de ce bel edi-
fice, auquel nulle autre architecture doit
estre comparée, si ce n'est le monde mes-
me, sur lequel il a esté formé comme sur
vn modele. Pour preuue que l'Homme
est vn bastiment rare & excellent: nous
auons que les Architectes ordonnent
leurs palais, domes, theatres & autres édi-
fices, sur luy comme sur vn exemplaire
de tout point parfait & accompli: Et
que Noé en la fabrique de son arche, par
le commandement de Dieu, se régla sur
la proportion de l'Homme: considéré
. qu'il

qu'il a autant de minutes en sa mesure, comme l'arche contenoit de coudées geometriques,

Pour le regard de la peinture, il n'y a peintre au monde qui puisse représenter les images des choses, plus au naturel que la faculté nommée pour ceste raison, Imaginative. Car ie croy que l'espece est comme vne figure, ou caractere de l'object imprimé au cerueau, & en l'imaginative; estant impossible de pouuoir comprendre, comment les Demons, par la langue des possédez, nous déclarent ce que nous auons en la pensée, si ce n'est qu'en l'imaginative & en la partie du corps où elle reside, *ἐν τῇ ψυχῇ ἢ τῷ μορίῳ τῆς ζωῆς* [⊙] *ἐχόντι αὐτίκω* ils voyent, comme en vn tableau, & lisent, comme dans vn ^a *Cap. 4. lib. 3. de anima* liure, tout ce qui y est graué, figuré, & décrit. [⊙] *cap. 1. lib. de memor.* Aristote^a en cecy nous sert de garant, car il nous apprend que les especes [⊙] *reminisc.* qui sont en l'imaginative, sont cōme vne peinture, *ὡς ζωγραφίμα.* & que le mouuement imprime la figure de la chose, à la façon de ceux qui seellent avec vn cachet, *καθάπερ οἱ σφραγισμένοι τοῖς δακτυλίοις.* C'est pourquoy ^b Scaliger, discourant ^b *Exercit. 37. 6.*

DISCOURS

des especes receües en l'intellec̄t, pour mieux expliquer le moyen de ceste reception, dit que l'intellec̄t est aucunement coloré par l'espece. Pour exemple, *intellectum equi specie colorari*. Admirons donc ce premier peintre, qui a produic̄t l'âme de l'homme, comme vn tableau ou sont dépeintes les images de toutes choses, luy donnant encore ceste faculté de figurer & imaginer ce qui n'est point comme vn peintre, qui pour plaisir tire sur sa toile vne suite de grotesques. Dauantage nous voyons au corps, toutes sortes de peintures, comme en la boutique d'vn peintre. L'estomach est vn marbre, sur lequel nature prepare le chyle, qui est vn suc blanc, pour estre cōme vne premiere couche. Elle broye puis apres en la region du foye, vn vermillon & lacque fine, qui contiēt les autres couleurs en sa puissance; à sçauoir le iaune du fiel, le noir de la melancholie, le blanc du laiçt aux mamelles, le vert, le roux, le bleu, qui apparoiſſent en l'œil & autres parties, pour rendre le corps comme vn digne & precieux tableau. Tellement que nous pouuons à bon droit compa-

rer la Nature à vn Peintre, avec le ^a Phi-
lofophe. a Cap. 6. libi
2. de gener
anim.

Les forgerons y peuuent veoir vn plein
exercice de leur mestier, estant le cœur,
comme vne forge, où les esprits sont for-
gez & purifiez. Le feu est la chaleur natu-
relle, les poulmons seruent de soufflets, le
mouuement de contraction & de dilata-
tion, est comme vn battement de deux
marteaux. Bref tout ce qui est requis,
pour limer & polir le sang spiritueux des
arteres, y est contenu. Mais outre cela,
nous auons en la partie interieure de l'o-
reille, la subtilité admirable de la nature,
en trois petits os, qui sont vne enclume,
vn marteau & vn étrié, tellemēt minces
& deliez, que chaqu'vn à peine empor-
teroit vn grain de millet à la balance.

Nous y remarquons les instruments de
guerre & l'ordre obserué en l'art militai-
re. Le cartilage Xyphoide, qui est au bas
de la poitrine, monstre la vraye forme
d'vne espée. Vn autre cartilage du larinx,
est du tout semblable à vn bouclier, b Apud Gai-
len. cap. 11.
lib. 7. de v. s.
part. Est etiã
in genus os
scui forme.
c Apud Ho-
merum pas-
sim. Sic Plu-
tarchus di-
xit φρουρα
της οδύ-
ρας. lib. de
garrulit.

b Le double rang des dents, à vn
rampar, ainsi l'appelle Homere, c ερη-
της οδύ-
ρας. L'épiglote à vn pont-leuis. Les os

des doigts raportent à vne bataille ren-
gée, nommés pour ceste raison en Ari-
stophane *καλέγγες* a troupe de gens de pied
& selon quelques autres, *στυταλίδες*, gros
de Cauallerie. Celsus ^b dit *manus aciem*.
Les apophyses internes de l'os colatoire,
ressemblent à vne selle à cheual, à laquel-
le nous deuons ioindre l'étré, duquel
n'agueres nous auons parlé, & ceste au-
tre apophyse en l'os de la temple nommée,
l'éperon de la teste, *calcar capitis*. La mem-
brane tendue au dedás de l'oreille, prin-
cipal organe & instrument de louye, est
formée à la façon d'vn tabourin; repre-
senté d'ailleurs par vne espece d'hydro-
pisie, nommée *τυμπανίτης* tympanites par
ce que le ventre plein de vent en ceste
maladie, estant touché resonne comme
vn tabourin.

Les Teliers & Tisserans trouuent place
avec les autres, en ceste cité du petit Mô-
de. Il y a des nauettes *ραδίς κερκίδες*, des fils
fibræ & filamenta. Les toiles & draps, sont
les membranes & les pannicules. Et si
nous voulons croire ^c Aristote, les testi-
cules seruēt en l'homme, ce que les poix,
que pēd le telier, au dessous de sa trame.

a Leg. Iul.
pollux ono-
mast. lib. 2.
Ruff. Eph. de
parsib. corp.
Gal. J. sag.
b Cap. II. lib.
8.

c Cap. 5. lib.
1. de gener.
anim.

Nous y recognoissons les instruments de la Medecine: car la teste, comme dit Hippocrate, & la matrice, selon ^a Soranus, sont comme ventouses, ^b *ὅσπερ σιμάαι*, auxquelles encore ^c Plutarque compare les oreilles des curieux, *τὰ ὄψι πολυπλεγμῶν ὄτα*, par ce quelles attirent les mauuais propos de toutes-parts. Et vn certain flateur fut ainsi surnommé anciennement, ^d à raison qu'il attiroit comme vne ventouse, les faueurs & bonnes graces d'vn ^e *Apud Atheniensem.* chaqu'vn. Puis nous auons le quatriesme doigt, dit *ἰατρὸς* Medecin, dautant que, si est question de quelque mixtion medicinale, comme le plus propre à celà, il y est naturellemēt employé. Je croy qu'il seruoit, ou de vomitoire, ou de suppositoire, au Poëte Antiphanes, ^e *Apud Atheniensem.* comme luy-mesme en dōne le témoignage, si (dit-il) ie ressents quelques trenchées dedans le ventre, mon doigt me fait office de tres-bon Medecin, *ἰατρὸς ὄχι φερτατός μοι δάκτυλός ἐστι.*

Il nous seroit aisé icy, de poursuiure les instruments de chaque mestier; Mais ce seroit estre long & ennuyeux sans necessité; car combien que l'homme n'en eust aucun designé particulieremēt, il ne per-

DISCOURS

droit pour cela sa qualité de petit Monde, estant assez d'auoir l'ame capable de tous arts & de toutes sciéces, & la main, qui est le plus propre & le plus artificiel outil du monde, ^a ὄργανον τεχνικώτατον, habile pour façonner toutes sortes d'instrumens. Tresdoctement Aristote, ^b compare la main à l'intellect; car comme l'intellect est la forme des formes, εἶδος ᾧ ἐστὶν ὅμοιον, ainsi la main est l'organe des organes, ὄργανον ᾧ ὁ ὄργανον. Quoy que l'intellect soit capable de comprendre tous arts & toutes sciéces, il n'est toutefois ny ceste-cy, ny ceste-là. La main pareillement, combien qu'elle ayt le pouuoir de fabriquer tous instrumens, elle n'est neantmoins aucun d'iceux particulieremēt. Bref tout ainsi que l'intellect est comme vn art & vne science generale, qui precede les autres arts & sciéces particulieres, afin que l'homme ne fust point obligé & déterminé à vne certaine industrie, comme les bestes. La main ny plus ny moins, est vn instrumēt commun qui precede tous instrumens, pour effectüer non seulement tout ce que peuuent les animaux, mais encore tout ce que luy commande la rai-

Leg. Plu-
tarch. lib. de
mutuafratr.
amic.
b Cap. 8. lib.
3. de anim.

son. Et partant ^a Anaxagoras se mécon- ^{a Apud Ari-}
 toit, disant que l'homme est le plus sage ^{stot. cap. 10.}
 entre les animaux, par ce qu'il a l'usage ^{lib. 4. de par-}
 de la main: Car au contraire, comme dit ^{tib. animal.}
 Aristote, il a l'usage de la main, à raison ^{leg. Plusar-}
 qu'il a plus de prudence & de sagesse que ^{ch. de mutua}
 les bestes brutes, ^{fratr. amic.} *διὰ τὸ φρονιμώτατον εἶναι τῶν ζώων,*
ἔχει χεῖρας. Il appert dōc, qu'il y a vne mo-
 narchie dans le petit Monde, & que la
 nature a satisfaiçt en cela, comme en
 tout le reste.

Si nous considérons de plus, le gouver-
 nement qu'ont les principaux, sur le peu-
 ple; La puissance que le cerueau, le cœur
 & le foye, ont sur les autres parties du
 corps, nous représente ceste forme de
 commandement. Si nous voulons voir
 l'estat populaire, contemplons la réuolte
 des appetits, contre la raison. Mais c'est
 trop discouru de la police, visitons main-
 tenant les familles & ce qui est du ména-
 ge & de l'œconomie du petit Monde.

o iij

QV'IL Y A VNE OECONOMIE EN-
tre les parties de l'Homme. Nature est semblable à
vne mere de famille. En l'Homme sont les utens-
les du menage.

CHAPITRE XIX.

VE LA Republique & Cité de
l'Homme soit composée de plu-
sieurs familles, c'est chose qui ne
peut estre remise en doute: Car comme
sans lettres & sans syllabes, il n'y auroit
point de diétions, de mesme façon, sans
hommes & sans familles, ne pourroient
subsister les Republicques. Toutesfois
pour oster occasion de reprendre aux es-
prits malfaits, nous ferons vne briefue
deduction de l'œconomie de l'Homme.

Outre donc que le commandement de
l'Ame sur les parties du corps, est comme
de maistre à seruiteur, *δεσποτῆν ἀρχήν*, dit
a Aristote, la Nature selon luy^b mesme,
est vne bonne mere de famille, *ἀγαθὸς οἰκο-
νόμης*: & selon Pisides, c vn chef de ménage,
c *δεσποίνης τῶν οἰκουρῆταις*, qui met en œuvre ses
facultez comme ses seruantes. Elle garde
precieusement l'humeur radicale, comme

a In politicis.

b Cap. 6. lib.

2. de gener.

animal.

c Lib. de

mund. opific.

son enfant, & les prunelles des yeux, cōme ses deux filles, ainsi sont elles appelées par les Grecs, κόραι, les Latins disent *pupilla*. Il me souvient à ce propos, d'un brocard que donna Diogenes à un Chirurgien nommé *Didymo*, qui pensoit l'œil malade d'une ieune fille, il est à craindre, dit-il, qu'en pensant l'œil, tu ne corrópes la prunelle, ^a ὁ φθαλμὸν ἰατρῶν πρὸς κόρην φθίσει, ^a *Apud Læ-
ertium in
Diogene.*

pupillam corrupas: La rencontre se pert en nostre langue françoise. Ainsi Demosthene ^b disoit que l'homme impudent & effronté n'a pas des prunelles, mais des putains aux yeux, ^b κόραι ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς ἔχειν, ^b *Leg. Plu-
tarch. lib. de
pudore im-
moder.*

ἀλλὰ πόρνας.

En vne famille, les enfans & les seruiteurs sont obeissāts à un mesme chef. En l'homme, où les parties nobles sont autant de familles, ceste mesme obeissance est obseruée: Car au foye, pour exemple, la faculté sanguifique est comme chef de famille, ses enfans sont les quatre humeurs, les veines, la vessie du fiel & la rate, sont valets destinez à diuers offices. Si quelqu'un dit que les veines qui sont dans le foye, font partie du foye; nous soustenons aussi avec Aristote, ^c que les

^c *Cap. 4. lib.
1. pelitic.*

DISCOURS

seruiteurs sont partie du maistre, *δὲ λαοῦ μὲν
ρός π τὸ δεσπότη.* Il suffira d'ē apporter encor
vng exemple : La bouche, dit^a Artemi-
dore, est semblable à vne maison ; & les
dents à la famille qui y est logée, *ὄικον ἕξ ὅ
ἡ γείτων χεὶ τὸ σόμα, τοὺς δὲ ὀδόντας καὶ τὸ οἶκον ἀνθρώ-
πους,* où il fait vne ample deductiō de tout
cela, qu'il n'est icy besoing de specifier.

*a Cap. 33. lib.
1. de som. in-
scripto.*

Si nous entendons par le mot de famil-
le, vn nombre de parents alliez ensem-
ble, comme souuent il est vsurpé en ceste
signification; nous recognoiftrons telles
alliances dans le petit Monde : Les nerfs
les tendons les ligaments sont comme
proches parents, les membranes, la peau,
les pannicules font vne famille à part. Il
y a consanguinité entre les veines & les
arteres, affinité grande entre les os, & les
cartilages. Et ceste parentelle est dite

*b Lib. de locis
in hominibus
lib. 2. de
morb. mu-
lier.*

par^b Hippocrate, *ὁμοειδία.*
Entre les vtenfiles du ménage, les clefs
semblent ne tenir le dernier rang. La na-
ture porte les clefs de sa maison, avec les-
quelles elle ferme & ouure selon les oc-
casions. S'il est besoing de faire tenir des
viandes dans le ventricule, qui est la cui-
sine du petit Monde, elle ouure la pre-

miere porte & aussi tost la referme, afin que le cuisinier clos & couuert, dōne ordre à preparer le festin, sans estre interrompu. Quand les viandes sont cuittes & assaisonnées comme il appartient, elle fait ouuerture de l'orifice ou porte inferieure, pour dispenser & faire part du bāquet aux autres membres. Telles sont les clefs de la matrice, qui retiennent l'enfant enfermē l'espace de neuf mois, à la fin duquel temps, Nature luy ouure le passage, pour jouir de la lumiere. D'auantage nous auons deux os nommez *claves*, *κλειδς* les clefs, ^a à raison qu'elles ferment le haut de la poitrine. Et sur ce mot, Philippe pere d'Alexandre prist occasion de dire vn mot pour rire: car estant vn iour blessē en ceste partie, le Chirurgien qui l'auoit pensē iusques à proche guarison, y appliquant le dernier appareil & demandant quelque recōpense; pren, dit-il, ce qu'il te plaira, tu as les clefs entre-mains, ^b *κλειδς ἔχεις*. Mais c'est chose digne de estre notée, pour monstrer que la Nature a vn grand soing de gratifier l'homme plus que les bestes, qu'elle a donné à luy seul, non seulement l'vsage des clefs, mais

Leg. Aristot. cap. 7. lib. de Spiritu.

Leg. Demetr. phaler. lib. de elocutione. Plutarch.

DISCOURS

a Leg. Ruffus aussi ceste partie ainsi appellée.
Eph. lib. de p. ri. corp. bum. Ceux qui sont verlez en l'anatomie & cognoissance des parties du corps, sçavent que les autres meubles sont contenus en ceste œconomie. Les extremitiez plates des dents machelieres, sont les tables de la maison, *mensæ* *ἑταίρια*; Outre que les Deuins qui obseruoient anciennement les entrailles des victimes, remarquoient vne table & vn cousteau, en la region du foye, *ἑτάριον καὶ μάχαιρον*. L'apophyse interieure de l'os basilaire est semblable au bas d'vne couche; & pourtant ditte *κλινοειδὴς*. Les mains sont coupes ou gobelets *ποτήρια*, pour boire à l'exemple de Diogenes, joint que *στέφ*, *ἢ* *vas* ou *vasculum* est pris quelquesfois, pour les parties honteuses de l'homme. Afin de dire beaucoup en peu de paroles, *ἔ* Il y a des cheuilles au petit Monde, des navelles, *ossa nauiformia* *σκαφοειδῆ*: des anches *anchora*: des roües *rotula*: des chariots *vehicula* *ὀχήματα*: des poulies *trochlea*: vn presoir *torcular*: vne poëlle *χαλὴν*: vn crible *ἄσπεον ἰδρωεῖδες*: vn coin *os cuneiforma*: des ayguilles *ἀποφύσεις βελονοειδῆς, καὶ μύες γερφιοειδῆς*,
b *Apud Ruf. fum. Eph. ibidem.* *c* *ibidem.*
d *Leg. Plas tus p. anal Petron. Arb. Lamprid. Helio abalo.*
e *De his leg. Galen in natom. administr. & de usu partium Fallop. obseruat anatom. Hippocr. lib. 1 de dietâ. Sa lom cap. 12. Ecclesiast. Demetr. phaler. lib. de Elocut.*

vne bague *δακτύλιον, annulus* : vn fer de moulin, la rencontre des deux nerfs optiques : vn entonnoir *infundibulum* : vne fonde la premiere tunique de l'œil : des meules *molares dentes* : vne coiffe d'or, *Vitta aurea*, la membrane qui enuoloppe le cerueau. Salomon nōme la vene caue, vne cisterne, le rein vne roüe, la vessie vne cruche. Les venes messaraiques ont l'usage d'vne scie, tirée & poussée par le foye, & le ventricule. Le foye par elles attire le chyle, & pousse le sang: Le ventricule au contraire tire le sang, & pousse le chyle. C'est ce qu'entend le diuin Hippocrate par ces paroles, *πίσιον οι άνθρωποι ξύλον, ο μὲν ἔλκει, ο δ' ὀθεί.* Les hommes, dit-il, scient du bois, l'vn pousse, l'autre tire. Il y a des tuniques *oculorum tunicae* : des agrafes *fibulae* : des pegnes *pectines κτένες* : des marteaux *malleoli* : des pesons *vertebrae σφόνδυλοι* : vn miroir, ceste partie dans le cerueau ainsi nommée *speculum lucidum*. Mais quels miroirs voudrions nous plus beaux que les deux yeux? Il n'y a glace ou crystal qui merite d'estre comparé à ces deux astres. Les miroirs artificiels ne representēt les choses que par reflexion;

DISCOURS

Dans les miroirs du petit Monde, il y a, dit Auerrois, vne lumiere interieure qui reçoit l'espece, au moyen de la lumiere exterieure, pour la porter à l'interieur de l'ame. Aux miroirs nous ne voyons que le traict exterieur de la chose; aux yeux nous recognoissons les meurs & le

a Lib. 3. de naturel. Ciceron les appelle a *animæ indi-*
Orator. & in ces, Alexandre^b le miroir de l'ame, τῆς ψυ-
Orator. ad ces, τῆς ψυχῆς ἑαυτοῦ.
Brut.
b Probl. 70.
lib. 1.

EPILOGVE ET DERNIERE CONCLV-
 sion. *L'Homme est vne recapitulation de l'Vniuers.*
La qualité de petit Monde est plus digne que toute
autre.

CHAPITRE. XX.

ET OVT ainsi examiné, reste que nous attachiōs ceste derniere conclusion: Que l'Homme, qui est vn recueil de toutes les parties de l'Vniuers,

c Lib. de s. l. *ἀδρῶσιμα παντὸς οὐρανοῦ*, dit Plutarque, c jouit
apud Del-
phos.

non à faux tiltre, mais legitimement & à bon droit, du nom de petit Monde.

Aussi quand ie lis ce passage de Pline,

d Cap. 2. d où il dit que la mer est tellement fecon-
 47. lib. 9.
natur. hiflor.

de & fertile, en la generation des pois-

sons, que ce commun propos en demeure veritable, *Quidquid nascitur in parte naturæ vlla, id in mare esse*, que nous trouuõs en la mer, tout ce qui est en toute autre partie de la nature. Le renuerse ces paroles, pour les rendre à l'Homme à qui elles sont mieux deües, en ceste maniere; *Quidquid nascitur in parte naturæ vlla, id in Homine naturæ compendio reperiri*. Tout ce qui est en toute autre partie de l'Vniuers se recouurer en l'Homme, abregé du Monde, & de la nature. Car il est certain que Dieu qui en la creation de l'Vniuers, forma tout le reste du Monde premier que l'Homme; quãd il voulut en fin proceder à la fabrique de ce dernier chef-d'œuure, fit vne reflexion de sa diuinité, & vne reueüe de ses ouurages, afin d'imprimer en ceste piece derniere & principale, les crayons de toutes les creatures, & son image mesme: De sorte qu'il est vne recapitulation de tout le Monde. Ainsi nous l'a enseigné S. Irenée, *ἀναγκασιωτάτως εἰς ἑαυτὸν ἦλθεν πρὸς ἡμᾶς*, Il s'employa, dit-il, à nostre creation, quand il eut récapitulé en soy-mesme tout ce qu'il auoit créé au parauant. Et ce afin que

nous eussions deux liures, l'un en grand, l'autre en petit volume, pour nous instruire à la cognoissance de sa diuinité.

Puis donc qu'il porte le caractere de chacune chose; puis qu'il comprend miraculeusement tout le Monde en vn si petit globe; puis qu'il est present par tout l'Vniuers, par le moyē de son intellect, & que les arts & les sciences sont ses rayons, les rayons de Dieu sont ses effects, & les natures les rayons du monde. Puis que ce grand theatre a esté basty pour son vſage; le ciel, les astres, les éléments, & tout ce qui en dépend, destinez pour son seruice. N'est-ce point assez de sujet, pour contraindre les plus rudes de signer ceste comparaison, & ne point éconduire l'Homme du nom de petit Monde?

^a *Mercur
trimeg. pi-
mandr. cap.
10.*

a ἀκτῖνες τῆ ἀπρόοπτου αἰτέρας, καὶ ἐπισημαί: comme

^b *Cap. 10. lib.
3. de vsu
part.*

Mais ie vous prie, si Galien^b a osé comparer le pied, qui est vne partie de l'Homme vile & abjecte, au soleil, la plus excellente du Monde sensible. Si Plin^c a eu ceste assurance de dire, que la mer comprend toute la nature. Si Polemon le Rhetoricien fut si hardy de nommer jadis la ville de Rome, vn épitome, & abregé de

^c *Cap. 2. lib.
9. natur. hi-
stor.*

gé de

gé de toute la terre : Pourquoi n'ose-
rons-nous comparer tout l'Homme à
tout le Monde, foustenir qu'il contient
en soy toute la nature des choses, & qu'il
merite pour ceste occasion, d'estre nom-
mé le recueil, le sommaire, & l'inventai-
re de tout l'Vniuers? *obnohm us fle iup*

Certainement nous devons obstiné-
ment insister à ceste qualité, considéré
que l'Homme ne peut auoir aucun tiltre
plus noble, plus digne, plus authentique.

Je veux que Mercure Trimegiste l'ayt
nommé *a* *θεόν δεύτον* Dieu mortel. Prota-

goras *b* *μετ' ὅσον β χημείων ἀπάντων*, la mesure, & la

regle de toutes choses; Platon *c* *δαίμα θαυμά-*

των, le miracle des miracles; Zoroastre *d*

φύσιος ἀγαλμα, l'ornement de la nature; Ari-

stote *e* & les Stoiciens *f* *ἀριστον ὅψ ἐν τῷ κόσμῳ*,

la meilleure partie du monde; Galien *g*

δ σφρον ζῶον κ' θεῖον, sage & diuin animal; Epi-

phanus *h* *ἀσπερίστατον τέχνημα τοῦ θεῦ*, le mieux

feât & le plus beau des ouurages de Dieu.

Je veux de plus, que nous le puissions nō-

mer le viceroy de l'vniuers, le fauory &

mieux aymé de Dieu & de la Nature: Le

nom de petit Monde toutefois me sem-
ble encore plus ample & plus honorable,

Anthropometrie P

ON DISCOURS PREMIER.

comprenant tous les autres dans l'étendue de sa signification.

Et partant nous devons diligemment estudier & travailler, à la cognoissance de nous-mêmes; Car par ce moyen nous parviendrons, à vne science de tout ce qui est au monde, pour en fin louer & admirer la premiere cause, qui est Dieu.

Si Leucippus fut exalté, pour auoir dressé le grand Colosse de Rhodes, qui toutefois n'estoit remply que de plomb, de plâtre & autres ordures; A plus forte raison extollerons nous l'excellence de ce grand ouurier, qui a créé non seulement le grand, mais le petit Monde; orné & remply de tant & tant de miracles.

Fin du premier Discours.

DISCOVRS
SECONDDV
PRINCIPE DE LA
GENERATION DE
l'Homme.



A M^{ON}SIEVR DVRET
MEDECIN ET PROFES-
seur du ROY.

MONSIEVR,
Ce commun propos est à mon
aduis veritable, que nous
appetons naturellement de
viure & d'estre sçauäts: parceque com-
me n'estre point, est vne priuation enne-
mie de la nature, l'ignorance est la mort
& la sepulture des hommes. De sorte
que si Sophocle a osé dire que celuy qui
neglige de gouster les voluptez, est com-
me vn corps mort animé νεκρὸς ἐμψυχός
Il me semble que ie puis dire avec au-
tant de raison, que l'homme qui refuse
de gouster le plaisir des lettres, est com-

p iij

EPISTRE.

me un corps viuant, mais sans âme,
sans raison, & sans jugement. C'est ce
qu'ont voulu enseigner quelques Phi-
losophes que par le moyen de la science
seule, nous sommes distinguez d'avec
les bestes. A ceste occasion les hommes
doctes se voyent honorez comme demy-
dieux. Et vous particulièrement qui
semblez auoir esté mis au monde pour
estre sçauant, & pour faire éclater par
tout l'vniuers, les rayons d'une doctri-
ne admirable. Pour à quoy paruenir, ie
croy que Dieu vous a élargy toutes les
faueurs qu'on eust peu souhaiter pour
acquérir vne perfection: A sçauoir vn
esprit subtil & capable de toutes cho-
ses, l'heur d'auoir esté instruit non com-
me Aristippus par vne mere sçauante,
mais par vn Pere qui a excellé & a esté
vn miracle entre les beaux esprits de
ce siecle, Et outre cela les biens de la for-

EPISTRE.

tune, & les graces particulieres du
 ciel, auquel vous devez referer ce que
 vous auez d'extraordinaire plus que le
 vulgaire. Car j'estime qu'on peut dire de
 vous, ce que Neocles disoit à la loüan-
 ge d'Epicure son frere, que lors de sa
 generation, tous les atomes de la pru-
 dence se rencontrerent dans le ventre
 de sa mere. Et ne crains point en vous
 loüant icy d'estre accusé de flaterie, veu
 que le tout est assez cogneu. Si quel-
 qu'un neantmoins vouloit contredire à
 ceste verité, j'excuserois par pitie son
 aueuglement, comme l'on supporte ce-
 luy des Cimmeriens, qui nient qu'il
 y ait un Soleil. Ce grade donc que
 vous tenez entre les doctes, & l'hon-
 neur que j'ay eu d'auoir esté vostre dis-
 ciple, m'ont poussé à vous offrir ce secõd
 Discours, esperant puis que la science
 fait viure, que vostre nom luy donnera

p iij

ÉPISTRE.

la vie & le credit, & luy servira comme d'un bouclier de Minerve. Car ie vous prie, à qui eussay-je voué & consacré ce petit traicté qui est du principe de la generation, sinon à vous qui estes, si il faut ainsi parler, le principe de la sienne? Quelque-iour vous ayant entendu disputer de ce mesme sujet sur quelque passage d'Hippocrate, ie prins tant de plaisir à vous ouyr diuinement traicter ceste matiere, que ie proposay deslors de m'y exercer. Le loysir qui se presenta, ie l'employay à celà, dequoy m'estât resouvenu depuis peu, i'ay reueü par passetemps ce que i'en auois écrit, & en ay extraict ce petit ouurage, que j'expose maintenant au public sous vostre protection. Le me doute que vous le iugerez mal poly, rude & indigne peut-estre d'un de voz disciples, toutes fois ie prendray pour excuse, non le pretexte

ÉPISTRE.

de Plutarque d'estre demeurant en vne
petite ville, (car ie vous puis assurer
qu'Eureux est muny de bons esprits &
de bons liures, autant à proportion que
ville de France) mais la difficulté du
sujet, & le desir prompt que i'ay eu de
vous faire paroistre mon affection &
vous gratifier des fruiçts de vostre es-
chole. S'il vous est agreable, & pour ce
regard vous m'honorez de vostre ami-
tié, ie me tiens plus que recompensé
de mon travail, & obligé d'estre à
iamais,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & affe-
ctionné seruiteur, IOVRDAIN
GVIBELET.

TABLE DES CHAPITRES DV SECOND DISCOVRS.

CHAP. I. Plusieurs des anciens Philosophes ont ignoré la nature de la semence. Hippocrate, Aristote, Galien l'ont mieux expliquée que les autres. Quelle doctrine n^o a laissé Hippocrate de ce principe.

CHAP. II. Quel est l'aduis d'Aristote & de Galien touchant la production de la semence. Sçavoir si elle est vne écume faicte d'esprits & du sang prouenus des restes de la dernière nourriture.

CHAP. III. En quoy la semence differe d'avec le lait, le chyle, la gresse, la residence des vrines & autres telles matieres. Comment elle est contraire de tout

point à l'humeur melancholique.

CHAP. IIII. En quelles parties du corps est faicte la semence & par quel moyen: Opinions diuerses sur ce subject. Aristote refusé touchant l'usage des testicules.

CHAP. V. A sçavoir si la femme a semence comme l'homme. Opinions diuerses de Philosophes. Demonstrations nécessaires pour prouuer qu'elle a semence. Réponse à quelques obiections. Hippocrate & Galien suivis en ceste difficulté.

CHAP. VI. De l'éjaculation de la semence. Qu'elle est la cause de

T A B L E.

et effect. De la tension de la verge, & de la volupté perçue au coït.

contre l'opinion commune, & pour qu'elles raisons.

164

CHAP. VII. La semence est cause efficiëte & materielle de l'enfant. Opinion d'Aristote reiettée. Hippocrate & Galien suivis. Quel ordre tiët la nature en la generation de l'enfant.

CHAP. X. De la ressemblance selon le sexe. Diuerses opinions de Philosophes touchät ce subject, rapportées à certains Chapitres. Quelle doctrine doit estre suivie en ceste varieté.

CHAP. VIII. Des gemeaux & commët ils sont engëdrez. Des moyens de la superfetation. De la mole & de ses causes. De la generation des monstres.

CHAP. XI. La troisième espece de ressemblance examinée. Rapport de diuerses opinions de Philosophes. Elle a pour causes, la faculté conformatrice & l'imaginative.

CHAP. IX. A scauoir si la semence est cause de la ressemblance. Combien il y a d'especes de ressemblance. La ressemblance selon l'espece prouient du principe de la semence,

CHAP. XII. Scauoir si la semence est animée. Opinions diuerses de Philosophes qui tiennët qu'elle a äme. Quelles sont leurs raisons.

CHAP. XIII. Autoritez d'Hippocrate,

T A B L E.

- d' Aristote & de Galien par lesquelles ils pretendēt prouuer que la semence est animée.*
- CHAP. XIII. Réponses aux raisons cy dessus.
- CHAP. XV. Réponses aux lieux alleguez d' Hippocrate, d' Aristote & de Galien. La doctrine de Galien est incertaine en ce qui regarde ceste controuersé.
- CHAP. XVI. La semence n'est point animée. Raisons pour confirmer ceste opinion. Scaliger pour auoir esté de cotraire aduis commet des absurditez.
- CHAP. XVII. *Aut* thoritez d' Aristote pour confirmer que la semēce n'est point animée. Conclusion de ceste dispute.
- CHAP. XVIII. Sçauoir si les Demons ont semence de laquelle puisse estre engēdré un homme. Opinions diuerses touchant les demons incubes & succubes. D'où peut estre prouenue ceste erreur de la generation par les demons. L'homme ne peut estre engendré que de l'homme.
- CHAP. XIX. Briefue conclusion de tout ce discours. Description de la semence.



DISCOURS SECOND DV
PRINCIPE DE LA GENE-
ration de l'Homme.

PREFACE.

LA NATURE qui le
vuide en horreur, & qui
le fuit comme son enne-
my capital, donne tel or-
dre à luy fermer les passages, qu'il
ne peut auoir entrée en aucun lieu
de son gouvernement. S'il se pre-
sente pour rompre la suite, & en-
tretienance materielle des choses,
elle s'y oppose avec vne telle vertu,
qu'elle joindroit plustost le Ciel a-
uec la terre, que de permettre vne
espace vuide entre l'vn & l'autre.

PREFACE.

Pour empescher aussi qu'il ne se coule entre les formes, c'est à dire, qu'il ne survienne quelque défaut, ou interruption en la suite des especes, qui seruent pour l'ornement du monde, elle donne deux sauuegardes, qui sont l'exemption de cōtraires, & la generation. Ce qui n'a point en soy de contrariété, est simplement conserué en son estre particulier, comme le Ciel. Tout ce qui est composé de substances contraires, ne pouuant jouïr de ce premier priuilege, à cause des inimitez, est seulement conserué & maintenu selon son espeece par le moyen de la generation, qu'elle procure diuersemēt selon la variété & diuersité des choses. Entre les plantes & les animaux, pour exemple quelques vns ont vne cause ef-

PREFACE.

ficiente dissemblable, parceque la nature faite d'un agēt particulier, ayant la matiere disposée, se contēte d'un principe æquiuoque qui est le Soleil, pour la production de la forme. Ainsi sont engendrées les fouris des ordures d'un nauire; les mouches à miel de la charongne d'un taureau, les chenilles de feuilles de chou, les champignons de branches de peuplier enfouyes en terre; Et plusieurs plantes, entre autres la feugere & l'adiantum, comme d'elles-mesmes *αὐτομάτως*, sans aucune graine. Les autres sont produicts par leur semblable, ou de semence cōme les animaux plus parfaicts, ou de quelque autre principe, qui répond de proportion à la semēce, cōme est le limon *τὸ γλεῦκος*, duquel sont engendrées les anguil-

-ins.

PREFACE.

les, quoy qu'Aristote les tiene du tout steriles. Mais d'autant que si le vuide estoit admis entre les especes par la perte de l'homme en general, tout le reste qui a esté créé à son occasion pourroit encourir semblable danger, & tomber en mesme precipice; le premier soin de la nature est de cōserver ceste principale espece, par voye de vraye & tresaccóplie generation. Pour paruenir à vn si noble effect, qui ne peut naturellement estre faict de rien, elle employe le sang de la mere, & la semēce pour seruir de causes materielles. Et à raison qu'il est impossible de se produire soy-mesme, parceque ce seroit estre & n'estre point tout ensemble; contradiction insupportable; elle luy dōne le Soleil pour agent commun & æqui-

P R E F A C E.

æquiuoque; le pere pour cause efficiente semblable & particuliere, & le sperme encor comme vn agent second, & substitut en l'absence du pere: Car, comme dict Aristote, ^a la semence n'est pas vne premiere cause, *ἐκ' ὧν ἴδ' τὸ ἀρέγμα τῶν* ^a *Cap. 5. lib. 12. Metaph.*

Entre tous ces principes, pour autant que la semence semble auoir beaucoup de pouuoir & de faculté, & tirer apres soy vne longue suite de controuerses, plusieurs desquelles n'ont esté bien esclaircies iusques icy, nous la prendrons pour sujet en ce present discours, & mettrós peine d'expliquer & resoudre ce qui a esté contentieux entre les Philosophes touchant ceste matiere. Premièrement nous traicterons de sa nature, de quelles substances & comment elle est

P R E F A C E.

composée, en quelles parties du corps elle prend son origine, & quelles voyes elle tient pour la sortie, tant en l'homme qu'en la femme, pour puis apres paruenir à ses effects,puissances & facultez, declarer en vertu de quel principe elle opere en la generation de l'enfant, & en apporter en fin vne vraye description.



PLVSIEVRS DES ANCIENS PHI-

losophes ont ignoré la nature de la semence. Hippocrate Aristote & Galien l'ont mieux expliquée que les autres. Quelle doctrine nous a laissé Hippocrate de ce principe.

DISCOVRS II.

CHAPITRE I.

L SEMBLE que les anciens Philosophes qui ont discouru de la semence, n'ayent peu comprétre la nature de ce principe, exceptez les trois oracles de la Grece, Hippocrate, Aristote & Galien, qui ont deuancé les autres en industrie, recherche & diligence. Pythagoras au récit de Diogenes, a pour auoir recognu quelque ressemblance entre la seméce & la substance du cerueau, a iugé qu'elle n'est autre chose, qu'un dé-gout de ceste partie *σάρον τῷ ἐγκεφάλου:* ou si nous voulons nous rapporter à ^b Plutarque, vne écume faicte du plus pur sang, *ἀρσῶ τῷ χριστάτου αἵματι.* Mais pour ce regard i'adioute plus de foy à Diogenes, par ce que la premiere opinion ayant esté suiuiue & maintenue par ceux qui ont

^a In Pythagora.

^b Cap. 3. lib. 5. de plac. phil.

esté instruits en l'école de Pythagoras, auquel ils portoient vn grand respect, il est à presumer qu'elle leur a esté enseignée par luy-mesme. Alcmaeon Pythagorien l'a définie vne partie du cerueau ἐγκεφάλου μέρος. Et Timée, vn decoulement

a Lib. de mundi natura.

de cerueau, ἀπόχυμα αὐτῆς ἐγκεφάλου. De maniere que Platon semble auoir succédé à ceste doctrine, quand il la décrit vne défluxion de la moële de l'épine, aux

b Apud Plutarch. cap. 3. lib. 5. de plac. pb.

parties de la generation, *b τῆς νοπαίου μυελῆ ἀπορροίαν.* Archelaus *c* dit que la semence est vn suc blanc semblable à du lait, pro-

c Leg. Diogen. in Archelao.

duict de la chaleur de la terre *ἴλος ὡς ἀπλησία γάλακτι, ἐκ θερμῆς τῆς γῆς.* Epicure vne abstraction du corps & de l'âme, *ψυχῆς καὶ σώματος.*

d Plutarchus ibidem cap. lib. 5. & lib. de ira colib. Galen. defin. medic.

Zenon *d* & Leucippe vn extrait de toutes les facultez de l'âme *ψυχῆς ἀπαγμα.* Toutes lesquelles opinions pour ne declarer suffisamment la nature de ce principe, ie reiecte comme nulles, sans toutesfois m'arrester à la refutation, ayant mieux pour briefueté entrer tout d'vn coup en consultation avec Hippocrate, afin d'estre éclairé en la recherche de la verité.

Ce diuin vieillard, qui n'a rien ou peu

ignoré de ce qui peut tōber à la cognoif-
 fance de l'homme, ayant preueu que la
 pluralité de principes estoit neceffaire en
 la nature, & qu'iceux neātmoins ne pou-
 uoient auoir action les vns enuers les au-
 tres, s'ils n'auoient entre eux quelque di-
 fcord où contrarieté, a constitué en la se-
 mence deux principes contraires, pour
 la generation de l'homme: Non toute-
 fois, comme Parmenides, de le feu & la
 terre, *πῦρ καὶ γῆ*, par ce que ces deux estans
 vnis ensemble font plus propres à pro-
 duire des cendres que tout autre effect:
 Non comme les Pythagoriens le nom-
 bre pair & impair *τὸ ἄρτιον καὶ τὸ ἀσέτιόν*, con-
 fideré que le nombre est posterieur à la
 substance: Non les atomes, comme Leu-
 eippe & Democrite, eu égard que de cho-
 ses indiuisibles ne peut estre faiete vne
 substance diuisible; mais le feu & l'eau,
 contraires, dit-il, *τὸ ὑδάτιον* en ce qui est
 de leurs vertus & qualitez, & d'vn accord
 lors qu'ils se rencōtrent au faiet de la pro-
 duction *τὸ καὶ γένεσιν*. Le feu comme le plus
 prompt & trefactif *δραστικώτατον*, meut
 & cōduit tout en la generation. *πάντα διὰ*
τὴν αἰθέρα καὶ τὴν γῆν. L'eau qui est plus materielle

*a Leg. Ari-
 stot. cap. 5.
 lib. 1. physic.
 Diog. Laert.
 in Parmeni-
 de.*

*b Apud Ari-
 stotel. cap. 5.
 lib. 1. Meta-
 phys.*

*c Lib. 1. de
 dieta.*

*d Galen. lib.
 2. de facul'ta-
 tib. natura-
 lib.*

donne liaison & nourriture à la chose
 ὅδωρ πάντα διὰ πάντων βέβηκε, cōme de fait l'eau
 est beaucoup plus traictable & plus pro-
 pre pour seruir de matiere selō le jugemēt

d'Aristote, que la terre de Parmenides,

τὸ ὑγρὸν διασποτέρον ἔχει πλεονεξίαν τῆς γῆς. Non

toutefois que nous deuions entēdre par

ce feu & eau, les deux éléments en leur

substance pure & simple; car aussi tost y

eust il adiousté les deux autres, selon sa

doctrine, sil eust eu ceste intelligence:

Mais tenir pour cōstant que par ces deux

principes, il a voulu démonstrer la natu-

re de la semence qui cōsiste en deux sub-

stances diuerses. L'une est ceste masse ou

partie plus materielle, nommée par Ari-

stote τὸ ἀσπώδες ἢ τὸ κοῖμα τῆς γούνης l'écume, & le

corps de la semence, qui nous est sous ce

nō d'eau signifiée par Hippocrate: L'aut-

re est cet esprit qui eleue le corps de la

semence en ampoules & sans lequel elle

feroit sterile & inutile au fait de la gene-

ration; A raison dequoy Aristote le fait

semblable à l'élément des estoilles, ἀνάλογον

τῶν ἄστρον στοιχείων: d'autant qu'il a en soy la

vertu d'engendrer & de cōseruer, au lieu

de consommer & de détruire comme le

feu élémentaire, & ceste partie est appelée feu par Hippocrate. Où nous noterons en passant, que ce grand Medecin & Philosophe n'a pas seulement en cest endroit, mais en plusieurs autres lieux, déguisé les secrets de sa doctrine. Quelquefois il appelle l'âme ^a *διερμὸν ἀθάνατον* V- a Lib. *περὶ ἀρχῶν.* ne chaleur immortelle, cōme luy-mesme s'explique autre-part, ^b attribuât à l'âme ^b *Lib. de insomniis.* tout ce qu'il auroit dit au parauât de ceste diuine chaleur. Quelquefois aussi il décrit la nature de la semēce sous ce mot *ψυχή*, ame, cōme il appert quād il dit ^c que l'âme entre en l'hōme tēperée de feu & d'eau, *ἑστέρμι ἐἰς ἀνδρῶν ψυχήν πρὸς τὴν ὕδατος ἑξυγκρισιν ἔχουσα.* Et en cest autre lieu, ^d Ceux-là, dit-il, manquent de raison qui ne croyent que l'âme soit meslée avec l'âme; *εἰ δέ τις ἀπιστεῖ ψυχῶν μὴ ποσομίαν εἶναι ψυχῶν ἀρσῶν ὅτιν;* entendant les deux semences de l'homme & de la femme, qui se rēcōtrent & se joignēt pour la generation. Et icy encores, Tout ce qui peut nourrir plusieurs ames, dit-il, ^e doit estre iugé fort & robuste *ὁνοῖα δυνάταται πλείσας ψυχὰς βέβηται τὰ ἰσχυρότερα;* Voulāt dire plusieurs parties de semēce, cōme il est ayse à iuger par

ce qui ensuit, que l'éuacuation de telles
 ames aporte de la debilité. Il dit autre-
 part, *Ἡ ἀνδρῶπις ψυχὴ ἐν ἀνδρῶπι αὐξάνει, ἐν ἄλλῳ ὃ
 ἔστιν.* L'âme de l'homme, c'est à dire la se-
 mence est promue à la generation en l'hō-
 me seulement, pour dire en la femme,
 car il interprète ce lieu mesme puis apres
 par ces paroles, *ἃ οὐκ οὐκ ἄλλοσε ἐστίν. ἢ ἐκ αὐ-
 ξεται, ὅτι ἔστι πῦρ γυναικῶ ἀύξει, καὶ πύχνη τῆς ἀποσπών-
 των.* Ceste semence dit-il ne peut estre ad-
 uancée ou prendre accroissement en au-
 tre lieu, mais en la femme elle est pro-
 mue à la generation, lors qu'elle rencon-
 tre en elle toutes choses à propos. Et me
 semble que ce verbe, *αύξει*, ainsi inter-
 preté conduit fort bien à l'intelligence
 de l'auteur; veu ce qu'il dit apres que
 non seulement ce qui prouient de l'hom-
 me, entendant la semence, mais aussi ce
 que contribue la femme, *αύξει μὲν* c'est pour
 dire *γονιμὸν*, est fecond & propre pour la
 generation. Scaliger qui a mal entendu
 ceste doctrine d'Hippocrate, a declamé
 iniurieusement, à l'encontre, & osé dire
 que tout ce propos est vne réuerie indi-
 gne d'estre recitée. *Nefandum, & deliramen-
 tum Hippocratis.* Mais, à mon aduis, cela

a 7b. pag.
83. 28.

b Pag. 86.

c Lin. 35. ibi-
dem.

d Exercit.
101. 18.

doit estre reiecté sur luy-mesme, n'estant
 ceste condânation qu'une pure calônie.

Pour retourner donc d'où nous som-
 mes partis, il semble q' tout ainsi qu'Hip-
 pocrate n'eust peu mieux demonstrier la
 nature de l'âme, que par ceste diuine cha-
 leur, qui est l'instrument de ses facultez,
 & le lien qui entretient la société d'elle
 avec le corps: Il n'eust peu aussi nous
 mieux declarer la nature de la semence,
 que par ces deux principes le feu & l'eau,
 parce que la semence est constituée de ces
 deux contraires, lesquels rengez sous vn
 bon accord & couplez ensemble comme
 en vn mariage, sont cause de la genera-
 tion. Aristote reconnoist ceste Philoso-
 phie cōme véritable, car il dit, que la se-
 mence est faite de chaud & humide a Probl. 34.
sect. 3. & 32.
sect. 5.

Quide b se fert b Lib. 1. Me-
tamorph.

des mesmes mots d'Hippocrate: du feu
 & de l'eau, dit-il, qui sont deux contrai-
 res; lors qu'ils s'accordent ensemble; reuf-
 fit vne chaude humidité qui cause la pro-
 duction de toutes choses.

Cumq; sic ignis aqua pugnax, calor humidus oēs c Leg. Plu-
Res creat. tarchus in
Rom. quest.
Initio.

C'est ce que les Romains^e entendoient

DISCOURS

couuertement, quand ils apportoient le feu & l'eau aux ceremonies de leurs nopces, par ce que ces deux éléments, comme l'homme & la femme, sont deux principes qui s'accordēt pour le fait de la generation. Le feu est comme le masse, l'eau est ainsi que la femelle. Le feu & le masse donnent les principes du mouuement, *αἴθερ ἔστιν ἄρσενος*. L'eau & la femelle donnent le sujet & la puissance materielle, *ἕρως ἔστιν θήλειον*.

^a *Leg. M.*
Varro lib. 4.
de ling. lat.

Cela pareillement nous a esté cōfirmé par les Poètes, ^a quand ils ont feint qu'une semence de feu estoit tombée du Ciel en la mer, *de caelo semen igneum cecidisse in mare*. Et que de la conjunction de ces deux conuertis en écume Venus auoit pris son origine, *ac natae spumis venerem coniunctione ignis*. Et *humoris*. Entre les peuples du Septentrion, les Lapons contractent leurs mariages, par le feu seulement. *Per ignem foederant coniugia*, à raison que le feu est la cause principale.

Bref l'aduis d'Hippocrate est, que la semence est composée des quatre éléments, representez par le feu & l'eau. Le feu est celuy qui conduit l'œuvre & gouverne

tout en la generation; & ne deuous trou-
 uer estrage qu'il ayt ainsi nommè la cha-
 leur naturelle, veu qu'Aristote a quel-
 quefois en a vñe en la mesme maniere.
 L'eau est l'humeur & le corps de la semē-
 ce, duquel ceste diuine chaleur forme &
 figure toutes les parties de l'enfant: com-
 me si Phidias avec de l'iuoie faconnoit
 l'image de Iupiter l'Olympien. Nature
 donc qui estude tousiours à la multipli-
 cation & propagatiō des choses, accorde
 ces deux contraires par sa prudence en la
 production de la semence, & faict lors
 qu'ils se rencontrent, que par la commu-
 nication de leurs qualitez ils se temperēt
 l'vn l'autre, au lieu de continuer leurs se-
 ditions. Le feu emprunte de l'eau l'humidi-
 té, & l'eau du feu vne partie de sa seche-
 resse, *b τὸ πῦρ ἀπὸ τοῦ ὕδατος τὸ ὑγρὸν. τὸ δ' ὕδωρ ἀπὸ*
τοῦ πυρὸς τὸ ξηρὸν. Et d'autant plus que le
 temperamēt de ces deux approche d'vne
 iuste proportion, le feu neantmoins de-
 meurant aucunemēt maistre, plus la pru-
 dēce de l'âme est grande en la chose pro-
 duiete & la santé assuree. Voila ce que
 nous aprenons de ce premier Oracle.
 Passons maintenant à Aristote,

*a Lib. 2. de
 anim. & lib.
 de respir.
 cap. 3.*

*b Lib. 1. de
 diata. pag.
 82. 37.*

QUEL EST L'ADVIS D'ARISTOTE
 & de Galien touchant la production & composition
 de la semence. Sçavoir si elle est vne écume faite
 d'esprits, & du sang prouenu des restes de la der-
 niere nourriture.

CHAPITRE II.

ARISTOTE Prince des Philoso-
 phes a discouru plus clairement de
 ceste matiere, & dit en termes plus ex-
 pres, ce qu'Hippocrate peut estre n'auoit
 voulu declarer auparauant. Il nous en-
 seigne que la semence est vne écume com-
 posée de deux substances, qui sont les es-
 prits auxquels cōsiste le principe de la vie,
 & le sang qui prouient des res-
 tes de la derniere nourriture: Mais par
 ce qu'il ne suffit pas de dire à la Pythago-
 rique, *αὐτὸς ἐστὶν*, le maistre Aristote a pro-
 noncé ceste sentence: Nous examinerōs
 ses raisons, & peserons le tout à la balen-
 ce de Critolaus.

Premierement qu'elle soit vne écume
 faite d'humeur & d'esprits, il semble en
 auoir fait vne preue assez subtile: Puis
 que la semence, dit-il, est d'vne iuste épes-

feur; Il faut de necessité que telle consi-
 stence procede des esprits chauds, qui se
 meslent & s'insinuent avec l'humeur, cõ-
 me nous voyons que toute autre écume
 deuiet blanche & épesse par ce moyen,
 a οἷς καὶ οἱ ἀσπρὸς γίνεῖ παχύτερος καὶ λευκός. Estant ^{a Cap. 2. lib.}
 impossible de donner aucune autre ^{2. de gener.}
 raison de ceste épaisseur qui soit perti- ^{animal.}
 nente. Car si nous disons, que par la seule
 coction la semence acquiert ceste consi-
 stence, dans les vaisseaux spermatiques,
 il y a peu d'aparence, d'autant que l'eau
 pareillement deuiendroit épesse par la
 cuisson, ce qui ne peut estre. Ioint que ce-
 ste semence estant exposée au froid, se-
 roit sujet, à la gelée, où au contraire elle
 deuiet eau & de couleur d'eau, b ψυχρότερον b ^{ibidem et}
 γίνεῖ ὑγρὸν ὡσπερ τὸ ὕδωρ, καὶ τὸ χεῖμα ὕδατος. De ^{cap. ultimo}
 vouloir aussi qu'elle soit telle, à cause ^{lib. 3. hist.}
^{animal.}
 de beaucoup de parties terrestres meslées
 avec son humidité, il y a encore aussi peu
 de raison, consideré que ce meslange de-
 uroit empescher qu'elle ne se conuertist
 du tout en eau. Reste donc qu'elle soit
 faite de quelque humeur qui cause ceste
 mutation, & desprits qui empeschent
 qu'elle ne deuiet gelée à la froidure, par

DISCOURS

ce que l'air ne peut estre condensé, ὁ γὰρ ἀήρ ἐπιπύρεται. Or que le sang soit cette humeur, il le prouue par les raisons qui ensuiuent.

Premierement nous voyons que les animaux qui n'ont point de sang, ^a αἷμα ζῶα, par mesme moyen n'ont point de semence, comme mouches, fourmis & autres insectes. 2. Les enfans & les vieillars ont peu ou point de ce louable excrement; ceux-cy dautant que leur chaleur naturelle est trop debile pour pouoir élaborer & conuertir le sang en semence ^b διὰ τὸ μὴ πύρετον. Ceux-là à raison que toute leur nourriture est employée à l'accroissement du corps, ^c διὰ τὴν αὐξάνσιν, comme de fait nous voyons que les enfans aux cinq premiers ans de leur vie, acquierent la moitié de toute leur crue, ἡμᾶν τὸ μὲν ἄνθρωπος. 3. Nous experimentons au contraire que les animaux les plus petits bien souuent sont les plus feconds, ὀχλοπύρα καὶ πολύζωα τὰ μικρά, parce que ce qui seroit conuertey en la substance pour l'accroissement du corps, se tourne en semence pour la generation ^c εἰς τὴν τέκνωσιν καὶ παραλίσκεθαι. 4. Il adiouste ^d que ceux

a Cap. 17. lib. 1. de gener. anim.

b Cap. 18. lib. 1. de gener. anim. leg. Hippocr. lib. 1. de diata.

c Cap. 1. lib. 3. de gener. anim.

d Cap. 19. lib. 1. de gener. anim.

qui sabandonnent aux femmes avec trop d'excez, reduits quelque-fois à fin de bon payement, rendent le sang pur au lieu de semence, pour autant qu'ils ne donnent assez de loisir à la nature, de le preparer comme il est requis. 5. Ceux qui sont gras outre mesure, sont veus a-voir moins de semēce^a ἀρνώτεσ τὰ πμελώδη, ^a Cap. 18. lib. 3. hist. ani-
à raison que la meilleure portion du sang ^{mal. ex cap.}
qui deuroit estre referuée pour la gene- ^{19. lib. 1. de}
ration, est transmüée & conuertie en ^{gener. anim.}
grosse, d'oü bien souuent s'ensuit la steri-
lité, non seulement à l'homme, mais à
tous animaux en general, selon le témoi-
gnage du mesme Philosophe, qui dit que
les boucs trop gras sont moins habiles à
la generation, ^b οἱ γὰρ πιόνες ὄντες ἤπρον γονι- ^b Cap. 14. lib.
μοί εἰσιν. Pline à mieux aymé interpretant ^{5. hist. ani-}
ce passage l'appropriier à la cheure ^{mal.}
^c Cap. 50. lib. 8. nat. hist.
(dit-il) *pinguitudine sterilefcunt.* 6. Fina-
lement tout ainsi que la semence dimi-
nuē, quand le sang qui luy deuoit ser-
uir de matiere, est employé à la nour-
riture de tout le corps, ou de quel-
que partie: de mesme maniere voyons
nous que tout le corps diminue aux grā-
des éuacuations de semēce; d'autant que

le sang par ce moyen qui deuoit seruir de nourriture à toutes les parties, sert à l'entretien de la semence: qui cause que tous animaux qui rendent beaucoup de semence, arriuent plustost à leur vieillesse,

a Cap. 2. lib. *a* τὰ ὀρεπικὰ καὶ πολὺσπερμα γιγίσκει τὰ χύ. Nous
ae longit. &
brenit. vite. pouuons obseruer cela en la nature des
plantes, entre lesquelles celles qui portent
beaucoup de fruiçt ou de graine, de-
uiennent seiches & meurent incontineçt

b Cap. 1. lib. *b* ἢ δένδρον τὰ πολλὰ πο-
3. de gener. ληκαρπία πάντα λίαν ξηραίνεθ' καὶ τὴν φασγὴν. ὅτι τὰ χύ
animal. leg. *Alexander.* δρωπα.

probl. 69. Pour le regard de l'autre partie qui sont
lib. 2. les esprits, qu'ils entrent en la composition de la semence, particulieremēt il en apporte ces raisons. 1. La semēce est vne écume, elle est donc composée d'esprits & d'humour meslez ensemble: car eomme l'eau estant batue & agitée avec de l'huile fait vne écume, à raison q̄ l'huile est vne substāce aérée. De mesme le sang est changé en écume dans les vaisseaux feminaires, à raison des esprits qui se meslent avec luy, & eleuent sa substance en ampoules tellement petites qu'elles ne peuuent estre distinguées, il les appelle

a d d v

αἰθλοῦρας ἢ ἀσθένειας πομφόλυγας. 2. Joint, cam- a Cap. 2. libi
 me nous avons dit, que nous ne pouuons 2. de gener.
 donner raison, pour quoy la semence de- anim. leg.
 uient eau estant exposée au froid, si cela Galen. lib. 1.
 ne prouient à cause de la dissipation des de semine.
 esprits chauds, qui parauant luy mainte-
 noient ceste cōsistence. 3. Tous animaux
 b qui ont des varices aux testicules ne b Probl. 2.
 peuuent engendrer, pour autant que les lib. 4.
 esprits sont transportez au lieu où est la
 varice, tellement que la vigueur de la se-
 mence, ἡ ὄρμη τῆς σπέρματος, en est refroidie,
 & la tension de la verge flestrie & debili-
 tée. 4. La mesme raison est pour le regard
 des melancholiques qui sont ordinaire-
 ment adonnez à la volupté c ἀφροδισιατικοί c Probl. 3.
 οἱ μελαγχολικοί, à cause que ceste humeur est lib. 4. c
 pleine de vents & d'esprits πνευματικός ὄντι; probl. 1. lib.
 & la semence pareillement vne éuacua- 30.
 tion d'esprits πνεύματ' ἐξοδ'.

Partant il soustient que la semence est
 faicte de sang & d'esprits, & qu'elle est vn
 excremēt des restes de la derniere nour-
 riture, eu égard que ce sang est le surplus
 de la nourriture de chaque partie porté
 aux conduicts seminaires, pour estre là
 changé & transmué en semence. Sa rai-

son est que ce reste de nourriture, encore qu'il n'ait esté conuertý en la substance de telle ou telle partie, est semblable neantmoins à ce qui y a esté trāsmué, & retient vne pareille faculté, qui cause que la semence a beaucoup de vertu *μεγάλη ε-
χει α διαμιν*, consideré que le reste de la nourriture, de la main pour exemple ou du visage, est cause que la main ou le visage est representé en la conformation de l'enfant.

a Cap. 19. lib.
1. de gener.
an.

Galien a du tout ensuiuy ceste doctrine d'Aristote. Il tient que la semence est vne écume, vn excrement, vn sang elaboré à perfectiō, *κατ'εργατηριόν ακριβώς αίμα.* & que ce sang est attiré de toutes les parties du corps, par la vertu des testicules, comme les serositez du sang par les reins.

b Lib. 1. de
semine.

Après auoir longuemēt examiné toutes leurs raisōs, ie suis cōtraint d'y apporter mon consentement, veu mesme que tous les Medecins & Philosophes se rangent de ce party. Et partant nous tenons pour constant que la semēce est vne écume, eu égard que toutes les causes de l'écume se rencontrēt en la production de

cet excrément, aſcauoir vne matiere
 vaporeuſe, la chaleur & le mouuement.
 Joint que la blancheur luy eſt vn accidēt
 inſeparable, quoy qu'Herodote ^a ayt eſ- a Apud Ari-
 ſtot. cap. 2.
 lib. 2. de gen.
 anim. & cap.
 ultimo lib. 3.
 hiſt. animal.
 b Cap. 103.
 lib. 2. nat.
 hiſt.
 crit le contraire de la ſemence des mores
 de l'Æthiopie, contre toute raiſon & ap-
 parence: Pline témoigne ^b qu'en vn cer-
 tain lieu de la region de Pont, le laiēt des
 iuments eſt noir par la propriété des pa-
 ſtures: enquoy il me ſemble plus ſuppor-
 table qu'Herodote (combien que l'vn &
 l'autre ſoient ſujets à caution) à raiſon
 que le laiēt n'eſt pas vne écume comme
 la ſemence.

Pareillement quelle ſoit faite de ſang
 purifié, c'eſt vne verité à laquelle nous
 ſommes contraints d'obeir, veu que l'ex-
 perience nous y condamne: Nous appre-
 nons par l'anatomie que dans les replis
 ou reuolutions des pores ſeminaires, pres
 de l'Epididyme, viſiblemēt le ſang com-
 mence à ſe blanchir & perdre peu à peu
 ſa premiere couleur, il entre donc en la
 compoſition de la ſemence. Quand aux
 eſprits, il y a moins encore de difficulté.
 Car pourquoy la nature auroit elle joint
 en vn ſeuil conduēt la veine & l'artere

DISCOURS

spermatiques, si son dessein n'estoit de faire du sang & des esprits vne seule matiere, qui est la semence? Ce qui confirme dauantage ceste opinion est que l'éua-
 cuation de semence en petite quantité, debilité plus que le sang épandu en abô-
 dance, & ce à raison de la perte des es-
 prits, auxquels consiste la principale force des facultez.

Seulement ie fais scrupule de passer à ce dernier article, par lequel ils aduoüent que le sang matiere de la semence, pro-
 uient des restes de la derniere nourriture & qu'il reçoit des parties solides quelque commencement de préparation. Ce qui m'induit à douter de ceste doctrine re-
 ceüe de si long-temps, est que la matiere de la semence, est par ce moyen tirée de trop loing sans necessité, comme il seroit ayse de prouuer par la raison qui ensuit. Les restes de la derniere nourriture sont ou semblables au sang cõtenu dans la ve-
 ne caue, ou differents & dissemblables. Qu'ils soient dissemblables, il n'en appa-
 roist rien du tout: car par la dissection des veines, nous ne voyons rien de tout cela meslé avec la maïse du sang: De sorte que

L'opinion d'Aristote ne semble fondée que sur coniectures. S'ils disent qu'ils retiennent quelque vertu imprimée par les parties solides : comment est il possible que ce qui part de la main, pour estre fait semence aux parties genitales, passant tant de détours y puisse paruenir sans perdre ceste qualité? S'ils sont semblables, pourquoy voulons nous que nature se trauille sans occasion, à recherchant de particularitez imaginaires? Car encore que nous eussions admis, que ceste vertu peust estre portée entiere au lieu destiné, ce seroit pourtant sans nécessité, n'estant aucun besoin de la deriuer de si loing; soit qu'elle ne fust qu'une preparation simple & materielle, ou vne disposition à la conformation des parties, comme il semble que ce soit l'aduis d'Aristote. Pour preparer le sang, & le changer en semence, les conduits spermaticques & les testicules sont suffisants sans rien mendier d'ailleurs. Pour la figuration & conformation des parties, les esprits qui sont prompts & subtils, pour estre portez legeremēt par tout le corps, comme nous les voyons aux émotions

& perturbations de l'âme; courir du centre à la superficie, & de la superficie au centre, sont plus habiles à cet affaire que les restes de la dernière nourriture. Ioint qu'il est impossible de comprendre comment les restes qui prouviennēt, vne partie de la veine, vne autre de l'artere, du muscle, de l'os, ou du nerf séparément, enfin se joignent ensemble comme pieces de marqueterie en la cōformation, & tombent tellement à plomb, qu'elles puissent faire la main ou le visage ou quelque autre partie.

Toutes ces considerations me contraignent pour ce fait icy, de quitter le party d'Aristote, & cōclure que le sang employé pour seruir de matiere à la semence; prouient seulement de la vene caue, & qu'il est attiré pour ceste occasion par les testicules. Ceux qui veulent sauuer Aristote, interpretent par cet excrement de la dernière coction, le sang contenu dans les veines, & disent que la premiere nourriture est la viande contenuë en l'estomach, la secōde le chyle: la troisieme le sang. Mais ceste refuite est vne maigre garantie, d'autant que si toute la masse du

fang est la dernière nourriture, ou dirōs
 no^o que serōt les restes desquels doit estre
 faite la semence selon Aristote? Il cōpare
 tels restes de la dernière nourriture, πρὸς αἰ-
 θρηκάλῳ au pourpre ou laque, de laquelle
 se seruent les peintres en leurs peintures.
 Or comme l'image estant parfaite, ce
 qui reste au pinseau retiēt la mesme cou-
 leur que ce qui y auroit esté employé: de
 mesme maniere, ce qui reste aux bouts
 des dernières venes, apres la nourriture
 des parties, est tout tel que ce qui a esté
 conuert y en leur substance. A raison de-
 quoy il dit mesme, que les restes de la
 nourriture qui partent de la main, sont
 cōme vne main indeterminée ^a χερὶ ἀδιό-
 ρητος, d'oū il appert assez, que ceste in-
 terpretation ne conuient aucunement à
 l'intelligence du Philosophe. Cecy donc
 pourra seruir, pour mettre fin à ceste que-
 stion souuent agitée entre les Philoso-
 phes, sçauoir si la semence prouient de
 toutes les parties du corps, comme ont
 creu ^b Democrite, Hippocrate, & plu-
 sieurs autres. Car s'ils ont entendu par la
 semence, la principale partie qui sont les
 esprits, sans doute elle prouient de tout

^a Cap. 19. lib.
 1. de gener.
 animo.

^b Apud Plin-
 tarclim cap.
 3. lib. 5. de
 plac. ph.

le corps, à raison que la promptitude & subtilité de leur substance, obeit à tous mouuements, & facilement sont portez du cerueau, du cœur, du foye & autres parties, par les nerfs, les artères & les veines, aux lieux de la generation. S'ils entendent la semence purement & simplement, ou le sang duquel elle est faite, ils commettent vne erreur autât aisée à destruire, comme leurs obiections sont faciles à foudre: S'ils obiectent que les enfans des Epileptiques, succedent comme héritiers à ceste maladie de leurs parents. Nous disons que cela prouient à raison des esprits, qui portent à la semence l'impression de ceste mauuaise marque. Car le cerueau contribue beaucoup d'esprits animaux en la production de la semence: tant par les gros nerfs qui partent de la moëlle de l'espine, que par vn petit de la sixiesme coniugaison du cerueau, qui est porté aux conduicts de la semence & aux testicules, selon l'observation de Vesale. Et ceste seule raison peut suffire à tous leurs argumēts. Je ne m'arresteray point dauantage à ceste dispute; veu qu'elle a esté amplement examinée par Aristote.

EN QUOY LA SEMENCE EST DIFFERENTE d'avec le lait, le chyle, la residence des urines, & autres telles matieres. Comme elle est de tout point contraire à l'humeur melancholique.

CHAPITRE III.

QU'ON VOIT AINSI que les Orféures purifient l'or avec le feu, le rendent net & le demeslent de routes impuretez: Ny plus ny moins pouuôs nous rendre la cognoissance de la semence pure & nette de toute confusion, la distinguant d'avec plusieurs autres substances, qui semblent auoir quelques marques d'affinité avec ce principe: comme sont le lait, le chyle, la gresse, & l'hypostase des vrines.

Le lait est blanc comme la semence; l'vn blanchy dans les glâdules des mammelles, l'autre dans les testicules, qui sont aussi parties glanduleuses. Le lait est fait de sang porté aux mammelles, la semence de sang aussi attiré par les testicules. Le lait retenu en abondance dedans les mammelles, s'épessit, se corrompt & vlcere la partie, d'où s'ensuiuent de grands

DISCOURS

accidents. La semence retenue cause pareillement de grâdes maladies, parce que elle se corrompt & corrompt^a elle acquiert vne qualité venimeuse: C'est vn axiome veritable en la Medecine, que les choses plus elles sont dignes & excellentes quand elles sont en leur naturel, plus elles apportent de mal & d'affliction, lors qu'elles deuiennent corrompues, & acquierent vne mauuaise qualité. Le sang pour exemple, que nous tenons estre le thresor de la nature, tant que son temperament naturel luy est conserué dedâs les venes, il est cause de la santé de tout le corps: sil aduient qu'il soit corrompu, il cause vne espece de fiéure plus perilleuse que toute autre, nous l'appellons Synoque putride; Le pain, au jugement d'vn chaqu'vn, est vne loüable & tresbonne nourriture, pris moderément: si nous en vfons avec trop d'excez, il cause vne dangereuse répletion. Et ceste doctrine est tirée non des preceptes d'Auicenne Prince des Arabes comme croyent plusieurs, mais des oracles du grand Hippocrate Roy des Medecins, qui dit que les meilleures viandes & plus vtiles pour la santé,

^a *Leg. Galen. lib. de affect.*

^b *Lib. de affectibus leg. Alex. probl. 41. lib. 1.*

apportent dauantage de mal si l'on en vse mal à propos, que celles qui sont moins recommandables. Le lait & la semence sont deux substances nobles, si nous considerons la generation & la nourriture de l'enfant, aussi voyons nous que l'un & l'autre causent de grands accidents, comme il appert par les tumeurs & inflammations de mammelles & suffocations de matrice. Partant il me semble qu'Archelaus disoit à bon droit, que la semence est vn suc semblable à du lait, ^a ἴλυσ ἄγλαυσία γαλακτι. Ils different toutefois, en ce que le lait n'est pas écume comme la semence, & qu'il a plus de terre que d'esprits; Au contraire de la semence, qui a plus d'esprits que de parties terrestres. Je scay que quelques vns ont definy le lait vne écume; mais ie trouue en cela autant de raison, comme en ce que soustienent quelques autres, que le miel est vne saline du Ciel, & la mer vne sueur de la terre, ^b où les larmes de Saturne. Κρόνου δάκρυον, ^c Mel siderum salua, & mare eternus terra sudor. Telles opinions sont vaines phantasies, qui ne recognoissent autre mere que l'ignorance: Ceux qui ont estu-

^a Apud Diogen. in Archelao.

^b Apud Plin. cap. 12. lib. li. 11. et cap. 100. lib. 2. natur. hist. ^c Pythagorici apud Plutarch. lib. de isid. & Osirid.

DISCOURS

dié à la recherche des choses naturelles, & de leurs causes, avec plus de jugement ont deffiny le lait vn sang blanchy dans les glandes des mammelles, pour estre comme vn fard de la nature, de peur que les enfans qui en sont nourris, ne s'accoustument à la cruauté. Dauantage la semence est principe de la generation; le lait destiné seulement pour la nourriture de la chose produicte. Le lait particulier aux femmes: La semence & à la femme & à l'homme.

Le chyle, qui est le suc alimentaire de la premiere coction exercée au ventricule, est blanc pareillement comme le lait & la semence; & different neant moins de l'vn & de l'autre, parceque le chyle est vn suc blanc, qui deuiet rouge conuertty en sang en la region du foye: où au contraire, le lait & la semence, sont substances faites de sang blanchy aux mammelles & aux testicules. De maniere que ces trois sont du nombre des humiditez, qui peuuent estre transmüées en la substance du corps, & qui acquierent leur blâcheur par coction naturelle. Enquoy ils sont distinguez d'avec le pus & l'hypostase

*a Galenus
com. ultimo
lib. 1. progn.
pus compa-
rat semini.*

ou residence des vrines, qui sont inutiles
 excréments & ne sont iamais employez
 au profit du corps; mais éuacuez & mis
 hors cōme incōmodés à la nature. Ioine
 que no⁹ ne difons pas que la matiere pu-
 rulente, ny la residēce soient blāches par
 cuisson naturelle seulemēt *πύον λευκόν*, com-
 me la semēce & le laiēt: mais par meurif-
 sement *πανάσιον* qui est vne mutation en
 partie bonne, en partie mauuaise, ^a *ἰμμιό* a *Apud Ga-*
λην. com. in
aphor. 47.
 C'est pourquoy ie ne puis
 approuuer ce que dit ^b Empedocles, que *lib. 2.*
 le laiēt est vn pus blanc *πύον λευκόν*, veu que ^b *Apud Ar-*
ist. cap. 8.
 ces deux ne conuiennent non plus l'vn à *lib. 4. de ge-*
ner. animal.
 l'autre, que la coction & la pourriture. Le
 pus est vne pourriture, *τὸ πύον καταπόσις ὄζει*
 Le laiēt vn sang cuiēt & élaboré ^c *τὸ γάλα πύον* *c Leg. Galen.*
cap. 32. lib. 7.
de v'su part.
πυμμιόον αἷμα. Erasistratus (quoy que iu-
 stement reffuté par Galien) soustenoit
 de meilleure grace, que l'hypostase des
 vrines aux malades de fiēure, est vne ma-
 tiere purulente. Car combien que cela
 soit faux, si est ce toutefois que le laiēt
 faiēt de sang pur & loüable, a moins de
 proportion avec le pus ou matiere puru-
 lente, que l'hypostase de l'vrine qui pro-
 uient cōme elle d'vn suc mauuais & cor-

^a Probl. 65. rompu, *ἐκ νοσοποιῆς χύμης*, dict^a Alexandre.
lib. 2.

Ce qui confirme dauantage ce propos, est que nous ne voyons aucune residence dans les vrines de ceux qui sont sains de cōstitution naturelle, & à raison du soin qu'ils y apportent, *τῆ φύσει, καὶ τῶ ὑγιαίνειν.*

Quand à la greffe, il semble qu'elle approche du naturel de la semēce, plus que toute autre chose. Premièrement elle porte vne mesme couleur: Elle est faicte de sang louable & cuit à perfection, & est vn excrément comme la semēce, *ὡς ἐπιτομα.*

^b Cap. 19. lib. *καὶ δάπερ τὸ σπέρμα* selon ^b Aristote. Raisons
^{1. de gen. animal.} à mon aduis qui ont induict aucuns des

anciēs Philosophes à tenir ceste opinion, que la semence est vn découlement de

^c Cap. 18. lib. *σπέρμα ἐκ πύργου*. Mais afin de
^{1. de gen. animal.} ne point errer avec ceux-là; nous mon-

^d Cap. 16. strerons en quoy cōsiste leur difference.

^{lib. 3. hist. animal. & cap. 7. lib. 2. de gener. animal.} La semēce dit Aristote, pour estre éprouuée loüable & feconde, doit tendre au fond del'eau, ^d *ἐς βυθὸν χωρεῖν*. La greffe au

^e Cap. 2. lib. *ἐπιτομα*, quoy que ^f Rhasis & ^g Auicen-

^{2. de gener. animal.} ne soient d'opinion contraire, pour le ^f Contin. 22.

^g Lib. 3. fen. regard de la semence: La greffe selon A-
^{2. l. tom. 1. cap. 9.} ristote est vne partie acquise non natu-

relle, & qui ne doit estre comprise au nombre des parties necessaires *ἢ ἀναγκαίων μερῶν.*

La semence au contraire est tellement necessaire, que sans elle il n'y auroit point de generation. La cause derniere de la gresse est la froidure des membranes voisines selon ^a Galien *ἢ ὑμερίων γενεῖας,* ce que la raison & l'experience nous monstrent, estant necessaire puisque elle est dissoute par la chaleur, qu'elle soit cause de froidure. La semence d'autre part ne reconnoist autre agent naturel que la chaleur naturelle, avec la propriété des testicules, d'où vient qu'elle est corrompue à la froidure. Et partant Auenroys semble manquer de jugement, lors qu'il soustient qu'une certaine femme se baignant, rencontra fortuitement de la semence d'homme qui flotloit sur l'eau, de laquelle elle conceut, & eut enfant. Car ^b la semence ne peut estre tant soit peu exposée au froid, qu'elle ne soit aussitost éuentée, corrompue, & rendue totalement inepte à la generation.

^a Lib. 1. de
temperamē-
tis.

^b Leg. G^o
len. cap. 10.
lib. 14. de v^o
su part.

Padiousteray en passant, que cōme les choses susdites ont beaucoup de ressemblance avec la semence, la melancholie

DISCOURS

ou cholere noire semble estre de tout point opposée à sa nature: Nous auons dit que la semence qui est vne écume, est blanche necessairement, & de propriété. Le nom de ceste humeur malefique, au contraire nous declare, qu'elle est noire natuellement, & que cet accident luy est inseparable. La melancholie est froide & seiche de temperament: La semence chaude & humide. La semence porte la faculté qui forme toutes les parties du corps en la generation, & elle mesme sert de matiere, pour les parties que nous appellons spermatiques. La cholere noire au cōtraire ronge & ruine le lieu où elle s'adonne, ainsi que nous pouuons voir aux chancres vlcerez, & dysenteries melancholiques. La melancholie est la lie du sang. La semence en est la meilleure partie. Bref ces deux sont comme contraires, & n'y a rien ou peu de rapport de l'vn à l'autre.

EN

EN QUELLES PARTIES DV CORPS
est faite la semence, & par quel moyen. Opinions
diuerses sur ce sujet. Aristote refuté touchant l'u-
sage des testicules.

CHAPITRE III.

NOUS auons iusques icy deduit la
cause materielle du principe de
nostre generation, considerons
maintenant en quelles parties du corps
il est formé, par quel moyen, & quel
ordre y est obserué par la nature. Aristote^a
attribue toute la faculté de faire la se-
mence aux canaux spermatiques, qu'il
nomme *πόρος σπερματικός*. Hippocrate met
ceste vertu aux testicules, Galien^b aux
vns & aux autres, Herophile pareillemēt
aux testicules & aux vaisseaux spermati-
ques, mais au contraire de Galien, il at-
tribue plus de vertu aux conduits qu'aux
testicules. Taschons à demesler ce diffé-
rent, afin que la confusion estant ostée,
la verité se monstre plus clairement. Ari-
stote s'efforce de confirmer son opinion,
par raisons qui sont à mon aduis non re-
ceuable. La principale est que les testicu-

^a Cap. 1. lib. 3.

hist. animal.

cap. 3. &

4. lib. 1. de

gener. ani-

mal.

^b Lib. 1. de

semine.

les ne sont point nécessaires à la generation, considéré que plusieurs animaux, qui abondent toutefois en semence; comme les serpents & les poissons, sont privez naturellement de cete partie. Mais combien que cete consequence semble estre colorée de quelque vray semblance, estant appropriée à la generalité des animaux, elle est neantmoins du tout faulse, lors qu'elle est appliquée aux especes particulieres. Cela est fort aisé à iuger, & n'y a aucun tant soit peu versé en la dialectique, qui ne condamne aussi tost ceste conclusion comme mal prise. Les poissons n'ont point de testicules, & neantmoins engendrent & produisent leur semblable; ceste partie donc n'est point nécessaire à l'homme, pour la generation. Je dis pour répondre à Aristote; que les animaux moins parfaicts, ont leur generation moins accomplie, parce que la nature y apporte moins de soin & de diligence. Estant donc assez qu'il y ait pour leur production vne semence legerement preparée, parfaite toutefois à leur maniere, & selon leur espece: Il suffit aussi qu'ils ayent quelques parties, qui respondent

de proportion aux testicules, c'est à dire qui puissent élaborer ceste semence, autant seulement qu'il est requis & necessaire, pour leur imparfaite perfectiō. Les poissons sont mis au nombre des animaux moins accomplis; cōsideré qu'entre tous, ils participent plus du corps que de la substance de l'ame, *πλεον μετέχουσι ζωαῖς ἢ ψυχικῆς ἐσίας*, dit Philon. ^a Et que l'ame n'est en eux que pour servir de sel, de peur de la corruption & pourriture. Il les appelle animaux non animaux, *ζῶα καὶ οὐ ζῶα* & corps inanimez, qui toutefois ont mouvement, *κινητὰ ἀψυχα*. C'est pourquoy Dieu qui auoit proposé de commencer la création des choses par les plus imparfaites, & finir à la plus noble creature, *ἀρχὰς ἀπὸ τῶ φευλοτάτω πτω φύσιν, λήγειν δ' εἰς τὸ πάντων ἀρίστον*, a voulu que les poissons ayent esté les premiers en date entre les animaux, à raison de leur imperfection, & l'homme le dernier, d'autant qu'il est la meilleure piece de la nature: Puis donc que l'homme est plus parfait, il s'en suit que sa generation est plus acomplye & plus difficile, & qu'elle ne peut estre exercée par la nature, sans les testicules. A la

D I S C O U R S

verité j'ay tousiours respecté Aristote, comme vn miracle au fait des arts & des sciences; & croy que sans luy, nous fusions encore plôgez dans les tenebres de l'ignorance: Mais comme il est impossible de se comporter avec tant de jugement, que l'on ne tombe quelquefois en quelque réprehésion. Il me semble qu'en ce lieu il s'est oublié, & suis contrainct de luy debatre sa conclusion comme mal-prisé, & de nulle conséquence. Il deuoit discourant de la principauté du cœur conclurre en la mesme maniere. Plusieurs animaux n'ont point de cœur, comme ceux qui n'ont point de sang, Ergo ceste partie n'est point necessaire à l'homme pour la vie.

Tant y a qu'il nerecognoist aux testicules autre vsage, que pour la tension du cœur, des vaisseaux seminaires & de la verge. Tout ainsi (dit-il) que si quelqu'un veut bander vne corde, y attachant vn poids il la rend encore plus ferme & plus tendue: Ainsi la nature pour donner au cœur de la vigueur & de la force, pend les testicules comme deux poids, aux conduits seminaires, qui respondēt au cœur,

tant que principe des venes & des arteres; au moyen dequoy il est plus fort & plus robuste à l'exercice de ses facultez. Quand les testicules sont ostez, ceste tension se lasche, & par mesme moyen le principe se debilité, ^{a ἀφαιρομένων τῶν ὀφθαλμῶν ἀνίε) καὶ ἡ τάσις, καὶ ἡ ἀρχὴ ἐκλύε)}, qui cause (dit-il) que les chastrez demeurent effeminez, & de voix & de figure de corps ^{ἐντεμνόμενα μὲν ἀλλοίει εἰς τὸ θῆλυ τι φωνὴν, καὶ τιμὴν ἄλλω μέρει.} Voyla les raisons qu'il donne pour le regard du cœur, qui sont faciles à refuter.

^a Cap. 7. lib. 5. de gener. animal.

Premierement, comme fort bien remarque Galien, ^b il est impossible que ^b ceste pretendue tension ayt lieu, veu que ^{sem.} les conduits spermatiques sont plusieurs replis & reuolutiōs au hault des testicules, qui répugnent du tout à cela, ^{ἐναντιώσαστον γὰρ πρὸς ἐλίπτεσσι τὸ κατ'εἰνέσθαι.} I'adjouste que plus les testicules seroient long-pendus, plus ceste tension seroit grande, & la faculté du cœur forte & robuste; ce que les femmes ne confesseront jamais. Parquoy si les chastrez changent de voix, & de constitution de corps, retenāts moins du masle que de la femelle; cela ne peut

^b Lib. 2. de

prouenir de la tension relaschée; Mais à raison que les testicules sont encore vn principe de la chaleur naturelle ἀρχὴ ἐμφύτη δευτέρου, lequel estant osté, retranche d'autant la force, la beauté, le bon temperament, & constitution de tout le corps.

Ce quil dit pareillement de la tension des vaisseaux seminaires, qu'estants bendez par le poix des testicules, ils demeurent plus amples, & plus obeiffants, au mouuement de la semence; me semble encor autant éloigné de raison, eu égard aux replis des vaisseaux, & à l'Epididyme auxquels par l'anatomie, on ne peut recognoistre aucune cauité.

Quand à l'erection de la verge, il y a aussi peu d'apparence; car si la pesanteur des testicules en est cause, pourquoy la cause estant presente, n'y a-t-il continuation de l'effect? Dauantage plus le testicule seroit pesant, (comme quand quelque tumeur, ou hergne variqueuse suruiét en ceste partie) plus la tension seroit parfaite, ce que nous trouuons faux par experience ordinaire. Parquoy ce qui m'empesche de suiure l'aduis d'Aristote est,

que sans raison il oste aux testicules la faculté d'engendrer ce principe, & sans raison, il les employe à autres vsages, qu'il a inuentez par contraincte, considerant qu'ils ne pouuoient estre inutiles, puis qu'ils auoient esté formez par la nature. Ce qu'il adioust de vñ taureau, qui engendra incontinent apres auoir esté chastré, est du tout fabuleux, ou ceste semence qu'il rendit en la faille, estoit demeurée en reserue aux prostates, ou parastates variqueus, qui ne peuuent auoir aucune semence, qui n'ait esté premierement parfaite aux testicules. Je me contéteray donc, de proposer ceste question à Aristote. Si les testicules ne sont point necessaires, pour la production de la semence; d'où vient que quelques-vns qui ont ceste partie froide de temperament naturel ou acquis, ne peuuent engendrer, combien qu'il n'y ait aucun defect, pour le regard de la pesanteur? Puisque les qualitez premieres des testicules, augmentent ou diminuent la faculté de faire la semence, nous ne deuõs nous arrester à ceste pesanteur avec Aristote, mais passer outre à vne plus pro-

f iij

fonder recherche.

La doctrine de Galien est que la semence est premierement preparée aux conduits spermatiques: qu'elle recoit sa perfection & sa forme aux testicules, & encore quelque derniere main aux parastates. Tellement qu'au contraire d'Aristote, il met la principale vertu aux testicules, lesquels parfont exactement, & en peu de temps beaucoup de semence: à l'opposite de vaisseaux feminaires qui en long espace en cuisent peu, *ἀλίγον ἐν χρόνῳ πολλῷ*. Ceste opinion me semble la plus solide & pronoceray hardimēt avec toute l'échole, qu'elle doit estre suiue comme veritable; combien que les plus grands personnages, ayent tousiours trouué grande difficulté, à resoudre les points qui ont esté contentieux, entre Galien & Aristote. Toutefois pour mieux asseoir nostre jugement, veu que ce point consiste plus en preuue oculaire, que demonstratiue, nous rapporterōs au vif, l'histoire de toutes ces parties.

a Rabi Mo-
ses, Ioann.
Damasc. &
alij.

Nous remarquons par l'anatomie, quatre vaisseaux, ou conduits, appelez feminaires, *vasa semen preparantia, πρὸς οὗς ἔχεται*

Σπερματικῆς. Deux d'un costé, aſçavoir vene & artere; & autant de l'autre, en l'un & en l'autre sexe. Ceux de la partie dextre, naturellement prennent leur origine, peu au deſſous du roignon, la veine de la veine caue, non du roignon, comme croit Aristote, ^a & l'artere de la grande artere, ^a *Cap. 1. lib. 3. hist. anim.* nommée *ἀορτή* par le mesme Philosophe. ^{3. hist. anim.} Ceux de la partie fenestre ne sont beaucoup diffeſemblables pour la situation, car l'artere sort, non comme dit Fernel, de l'artere emulgète; mais du mesme tronç que la dextre, la mesme distance gardée, & la vene un peu plus haut, de la vene emulgente.

Ces quatre canaux descendent, non de droict fil, mais obliquement, premiere-ment par les flancs, puis estants sortis de la capacité du peritoine, par vne production de ceste membrane, ils sont portez à l'Epididyme, & aux testicules: les dextres aux testicule droict, & les fenestres au testicule fenestre. L'Epididyme est vne substance moyenne, entre le vaisseau spermatique, & le testicule, soit que nous considerions sa situation, où que nous ayons égard à sa substance, *διὰ τὴν οὐσίαν*, dit

Galien, qui appelle ceste mesme partie, la racine & le principe des conduits feminaires, ^a ἀρχὴ καὶ ῥίζαν τῶν ἀρτηρίων. En ce lieu nature fait monstre d'un des miracles de la fabrique de l'homme, en ce que ces conduits de part & d'autre, avant que paruenir à l'Épididyme, font vn repley admirable, où se joignent ensemble la vene & l'artere; afin que comme de ces deux est fait vn seul canal, ainsi des deux matieres qui sont le sang & les esprits, resulte vne seule substance, qui est la semence. C'est-là que le feu & l'eau d'Hippocrate, comme deux grands Roys, leurs guerres appaisées, & leurs seditiōs du tout estaintes, se rencontrent, s'embrassent, establisent vne paix assuree, & confirment vne alliāce ensemble, pour l'entretien & conseruation de l'espece. C'est-là que le sang reçoit la blancheur peu à peu, ^b καὶ λευκῶς, & par petits grumeaux χαλαροειδῶς, se conuertit & fait les preparatifs de la semence: Nous pouuons vser de ce mot; puis qu'Aristote, ^c & apres luy Ruffus Medecin ^d d'Ephese, ont nommé la semence, perlée χαλαροειδῆς σπέρμα. Galien toute-fois à mieux aymé vser de cest autre mot,

^a Lib. de femine sub finem.

^b Galen. lib. 2. de femine.

^c Cap. 1. lib. 7. hist. animal.

^d Lib. de hom. partib.

ἄρωσσιδῶς, en façon de gouttes de rousée, à
 l'imitation peut-estre d'Euripide, ^a qui
 nomme la semence; ἄρωσσιδῶς, rousée
 du Ciel. Ceste blancheur prouient en
 partie des esprits meslez avec le sang, dās
 l'estroit de tant de replis; en partie à rai-
 son que les testicules communiquēt ius-
 ques-là, les rayons de leur vertu; en par-
 tie aussi de ce que les venes & les arteres,
 qui sont parties blāches & spermatiques,
 taschent par le moyen de la chaleur, de
 transmuer cet excremēt en leur nature.
 C'est vne proprieté particuliere à ceste
 partie, à raison qu'il n'y a en tout le reste
 du corps; tel tournoyement de venes, ou
 le sang se puisse arrester lōg-temps pour
 acquerir vne pareille blācheur. Les vaif-
 seaux ainsi repliez & entortillez sont dits
 par les anciēs ἐλικοειδῶν ou κισσοειδῶν, d'autant
 qu'ils rapportent aux bourgeons de la vi-
 gne, ou du lierre. Et a esté ce tournoye-
 ment institué par la nature, pour deux
 raisons. L'vne afin que le sang tarde da-
 uantage, & demeure plus long-temps en
 ces destours, & qu'en ce retardemēt, peu
 à peu il se prepare & se purifie, auant que
 paruenir au lieu ou elle procure l'acom-

*a Andromā-
 cha Act. 1.
 leg. Plutar-
 chus lib. de
 parentum a-
 more erga
 liber. initio.*

plissement de l'ouvrage: L'autre pour la continence, *πρὸς τὸ μὴ λάβρον μίθε τεχναίαν ἔν*

a cap. 4: lib. πῶ ἐπιθυμία, comme dit ^a Aristote. Car tout ainsi que nous voyons entre les bestes, celles qui ont les intestins droicts, & sans reuolutiō, *ζῶα διδύνετρα* estre d'un appetit insatiable: de mesme maniere si les conduicts de la semence estoient en l'homme sans détour, & portez de droict fil, depuis leur origine iusques aux testicules, & de là encore au canal de la verge; la coction en demeureroit imparfaite, l'acrimonie plus grande, le mouuement plus prompt & plus leger, & par consequent la chasteté exterminée.

Au plus bas des replis, où il ne reste plus aucune apparence de sang, le vaisseau seminaire, par le moyen de l'Epididyme, comme nous auons dit, se joint au testicule, & communique avec luy par l'entremise de quelques petits tuyaux, qui entrent en sa substance, que l'on void par l'anatomie estre pleins d'une humi-

b Galen. lib. 2. de femine. dit sereuse ^b *Ὀρίγγες πύλαι διήκουσιν ἐξ ἐπιδιδυμῶν εἰς τὸ ὄρχιν, ὅχρῳ ὀρέωδους μίσει.*

Le testicule reçoit des vaisseaux seminaires ceste humeur ainsi preparée, &

Rayant dans ses cauitéz, par la propriété de sa substance qui est molle, lasche & glanduleuse; il luy donne sa dernière perfection. De façon qu'elle ne merite d'estre appelée vrayement semence, qu'elle ne soit paruenue en ce lieu, comme le chyle ne doit estre nommé sang, qu'il n'ayt entré dans la substâce du foye; les esprits premier que d'estre purifiez dans le ventricule gauche du cœur; & les vrines plustost que d'estre coulées dans la capacité de la vessie. Les testicules sont nourris de ce loüable excremēt, & suc genital: Mais dautant que par la preuoyance de la nature, ils en cuisent & parfent dauantage, qu'il n'est requis pour leur nourriture, le reste est transporté pour seruir de principe en la generation.

La semence donc ainsi cuitte à perfection, dans l'Epididyme & le testicule, est portée dans deux autres conduicts, nommez *vasa deferentia vel eiaculatoria*, lesquels à la sortie de l'Epididyme, d'où ils prennent leur origine, remontent en haut par la production du peritoine, & tiennent le mesme chemin par lequel les premiers sont descendus: Puis oblique-

D I S C O U R S

ment & courbez en façon d'un arc, ils portent la semence au derriere de la vessie, dans de petites bourses dites par Herophile *ἄσάται ὑποουδῆς*, parastates variqueux, où la semence demeure comme en reserve, peut-estre pour acquerir encore quelque derniere perfection.

Ces deux parastates ou conduits variqueux, portent la semence iusques à l'origine ou racines de la verge; au bas de la vessie, où ils rencontrent deux corps glanduleux nommez par Herophile *ἄσάται ὑποουδῆς*, au dessous desquels les deux vaisseaux se joignent ensemble; pour servir puis apres au conduit de l'urine, environ le milieu de la verge.

Ces deux corps glanduleux sont placez en ce lieu pour deux raisons, l'une pour retenir la semence, comme en un reservoir, pour la necessité: l'autre pour enduire le col de la vessie d'une humidité gluante & huileuse, de peur qu'il ne soit offensé par l'acrimonie de l'urine. C'est pourquoy ceste partie estant enflammée & ulcerée, cause ceste maladie que nous appellons vulgairement chaude-pisse. Quelques-uns adioustent que ceste hu-

midité en passant, chatouille les parties sensibles de la verge, & par ce moyen donne quelque delectation en lacte du coit.

Voila la description des parties genitales de l'homme, qui different aucunemēt de celles de la femme, comme nous deduirons en peu de parolles.

Premieremēt les deux vaisseaux seminaires, vene & artere, qui sont en l'homme portez tous entiers à l'Epididyme, sont en la femme diuisez en deux. La meilleure partie tēt aux testicules, n'ayāt point d'Epididyme: L'autre est inserée au fond de la matrice. Leurs testicules sont plus petits, plus froids & plus humides, & cachez en dedans, aux deux costez de la matrice. Les deux vaisseaux éiaculatoires, qui sortent des quatre superieurs, l'vn d'vn costé l'autre de l'autre, au lieu de tirer en bas vers le col de la vessie & de la matrice, cōme en l'homme, vers le conduict de la verge, sont portez avec plus de replis & reuolutions aux cornes de la matrice; de maniere qu'elles manquēt de parastates & de prostates glanduleux. Ceux qui ont traitté de l'anatomie, de propos deliberé, descri-

uent tout cecy plus particulièrement, mais cela doit suffire pour le present discours, joint que les figures qui ensuiuent feront entendre le tout plus facilement.

Parquoy il me semble, puis que l'œil nous apprend vne doctrine contraire aux raisons d'Aristote; que son opinion doit estre condamnée, qui à la verité est proueneue, de ce qu'il n'a pas assez curieusement consideré la substance des testicules. Il pouuoit remarquer par la dissection, qu'ils sont pleins de semēce, qu'ils communiquent par de petits canaux aux susdicts vaisseaux & à l'Epididyme; & qu'ils d'échargent le surplus de leur nourriture, dans les conduicts éjaculatoires. Pour faire fin, la semence est preparée, & reçoit comme vn premier crayon, dans les replis des conduicts seminaires. Elle est parfaite & accomplie dans l'Epididyme & testicules, & semble acquerir encore quelque dernier traict dans les conduicts variqueux & dans les prostates.

SI LA FEMME A SEMENCE COM-
me l'homme. Opinions diuerses de diuers Philoso-
phes. Demonstrations necessaires pour preuue que
la femme a ce principe. Responſes à quelques obie-
ctions. Hippocrate & Galien ſuiuſ en ceſte diſſe-
culté.

CHAPITRE. V.

D L V SIEURS Philosophes, entre
autres Zenon ^a & Aristote, ont
creu que la femme ne produit au-
cune semence, & qu'elle ne preste rien
du sien en la production de l'enfant, si-
non le sang, cause simplement materiel-
le. Pythagoras, Democrite, Epicure, Hip-
pocrate & Galien, sont de contraire ad-
uis. Vuidons presentement ceſte diſpu-
te, comme les autres, au tribunal de la
verité.

La principale raison qui a induit Ari-
stote à embrasser ceſte opinion, encore
que Galien n'en ayt rien dit (empesché
peut estre à la refutation, non qu'il l'ayt
ignorée cōme pense ^b Scaliger) est qu'en
toute sa doctrine, il s'est tousiours effor-
cé de reduire toutes choses, au plus petit

^a Apud Plu-
tarch. cap. 5.
lib. 5. de plato
phil.

^b De subtil.
in Card. e-
xerc. 268.

DISCOURS

nombre de principes qui luy a esté possible, & toutesfois & quantes qu'il a eu moyen de n'en establir qu'un, rejeter la

a Cap. 4. lib. 3. de partib. anim. pluralité cōme superflue, *δ'εία ἀρχῶν ἕξ μίαν ὅτι ἐνδέχεται*. A ceste occasion il reprēd ceux

b Ibidem.

qui mettent l'origine des venes au cerueau, pourautant (dit-il) qu'ils constituent plusieurs principes separez, *ἅμα ἀρχὰς καὶ διασπασμένα ποιῶσιν*. Mais gardāt ceste regle trop estroittement, il ressemble à vne certaine secte de Medecins, nommez anciennement methodiques, qui pour auoir recerché & obserué avec trop de scrupule ie ne sçay quelle methode, se sont trouuez hors de toute methode, *ἐκ μὲθόδου τῶν*. De verité il est bien seant, que toutes choses se raportent à vn principe, & cela peut estre cause d'oster beaucoup de confusion au faict des sciences, estant fascheux d'autre-part d'en admettre plusieurs sans necessité *καὶ ἀγαθὸν πολυκοινοῦν*. Mais en certaines choses ce precepte ne peut auoir lieu, ce que luy-mesme n'a pas ignoré, comme il appert par ces deux mots qu'il a adioustez, *ὅπου ἐνδέχεται*. par tout où il y a moyen. Et neantmoins se rendant trop obeissant à ceste maxi-

me, il fest laissé quelquesfois emporter aux absurditez. Pour exemple, quand il constitue le cœur comme roy de toutes les parties du corps, il est contrainct d'y establir l'origine des principaux instrumens du sentiment, du mouuement, & de la nourriture, contre toute raison & experience. Ny plus ny moins aussi, quād il ne veut recognoistre qu'une seule semēce en la generation, contre toute apparence, il priue la femme de ce principe, & se monstre iniurieux contre ce pauvre sexe. Il l'appelle ^a ἀρρεν ἀγονον masse sans semence: ἀρρεν ^b πεπηρόμενον masse defectueux & imparfait, ἀδυναμίαν ^c vne impuissance; φύσις παρέκτασιν, κ) ἀρχὴν παρέκτασις, vñ fouruoyement de la nature, & qu'elle est cause de la faire chopper en ses effects. Toutefois (dit-il) elle est necessaire à la nature ^d ἀναγκία τῆ φύσει, afin qu'elles ayent cela de consolation. Comme s'il disoit avec Metellus, que la femme est vne faiblesse sans laquelle nous ne pouuons viure. Il recognoist en la generation de la femme, vne faute commise par la nature, avec contraincte: Et nous d'autre-part nous remarquons en sa proposition vne

^a Cap. 20. lib.

1. de gener. animal.

^b Cap. 3. lib.

2. de gener. anim.

^c Ibidē cap.

20. lib. 1.

^d Cap. 3. lib.

4. de gener.

anim. leg.

Gellius cap.

6. lib. 1.

DISCOURS

erreur manifeste & appařete. Car si la nature se fouruoye en la generation de la femme, c'est à dire si elle procede contre son intention en ceste production, par ce que son but est tousiours de former l'homme qui est plus parfait, & que ce fouruoyement soit necessaire: Nous deuons attribuer le bien de la production de l'homme à l'erreur de la nature & non à sa prudence, cōsideré qu'il ne peut estre engendré sans la femme. A bon droit dōc ceste opinion comme indigne d'Aristote, a esté banie de l'échole des Medecins, où ayant esté instruit, ie ne fais difficulté de la reiecter.

A ce qu'il dit que le sang menstruel, a vne telle raison & proportion en la femme, que la semence en l'homme, & qu'il est impossible pour ceste occasion, qu'elle ayt de la semence, eu égard qu'elle au-
a Cap. 19. lib. 1. de gener. anim. roit deux euacuations seminaires, a duo
απερματικῆς ἀποκρίσεως. Le répons que le sang menstruel ne tient rien de la nature de la semence, & nye qu'il soit impossible que la femme ait l'vn & l'autre. Il adiouste, que quelquefois les femmes conçoient sans auoir perceu aucun plaisir, en la cō-

de l'embrasement, *πολλάκις α το Σηλυ Κυλλαμ-
 εδνει, ε γνομωδης αυτη ε εν τη ομιλια ηδονης,* qui est *a Ibidem.*
 vn indice, dit-il, qu'elle ne rend point de
 semence. Le n'ignore point que cela ne
 soit veritable, mais la consequence sem-
 ble estre d'une autre couleur, consideré
 que la volupté que la femme reçoit au
 coit peut prouenir de trois causes. La
 premiere est la pointe de la semence, la
 seconde, le sentiment de celle de l'hom-
 me, la troisieme le chatouillement du
 membre viril. Mais de quelque cause que
 vienne le plaisir à la femme, il peut estre
 empesché au coit, si elle a le corps impur,
 principalement à raison de beaucoup de
 pituite, estant ceste humeur capable de
 diminuer & rendre obtus le sentimēt de
 la partie.

Dauantage si la semence & la partie de
 l'homme, qui ont deu apporter quelque
 chatouillement à la femme, ne luy ont
 excité aucun plaisir, concludrons nous
 pour cela qu'il ny a point eu d'intromis-
 sion de la partie, ou d'éjaculation de se-
 mence. C'est vne maxime que sur vn
 mauuais fondement, on ne peut bastir
 que des absurditez.

Pour mieux d'éraciner ceste opinion, nous opposerons quelques raisons nécessaires, pour prouuer que ce principe est en la femme comme en l'homme: Premièrement, nature luy ayant donné des testicules & des vaisseaux feminaires, si elle n'a point de semence, deuous nous pas condamner Aristote par luy-mesme, qui dit ^a que la nature ne fait rien en vain & hors de propos, *τίμιόν οὐκ ἔστιν ποιεῖν μάτην καὶ ἄεσις*. Nous voyons dauantage que les conduits spermatiques de la femme sont pleins de semence, quoy que plus crue & plus froide que celle de l'homme: n'est ce pas vne condamnation contre l'écholle d'Aristote. Les femmes sont sujettes aux pollutions, aux flus de semence, *τῆ γυναικῶσι*, & leurs suffocations de matrice prouiennent le plus souuent de semence retenue & corrompue, l'éuacuation de laquelle leur apporte la fin de l'accez. Si donc ceste semence est sterile comme vouloient Hippon, Athenée, ^b Florus, & les Stoiciens, la nature seroit elle pas vne maratre, de suffoquer miserablement tant de femmes, par vn excrément inutile & de nul effet? Adioustons que la femme, lors

^a Leg. ipse

cap. 13. lib. 2.

de partib. a-

nim. & cap.

12. lib. 4. cap.

2. lib. de com.

anim. motu

cap. 6. lib. 2.

de gener. a-

nim. cap. 5.

lib. 1. politic.

cap. 4. lib. 1.

de celo, &

cap. 11. lib. 2.

cap. 9. lib. 3.

de anima.

^b Apud Pla-

tarchum cap.

4. lib. 3. Sym-

pos.

qu'elle iouit de l'embrassemēt de l'homme, rend quelque humidité qui luy cause du plaisir & du chatouillement. Ceste humidité ayant la façon & les proprietez de la semence, comme il est ayse a veoir, & comme plusieurs Peripatetiques ont esté contraincts de confesser: Pourquoy adiousterons nous plus de foy à Aristote, qu'à vne verité qui no^e apparoit oculairement? Bref si la femme n'a point de semence, de quelle matiere peuuēt estre faiçtes les membranes qui enuoloppent l'enfant, au premier temps de la generation; veu que de beaucoup elles surpassent la quantité de la semence de l'homme, laquelle, mesme iouxte l'opiniō d'Aristote, n'entre point comme matiere en la chose produicte? S'ils disent que la semence de l'homme donne à la matrice de la femme, outre la chaleur & les esprits, vne certaine vertu de pouuoir charger le sang en la semence, pour façonner lesdites membranes & autres parties spermaticques. Le répōds qu'il est impossible, & que nature par ce moyen se trauilleroit sans occasion: car comme le sang ne peut d'vne autre humeur produire le

fang, n'y communiquer ceste faculté à
 vne autre partie, le foye estant seul qui a
 ceste puissance: De mesme maniere la se-
 mence ne peut en aucune façon produi-
 re de la semence avec du sang, n'y don-
 ner ce pouuoir à autruy, eu égard que ce
 priuilege a esté octroyé aux testicules
 seulement, & aux conduits spermati-
 ques. Puis donc que telles parties sont en
 la femme, pourquoy nature ne sen ay-
 dera-tel pour cet affaire, sans emprunter
 & mandier le secours de la semence de
 l'homme & de la matrice? S'ils insistent
 que la femme ayant les deux principes
 de la generation, asçauoir la semence &
 le sang, pourroit engédrer d'elle-mesme,
 sans la conionction du masle, à tout le
 moins debilement, selon cet axiome de
 la Physique, que les agents naturels
 produisent leurs effets selon le degré de
 leur perfection, *Ab agente naturali semper
 euenit effectus secundum gradum*; Veu mes-
 me que nous voyons plusieurs femelles
 engendrer naturellement sans la compa-
 gnie du masle, comme la hyene, ceste es-
 pece de poissons nommez, *éspu Spino* pagets
 les iuments de portugal, qui conçoient

de vent, & les poules qui font œuf, sans que le coq y ayt rien contribue du sien. Pour soudre ceste difficulté, nous pouuons apporter vn contredoute, pour monstrer que leur obiection est formellemēt contre eux. Je dis que si quelques femelles sans l'ayde du masse peuuent engendrer leur semblable, veu que cela ne peut estre fait sans semence; la femme qui est beaucoup plus parfaite, à tort sera priuée de ce principe. Ils répondront peut estre, que nature a donné seullemēt ceste puissance aux animaux qui n'ont point distinction de sexe; & qu'en l'espece de l'homme, si l'eust esté plus expedient, que la femme eust peu engendrer seule, elle luy eust donné de la semence: Mais ceste refuite me semble de nulle cōsideration. Car pour le regard des animaux qui produisent leur semblable, nous remarquons deux especes de generation, vne parfaite, l'autre imparfaite. A la generation parfaite est requise la distinction de sexe, à l'imparfaite moins, mais vne confusion de masse & de femelle ensemble. De sorte que si y a quelque animal qui produise seul son semblable, il est confuse-

ment masle & femelle, comme les plantes, ^a *ἄσπερ ἐν τοῖς θύτοις*. Et partant c'est mal conclud que la femme ayant en soy les deux principes de la generation, pourroit engédrer seule & sans la compagnie de l'homme, puisque la hyene produict seule son semblable. Ausurplus nous ne tenons pas pour constant, que cet animal conçoive seul sans la conionction du masle, veu qu'en ceste espece il y a masle & femelle. C'est vne opinion qui a eu cours entre le vulgaire, non entre les doctes, veu quelle est reprouvée mesme par Aristote, ^b *Hyenam parere sine mare vulgus credit, Aristoteles negat*. Ce jugement a esté donné par le commun peuple, qui ne considerât cest animal qu'en passant, & voyât que le masle porte au dessous de la queue vne raye semblable à la partie de la femelle, ^c *ἄσπὸ πλὴν κέρκιον ὁμοίαν γαμμύλω τῆς θῆ δούλεως αἰδοίω*, a pensé qu'il n'y auoit que des femelles en ceste espece. Les pagets pareillement encore qu'estans pris, ils soient trouuez pleins d'œufs indifferement, *κυημάτων πλήρεις*. Pline ^d tourne *ovis gravide*, Aristote toutefois comme incertain n'en ose rien asseurer, *οὐ πῶ*, dit-il,

^a *Arist. cap. 23. lib. 2. de gener. animal. mal.*

^b *Plinius cap. 29. lib. 2. natur. histor.*

^c *Arist. cap. 32. lib. 6. histor. animal. cap. 6. lib. 3. de gener. animal.*

^d *Cap. 16 lib. natur. hist.*

α πείραν έχουτο ἀξίωμα. Pour le regard des a Cap. 5. lib. 2. de gener. animal.
 cheuaux que l'on raconte estre conceus b Cap. 1. lib. 2. de re rusti. ca.
 de vent en Portugal, nonobstant l'aduis c In Georgi. cis.
 de ^b M. Varron, Virgile, ^c Columelle, ^d & d Cap. 27. lib. 6. de re rust.
 autres, ie n'y peux adiouster aucune foy, e Annal. part. 1.
 non plus qu'à la fable d'Homere, qui dit
 que les cheuaux d'Achilles furent engen-
 drez de Zephyre. Ou à ce que dit ^e Gly-
 cas que les poissons sont engendrez d'eau
 & de vent. Car si cela estoit veritable,
 pourquoy ie vous prie le vent seroit-il
 plus sterile en France, en Italie, en la
 Grece qu'en Portugal? Ie croy facile-
 ment que les iuments, à l'entrée du prin-
 temps, quand la douce halaine des Ze-
 phyres commence à viuifier toutes cho-
 ses en ce mode, entret en furie. *ἰππομανῆσι*,
 courent comme enragées, s'échaufent en
 elles-mesmes en l'absence du masse, &
 que l'imagination avec ceste chaleur, leur
 fait ce qu'elles feroient si le masse y estoit
 present. Car elles font eiection de semē-
 ce dans le lieu genital, ou puis apres se
 procure comme vne faulse conception,
 estant frustrée de la semence du masse.
 C'est ce qu'Aristote nomme ^f *ἐξανεμοῦδι* f Cap. 18. lib. 6. hist. anim.
frustrari, ou si nous aymons mieux inter-

preter autrement *in auras dissipari*, s'en aller au vent, parce que la jumēt puis apres met hors ceste semence conceüe, dicte par les Grecs *ἰππόμαγες*, de laquelle on cōte merueilles pour inciter à l'amour. Ceste doctrine d'Aristote a peu estre mal entendue de quelques-vns, qui leur à donné occasion de mettre ceste fable en auant. Ioseph^a Scaliger pense qu'Aristote par ce mot *ἐξανεμούσας* a entendu ceste cōception de vêt, de laquelle parle M. Varron, en quoy ie ne trouue nulle apparence, veu que le mesme Philosophe en autre lieu, attribue à la femme ce qu'on appelle estre trompé *frustrari*, ^b *ὁ καλεῖται ἐξανεμούσας*, quand la femme a la matrice tellement seche, que la semence de l'homme qu'elle auroit attirée ne peut estre auancée à la conformation: Au moyen dequoy ceste semence estât long-tēps retenue, le ventre se hausse, & la matrice alors pleine de vêt ou d'esprits, rapporte à faux les signes & les accidēts de la grossesse: De maniere que plusieurs sont trōpées, pensant estre veritablement grosses, qui ne le sont que par opinion. Je fus vn jour appellé à consultation pour vne

^a In lib. 2.
M. Var. de
re rustic.

^b Cap. 3. lib.
10. histor. a-
nim.

femme grosse, qui estoit fort en peine de quoy elle ne se deliuroit point, combien qu'elle eust passé de trois ou quatre moys le temps legitime de sa grossesse: Quelques autres Medecins en ceste consultation auoient opinion qu'elle portoit vne mole, contre lesquels i'obstinay toutesfois qu'elle estoit grosse d'enfant, (cōme les signes y estoient apparents) Mais qu'ayant cōceu plus tard qu'elle ne pensoit, pour pareilles raisons que dessus, elle festoit mécontée. Et de fait peu de téps apres, elle acoucha d'vn beau fils. Cela nous est enseigné par le mesme Aristote, que les femmes qui portent leur fruiēt plus d'onze moys sont trompées au téps, pensant auoir conceu lors qu'elles n'auoient que des flatuositez dās la matrice,

α μηδ' αματιων εμποδεν γενεσθαι οβυσερον.

Pour mettre fin à ce propos, nous demonstrenr pour constant, que les femmes ont semence comme les hommes, & comme eux encore sont engendrées de l'intention de la nature, contre Aristote. Nous auons ceste verité d'Hippocrate, qui enseigne que si les deux semences de l'homme & de la femme ne se joignent

*a Cap. 4. lib.
7. hister. ani-
mal.*

οτι ουδ'

ensemble fraternellement, & comme deux rames, pour la conduite d'un basteau, ne se rencontrent à propos *ομορροδῆ*, il n'y a point de generation. Platon est de semblable aduis qui dit que la femme est nommée *γυνή* par les Grecs, *ἐπὶ τῷ γονῆς* à raison de la semence. Galien *Lib. 2. de femine.* a deduit amplement ceste matiere, & demonstté par viues raisons contre Aristote, que la femme cōtribue avec l'homme ce principe de nostre generation, *ἡ μὲν γὰρ ἄρρενι σπερμαίνει*. Et cōbien que sa femēce soit plus froide & plus tenue, elle est neantmoins du tout necessaire, tant pour estre employée cōme matiere, que pour temperer la chaleur de l'autre, & luy servir de nourriture. Soranus ancien Medecin dit le semblable, que la semence de la femme est portée dans la matrice, pour la generation, *τὸ τῆς θήλειος σπέρμα σπέρει ζαογονίαν. Συλλαμβάνεται*. Empedocles a suiuy ceste mesme opinion, mais soustenant la verité il commet deux absurditez: l'une qu'en la semence de l'homme est la moitié des parties de l'enfant qui en doit estre fait, l'autre contenue en la semence de la femme, Tellement que la volupté,

lupté, selon son aduis, ne prouient que de certaine inclination naturelle, qu'ont ces deux semences de se joindre ensemble, pour rapporter toutes leurs parties en vn tout. L'autre absurdité est, qu'il croyoit que tout ce qui est de bon & de loüable en la chose produicte, vient de la part de l'homme, & de la femme, tout ce qui y peut estre de mauuais & de vicieux.

Difons donc avec Lucrece que pensant est composé de deux semences, *duplici partus de femine constat*. Et concluons qu'en toute generation parfaite, la distinction de sexe est nécessaire; par tout où il y a distinction de sexe, il y a aussi diuersité de semence, laquelle combien qu'elle soit principe essentiel de la generation, tant en l'homme qu'en la femme, ne peut toutefois auoir aucune action, l'vne estant separée d'avec l'autre: Mais les deux ensemble se rencōtrants au lieu destiné pour les receuoir, elles acquerēt ceste fatale portion que nomme Hippocrate a *μοίρα προφορική*. Le coq, & la poule a *Lib. i. de* separément peuent faire œuf appellé *ir- diata* *ritum* ou *subuentaneum*, *σολυέμων*, mais sans germe & de nul effect.

DE L'EVOLUTION DE LA SEMENCE. Qu'elle est la cause de cet effect. De la tension de la verge, & de la volupté perçue au coit.

CHAPITRE VI.

Les Philosophes mettent difference entre l'homme & la femme, parce que l'homme engendre hors de

a Arist. cap. 2. lib. 1. de gener. animal.

soy, *a* εἰς ἄλλο γυνῆς & la femme dans elle-mesme, *b* εἰς αὐτὸ τὸ εἰς αὐτὸ. La femme qui a semencé comme l'homme, ne jecte point dehors, ains dans la capacité de la matrice, ce qui doit servir pour la production de l'enfant. Mais parce que ce principe estant seul, est incapable & inhabile de rien produire selon la nature, il est besoin que l'homme y apporte ce qui est du sien. Pour ceste occasion nature luy donne la faculté de jecter la semence, par le moyen de la verge, non en terre comme

b Apud Platon. in sympos.

les Cigales, *b* εἰς γλῶσσοις τέλιγας; mais dans ce mesme champ de la femme, asçavoir la matrice qui est selon Platon vn animal qui ne respire que la generation,

c ζῶον ἐπιθυμητικὸν ἔ παρδοτοίας. En ceste communication le principe doit estre porté

loin & promptement ; Car si l'homme demeure en chemin il ne peut estre joint avec celui de la femme ; Et partant l'un & l'autre demeurent oisifs & inutiles. Si il y est porté lentement, la chaleur cependant se refroidit, & la force se debilité. C'est pourquoy ceux-là qui ont le gland du tout couuert ^a du prepuce, ou la verge trop courte, ^b ou tortue a raison du ligament qui est au bout d'icelle, sont inhabiles à la generation.

a quibus respiratio vocatur hic affectus.

b Galen. cap. 3. lib. 15. de usu part. eos vocat αμαρτανάτους.

Cette ejection ou ejaculation de semence est vn mouvement en partie naturel, consideré que c'est vn excrément qui sollicite la nature pour estre mis hors, à raison de son acrimonie ou de sa quantité. En partie volontaire, par ce qu'il obeit à la volonté & à la fantasie. Les causes donc de l'éjaculation sont l'acrimonie de la semence, la liberté des conduits, la bonne disposition des muscles, la tension de la verge, & vn certain mouvement de constriction en ces parties. Car comme aux grandes epilepsies les malades rendent la semence, à cause que la conuulsion est generalement de tout le corps & par consequent des parties ge-

a Galen. cap. 10. lib. 14. de usu part. lib. 6. de loc. affect. ninales, ^a ὅτι τὸ παῦν (ὄμα παῦν) (φροδρῶς, καὶ) (ὄμα) ὡπὸ τὰ γεννητικὰ μέρη. Ainsi en lacte de l'embrassement, il se fait vne certaine cōulsion naturelle & particuliere, qui en cōprimant & relaschât lesdites parties produit ce mesme effect; & cela est vne des principales causes de l'ejaculation de la

b Cap. 4. lib. de Cur. diutur. aff. femēce. C'est pourquoy Areteus^b dit que lacte du coit porte les marques de l'Epilepsie, τὸ σπῆγμα τ'νοῦσε φέρει τὰ (ὄμα) (ὄμα) Et Democrite que le coit est vn petit mal caduc, ^c μικρὸν ἐπιληψίαν εἶναι τὴν (ὄμα) (ὄμα).

c Apud Gal. sect. 4. 3. Epidem. cap. 10. lib. 4. de usu part. Macrob. cap. vit. lib. 2. Saturnalid tribuit Hippocrati. La tension de la verge, que nous auons dit seruir à l'eiection de la semence, est pareillement vn mouuement en partie naturel, en partie volontaire, duquel les anciens ont recogneu deux causes, les esprits & le nerf caue qui est couché le long de la verge, τὸ πνεῦμα καὶ τὸ (ὄμα) (ὄμα) νέρων. L'arrection de la verge, dict Aristote, prouient de ce que les pores sont remplis d'esprits, διὰ τὸ πνεύματ' πληρῆσθαι τῶν πόρων (ὄμα) (ὄμα) τῶν αἰσθη. Mais pour expliquer cecy plus claiement, ie proposeray deux sortes de causes qui seruent à la production de cet effect. Aſcauoir efficientes & instrumentaires,

outre les deux causes finales qui font l'in-
 tromission & l'eiaculation. Les causes
 purement efficientes sont la faculté des
 deux nerfs ou ligaments, qui courent le
 long de la verge iusques au gland, & en-
 tre lesquels est le cōduit commun à l'v-
 rine & à la semencê; les esprits, & la cha-
 leur. Les instruments sont les susdits li-
 gaments, les nerfs, ^a les muscles, & les ar-
 teres. Que la faculté des ligaments soit
 nécessaire, c'est chose assez apparente,
 considéré que d'eux-mesmes ils festen-
 dent premierement pour puis apres rece-
 uoir les esprits, lesquels y estans portez
 successiuement, rendent la tension plus
 ferme & plus permanente. Outre que si
 ceste tension dépendoit des esprits seu-
 lement, la verge demeureroit tousiours
 bendée, comme en ceste maladie que
 nous nommons priapisme *priapismum*, eu
 égard qu'il y a tousiours abondance d'es-
 prits aux parties genitales. Il n'y a point
 de doute aussi que les esprits ne soient v-
 ne des causes principales: Car estant ne-
 cessaire pour rendre ceste partie droite
 & tendue, que quelque substance y soit
 transportée; il faut que ce soit ou de l'hu-

*a Præcipue
 duo illi ner-
 uuli qui in
 glandem de-
 sinunt.*

meur, ou du vent & de la vapeur, ou des esprits. Si nous attribuons le tout à l'humeur, la raison si oppose formellement: veu qu'il n'y a aucune espece d'humeur, qui ayt la vertu de hauffer ou abaisser si promptement vne partie, ὅχιον ἔδδεν, αὐτῶς

a Galen. cap.
6. lib. 6. de
loc. affect.

ταχέως ἐφ' ἐκάτερον τῶν μελαγχολῶν ὅς τε ἔστι ποιεῖσθαι.

Et partant nous serons cōtraints d'auoir recours aux deux autres. Or puisque nous remarquōs par l'anatomie, que plusieurs grandes arteres sont inserées dans la verge, qui n'est qu'une petite partie à proportion selon Galien: quelle raison aurions-nous de contredire, puisque les arteres sont le domicile des esprits? Mais il est vray aussi que les vents ou la vapeur se peuent par mesme moyen couler dās le/dits ligamēts, ou s'y engēdrer du sang gros & noir qui y est contenu, lors qu'il est échauffé du feu de l'amour. Puis nous voyons que ceux qui ne peuent roidir ceste partie, sont remis en bon naturel par remedes qui sont véteux & flatueux, δὲ τῆς φαρμακῶν φυσῶδων. C'est pourquoy les melancholiques qui engendrent beaucoup de vents, ont ordinairement le mēbre tendu, & sont sujets au priapisme.

Aristote les appelle ^a ἀποδιουαστινός adon-
 nez aux plaisirs de Venus. Toutefois <sup>Probl. 31.
lib. 4. &
probl. 1. lib.
30.</sup>
 quand ceste ventosité est crasse & épaisse,
 au lieu de roidir naturellemēt cette cor-
 ne, elle cause vne tension contre natu-
 re, laquelle à raison de son importunité,
 trauaille quelquefois le malade & le Me-
 decin. Ce mal est nommé *Causian, priā-*
pismus. L'histoire d'Heraclius est assez co-
 gneuë, lequel toutefois & quantes qu'il
 vrinoit, eust pissé sur son visage, sil n'eust
 mis quelque table au deuant, pour dé-
 tourner le cours de son vrine, par ce qu'il
 auoit tousiours le membre droict & ben-
 dé extremement. La chaleur pareillemēt
 ayde beaucoup à ceste tension, parce que
 comme le propre du froid est de reserrer,
 le propre de la chaleur est d'ouurir & de
 dilater, chose fort requise en cet acte;
 d'autant qu'il est besoin d'ouurir les ca-
 uitez & les pores des ligamēts, & de tou-
 te la partie, ensemble les orifices des arte-
 res. Ioint que la chaleur subtilie les hu-
 meurs & les esprits, de maniere que là où
 ceste qualité est debile, la volupté est
 presque esteinte, & la tension ou nulle,
 ou imparfaite. Ceux qui dorment, com-
 u iij

me l'on dit, *ventre supino*, le ventre en
 haut; peuuent experimenter que cecy est
 véritable, car le corps estât couché selon
 ceste posture, les conduits seminaires se
 chauffent, principalement sil y a reple-
 tion de semence; le brasier des reins ré-
 ueille les images des choses voluptueuses
 en la fantasie, *lumbi implentur illusionibus*,
 & les pores ouuerts recoiuent les esprits,
 d'où s'en suit la tension & bien souuent la
 pollution. Pour ceste occasion les bestes
 brutes sont peu ou point sujetes aux pol-
 lutions, par ce qu'elles ne se couchent iā
 mais sur les reins *ζών εδών ὑπὸν ἡσυχίας*, dit
 a Aristote. Adiouſtons que les chastez
 n'ont qu'une tension imparfaite, à rai-
 son que la priuation des testicules refroi-
 dit les parties genitales, & par consequēt
 le membre se flestrit, comme dit Alexā-
 dre, b *τὸ αἰδοῖον ἀπομαρτύνει*. Les nerfs & les
 arteres sont causes instrumentaires pour
 porter & receuoir les esprits, de sorte que
 quād les orifices des arteres sont ouuerts,
 & les ligaments caues dilatez, les esprits
 se iectent & s'insuiuent la dedans, qui en-
 flent & roidissent toute la partie. Quand
 ces passages sont fermez, *πυλωὶ πόροι*

a Probl. 9.
lib. 10.

b Probl. 9.
lib. 1.

ματικοί, il est impossible que la verge puisse paruenir à aucune tēſion naturelle. Aux coſtez de ces ligaments ſont quatre muſcles, deux de part & d'autre, qui ſont cōme mains *ὡσπερ χεῖρες*, pour fortifier ceſte tēſion, comme dit Galien, ^a & pour tenir le conduict de la ſemence ouuert, lors que toute la partie eſt bendée. ^{a Cap. 3. lib. 15. de uſu part.}

Après auoir diſcouru comme en paſſant de la tēſion de la verge, entant que neceſſaire pour l'eiaçulation de la ſemēce, nous parlerons encōre de la volupté perceue au coit, afin que nous commençons à traicter des effets de ce principe. La nature qui a la propagation des eſpeces à recommandation, preuoyant que la conionction du maſle avec la femelle, ſeroit peu frequente & comme forcée, ſil ny auoit du plaifir & de la volupté; a rendu les parties genitales en l'vn & en l'autre ſexe, d'vn ſentiment tres exquis, afin qu'elles fuſſent capables d'vne extreme volupté, ſelon ceſte maxime, que beaucoup de plaifir prouiēt de beaucoup de ſentiment, ^{b πλεῖς ἡδονὴ ἀπὸ πολλῆς αἰσθησεως} ^{b Alexander Probl. 35. lib. 2.} Non que ie doute pourtant que l'homme qui eſt ſeul capable de raiſon ^{2.}

D I S C O U R S

entre les animaux, ne se fust contrainct à la copulation, encore que la nature en eust retranché le plaisir, sous espoir de cest autre contentement, de voir son image viuante produite & engédree par son moyen. Mais il y a peu d'apparence, que sans chatoüillement il y eust peu apporter autant de ferueur, comme il est requis, & commel'affaire le merite. Au contraire il sy fust comporté froidemēt, & commel'on dit par maniere d'acquit; tellement que le champ mal labouré n'eust peu jamais rapporter beaucoup de fruit. Ioint que la femme au lieu d'estre prompte & deliberée, & entrer en duel, comme quād elle y est inuitée par la volupté, si ce plaisir luy estoit refusé, elle feroit difficulté de ce precipiter à vne maladie de neuf moys, pleine d'ennuy & de fascherie. Et l'homme d'autre part qui ne supporte les imperfections des femmes, qu'en faueur de ce plaisir, auroit leur cōpagnie beaucoup moins agreable; & (si les prieres auoient lieu) aymeroit mieux avec l'Hippolyte, d'Euripide, auoir recours à Dieu, afin d'obtenir lignée moyennant quelque somme d'argent, que

*2 Hippolyte
Act. 3.*

d'auoir rien à negocier avecques elles. Quand aux autres animaux, il est certain que ce plaisir leur estant osté, la generation entre eux seroit du tout abolie. De maniere que ce propos d'Aristote ^a est ^a *Probl. 16^e* veritable, que les animaux sont poussez à ^{lib. 4.} se coupler ensemble, principalement pour la volupté, *διὰ τὴν ἡδονὴν μάλιστα ὅσμι τὸς τὴν μίξις τὰ ζῷα.*

Pour paruenir donc aux causes de ceste volupté, la sensibilité exquise de la partie qui est nerueuse, sert de cause materielle; la chaleur, l'acrimonie, & le mouuement prompt de la semence sont comme causes efficientes, qui donnent la forme; à sçauoir ceste impression joyeuse & agreable dependante de l'vne & de l'autre. Que la chaleur de la semence soit cause en partie de ceste volupté, nous en auons le témoignage du Philosophe, qui dit que le plaisir est vne certaine chaleur, ^b *ἡ ἡδονὴ θερμότης ἐστίν.* ^b *Probl. 8. lib. 36.* D'où vient, à mon aduis, que ceux qui doivent tōber malades de quelque grande fièvre, vn jour ou deux au parauāt se trouuent en la meilleure disposition du monde, & en ceste santé se delectent, & se trouuent plus joyeux que de

coutume, parce que la chaleur naturelle
 qui lors s'augmente peu à peu, avant que
 sortir de ses limites, cause vne force & vne
 certaine réioüissance en toutes les parties,
 laquelle puis apres est cōuertie en fâche-
 rie, quād ceste chaleur a passé les bornes
 de la nature. Les esprits de la semence qui
 sont chauds, subtils & vaporeux, estant
 échauffez dauantage par l'agitation qui se
 fait au coit, charoüillēt ce qui est de ner-
 ueux aux parties genitales, & causent la
 volupté. Nous pouuōs dire aussi q̄ la cha-
 leur qui dissipe les esprits en ces parties,
 qui sont rares & spōgieuses, fait q̄ les par-
 ties tressaillent en ceste dissipation. C'est
 pourquoy la tension naturelle de la ver-
 ge donne quelque plaisir, à raison des es-
 prits chauds & subtils qui s'insuiuent dās
 les pores & dans les cauitiez du nerf ou li-
 gament fistuleux. L'acrimonie de la se-
 mence pareillemēt ayde beaucoup à cet
 effect, & semble que nature pour ceste
 occasion ayt tiré la veine spermatique se-
 nestre, non de la veine caue, cōme la dex-
 tre, mais de la veine émulgente, qui por-
 te dans le roignon la matiere de l'vrine,
 afin que la semence eust dauantage de

pointe, pour chatouïller en passant le sentiment des parties genitales. Quand au mouuement prompt de la semence, il appert quil est cause en partie du chatouïllement; parce que sortant legèrement & tout à coup, les parties nerueuses sont comme surprises, & l'espece est portée au sens interieur & à l'âme, & iugée conuenable & proportionnée, est cause de la volupté. Parquoy il me semble que Fracastor^a n'a point mal definy le chatouïllement, *motum subitum animæ imparatae*. Vn mouuement prompt de l'âme prise au dépourueu.

Il est certain donc que la volupté est vn effect de la semence, à raison de sa chaleur, de son acrimonie & de son mouuement; afin de paruenir à la generation. Si quelquvn demande comment ceste volupté se peut estédre par tout le corps, veu que le sujet est seulement aux parties genitales. Je répons que cela se faict par sympathie, estant impossible que la verge qui est composée de nerfs, de veines, d'arteres, de muscles, & ligaments, recoiue vne qualité excessiue avec douleur ou plaisir, que le reste du corps ny participe,

^a Lib. de sim-
path. & an-
tipl.

DISCOURS

Nous deuõs juger le semblable de la matrice, laquelle estant nerueuse & de sentiment exquis, fait compatir aysement les autres parties à ses affections. Hippocrate ^a la décrit tendre, sensible & nerueuse, ἀπαλον, διαπαίδητον, καὶ νεύρωτον τὴν κοιλίαν. Au moyen dequoy il conseille que les vlcères qui suruiennent à ceste partie, soient pensées diligemment, & soigneusement, à raison que le mal peut estre communiqué à d'autres parties, principalement à l'estomach & au derriere de la teste.

a Lib. 1. de mor. mulier.

LA SEMENCE EST CAUSE EFFICIENTE & MATERIELLE de l'enfant. Opinion d'Aristote reiectée. Hippocrate & Galien suivis. Quel ordre tient la nature en la generation de l'enfant.

CHAPITRE VII.

QUOBIEN que ce point soit du tout resolu, que la semence est vn principe totalement necessaire à la generation; plusieurs neantmoins se sont trouuez diuisez, lors qu'il a esté question de declarer à quel tiltre, & par quel moyen elle est employée à la production

de l'enfant. Aristote & ceux qui ont sui-
uy son eschole, croyent que la semence
ne sert que de cause purement efficiente,
& qu'il n'entre rien de sa substance com-
me cause materielle, en la chose produi-
cte. Ils tiennent que le corps de la semée
a *ἄνωμα τὸ ζῶν*, apres auoir porté la vertu ge-
neratiue au lieu où se fait la generation,
se perd & se resout comme en fumée. Et
pour mieux establir ceste opinion, ils ap-
portent l'exemple de la presure, laquelle
apres auoir caillé le laiçt, se perd & s'exa-
le, sans y demeurer meslée, pour faire par-
tie du fromage, ἢ *διαλύει καὶ πρῶμα τῆς*. Par-
tant ils nomment la semence *ἀρχὴ τὸ ζῶν*
le principe de la vie, *ἀρχὴ τὸ κίνησις*, prin-
cipe du mouuement, & quelquefois *πρῶ-
μιστρον*, maistre ouurier & principal agent,
qui conduict tout en la production de
l'enfant.

a Cap. 3. lib.
2. de gener.
animal.

b Ibidem
cap. 4. eiusd.
lib.

Ce qui a induict Aristote à ceste Phy-
losophie, est que l'on ne void iamais en
la nature, qu'une cause efficiente soit par-
tie de son ceuvre, & que les loix de la Phy-
sique ne permettent point, que ce qui a-
git recoiue luy-mesme son action. Nous
donnerons vne similitude des choses ar-

rificielles pour rendre cela plus intelligible. Comme Phidias excellent artisan (lequel Galien compare souuent à la semence) quand il fit l'image de Iupiter olympique, l'yuoire non luy-mesme ny aucun de ses outils fut la matiere de la statue; ἔτε τὰ ὄργανα ἔτε τὸ ποιῶν ἀνάγκη ἐν τῷ ἀρχῆν. Tout ainsi en la generation quand la femēce, qui porte les esprits & le principe, procure la conformation des parties de l'enfant, elle agit & parfait seulement ayant pour matiere le sang de la mere, duquel sont faites toutes les parties, & qu'il tient pour cause simplement materielle. Voyla ce qui a meū le Philosophe à ne point admettre la semence, sinon pour cause purement efficiente.

Et neantmoins quand il discourt de la generation du poulet, ^a il dit que materiellement il est fait du blanc de l'œuf, & que le rouge luy sert seulement de nourriture. Enquoy il semble se contredire; d'autāt que pour estre tousiours conforme à sa doctrine, il deuoit soustenir que le rouge de l'œuf est la matiere du poulet, considéré que le blanc a plus d'affinité avec la semence, & le rouge plus de propor-

^a Cap. 1. lib.
3. de gener.
animal.

proportion avec le sang, duquel il veut que les parties de l'enfant soient composées.

Dauantage puis quil discourt en general de la generation des animaux, il deuoit fonder vne doctrine generale, & ne l'accommoder à cestuy-cy ou à cestuy-là particulièrement, que l'on ne la puisse pareillement appliquer à tout le reste. Et neantmoins apres auoir prononcé vniuersellement, que la seméce se pert apres auoir communiqué le principe, il dit puis apres, que le rouge de l'œuf sert de nourriture au blâc, duquel est formé & figuré le poulet, *α ἐξ οὗ (κωίς α) τὸ ζῷον.*

a Cap. 2. lib.
3. de gener.
anim.

Au surplus il dit que les poules engendrent deux poulets d'un seul œuf, quand les deux rouges sont separez de membranes; & quand ils sont meslez confusément & sans distinction, il en sort vn poulet monstrueux. Où il montre de rechef de la contradiction, car si du blanc est fait le poulet & non du rouge: comment ce peut faire que de deux rouges soient engédrez deux poulets, veu qu'il n'y a qu'un blanc. Je ne doute point qu'Aristote ne tienne que le blanc & le rouge prouien-

nent de la poule, & que la semence du coq s'est perdue apres avoir cōmuni-
 quē le principe. Mais en cela il y a fort peu
 d'apparence, veu que le blanc oculaire-
 ment doit estre tenu pour semence. Ce
 qu'Aristote eust à mon aduis confessé,
 n'eust esté qu'il eust contreueni à ses ma-
 ximes, ne pouuāt nier que le blanc n'en-
 tre comme matiere en la formation du
 poulet. Il est certain que le blanc de l'œuf
 est la semēce du coq & de la poule meslez
 ensemble, & que le germe, qu'ils appel-
 lent, est fait de la semence du coq pour
 seruir de fondement aux parties sperma-
 tiques, cōme le rouge, du sang de la pou-
 le, pour les parties charnues du poulet.

Hippocrate semble cōmettre vne pa-
 reille faute: car luy qui admet la semence
 non seulement pour principe efficient,
 mais aussi pour cause materielle, dit au
 contraire d'Aristote, que les parties du
 poulet sont faites du rouge de l'œuf, &
 que le blanc luy sert de nourriture seule-
 ment, *ἐν τῷ κίτρινῳ τῷ ὄρνιθι τὸ σπέρμα, ἐν τῷ
 λευκῷ δὲ τὸ τροφικόν.* Si donc nous
 voulons examiner l'opinion d'Aristote
 avec plus d'equité que de faueur, nous la

a Lib. de na-
 tura puer.

iugerons indigne de luy, mais avec excuse. Car combien que son diuin esprit tout le premier, nous ait monstré la Philosophie a visage d'écouvert, & que les plus grands & consommez Philosophes qui ont esté depuis luy, l'ayent recogneu pour pere de toutes sciéces. Si est-ce toutefois qu'estant homme, il luy estoit impossible de ne point chopper quelquefois, principalement en choses obscures & cachées, comme sont les principes de nostre generation. *Nemo nostrum non peccat homines sumus non dij.*

Quand la semence est conceue dans la matrice, nous n'auons aucun signe par lequel nous puissions coniecturer qu'elle en resorte puis apres, la matrice estant fermée alors si estroitement, que la pointe d'une aiguille ny pourroit auoir entrée. De dire qu'elle s'exhale au trauers de la substance de la matrice, c'est chose dequoy il n'apparoist rien du tout: Mais au contraire, l'experience nous montre, outre l'histoire que nous a laissée de cela le grand Hippocrate, que fil aduient par violence de mouuement, de remedes, ou autres causes, que la femme mette

Lib. de nat. puer. & lib. de genitura.

hors ce qu'elle auroit conceu: la semence y est encore apparente, enucloppée d'une pellicule, montrant toutefois les premiers traits de la conformation des parties. Davantage outre ce que nous montre la veüe, nous auons cecy confirmé par la raison: car il y a grande apparence que les parties blanches du corps, que nous nommons spermatiques, comme les os, les nerfs, les membranes: doivent estre faites de semence plustost que de pur sang, avec lequel elles ont beaucoup moins de proportion; Ce qu'Aristote est contrainct de cōfesser, quand il dit que les os en leur premiere constitution, sont faicts d'excrement spermatique, *αὐτὸν ἰσχυρῶς καὶ ἀπὸ σπέρματος*. Puis si la semence est iectée hors de la matrice, apres auoir communiqué le principe, ce doit estre ou à cause de sa substance non propre à cet affaire, ou à raison de sa trop petite quantité. Le premier ne peut estre soustenu, veu que la semence est faite de pur sang cru & digéré à perfection. De maniere qu'il est plus propre à façonner les parties solides & spermatiques, que le sang de la mere, qui est cru & mieux deü

a Cap. 6. lib.
2. de gener.
animal.

αὐτὸν ἰσχυρῶς
καὶ ἀπὸ σπέρματος
αὐτὸν ἰσχυρῶς καὶ ἀπὸ σπέρματος

aux parties charnues. Le second aussi ne peut estre deffendu avec raison; car, comme nous deduirons cy apres, l'enfant au premier temps de son estre est tellement petit, que quiconque l'aura consideré en cet estat, iugera qu'il n'excede point la proportion de la semence. I'en feray iugé le Philosophe mesme contre ses disciples, & suis content que nous soyons iugez par ces paroles. L'enfant de quarante iours, dit-il, apparoist de la grâdeur d'un grâd fourmy, *α τετραετηκος αιον φαίνετο το έμβρυον* a Cap. 3. lib. 7. hist. anim. *το μέγεθος ήλικον μνησθησεί των μεγάλων.* Quel témoignage demanderions nous plus expres que cestuy-là? Si donc il est impossible d'assigner aucune mauuaise marque au corps de la semence, qui la rende inhabile de seruir de matiere en la conformation de l'enfant: Pourquoi voulons nous croire qu'elle soit iectée hors de la matrice comme inutile, veu que la nature selon le mesme Philosophe est comme vne bonne mere de famille, qui met tout a profit, & ne reiecte rien de ce qui peut seruir à faire quelque chose d'utile, *βωσας β Cap. 6. lib. 2. de gener. animal.* *οίκονομος αγαθός κ' ή φύσις, εδέν αποκαλλείν είωθεν, εζ' ου βεί πιησαι π χήσον.* Pour respondre aux

DISCOURS

raisons d'Aristote, ie soustiens contre luy
 qu'il ny a aucun inconuenient, qu'une
 chose entant qu'elle a diuersité de par-
 ties, ἀνομοιομερίαν, agisse en elle-mesme. La
 semence est cause efficiente en la genera-
 tion, à raison des esprits, qui portent le
 principe de la vie, ἐν οἷς ἀρχὴ τῆς ζωῆς. Elle sert
 de matiere, à cause de sa corpulence. Par
 mesme moyen nous soustenons que l'e-
 xemple de la presure ne fait rien contre
 nous, parce qu'apres auoir caillé le lait
 par la faculté qu'elle a de ce faire, sa sub-
 stance ne laisse de demeurer dás le four-
 mage. En consideration dequoy en par-
 tie, l'usage nous en est interdit en l'Egli-
 se, durant l'abstinence de quarante iours.

Suiuuant donc l'aduis d'Hippocrate &
 de Galien, nous tenons pour arresté, que
 l'vn & l'autre principe, la semence & le
 sang, ont droict de cause efficiente & ma-
 terielle: Mais avec distinction de plus &
 de moins: C'est à dire que le sang men-
 struel a beaucoup plus de matiere que de

cause efficiente, ἢ τὸ κατὰ μίωτον ὄλην καὶ δυνάμιν,
 2. de semine. où la semence, à l'opposite, est plus cause
 efficiente que materielle, δυνάμιν καὶ ὄλην. A
 raison que ce principe est composé de

beaucoup de sang purifié & d'esprits, le
 tout reduict en vne petite masse, qui est
 comme vne quintessence tirée de l'une
 & de l'autre substāce. Aristote dit ^a que ^{a Cap. 17. lib.}
 c'est vn petit cōsommé fait de beaucoup ^{1. de gener.}
 de nourriture ^{εν πλεισῆς τροφῆς ὀλίγον,} &
 quelle a beaucoup de puissance, par ce
 que c'est vn petit recueil de beaucoup de
 matieres, ^{b πολλῶ ἔχει δυνάμιν, ἐν πολλῷ ὀλίγον} ^{b Probl. 13.}
^{ζωοκεφαλαιώ.} C'est ce que dit Auicenne en ^{lib. 4.}
 parolles plus expresses, qu'il faut quarāte
 dragmes de sang, pour faire vne dragme
 de semence. Mais pour mieux entendre
 le tout, nous expliquerons l'ordre que
 tient la nature en la conformation de
 l'enfant.

Incontinent apres que la semence de
 l'homme est receue dans la matrice, elle
 se mesle avec la semence de la femme; &
 ces deux principes ainsi conioincts, l'es-
 prit genital, auquel nature a inseré la fa-
 culté de former & articuler toutes les
 parties, se retire au milieu, afin de pou-
 uoir plus aysement estendre ses vertus de
 toutes parts; comme pour mesme raison,
 les Pythagoriens mettoient le siege de
 Dieu au centre du monde. En ce mesme

temps la matrice se presse pour se joindre de tous costez à la semence, & par ce moyen luy dōner dauantage de chaleur, selon cet axiome des Philosophes, qu'un pareil feu logé dans vn grand & dans vn petit lieu, échauffe dauantage dans le petit,

^a Aristot. *cap. 4. lib. 3. de part. anim.* *τὸ ἴσον πῦρ ἥσσον ἐν τῷ μείζονι θερμαίνει.* Ceste chaleur est cause que la partie extérieure de la semence, se desechant aucunement, deuiēt plus ferme & plus épaisse, ^b *ἕρπαινε* & *σπασσῶ*, *σπασσῶ* ἢ *πυρρῶ*, *περιξ*. Et se fait vne membrane *folliculus*, qui enuoloppe toute la semence, *ὡς ἡ ὄμω ἐξ ὧδε* *ἀερίνη*. Ainsi voyons nous que la crouste se fait en vn gasteau, par la chaleur du four. Ceste membrane est necessaire pour plusieurs raisons. Premièrement pour empêcher que les esprits de la semence ne s'exhalent & se dissipent, puis pour seruir de liēt à l'enfant & de coiffin aux venes & arteres vmbilicales, portées de l'enfant à la matrice, au lieu où aboutissent les venes & arteres de la mere; afin que par ce moyen l'enfant reçoie ^d sa nourriture. Elle est nommée par les Grecs *ἄριον*, par les Latins *loci*. Il y a vne autre membrane qui touche l'enfant immediatement,

^d Sic Antiphon apud Iul. polluc. *onomast. lib. 2.*

dictée par Empedocles ^a *ἀμνιῶ*, à raison ^a *Apud Ru-*
qu'elle est molle & delicate; de cest autre ^{sum Eph. de}
mot *ἀμνιῶ* agneau, d'où les Poëtes payens ^{partib. corp.}
ont pris sujet de donner l'Epithete *Ἀμνιασ*
à la Deesse Lucine, qui preside aux acou-
chements. Quand les anatomistes font
dissection de ceste membrane, ils la trou-
uent pleine d'eau claire qui prouient des
sueurs de l'enfant. Les Arabes ^b la nom- ^b *Leg. An-*
ment *abgas* ou *anefes*; Les François l'a- ^{cennas lib. 3.}
gnelette; Les Latins pauvres en leur lan- ^{fen. 21. tract.}
gue & estrangers en leur propre pays, sont ^{1. cap. 20.}
contraints d'auoir recours au mot Grec.
Entre l'une & l'autre est formée vne troi-
siesme membrane, dictée par les Grecs,
ἀλαυτοις, par les Arabes *bilés*, par les La-
tins *farciminalis*; les sages femmes l'appel-
lent l'armure de l'enfant, qui est moind-
re que les deux autres; veu qu'elle ne
sestent que depuis le cartilage xyphoide,
iusques au bas des flancs: n'estant à autre
fin, que pour receuoir l'vrine de l'enfant.
Ces trois membranes adherentes & atta-
chées l'une à l'autre, semblent estre vne
seule tunique; les Grecs nōment le tout
δευτέριον, les Latins *secundinam*, & les Fran-
çois d'un mot assez propre, arrierefais;

DISCOURS

parce que l'enfant estant né, tout cela
 suit puis apres attaché au nombril par les
 venes vmbilicales. En tout ce temps, la
 nature quoy qu'elle semble empêchée à
 bastir cet édifice, ne laisse pourtant de
 vaquer à la formation de l'enfant, & ti-
 rer les premiers traicts & lineaments des
 parties spermatiques. L'esprit genital
 court par tout, & par le moyen de sa fa-
 culté conformatrice, qui porte le chara-
 ctere de toutes les parties du pere, Il met
 la matiere en œuvre, qui est la semence;
 il creuse, il polit, il arondit, il dilate se-
 lō que les parties doiuent estre employées
 à diuers offices. Entre autres apparoissent
 des le sixième iour, selon l'observation
 du diuin Hippocrate, trois petites bulles
 & plusieurs fibres ou filets blācs *ινες λευκοι*,
 qui sont le fondement des trois parties
 nobles & des parties spermatiques. Au
 moyen dequoy, il est aisé à coniecturer,
 que toutes les parties qui sont faites de
 semence, sont commencées en vn mes-
 me temps, quoy que parfaites les vnes
 plustost que les autres. Et cela doit seruir
 pour vuidcr ceste controuerse meüe en-
 tre les Medecins & les Philosophes, tou-

chant l'origine des parties. Alcmaeon qui dit que le cerueau est le premier formé, se méconte grandement, Aristote qui fait le cœur le premier viuant, encourt vne mesme faute: Galien qui tient que le foye est le premier formé, se trompe pareillement comme les autres, sil entend que la nature commence par luy comme par le plus necessaire, pour puis apres proceder à la conformation des autres: Toutes les parties solides sont commencées en vn mesme temps, *α διαρίνην τὰ μέ-* Hippocrat.
lib. 1. de dia-
ta. *λεα ἅμα πάντα,* elles reçoient la vie en vn mesme temps. Mais entre les parties nobles le foye est le premier parfait & accompli, à raison qu'il est le plus proche de la vene vmbilicale & qu'il y a moins de peine à façonner la substance qui n'est que de sang caillé. Apres que les parties spermatiques ont receu leurs premiers traicts, suruient l'autre principe qui est le sang de la mere, pour former les chers des parties nobles, des muscles & autres parcelles. Ce sang est porté par les deux venes vmbilicales pour la generation & pour la nourriture, comme les esprits par les deux arteres pour la respiration: Et

DISCOURS

passent ces quatre conduits par le nom-
bril avec l'ouraue, que les Grecs nom-
ment *ἔσχατον*, par ce qu'il porte l'urine de
l'enfant dans la membrane alantoide.
Ce n'est point à tort donc, que la faculté
qui forme miraculeusement tant de bel-

^a *Leg. Arist. cap. 6. lib. 2. de gener. animal.* *ζωοδόχος*: Car premieremēt elle jecte com-
me vne premiere couche, puis elle cray-
onne & tire les premiers traits, pour y
apporter en fin les dernieres couleurs.

Ceste premiere cōformation est parfaite
aux enfans masles, en trente ou trente-

^b *Lib. 1. de gener. animal.* cinq iours, selon Hippocrate: ^b aux fe-
melles en quarante deux ou quarante

^c *Lib. 1. de semine.* cinq. Galien, ^c suiuant la doctrine d'Hip-
pocrate, a vsé de quatre mots propres par
lesquels doctement les temps de toute la
cōformation de l'enfant sont distinguez.

Au premier temps, ce qui est conceu en
la matrice, est nommé *σπέρμα* semence, par-
ce qu'il retient encore l'idée & la forme
de la semence: Puis apres ceste semence
est dicté *κίνημα*, *conceptus*, quand elle repre-
sente desia quelque commencement de
parties avec apparence de chair, le tout
neantmoins inarticulé & sans forme,

αδιασπαστον, & ἀμορφον. Au troisieme temps, que les trois parties nobles, le cœur, le cerueau, le foye, sont veuës distinctement formées, les lineaments des autres parties toutefois n'estant encor qu'ébauchez, il ne nomme plus cela *semen aut conceptum*, mais ἐμβρυον, *embryum*. Au quatrieme temps, il le nomme παιδιον enfant, à raison que la conformation de toutes les parties du corps, est lors parfaicte & accomplie.

Si quelqu'un demande comme il est possible que tant de parties soient faites de si peu de semence. Je réponds qu'il faut en cela admirer l'industrie & la subtilité de la nature: Car comme nous voyons aux plantes, que le fruit en son commencement est comme vn atome ἀμυγδαλίον, dit Philon^a Juif: Tout ainsi l'enfant au premier temps de sa vie, est tellemēt petit, qu'il pese à peine plus d'une dragme au premier moys, & à peine au troisieme plus de demie once. Aristote, cōme i'ay dit, enseigne que l'enfant de quarante iours est grand comme vn fourmy. Stra-^bton^b peripatetique & Diocles Caristius difent, qu'il est grand comme vne mou-

^a de mundis
opific.

^b Apud Ma³
crob. cap. 6.
lib. 1. in
soma. Scip.

DISCOURS

che, en la cinquième sepmaine, qui est le trêtetroisième jour, & neantmoins qu'en si petit corps toutes les parties sont distinctement representées, *Quinta hebdomada fingi humanam figuram, magnitudine quidem apus, sed ut in illa breuitate membra omnia, & designata totius corporis lineamenta*

a Lib. 2. de
naturalib.
fac.

consistant. Galien^a est témoin que le cœur au premier tēps, pour le regard de sa grandeur, ne differe en rien d'un grain de millet, *τὸν καρδιαν ἕτοιμιον κατ' ἀρχὰς, ὡς κέρας μὲν διαφέρειν.* Les raisons des aduersaires peuuent-elles subsister apres tant d'experiences & obseruations veritables? Au mesme temps que ie m'employois à ce discours, ie me suis trouué à vne décharge, où l'enfant qui pouuoit estre de trois mois & demy ou enuiron, selon la supputation de la mere, se mōstroit bien formé, mais grand seulement comme la longueur du doigt. Pour ceste occasion nous ne faisons aucune difficulté, de tirer du sang aux femmes, au premier temps de leur grossesse, si la maladie le requiert presentē ou future, d'autant que l'enfant en ce temps-là encor petit, n'ayant besoin de beaucoup de nourriture, ne peut

ἐπιπέσει ἢ

ἢ

ἢ

ἢ

ἢ

ἢ

estre incommodé par vne éuacuation de sang modérée. Mais au dernier temps, ce remede doit estre ordonné, avec plus de scrupule, de peur de defrauder l'enfant de son alimēt, ayant alors dauantage de grandeur. Il va de la purgation tout au contraire, car au commencement, les liens de la grossesse *graviditatis vincula*, estāt encore tendres & delicats, sont ayez à rōpre, par la purgation: consideré que la matrice est située entre la vessie & le gros ou dernier intestin, *inter stercus & vrinam*. Mais aux derniers moys, nous purgeons plus hardiment sil en est besoin, à raison que l'enfant est alors plus fermement attaché à la matrice.

Partant nous deuons tenir pour veritable, que la semence est cause efficiente & materielle de l'enfant, que les mébranes qui l'environnent sont faites dans le septiesme iour, ensemble quelques filets & petites ampoules, qui sont le fondement des parties spermatiques: & que la conformation est parfaite dans le quarante, quarante cinq, ou cinquantesme iour, pour le plus tard. Non que l'enfant en cetéps ne desire encore quelque der-

niere main, principalement pour le regard des parties charnues. Mais il ne laisse pour cela d'estre dit enfant, *παιδιον*. Nature puis apres en luy donnant accroissement, peu à peu fournit à tout le reste: Que ceux-là se trompent qui constituent

^a Apud Plutar-
tarch. cap.
17. lib. 5. de
plac. phil.
^b Apud Gell.
cap. 8. lib. 3.

le cerueau le premier formé cōme ^a Alcmaeon, ou la teste & l'espine du dos, cōme Marc ^b Varron, ou le gros doigt du pied, & le nombril, cōme quelques Medecins, *μέγαν δάκτυλον τῶ πῶδ' ἢ ὀμφαλον*. Que l'ēfant estāt dās la matrice, prēd sa nourriture non par la bouche, *διὰ τῶ στόματ' ἔ*, cōme ont pensē Epicure & Democrite, ny par les pores de tout le corps, *δι' ὅλα τῶ σώματ' ἔ* selon Alcmaeon, mais par le nombril, ^c *διὰ τῶ ὀμφάλου*, cōme ont creu les Stoïciens, Hippocrate, Aristote, Galien, & cōme nous l'apprenons par experience. Qu'il respire aussi par le nombril, & qu'il rend son vrine par ceste mesme partie. Qu'il est attachē à la matrice par le moyen des venes & arteres vmbilicales, cōme les arbres en terre par leurs racines: Et tellement situē & amoncelē la dedans, qu'il a les pieds contre les fesses, le nez & les joies entre les genoux,

^c Plutar-
tarch.
loco citato
cap. 16. Hip-
pocr. lib. de
Aliment. &
lib. de ge-
nitur. Arist.
lib. 2. de ge-
ner. an. Gal.
lib. 6. de usu
part. cap. 10.

inter

inter duo genua naribus sitis: les genoux entre les deux mains, & la teste proche des pieds, *εἰς τὴν κεφαλὴν πλησίον τῶν ποδῶν.* De maniere que la teste, principalement au declin de la grosseffe, est au bas de la matrice, & les pieds en haut: non selon la nature de l'homme, disoit ^c M. Varron, mais à la maniere des plantes, *Non vt hominis natura est sed vt arboris.*

a Plin. cap. 64. lib. 10. nat. hist.
b Leg. Aristot. cap. 8. lib. 7. histor. animal. Hippocr. lib. de genitur.
c Apud Gellium cap. 16. lib. 16.

DES GEMES V X ET COMME ILS
sont engendrez. Des moyens de la superfœtation.
De la mole & de ses causes. De la generation des
Mônstres.

CHAPITRE VIII.

QUAND V N pourra douter, si la nature garde ce mesme ordre, lors que la mere porte plusieurs enfans en vn mesme temps, comme quand vn seul est contenu dans la matrice. Si la semence de l'homme jectée en vn seul embrassement, peut suffire à la generation de plusieurs enfans; & des moyens de ceste pluralité. Pour satisfaire à cela, ie réponds, que le nôbre ne destourne point la nature de son cours ordinaire, & que

Y

ce qu'elle pratique en vn seul, est obserué pareillement en la conformation de plusieurs : comme par experience nous l'apprenons aux dissections, au mouvement des enfans dans le ventre de la mere, & au temps de l'accouchement. Il n'y a point de doute aussi, que la semence rendue en vne seule copulation, ne puisse suffire pour former plusieurs enfans; veu que outre que nous auons plusieurs histoires qui nous font foy de ceste verité, la raison y est apparente, en ce que les enfans gemeaux, ou en plus grand nombre, sont couverts d'une mesme enuveloppe, & mis en lumiere en vn mesme iour, marques certaines qu'ils sont conceus apres vn coit singulier, nō à plusieurs fois, comme en la superfœtation, de laquelle nous parlerons incontinent. Le scay que Fernel^a a voulu vser de distinction, pour le regard de l'enuveloppe, disant que les gemeaux qui sont de mesme sexe, sont cōtenus ensemble dās vne mesme membrane, & ceux qui sont de diuers sexe, couverts au contraire de diuerses secundines, & separez totalement l'vn de l'autre : Mais ceste opinion ne me semble

^a Lib. 7. phyl.
fol. cap. 12.

point tât fondée sur l'experience, que sur
 ceste vieille doctrine, que les masles & les
 femelles sont procreez en diuerses par-
 ties de la matrice, asçauoir le masle en la
 dextre, & la femelle en la fenestre, ce que
 neantmoins nous obseruôs n'estre tous-
 iours veritable, apres Aristote, qui a veu
 en plusieurs especes d'animaux, masle &
 femelle gemeaux, portez en vne mesme
 partie de la matrice, *a δὲ δὴ μὴ δὴ αὐτῶν ἑνὶ ἄρῳ* *a* Cap. 7 lib.
ἐν τῷ αὐτῷ εὐρείῳ ποσσίδις τ' ὕστερος. Partant il me
 semble que ceste sentence doit estre pro-
 noncée sans restriction, comme nous
 la trouuons en Hippocrate, qui dit que la
 femme qui a conceu deux gemeaux en
 vn mesme iour, les produit aussi en vn
 mesme iour, & qu'elle porte l'vn & l'au-
 tre couuerts d'vne mesme membrane,
b *ἔχει ἐνὶ χοίῳ τὰ παῖδια ἀμφοτέρω.* Albucasis *b* Lib. de su-
 e tres-celebre Medecin entre les Arabes *c* *perfatatione*
 dit le semblable en paroles expresse, &
c *Lib. 2. Me-*
 sans exception. C'est chose qui est contre
 nature à la femme, dit-il, de porter cinq
 enfans à la foys, aussi n'ont ils point de
 vie: Mais il faut noter que quelque nom-
 bre qu'ils soient, elle les contient tous
 dans vne mesme secundine. Or qu'vne

femme puisse porter ensemble plusieurs enfans, cest chose dequoy on ne doit faire aucun doute; veu que nous en auons vne infinité d'exemples dás les auteurs.

a Apud Plin. cap. 3. lib. 7. nat. hist.

Faufa, ^a qui viuoit à Rome durant le regne d'Auguste, acoucha en vn mesme iour de deux fils & de deux filles. Vne

b De bis leg. Gellius cap. 2. lib. 10. Iul. Capitolin. in Antonino

pio Plutarch. rom. quest. Plin. loco cit. Ioan. Franc. Pic. in exam. cap. 16. lib. 1.

seruante ^b d'Auguste, & vne autre femme du regne de l'Empereur Antonin, en

porterent cinq à la fois: Comme cette autre de la Peloponessse, qui fut mere de vingt enfans en quatre portées. Albuca-

sis a cogneu vne femme qui eut vne décharge de sept, & vne autre de quinze,

tous bien forméz. Aux alpes vne femme nommée Dorothée, en eut vingt en

deux acouchements, neuf en vne fois, onze en l'autre. Albert le Grand fait

mention d'vne en Alemagne qui eut vne décharge de vingt & deux. Vne

autre se deliura auant terme de soixante & dix, & vne autre encore de cent

cinquante, tous de la grandeur du petit doigt. L'on racompte aussi d'vne autre,

comme d'vn prodige, qui en eut iusques au nombre de trois cents soixante & six.

Mais de cela i'en laisse le jugement au

Lecteur. De trois & de quatre, il n'est besoin d'en apporter plusieurs exemples; car cela estant assez fréquent & ordinaire, il vaut mieux nous adonner à la recherche de la cause.

Quand les auteurs disputent de la generation des Gemeaux, & du moyen de leur conception en la matrice, ils semblent estre entre-eux de diuers aduis. Les

• Stoiciens croyoient que la matrice fust diuisée en sept petites cellules, auxquelles ils rapportoient le nombre des enfans, selon qu'elles estoient remplies de matiere genitale. Et que la femme pour ceste occasion n'en pouuoit porter plus de sept: Opinion faulse & iustemēt refutée par Aristote, ^b cōsideré quel'on ne void rien de tout cela en la matrice de la femme, mais seulement vne ligne qui la diuise en deux parties égales, dextre & senestre: A raison dequoy elle est dicte par le Philosophe ^c διμερής & διμορῆς, (epithete attribué pareillement à la langue, pour la mesme consideration) non que pour cela nous y recognoissions aucunes cellules. Elle est vrayemēt, διμερής mypartie, mais non διμορῆς, comme pensoient Pra-

^a Apud Plutarch. cap. 10. lib. 5. de plac. phil.

^b Cap. 4. lib. 4. de gener. animal.

^c Cap. 3. lib. 1. de gener. animal. cap. 17. lib. 2. de partib. anim. Hippocrates in coacis pr.

a Apud Galen. lib. de dissect. vul.
b Plutarch. cap. 10. lib. 5. de plac. phil.
c Empedocles apud Plutarch. ibidem.
d Cap. 3. lib. 4. de gener. animal.

Xagoras^a & Philotimus. Asclepiades^b re-
 fere le tout à la force de la semence, com-
 me nous voyons entre les grains d'orge,
 les vns multiplier dauantage que les au-
 tres: Ce qui est faux encore, veu que les
 Gemeaux bien souuent sont plus debi-
 les, & viuent moins que ceux qui sont
 mis en lumiere sans cōpagnie. Mais sans
 auoir égard à telles opinions, nous con-
 stituons deux causes de la generation
 des Gemeaux. L'abondance de la se-
 mēce, & la diuision d'icelle dans le lieu
 genital de la mere, *c πλεόνασμον κ' ἀείχισμον.*
 Quel'abondance y soit requise, il appert
 en ce que les grands animaux, comme
 l'Elephant, le Chameau, le Cheual
 n'engendrent qu'vn à la fois, *τὰ μέγιστα μο-
νὸ πολλα ἑστ' ζώων,* dit Aristote, ^d à raison qu'ils
 ont peu de semence à proportion de
 leur grandeur, leur sang estant conuer-
 ty en nourriture. Les petits animaux
 au contraire, qui font plus de sang que la
 grādeur du corps ne requiert, font beau-
 coup de semence & portent beaucoup
 de petits à la fois, *πολύσπερμα κ' πολυποικίδοι.*
 L'Homme qui est moyen entre ces deux
 genres, participe des facultez de l'vn &

de l'autre; de maniere qu'il engendre & vn & deux & plusieurs. La diuision de la semence de plus y est necessaire; car puis qu'il y a pluralité d'enfans, il faut de necessité qu'il y ait distinction & separation du principe qui procure la conformation. Ceste diuision se fait, ou lors de l'éjaculation, comme il est certain qu'elle est espendue par ondes & à plusieurs fois *a δις καὶ πρὸς βεβώει;* qui cause qu'elle est puis apres éparse aux deux costez de la matrice, *ἐπ' ἀμφοτέρω τὰς μήτρας:* ou par le mouuement de la matrice, selon Auicenne, laquelle ayant la propriété, comme vne ventouse, d'attirer la semence pour la mesler & la disposer puis apres, comme il est requis pour la conformation: en ce faisant quelquefois elle la separe en deux ou trois parties qui causent la pluralité d'enfans. Vn enfant donc est engendré seul, quand la semence, sans diuision *ἢ ἀδιακόπως,* est iettée dans la matrice. Quand elle est diuisée en plusieurs parcelles, vn enfant tout entier est formé de chaque partie, *ἕκαστον μέρος ὁλόκληρον ἐμ- 265ο*
βρον ἀποτελεί.

*a Hippocras.
lib. I. de dia-
ta.*

*b Leg. Pa-
chymet. pa-
raphr. in B.
Dionys. pag.*

Nous distinguons la superfœtation
y iiij

DISCOURS

d'aucc la generation des gemeaux, par deux points, qui sont la communauté de l'enveloppe, & la conception en vn mesme temps. La superfoetation se fait, quād la femme apres auoir conceu, se couplante de rechef avec l'homme, conçoit encore vne autre fois: tellement que les deux semences se forment separement en diuerses membranes, comme conceües en diuers temps. Ceste seconde conception est aucunement rare entre les femmes, veritable toutefois, cōme nous auōs obseruē apres plusieurs autheurs ^a graues & dignes de foy. La cause de cela, est que la matrice qui doit estre close & seellée estroitement apres la conception, s'entrouure quelquefois en l'acte du coit: de sorte que la semence du masle y est portée & conceue apres ceste seconde charge, comme apres la premiere. Popea fille d'Agrippa, interrogée pourquoy les femmes apres auoir conceu, desiroient la cōpagnie de l'homme, veu que les bestes pour la plus-part s'abstiennent du masle, durant tout le temps qu'elles portēt leur fruiēt. Ce sont bestes, dit-elle, il ne les faut pas imiter. Mais ceste réponse, quoy que

^a Leg. Hippocr. lib. de superfoet. Arist. lib. 7. hist. animal.

joyeuse & libre de prime face, me semble aucunement bestiale: car la volupté bien souuent transporte les femmes par-dela la raison, & les rend plus bestes que les bestes brutes: comme il appert par l'effect de ceste conception reiterée, qui est cause ordinairement de faire perdre le premier fruct. Si la superfœtation se fait aux premiers iours d'apres ceste premiere conception, raremēt l'enfant parvient iusques à son terme, mais il est déchargé auant le temps, & quand & soy ordinairement precipite le premier conçu: parce que les liens de la grossesse, estans encore tendres sont faciles à rompre, ce qui n'aduiet si aysement quand elle survient sur les derniers mois.

La mole qui est vne masse de chair sans mouuement & sans forme ^a *Capz ἀσύν τι* ^a *Apud Galen. lib. 14. method. med. cap. 7. lib. 14. de vfu parr.* engendrée en la matrice, est aussi vne sorte de generation, mais imparfaicte, & plus contre nature que la superfœtation. Pour le regard de la cause de ceste masse & generation imparfaicte, Aristore tient qu'elle est faicte par la debilité de la chaleur ^b *δὲ ἀδερταρ δεσμότης* ^b *Cap. 4. lib. 4. de gener. anim.* laquelle ne pouuant conduire le sang

menstruel de la mere à vne perfection, succombe sous le faiz, & au lieu d'un enfant bien figuré, ne forme qu'une chair lourde & indistincte. Mais ceste opinion semble n'estre veritable, par ce que la chaleur qui est debile ne peut engendrer que de l'indigestiō, & de la crudité; apres laquelle s'ensuit incontinent la corruption: chose qui ne conuient aucunement à la mole: veu qu'on en a remarqué demeurer en la matrice plus de douze ans. Joint que nous experimentons souuent, que les femmes qui ont la matrice froide de temperament, ou engendrent un enfant parfait, ou n'engendrent point du tout. Moschion, ^a Cleopatra, Paulus ^b & Ætius ^c disent que c'est vne tumeur engendrée d'inflammation ou d'ulcere: Et en cela pareillement ils se trompent, par ce que la mole est vne fausse conception, veu qu'elle est couuerte de membranes, & attachée à la matrice cōme un enfant. Plutarque ^d a opinion qu'elle est faicte en *diapnoēs*, de plusieurs humeurs corrompues en la matrice, excusable par ce qu'il n'estoit pas Medecin. De substances corrompues ne peut estre produit que de la

^a Lib. de mulier. affectibus.

^b Cap. 69. lib.

3.

^c Cap. 8. lib.

16.

^d In precept. conubialib.

corruption. ^a Auicenne ne donne autre raison de la generation de la mole, sinon qu'elle est engendrée du sang & de la semence de la femme; absurdité apparente, car comme ont remarqué Aristote, Plin, Galien & autres, & comme l'expérience l'enseigne, on n'a jamais veu femme qui ayt conceu vne mole, sans auoir eu compagnie d'homme auparauât, qui fait cōjecturer que la semence de l'homme y est necessaire. Mercurial ^b est d'avis qu'elle est faite de sang qui tombe en abondance, & tout à coup dans la matrice, & puis apres épeffi & conuertty en chair, par la chaleur de ceste partie: refutable cōme les autres, par ce que de sang tout seul, nature ne peut rien former en la matrice que de la corruption, & de la pourriture.

En ceste confusion d'opinions, nous deuõs suiure le Soleil des Medecins Hippocrate, lequel n'a iamais esté trompé en ses preceptes, ny trompé aucun, comme dit Macrobe, ^c *qui tam fallere quam falli nescit*. Il tient que la mole est formée en la matrice, quand le sang menstruel de la mere se joint avec la semence du pere,

^a Lib. 10. de animal. & 21. tert. 2. tract. cap. 19.

^b Cap. 3. lib. 1. de morb. mulier.

^c Cap. 6. lib. 1. in som. Scip.

qui est de mauuaise qualité, & en trop
 petite quantité à proportion du sang,
 a ἐπὶ πολλὰ τὰ ἐπιμύια ἔοντα, γυνὴ δὲ λίγην καὶ νοσῶ-
 δια συλλαμβάνουσι. La semence de l'homme,
 à raison du deffault, & qu'elle est mal af-
 fectée, au lieu d'establir le fondemēt des
 parties spermatiques de l'enfant, sur-
 quoy doit estre basty tout le reste de l'e-
 difice, trouuant le sang en abondance
 dans le lieu genital de la mere, est con-
 trainct de luy obeir, & employer si peu
 de force qui luy reste, à conceuoir & fa-
 çonner ceste masse de chair confuse &
 inarticulée. Ceste masse est toute de
 chair, à cause de la petite quantite de la
 semence, presque suffoquée par l'abon-
 dance du sang. Elle n'a peu retenir la fi-
 gure de l'enfant, à raison de la debilité
 de la faculté conformatrice, car estant
 forte elle pourroit former vn enfant
 tout de chair & sans os παιδίων (καρῶδες καὶ
 ἀνόσσειον, comme celuy de la femme d'An-
 tigenes. A cœuarius ca suiuy ceste doctri-
 ne d'Hippocrate: car il tient que la mole
 est faicte de semence infeconde ἐξ ἀγόνου
 πνεύματος.

Restent trois choses dignes de remar-

a Lib. 1. de
 morb. mu-
 lier.
 b Apud Hip-
 pocr. sect. 2.
 lib. 2. Epi-
 dim.
 c Cap. 56. lib.
 1. de diagnosc.
 affect.

que. Vne que la mole ne reçoit point de nourriture, mais prend accroissement à la façon des pierres & des métaux, par apposition de matieres. La seconde que quelquefois elle deuiet tellemēt dure, qu'elle ne peut estre coupée par le fer^a *ζινετασ* a *Arist. cap. σκληρὰ ἴππος, ὅςτις μάλιστα διακόπτεται καὶ σιδηρῶν.* b *ferrum* 7. lib. 4. de *ictum & aciem respuens,* dit Pline. La troi- *gener. anim.* sième que de tous les animaux du monde, la femme seule engendre ceste masse *b Cap. 15. lib. 7. natur. hist.* inutile & imparfaicte, à cause de l'abondance des menstrues.

Pour le regard des monstres, qui sont effets contre nature comme la mole, il ne sera hors de propos de dire icy quelque chose de leur origine. Il n'y a point de doute que tous ne soient fouruoyements de la nature, ainsi les appelle Aristote^c *παρεκβάσεις τῆ φύσεως καὶ ἀμαρτήματα.* c'est *c Cap. 3. lib. 4. de gener. anim. & cap. 8. lib. 2. phys. sc.* à dire, les erreurs du principe de la generation, quand il ne peut paruenir à son premier desseing. En la mole la faculté conformatrice est abolie. En la generation des monstres elle est depraüée. Ce qui destourne le principe de son intention, est l'abondance ou le deffault de la matiere, le mauuais ordre, le meflange

DISCOURS

de quelque chose d'estrange, ou la force de l'imaginatiue. L'abondance induict la faculté à former quelque partie grande outre nature, comme pour exemple, la main longue d'une coudée : ou faire monstre de quelque partie superflüe, comme l'on a veu des enfans auoir quatre bras, deux testes, & autres semblables. Le deffault au cōtraire est cause que l'enfant manque de quelque partie necessaire, comme si quelqu'un naist sans pieds, bras ou mains, ou autres membres, sans lesquelz on ne peut estre parfait. Le mauuais ordre *αὐτάραξια* apporte vne viciueuse disposition de parties, quand pour exemple en la conformation de l'enfant, nature forme le pied où doit estre la main; ou quand le foye & la rate occupēt la place l'un de l'autre. Le meslange de choses estranges, comme quand vne femme se couple avec quelque beste, & de là prouiennent les monstres diuers en espee, ou selon le tout, ou selon quelques parties; combien que cela puisse estre referé à d'autres causes, comme à la corruptiō des humeurs: car l'on a veu des femmes porter des taulpes & des ser-

*a Alexander
probl. 47.
lib. 2.*

pents, desquels neantmoins elles ne pouvoient auoir eu la compagnie. Dieu quelquefois est la cause secrette de tels effects, & quelquefois l'imaginatiue de la femme.

Quoy que ce soit le desseing premier de la nature est destourné en la generation des monstres: Et par ce qu'elle ne peut estre oysue, ayant failly à l'vn, elle s'adonne à former quelque autre chose, selon la capacité de la matiere: Pour exemple, quand elle a intention de former des vers de la corruption de la terre; elle choisit de ceste matiere, ce qu'elle trouue de plus propre pour former ce petit animal. Si elle est frustrée de son intention, à raison de l'abondance ou du deffault de la matiere, ou par ce qu'elle est composée de diuers genres, ou qu'elle ne luy obeit pas comme il est requis, elle produit vn monstre, si elle ne peut paruenir à chose meilleure. Si cela encore luy est refusé, elle aura recours à la production de quelque plante, plustost que de demeurer oysue & inutile; aymant mieux former quelque chose que rien du tout. Il seroit ayse d'apporter icy vne

DISCOURS

infinité d'exemples de generatiōs monstrueuses, mais estants frequentes dans les auteurs, elles y peuuent aussi facilement estre recerchées, comme leües en ce present discours, lequel seroit monstrueux, sil tiroit en longueur, plus que le sujet ne merite.

SI LA SEMENCE EST CAUSE DE la ressemblance. Combien il y a d'espces de ressemblance. La ressemblance selon l'espece prouient du principe de la semence contre l'opinion commune. Pour quelles raisons.

CHAPITRE. IX.

NOUS auons deduiet comme la semence est cause efficiente & materielle: Considerons maintenant si la ressemblance de l'enfant luy doit estre attribuée en qualité de cause materielle, ou à raison du principe qu'elle contient, ou si cela appartient seulement au sang de la mere, ou à l'vn & à l'autre. Pour éclaircir ceste difficulté, nous deüons noter qu'il y a trois genres de ressemblance: La premiere est dictée spécifique ou selon l'espece, quand vn homme engen-

engendre vn homme, non vn lyon, ou vn elephant. La seconde est selon le sexe; quand l'enfant est né masse ou femelle. La troisieme est appellée indiuiduale, quand l'enfant ressemble au pere, ou à la mere, ou à quelque autre.

La ressemblance selon l'espece prouiet non de la matiere, mais de la forme ou faculté generatiue. Mais dautant que nous tenons cet aduis, contre Galien, & generalement contre toute l'échole de la Medecine; ie proposeray les raisons qui m'ont tiré à ceste opinion. La premiere est que la forme donne à la matiere estre cecy ou cela, c'est à dire que la matiere, qui de soy est indeterminée, est definie ou determinée par l'aduenement de la forme. L'homme donc est homme, non à raison du corps de la semence, mais principalement à cause de la forme. Cela pourra estre entendu plus facilement, par l'exemple du statuaire, lequel ayant de l'argile pour matiere, fera à sa volonté l'image d'un chien ou d'un cheual, d'autant qu'il ne trouue resistance aucune de la part de la matiere, qui empêche son dessein. Ainsi la nature ayant la semence

281
 & le sang pour matiere, apres la preparation d'icelle, elle luy donne la forme d'homme, & quant & quant le caractere de l'espece. S'ils disent que les matieres secondes sont determinées, & que telle ou telle matiere est vouée seulement à telle ou à telle forme: nous répondrons à cela cy apres, en la troisième raison.

Raison 2.

L'on attribue la cause des monstres qui sont dissimilaires selon l'espece, à la frustration de la cause efficiente, qui n'a peu surmonter la matiere. La raison est, que

.1. no. 16. 7

la resistance de la matiere fait que la vertu generative ne pouvant produire la forme semblable à la forme du pere, est contrainte d'avoir recours à vne autre, qui convient seulement selon le genre: de façon qu'au lieu de produire vn homme, elle produit vn animal, ^a ἢ ὅλης οὐκ ἔχει

a Aristot.

cap. 3. lib. 4.
 de gener. animal.

τῶν ὄντων, ἔχει τὸ καθολὸν μάλιστα, τὸ δ' ἔστι τὸ ζῷον.
 Au moyen dequoy nous inferons, que cette vertu generative est cause de la ressemblance spécifique, & que la matiere ny ayde que de son obeissance, lors qu'elle est traictable; & que sans resistance elle

Raison 3.

reçoit l'impression de la faculté. Les Medecins & les Philosophes confessent, que

l'imaginatiue a tant de force, qu'elle peut
seule destourner la faculté generatiue,
de sa premiere intétion: de sorte qu'une
femme peut au lieu d'un enfant, produire
re vne beste, de laquelle elle aura aucc
violéce, imprimé l'image en sa fantasie.
La raison est que les esprits qui courent
partout le corps *Vagi & influentes spiritus*
meus par l'imaginatiue, & pouffez au lieu
où nature est totalement empêchée à
former & figurer le corps, à proportion
de la forme future, luy dérobent ce pre-
mier dessein, & luy supposent l'especé
imaginée, laquelle puis apres elle imprim
me en ceste matiere encore tendre, &
semblable à du lait nouvellement prins
& caillé; tout ainsi que si le statuair
ayât prins de ciseau, pour tailler en marbre
l'image d'un cheval, se presentant un au-
tre obiect, changeoit d'aduis, & au lieu
d'un cheval formoit un Elephant, sans
changer de matiere. Et cela doit seruir
de réponse, à ceux-là qui obiectent que
les matieres secondes sont destinées &
determinées à certaines formes. Car lors
que l'imaginatiue est cause de la genera-
tion d'un monstre, la matiere mesme y

est employée & toute telle que si le principe n'ayant point perdu ses premiers mouuements, eust produict vn enfant semblable au pere. A la verité la semence de l'homme est vouée & destinée pour receuoir la forme de l'homme, & le caractere de ceste espece, & tel est le dessein de la nature. Mais ceste intention peut estre rompue, la matiere n'en estant aucunement cause. Aux monstres qui ne sont point dissemblables selon l'espece, mais seulement selon le deffaut, sur abondance ou mauuais ordre de quelques parties, nous ne pouuons nier que cela ne soit vne dissemblance materielle, qui prouient à raison ou de trop, ou de trop peu, ou de quelque desordre en la matiere: mais l'action de la conformation neantmoins, doit tousiours estre referée à la faculté. Il adioustes que c'est improprement parlé, de dire que la matiere soit cause de la ressemblance spécifique, veu que faire ressembler, est vne action qui se fait en la matiere, non de la matiere: tout-ainst que nous disons, la lumiere estre produite par le Soleil, non de l'air, mais en l'air. Et ce pour autant qu'elle ne

Raison 4.

peut estre agent & patient, & agir en elle
 mesme. Je n'ignore point qu'il ne soit
 tresdifficile, sinon impossible, de donner
 la raison comment la faculté generatiue
 procure toutes choses en nostre genera-
 tion. Mais ceste ignorance prouenant de
 nostre imbecilité, pour ne sçauoir com-
 me la chose se fait, ^{a δ' πρὸς γένη}, nous ne de-
 uons pourtant en reiecter la cause. Voila <sup>a Galen. lib.
1. de semine</sup>
 les raisons principales, qui m'ont induit
 à me departir de la doctrine ordinaire,
 tant de Galien que des autres Philoso-
 phes anciens & modernes, prest toute-
 fois à me resilier, quand i'en oiray de
 meilleures.

⊙ Ceux qui sont de contraire aduis, se
 fondent principalemēt sur l'experience:
 Nous voyons, disent-ils, quand deux be-
 stes de diuerse espee se couplent ensen-
 ble, que ce qui est produit de ce meslan-
 ge, retient la ressemblance specifique de
 la mere & non du pere, d'autant que la
 mere y apporte dauantage de matiere:
 Ainsi d'un bouc & d'une brebis, naist v-
 ne brebis, d'un belier & d'une cheure,
 vne cheure. Mais ie répons que ceste
 obseruation n'est point tousiours verita-

ble veu que le mulet engendré d'un che-
 ual & d'une anesse, fait vne espece à part,
 & ne retient le caractere spécifique de
 l'un ny de l'autre, ains meilé de to^o deux,

a Apud Galen. lib. 2. de semine. cōme disoit Athenée, *a ἐξ ἀμφοτέρων μικτόν.*

L'on a obserué, dit Plin, que ce qui naist
 de deux animaux de diuers genres, con-
 stitue vne espece à part, qui ne ressemble
 ny au pere, ny à la mere: *b Observatum est
 in duobus diuersis generibus nata, tertij generis
 fieri & neutri parentum esse similia.*

Entre
 les bestes à quatre pieds, le chien & le re-
 gnard engendrent vn tiers nommé *κυνό-
 δάκτυλος*, semblable à l'un & à l'autre. Entre
 les oyseaux le coq & la perdrix. Entre les
 poissons le scadre, autrement, angelot, &
 la raye produisent vne tierce espece sem-
 blable & dissemblable à l'un & à l'autre.
 Les Grecs la nomment *πίνοκατον*, les La-
 tins *Scatratiam*, comme si nous disions en
 nostre lāgue, ange-raye. De là nous pou-
 uons cognoistre, que les propositions v-
 niuerselles sont perilleuses, & que nous
 ne deuous pour quelques particularitez,
 tirer le general à consequence, si nous ne
 voulons renuerser tout ordre en matiere
 de science, & de doctrine. Dauantage

encore que leur proposition fust véritable, que ce qui est né de diuerfes especes d'animaux, fust toujours semblable à la mere; il ne s'enfuit pas pourtant, que cela prouienne seulement de la matiere; car en la mere est aussi la cause efficiente comme au pere; quoy qu'en degré inferieur & plus debile. Mais il faut noter que la semence du belier (pour exemple) estant comme hors d'element dans le lieu genital de la cheure, a beaucoup moins d'action, que dans la matrice d'une femelle de mesme espece. Et partant il semble aucunement plus raisonnable, que la femelle qui engendre en elle-mesme, ayt plus de force & par le moyen du principe de sa semence (aydeé pourtant de celuy du masle) imprime son espece en la chose produite, plustost que le belier. La vertu donc generatiue de la semence du pere, conioincte avec la vertu de la semence de la mere, est cause de la ressemblance specifique. Pour le regard de Galien, il ne faut s'esbahir, si l'attribue le tout à la matiere; car quand il parle de l'ame raisonnable, plus timide encore qu'Aristote, il semble

837
 marchet sur des espines. Quelquefois il confesse du tout qu'il ne sçait que c'est, & qu'il n'en peut auoir la cognoissance. Quelquefois il maintient qu'elle n'est autre chose que le temperament. En vn lieu il doute si elle est mortelle ou immortelle, en vn autre il ne sçait si elle est gouvernée par le corps, ou si le corps est conduit & commandé par elle. Brief il ne faut pour ce sujet rien esperer de Galien que de l'irresolution. Ce n'est donc merueille si il donne plustost à la matiere qu'à la forme, la raison de la ressemblance spécifique, veu mesme qu'il appelle la matiere ^a οὐσία comme si la forme ne meritoit pas mieux le nom de substance.

^a Lib. 2. de
 semine.

Concluons que toute ressemblance selon l'espece prouient de la faculté generatiue, aydée toutefois de la matiere, entant qu'elle preste son obeissance, soit que le masle & la femelle soient sous vne mesme ou diuerses especes. En la diuersité d'especes, ce qui est engendré fait toujours vne espece à part, qui retient neantmoins quelque chose des deux parents, quelquefois plus du pere, quelquefois plus de la mere. Vn certain Ephesien

nommé Ariston , ayant les femmes en hayne; eut la compagnie d'une asnesse, dont nasquit vne fille nommée *ὄνoκελις* cuiſſe-d'asne. Vn autre dit *Fulvius Stellus* eut affaire avec vne jument, laquelle conceut de luy, & en fin de terme se deliura d'une fille qu'il nomma *ἐπίονη* cauale. En Suisse vne jumēt fut faillie d'un taureau, & de ce meſlāge nasquit vn poulain, qui ne retenoit rien du cheual que les pieds, de tout le reste ſemblable a vne vache. *Ælian* raconte d'une brebis faillie par vn lyon, qui porta vn lyon. *Pline* dit qu'*Alcippe* couuerte d'un Elephant engendra vn Elephant. De nostre tēps, vne vache couuerte par vn maraut, eut vn enfant qui ſortit de la vache à la preſence de plusieurs. Il fut baptisé, & comme témoigne vn doctē hōme de ce temps, ^a il vit cōme ^a *Delrius* hōme parfait & adōné à la pieté, mais nō ^{lib. 2. diſ-} toutefois ſans retenir quelque inclinatio ^{quiſt. q. 14.} au naturel de la vache. En Florēce vne fille deuenue amoureuse d'un chien, eut ſa compagnie, deuint groſſe de luy, & eut enfant avec pieds, mains, & oreilles de chien. En Auignon fut produit vn iour, vn ſemblable mōſtre, ayant teſte d'hom-

me, mais le col, les bras, les oreilles, la verge & autres parties de chien. La mere interrogée en Iustice, confessa qu'elle auoit eu affaire avec vn chien : pour lequel crime, elle fut condamnée à estre bruslée avec le chien, par le commandement du Roy François. En France vne jument saillie par vn cerf, porta vn poulain, qui neantmoins ressembloit au cerf de tout le derriere, & n'y auoit cheual tât vite, qu'il ne vainquist à la course. Celuy à qui il appartenoit en fit vn present au Roy Louys. Passons à la seconde espee de ressemblance.

DE LA RESSEMBLANCE SELON le sexe. Diuerses opinions de Philosophes touchant ce sujet, rapportées à certains chapitres. Quelle doctrine doit estre suivie en ceste variété.

CHAPITRE X.

VAND à la ressemblance selon le sexe, nous auons vne confusion d'opinions sur ceste matiere, lesquelles nous reduirons à certains chapitres, de peur que ceste confusion n'en en-

gendre vne autre; & afin que nous ayōs moyen de les examiner distinctement, & avec methode. Tous ceux qui ont discouru de ce sujet, ont rapporté la cause de ceste ressemblance ou aux deux semences, ou à leurs principes, ou à la semence & à la nourriture, ou à leurs qualitez, quand il y a victoire obtenue par l'vn au desauantage de l'autre; à raison du lieu du temperament, ou des deux ensemble.

Democrite^a & Hippocrate referent le tout aux deux semences de l'homme & de la femme, *κατ' ἑμμενείαν*, selō que l'vne demeure plus forte que l'autre en la cōformation. Mais comme ils s'accordent en cela, ils different quand ils entrent en l'explication de leurs aduis. Democrite faiçt ceste victoire partielle, d'autant qu'il l'a referē, non à la semence totale,^b mais à ceste partie seulement, qui prouient de la partie genitale du pere ou de la mere; & croit que nature produiçt le masse quand au meslange des deux semences, ceste parcelle qui est descendue des parties genitales du pere, demeure victorieuse sur ce qui est prouenu des parties

^a Apud Platon
tarch. cap. 7.
lib. 5. de plac.
Philos.

^b Arist. cap.
1. lib. 4. de
gener. animal.
mal.

DISCOURS

genitales de la mere: Et vne femelle au contraire. Car l'opinion de ce Philoſophe eſtoit que la ſemence deſcend de toutes les parties du corps.

*a Lib. 1. de
dieta & lib.
de genitur.*

Hippocrate, qui a recogneu que le maſle & la femelle, ne different pas ſeulement, pour le regard de leurs parties genitales; mais auſſi de complexion & de temperament, a prononc e ſans aucune reſerue, qu'il eſt neceſſaire pour la diſtinction de ſexe, que l'vne des deux ſemences demeure victorieuſe par deſus l'autre. Pour eſtablir ceſte doctrine, il conſtitue tant en l'h ome qu'en la femme, deux ſortes de ſemence: Vne maſle & robuſte ἀρρεν καὶ ἰσχυρόν. L'autre debile & qui retient dauantage du naturel froid de la femme σπέρμα δΐλη καὶ ἀδενές. Selon la diuerſe prerogatiue de ces deux ſemences en la generation, il tient que la nature produict diuerſes ſortes de maſles & de femelles. Si la ſemence que l'homme contribue eſt maſle, c'eſt   dire chaulde forte & robuſte, & maſle auſſi celle de la femme, mais en degre inferieur, naiſtr t de ces deux des maſles forts & robuſtes & do ez d'vne belle  me, λαμπροὶ τὴν ψυ-

χλιὸν καὶ τὸ σῶμα ἰσχυροί. Pour rapporter à ce qu'il
dit autre part, que les effets sont grands
qui prouviennent de deux grandes cau-
ses, *δυὸν μεγάλων αὐτὰ ἐκ γονα.* Si la se- a Sect. 4. lib.
mence de l'homme est masle, & la se- 6. Epidem.
mence de la femme femelle & inferieure,
de ceste rencontre sortiront encore
des masses forts & genereux, moins illustres
toutefois que les premiers, *ἥσσον λαμ-
προὶ ἢ τὰ προτέρων.* Mais quand la semence de
la femelle est masle, & celle de l'homme
femelle, & la victoire neantmoins demeure
de la part du masle, de là naissent
des hommes mols' & effeminez, *αὐδρό-
γυνοί.* Il poursuit d'une mesme raison
pour le regard de la generation de la
femelle. Si les semences, dit-il, sont femelles
de part & d'autre, & celle de la
femme remporte la victoire, de ces deux
seront engendrées des femelles froides
& molles *δυσληκοτά.* Si la semence femelle
de la femme surpasse la semence masle
de l'homme, naistront des femelles belles
& deliberées, *δρασυτέραι καὶ κοσμίαι.* Mais
où la semence femelle de l'homme seroit
plus forte que la semence masle de
la femme; ce seroit vne occasion à la

DISCOURS

nature de produire des filles promptes & hardies, & qui approcheroient du naturel de l'homme, πολλήν πρότερον ἢ ἀνδρείας. Davantage il enseigne que la semence pour estre propre à l'vn ou à l'autre sexe, doit estre aydée de trois choses, qui sont la maniere de viure, le testicule dextre ou fenestre, & la partie dextre ou fenestre de la matrice.

Pour engendrer vne fille, il conuient vser d'vne maniere de viure froide & humide τῆς ὑδατὸς ὁ διατήσεται. Pour produire vn fils, τῆς πυρρῆς ἐπιτηδεύσεται, le regime doit tendre à chaud & sec. Pareillement si quelqu'vn desire vne fille, auāt la copulation, il doit lier le testicule droict, ἄριστερον τὸν δεξιόν ἀποδέσσει. Si vn fils, il doit lier le gauche τὸν ἀριστερόν. Les enfans masles sont volontiers situez en la partie dextre, Les filles en la partie fenestre de la matrice.

a Lib. 1. de diata.

b Lib. de supra perfat. sect. 4. lib. 6. Epidem.

c Aphor. 48. sect. 5. et lib. 2. Epidem. d Apud Plutarch. lib. 5. de plac. philosoph. cap. 7.

εἰ μὲν γὰρ τὰ ἀριστερὰ ἐν δεξιοῖσι, τὰ δὲ δεξιὰ ἐν ἀριστεροῖσι μᾶλλον. Anaxagoras, Leophanes, & Parmenides ont consideré seulement ceste victoire selon l'auantage du lieu, C'est à dire, selon que la semence part de l'vn ou de l'autre testicule, & est receuë en la

partie dextre, ou fenestre de la matrice. Et ceux-cy se trouuent encore differens: par ce que Anaxagoras & Parmenides requierent en la generation du masle, & le testicule dextre, & la partie dextre de la matrice, comme pour la formation de la femme le testicule gauche, & la partie gauche de la matrice. Selon Leophanes ^a il suffit pour l'vn ou l'autre sexe, que la semence descende de l'vn ou de l'autre testicule.

^a Apud Plutar-
tarch. *ibid.*

Empedocles ^b a eu égard seulement à la qualité de la matrice. Et dit que si la matrice qui reçoit la semence est chaude de temperament, elle produict des males, & des femelles au contraire.

^b Leg. Arist.
cap. 1. lib. 4.
de gener. a-
nimal.

Hipponax ^c a rejeté toutes ses opinions comme nulles, & ne s'arrestant ny aux deux semences, ny à leurs qualitez, ny aux testicules, ny à la matrice, a raporté le tout à la victoire de la semence ou de la nourriture. *εἰ μὲν ἡ γυνὴ κρατῖσται ἀρρεν, εἰ δ' ἡ τροφή θήλυ.* Si la semence emporte la nourriture, naistra vn masle: Si la nourriture surmonte la semence, vne femelle.

^c Apud Plutar-
tarch. cap. 7.
lib. 5. de plac.
philos.

Aristote ^d aprestant d'opinions y a entrepris son jugement, & differe d'auec

^d Cap. 1. lib.
4. de gener.
anim.

DISCOURS

tous les autres, ne considere ceste victoire, sinon entre le principe de la semence du pere, & le sang menstruel de la mere. Car nyant que la femme ayt semence, & refusant la cause materielle à la semence de l'homme, de necessité il a eu recours à ces deux, & conclu en ceste maniere. Quand la semence du masle, à raison de la debilité de sa chaleur *δι' ἐνδείαν θερμότητος* ne peut cuire le sang menstruel à perfection, & ne luy peut aussi imprimer le caractere designé, elle change de desfeing, & au lieu de faire vn masle (qui est toujours sa premiere intention) elle engendre vne femelle qui est son plus proche contraire, *ἀνὰ γυναικὸς ἐπιτοῦ ἀνδρός μεταβάλλει*. Que le masle & la femelle soient cōtraires, il appert, dit-il, en ce que le masle est *ὡς πρὸς δύναμιν*, vne puissance de parfaire la semence, qui est le principe actif de la generation : & la femelle vne impuissance *ἀδυναμία*, d'autāt qu'elle est priuée du tout de ce principe. Puis dōc que route corruption se fait entre cōtraires, quād le principe surmonté, ne peut former vn masle, qui est son premier but; il a recours à son plus proche contraire qui est la femelle.

Afin

Afin que nous puissions tirer quelque verité de cete confusion d'aduis, il fera expedient de les examiner par ordre.

Premierement l'opinion d'Aristote, fondée sur mauuais principes; encore quelle monstre quelque vray-semblance, à l'examen sera trouuée impertinente: Car combien qu'il ne puisse estre repris en ce qu'il dit de la cause efficiente, à sçauoir que la distinction de sexe prouient du principe selon la force, ou debilité de son instrument, qui est la chaleur naturelle: Il est toutefois non receuable en ce qu'il traicte de la cause materielle, & de la contrarieté du masle & de la femelle. Dauantage il est ayse à juger par ses paroles, qu'il croit que le desseing & naturel appetit de ce principe que donne le masle, est tousiours de produire vn masle: mais qu'il est contrainct de changer de batterie, & engendrer vne femelle, lors que ce premier pouuoir luy manque. En quoy il me sèble qu'il peut estre accusé de deux absurditez; La premiere, que l'intention du principe estant telle, il sensuit que cet appetit naturel se-

A

DISCOURS

roit du tout contraire à la nature. Car elle qui comme vne bonne mere, ne téd à autre fin, qu'à conseruer les especes, par la generation, se trouueroit la main close, si l'appetit de ce principe estoit toujours effectué, veu que le masse seul ne peut satisfaire à la generation. La seconde est que sans necessité la femme ne feroit qu'vn fouruoyement *παρέκτασις*, attendu que de premiere intention, elle peut estre formée de la nature, puis que sans elle, il n'y a point de generation. Nous disons donc contre Aristote, que l'appetit ou premiere inclinatio du principe que porte la semence, est de former vn homme indifferemmét, masse ou femelle: Mais que cet appetit est déterminé puis apres à l'vn ou à l'autre, selon la force ou debilité de la chaleur, qui est son instrument.

Aux autres qui opiniaſtrent que le sexe dépend des testicules & de la matrice, s'oppose l'experiēce ordinaire. Car nous voyons que plusieurs qui sont taillez de costé ou d'autre, engendrēt neantmoins & fils & filles. Et plusieurs femmes porter leurs enfans masses en la partie gau-

che, & les filles en la dextre de la matrice. Joint que si leur raison auoit lieu, les gemeaux naistroient le plus souuent fils & filles, chose toutefois qui est assez rare.

Empedocles doit attendre la reprimende comme les autres, car si la chaleur & la froidure de la matrice estoient causes suffisantes de la distinction du sexe, la nature qui aura trouué ceste partie chaulde au commencement, tant que ceste chaleur durera procurera la production du male. Si à la moitié du temps de la conformation, la matrice deuient froide par accident, le reste du temps sera employé pour former vne femelle, au moyen dequoy l'enfant aura moitié de l'vn & moitié de l'autre, & sera de tout le corps participant des deux sexes. Mais que respondroit ce Philosophe de la Sicile, à cet argument, que la matrice seroit chaude & froide en vn mesme téps, si son opinion estoit veritable: asçauoir quand vne femme porte fils & fille gemeaux. Si quelqu'vn dit qu'elle peut estre chaude en vne part, & froide en l'autre; il sera aussi tost cōdamné par l'observation d'Aristote, qui a veu par la dif-

A ij

DISCOURS

fection de plusieurs animaux, des gémeaux mâle & femelle, formez en vne même partie de la matrice.

Ceux-là aussi semblent auoir peu de raison, comme Hipponax, qui tiennent que la femelle est engendrée, quand la nourriture demeure supérieure, par dessus la semence, & le mâle au contraire. Estant certain que la conformation des parties est parfaite, auant qu'il soit aucun besoin de nourriture.

Quant à Democrite, il n'y a que douter que son opinion ne merite la censure, considéré qu'elle est fondée sur faulxes maximes, asçauoir que le mâle & la femelle ne different sinon à raison des parties genitales, & que les parties du corps de l'enfant, sont formées des parties de la semence, qui prouiennent des parties semblables du pere & de la mere. Mais ie n'ay delibéré de perdre le temps à la deduction d'vne chose qui est de foy assez apparente.

Pour nous tirer de ce labyrinthe, il me semble que le fil de la doctrine d'Hippocrate & de Galien, mieux que tout autre, nous peut seruir de conduite. Il faut

nécessairemēt qu'au meslange des deux semences, l'vne ou l'autre demeure victorieuse, pour la distinction du sexe.

Galien^a y a adjousté le sang menstruel de la mère, & veut que selon le tempe- *a Lib. 2. de femine.*

rament de cestrois en la conformation, naisse vn massé ou vne femelle: Où il semble couuertement reprendre Hippocrate. Car il dit quil ne faut point que l'vne des deux semences soit du tout plus forte que l'autre *b Ibidem.*

μα d'autant que nous voyons plusieurs enfans masses ressembler à la mère; ce qui n'aduiendroit si la semēce du pere estoit de tout point superieure. Mais il me semble que leurs aduis font du tout conformes. Car Hippocrate ne parlant en cet endroit que de la ressemblance selon le sexe; ne fait mention que des premieres qualitez de la semence, apres lesquelles suiuent les secondes comme seruan- *243. 44. 55.*
tes. Ce quil appelle semence masse est celle-là qui a beaucoup de chaleur naturelle; & qui est aucunement ferme de consistence. La semence femelle au contraire, qui est plus froide plus humide & moins amassée. Or sil aduient que la fil-

A iij

le ressemble au pere, c'est vne autre difficulté qui appartient à la ressemblance individuelle, de laquelle nous parlerons incontinent.

Partant nous concluons avec Hippocrate, que tout ainsi que la premiere ressemblance, qui est selon l'espece, prouiet de la vertu generatiue, la matiere n'estant que le sujet, auquel est graué le caractere. Ainsi en la ressemblance selon le sexe, le temperament est la principale cause, à raison qu'il conduit la faculté generatiue, à faire de la semence vn masse ou vne femelle: Si quelqu'un dit, que la matiere, en la ressemblance spécifique, conduit pareillement la faculté. Je réponds que cela est faux, & que la matiere ne la peut conduire que passiuement n'ayant point d'action, seulement que la faculté se gouerne selon elle, s'accommodant à sa capacité. Mais que l'instrument a de l'action, estant vne espece de cause efficiente: La faculté tend indifferemment à la generation de l'homme, le temperament determine puis apres ceste inclination indefinie à faire vn masse ou vne femelle: Que le temperament ayt

ceste vertu, nous le prouuerons par rai-
 sons, selon la doctrine d'Aristote & au-
 tres Philosophes. Les masses en la matri-
 ce sont plustost formez que les femelles,
 par ce que la chaleur y est plus grande,
 qui cuit la matiere plustost & plus parfai-
 tement, & la rend plus ferme exhalant
 l'humidité superflue. De maniere qu'elle
 deuiet plustost capable de receuoir le
 caractere, lequel ne peut si tost estre
 imprimé en la semence de la femelle,
 estant plus froide & plus humide, com-
 me en de la cire trop molle, ne peut estre
 imprimée la figure du cachet. Nous ex-
 perimentons avec Aristote, que les jeu-
 nes hommes & les vieillards, engendrent
 plustost des filles que des fils, & ceux qui
 ont atteint l'âge viril au contraire. La
 raison est qu'aux jeunes, la chaleur n'a
 point encore acquis le degré de sa perfe-
 ction, comme aux mediocres, ^a ἔπει τέλειον ^a Arist. cap.
 τὸ θερμὸν. Aux vieillards la chaleur natu- ^{2. lib. 4. de}
 relle deffaut τὸ θερμὸν ἀπολείπει. Aux parties ^{gener. ani-}
 du Septétrion, la productiō des masses est
 plus frequente que vers le midy, ^b βορείαις ^b Apud A-
 ἀρ' ἔνοτοκείν μᾶλλον ἢ νοτίαις, à cause que ceux ^{rif. ibidem.}
 qui habitent vn climat froid, comme les

a Apud Galen. lib. 2. de temper.

b Cap. 2 lib. 1. de re militari.

c Probl. 6. lib. 2.

Polaires, ont leur chaleur retirée au dedans, ^a εις το βελδιον, à raison de la froidure extérieure qui l'environne. Les méridionaux au contraire, ont leur chaleur au dehors εις το δεξιμα, attirée là par l'excez de la chaleur extérieure. Au moyen de quoy vn Scythe ou vn Moschouite, est plus chaud en l'intérieur, qu'un Égyptien ou vn Abissin, de chaleur naturelle, οὐκ εις το δεξιμα, & par conséquent abonde davantage en sang. C'est pourquoy ^b Vegete donne moins de hardiesse en guerre, aux peuples de l'Orient, qu'aux nations du Septentrion, d'autant que ressentans qu'ils ont moins de sang, ils craignent davantage les playes & les blessures, *Mertuunt vulnera qui se exiguum sanguinem habere nouerunt.* Ce que dit ^c Alexandre, semble venir à ce propos, que les vins de la Scythie sont plus chauds & plus forts, que ceux de l'Ethiopie. Davantage nous voyons que le testicule dextre, combien que l'un & l'autre ayent la vertu de préparer la semence propre pour l'un & l'autre sexe, est neantmoins plus conuenable à la generation du masle, que le fenestre, cōme aussi la partie dextre de la matrice. La

raison est, que la partie dextre du corps, tant en l'homme qu'en la femme, a ordinairement plus de sang que la fenestre,

a *αἷμα ἐς τὰ δεξιά μᾶλλον κατὰ ῥεῖ*, (& ce par le moyen du foye) eu égard que les parties qui ont plus de sang, ont par consequent plus de chaleur que les autres, selon Aristote, ^b qui enseigne que l'abondance de sang est vn signe de chaleur, ἢ πολυαιμία δεξιότης σημεῖον. ^{a Hippocr. lib. de morb. sacr.}

Après Platon, qui tient que tout animal, quel qu'il soit en ce mode, a vne chaleur alumée au sang des venes, comme vne fontaine de feu, ^c *ὡς τὸ αἷμα κατὰς φλεβὰς δεξιότησα ἔχει ὅθι πηγὴ πρὸς πυρὸς*. Au surplus ceste obseruatiō d'Hippocrate est ^{b Cap. 6. lib. 3. de part. animal.}

veritable, que les jeunes hōmes lors qu'ils commencent à sentir leur feu, si l'orgueil de la semence *ὄργασμ.* tend au testicule droit, cela denote qu'ils seront habiles à engendrer des fils plustost que des filles; à raison, comme nous auons dit, que la partie dextre, à cause du foye, a plus de sang & plus de chaleur que la fenestre.

Ioint que la vene spermatique fenestre descend de la vene emulgente, qui luy fournit vn sang sereux, plus froid & plus humide que n'est celuy de la dextre, qui ^{c In Timæo. leg. Plutar. ch. cap. 4 lib. 3. Sympos.}

prouient directement de la vene caue.
 C'est donc le temperament qui cause la
 ressemblance selon le sexe, estant à pre-
 sumer puis que le masse est naturellemēt
 plus chaud & d'une substāce plus tissue,
 & plus amassée que la femme, qui est
 molle & lasche ἀπαλόσαρκος ἢ ἀραιόσαρ-
 κος, comme dit Hippocrate, a doit estre
 formé d'un leuain plus chaud, plus sec, &
 plus solide que la femme: Et par conse-
 quent de la semence du testicule dextre
 receue en la partie dextre de la matrice,
 non toutefois que cela soit du tout ne-
 cessaire, & infallible.

a Lib. 1. de
 morb. mu-
 tier.

LA TROISIEME ESPECE DE RES-
 semblance examinée. Rapport de diuerses opinions
 de Philosophes. Elle a pour causes la faculté confor-
 matrice & l'imaginatiue.

CHAPITRE XI.

RESTE maintenant, que nous dis-
 courions de la ressemblance indi-
 uiduale & particuliere, qui est
 quand l'enfant rapporte ou au pere, ou à
 la mere, ou à quelque autre. Empedo-
 cles b a eu opinion que la ressemblance

b Apud Pli-
 narch. cap. 11.
 lib. 5. de plac.
 glilo

de l'enfant au pere ou à la mere, prouient de la victoire de l'une ou de l'autre semence: La diffeffemblance, quand la chaleur de la semence fe uapore. Mais fil refsemble à quelqu'autre, il en attribue la cause à l'imaginatiue de la mere, lors de la conception, *πῆ χ' Ἐπιλήψιν φαντασίᾳ.* Aristote a referé cela au mouuement de la semence, ou faculté cōformatrice, en laquelle est, dit-il, tant de vertu qu'elle retient, cōme de main en main, le traict du pere, de la mere & des ancestres, iusques au quatrième degré. Mais d'autāt que ceste raison seroit de trop longue deduction, nous l'omettrons pour briefueté. Galien ^b n'aprouue point ce mouuement enseigné par Aristote, mais il rapporte toute la cause de cete ressemblance, à la force de la faculté, & à la victoire des semences. Athenée ^c à la matiere, & non au principe, d'où vient, dit-il, que tous enfans tāt masles que femelles, rapportent ordinairement à la mere. ^d Fernel a eu recours seulement à l'imaginatiue. Je diray apres eux ce qui m'en semble.

Il n'y a point de doute, que nul genre de ressemblance ne peut estre procuré

^a Cap. 3. lib. 4. de gener. animal.

^b Lib. 2. de semine.

^c Apud Galen. ibidem.

^d Cap. 11. lib. 7. Physiolog.

DISCOURS

en la conformation, sans la faculté conformatrice, eu égard que c'est elle qui ménage tout en cet affaire: Mais elle a plus de pouuoir en l'vne qu'en l'autre. En la premiere ressemblance, elle a toute puissance. En la seconde on luy attribue moins qu'au temperament. Cete troisiéme est encore sous sa charge, non de premier chef toutéfois, comme la premiere; veu que le principal but de la faculté est de faire ressembler generalement, & selon l'espece: Mais sil faut ainsi parler, de seconde intention. La semence du pere & de la mere, portent chacune leur principe, par la vertu du quel, l'enfant est fait semblable au pere, si la victoire est demeurée à la semence du pere, semblable à la mere, si le principe de la mere a esté le plus fort. Il ressemble à l'vn & à l'autre, selon que la victoire aura esté partagée aux deux semences. Il peut aussi ressembler à quelqu'vn des parents, selon les mouuements de ce principe enseignez par Aristote, cōme nous voyons que la vertu de l'aymant peut estre communiquée à vne seconde, troisiéme, & quatriéme aiguille. Voila com-

dit. e. q. 10. l. 1.
dit. e. q. 10. l. 1.
dit. e. q. 10. l. 1.

dit. e. q. 10. l. 1.
dit. e. q. 10. l. 1.

dit. e. q. 10. l. 1.
dit. e. q. 10. l. 1.

dit. e. q. 10. l. 1.
dit. e. q. 10. l. 1.

a Leg. Ioan
lam. 7. Epist.
10. lib. 1.

me la nature se gouerne en cete ressemblance indiuiduale, lors qu'elle jouit de sa liberté, & n'est destournée de ses desseings. Si elle est empeschée, cela prouient de l'imaginatiue plustost que de la matiere. Car nous voyons qu'un enfant, qui eust peut estre ressemblé au pere ou à la mere, est fait semblable à un autre, par la force de l'imaginatiue, qui rompt ce premier desseing, Comme il appert par l'exemple de cete femme qui eut un enfant more, pour auoir trop attentiuement contemplé l'image d'un more, en un tableau.

Pour couper court, nous deuous considerer en la ressemblance indiuiduale, le traict, la couleur, & la proportion. Le traict prouient de la faculté, soit quelle suiue son desseing sans empeschement, ou qu'elle imprime en la matiere, ce que luy presente l'imaginatiue, qui a eu la force de luy effacer son premier exemple. Car encore que ce traict ne soit autre chose qu'une ressemblance, qui consiste en mesmes delineatiōs du corps, principalement du visage, & que telle delineation suiue l'assiete des parties

DISCOURS

à Galenus
lib. 1. Anato-
mic. admin.
dicit ossa &
musclos esse
fundamenta
figure par-
tium reli-
quarum.

à solides, la faculté neantmoins en doit
estre reputée la cause, veu qu'elle forme
les parties solides & toutes autres. Quand
donc la nature dōne à l'enfant les traits
du pere ou de la mere, elle fait cela par
la vertu conformatrice de la semence,
laquelle est demeurée entiere en son
dessein. S'il ne retient aucun trait du pe-
re, ny de la mere, ny des parents: mais de
quelque autre, cet effet doit estre referé
ou à l'imaginatiue, qui fait perdre le des-
sein naturel, pour en donner vn violent,
ou à la fortune, quand la faculté estant
hors de tout dessein déterminé, donne
vn trait indifferent, qui fortuitement se
rapporte & fait ressembler à vn autre:
S'il ne ressemble à aucun, cela est pour la
mesme raison, d'autant que la semence
est lors dépoüillée de tout dessein par-
ticulier. La difficulté est, commēt se peut
faire qu'un enfant masse ressembler à la
mere, & vne femelle rapporte du tout au
pere. Je répons selon la doctrine d'Hip-
pocrate, qu'il est impossible qu'un enfant
soit du tout semblable au pere & rien à
la mere; ou à la mere & rien au pere, οὐκ

δύσδεν πάντα τῆ μητρὶ εἰκέναι τὸ τέκνον, τῶ δὲ πατρὶ

μὴ δὲν, ἢ τὸ ἐνάριον. Car puis que la semence part de l'un & de l'autre avec faculté conformatrice, il est impossible que l'enfant ne retienne quelque chose du traict de l'un & de l'autre.

Quand à la couleur & à la proportion, ce sont accidents qui accompagnent le traict, & qui aydent à faire ressembler, dependans toutefois & de la faculté & de la matiere. La constitution du corps de la semence, & la complexion des humeurs peuent estre cause de ces deux effects. Car comme vn peintre, quand il veut naïuemēt contrefaire quelque excellent tableau, vse de semblables peintures & de mesmes couleurs. Tout ainsi la faculté formatrice, qui est comme vn peintre, bien souuent ne se contente pas de donner au fils le traict du pere, mais outre cela represente les couleurs mesmes, par les mesmes humeurs du pere desquelles elle composa la semence. Et noterons pour monstrer en cecy la force de la faculté, qu'elle peut faire chāger de couleur à la matiere; cōme il appert par l'exemple du more, duquel nous auons parlé. Quand à la proportion, elle pro-

DISCOURS

uient des secondes qualitez de la semence, selon qu'elle est solide & amassée, ou molle & traictable. Ordinairement vn pere qui est petit, engendre vn enfant petit aussi, parce que comme il a esté fait d'une semence ferme & amassée, & non obeissante à la faculté, qui l'eust menée à vne iuste grandeur, il en a rendu de semblable pour la production du fils, qui luy donne la mesme proportion. Toutefois la matrice a en cela beaucoup de puissance, a parce qu'estant petite, elle empesche l'accroissement naturel de l'enfant, & cause que puis apres il ne paruiet pas à cete grandeur, qui peut estre luy estoit promise, n'eust esté cet empeschement.

a *Leg. Aristot. probl. 5. lib. 10.*

SCAUAOIR SI LA SEMENCE EST animée. Opinions diuerses de Philosophes qui tiennent qu'elle a âme. Quelles sont leurs raisons.

CHAPITRE XII.

AFIN de continuer à discourir des facultez & proprietiez de la semence, nous examinerons encore ceste controuersé; Sçauoir si la semence lors de la generation, agit sous la conduite de l'âme

l'âme présente, ou bien si les facultez qu'elle a sont vertus & puissances imprimées par l'âme du pere, afin d'operer en son absence. L'on propose ordinairement ceste difficulté en autres termes, sçavoir si la semence de l'hōme a âme vegetatiue, ou sensitiue, ou raisonnable, ou point du tout. Ce qui m'induit à examiner cete question, est que plusieurs doctes personages ne l'ont considerée qu'en passant, & ont negligé de la vider totalement, & de leuer ce scrupule à la posterité: de maniere qu'elle est demeurée indecise & irresolue. Non toutefois que ie presume d'y pouuoir plus qu'eux, recognoissant assez la grandeur du sujet, & la petitesse de mon esprit. Mais desireux d'auancer en quelque chose la republique des lettres: l'ay voulu tenter cete dispute, & essayer de la mettre à fin, ou pour le moins d'ouuir le chemin à meilleurs esprits, & leur donner occasion de la reduire à son periode. Ce qui apporte de la difficulté en ce sujet, est premierement que nostre esprit ne peut penetrer iusques à vne cognoissance entiere des merueilles de nostre generation, puis la diuersité d'opi-

B

DISCOURS

nions soustenues de part & d'autre, avec beaucoup de raisons & graues authoritez: Tellemēt qu'il semble estre plus aisé de couper, que de dénouier cete contro-

a Cap. 9. lib. 2. *controuers. med.*

b Exercit. in card. 6. num. 5. 6. 7. 8. 9. 10.

c Com. 2. in Art. medico Gal.

uerse. Valesius ^a croit avec plusieurs autres, que la semence de l'hōme a āme vegetatiue. Scaliger ^b luy dōne l'āme sensitive. Argenterius ^c plus liberal encore & plus hardy, y cōstitue l'āme raisonnable.

La raison de Valesius est que l'āme est tousiours presente là où sont ses operations. En la semence sont les fonctions & operations de l'āme vegetatiue, asçauoir la generation, la nourriture, l'accroissement. La semence donc a āme vegetatiue.

Raisons de la seconde opinion.

Scaliger & ceux qui tiennent la seconde opinion, ont les raisons qui ensuiuent pour fondemēt. 1. Nous ne pouuōs donner, disent-ils, ce que nous n'auōs point. La semence donc ne peut rendre la chose animée, si elle ne l'est elle-mesme. 2. En la nature chaque chose produit son semblable. Si donc la semence du lyon, pour exēple, est priuée de l'ame du lyon, la chose produite sera dissemblable, & la generation equiuoque. 3. Dauantage si

la semence n'est point animée, nous ne pouvons attribuer la cause de la generation, sinon à vne puissance ou faculté generatiue communiquée par le pere, ou au Soleil. Que ce soit vne faculté séparée, il n'y a point de raison: car ce seroit contreuenir aux regles de la Philosophie, de dire que l'ame qui est vne substance, eust vn accident pour cause efficiente. Ioint que mille accidents ne pourroient produire vne substance. Si le Soleil en est la cause, pourquoy disons nous que l'homme est engendré par vn homme, & vn lyon par vn lyon? 4. L'on tient pour maxime en la Physique, que toute action naturelle se fait par attouchement, ou de parties, ou de vertu. Puis donc que nous tenons pour cōstant que le pere engendre le fils, il faut que cete generation soit faite dedans, non dehors le pere; estant impossible qu'elle soit parfaite dehors, consideré que le pere quelquefois meurt auant la conception de son enfant, à l'instant de la copulation, & que la production ne laisse pourtant de se parfaire, comme si il estoit present. Puis donc qu'estant mort ou separé il est

B ij

DISCOURS

hors de proportion de pouuoir communiquer aucune vertu à la semence, qui est dans la matrice de la mere, il s'ensuit qu'il luy à donné l'âme, auant la separation. Nous ne pouuons dire aussi, que le pere ait imprimé ceste vertu auant la separation, eu égard que les accidents n'agissent que par la vertu de la substance. La semence donc a âme sensitiue, laquelle ne peut mettre encore ses facultez en euidence, par le defaut des parties instrumentaires. A raison dequoy les Philosophes tiennent que l'âme y est potentiellement. 5. Ils adioustent que la cause efficiente de l'enfant, a esté iugée par les Philosophes, sage, prouide, & architecte d'vn si beau temple. Ce ne peut d'oc estre vne faculté separée, qui n'est qu'vn accident sans preuoyance; mais vne substance excellente qui est l'âme. 6. C'est disent ils, vne chose vaine d'employer plusieurs causes à la confection de quelque effect, quand vne seule peut suffire. Or l'âme du pere peut plus aysement imprimer son caractere, & produire vne forme semblable en la semence, que par l'entremise d'vne faculté separée, ce seroit

donc vn vain & inutile traual à la nature de faire autrement. 7. Toute cause efficiente est ou plus excellente que son effect, ou pour le moins egale, & n'en pouuons recognoistre aucune qui soit inferieure: La faculté generatiue de la semēce, est inferieure à l'âme de l'enfant. Elle n'est point cause donc de la production de l'enfant: mais l'âme du pere, laquelle immediatement produit en la semence l'âme sensitiue. 8. Tout ainsi qu'un médicament purgatif, est excité à faire son operation, par la chaleur naturelle du ventricule, nō qu'il recoiue en ceste partie vne nouvelle forme, mais par ce que destitué d'ayde au parauāt, & n'ayant où exercer son action, il estoit contrainct de demeurer oysif & inutile. Ny pl^r ny moins la semence du pere, lors qu'elle est receue dans la capacité de la matrice, commence à desployer ses facultez, non que l'âme luy soit donnée alors, mais à cause que cete forme qui sembloit oysie au parauant, est seulement promue par la chaleur & autres aydes de la mere, à l'exercice de ses facultez. Le semblable peut estre dit de la chaulx. Car cōme nous ne

DISCOURS

pouuons nyer que la chaleur qui y est en puissance ne soit chaleur, nous ne deuõs soustenir aussi que l'âme qui est cachée en la semence ne soit âme. 9. Nous ne pouuons nier que l'œuf ne soit vne semence enclose dās vne coque, de laquelle peut estre produit vn poulet, par vne chaleur temperée exterieure, comme estât retenue en lieu moderémēt chauld. Si donc en cet œuf n'estoit l'âme du poulet, nous serions cōtraincts d'attribuer la cause de cete production, à la chaleur exterieure. 10. Vne substance, pour exēple l'âme du pere, peut patir immediatémēt & sans entremise d'aucuns accidents, elle peut donc agir immediatémēt: Car si elle ne pouuoit ainsi agir, cela prouieroit ou à raison de son imperfection, ou de sa perfection: Sa perfection n'en peut estre cause, car il sensuiuroit que Dieu qui est tresparfait ne pourroit agir immediatémēt; Ny son imperfection, veu que les accidents qui sont moins parfaits & accomplis que la substance, agissent immediatémēt. L'âme du pere donc peut produire l'âme sensitiue en la semence, sans l'ayde d'aucune faculté separée, & ceste

âme puis apres se former & façonner elle-
mesme les instruments necessaires pour
ses operations. 11. La production de l'â-
me est vne action recogneue vrayement
substancielle, elle ne peut donc auoir vn
accidēt pour dernier & proche principe.
12. L'âme est comparée à la flamme d'v-
ne lampe, de laquelle nous pouuons fai-
re viure immediatement vne autre lam-
pe, sans qu'elle soit pour cela en rien di-
minuée. Car l'âme du pere produit l'âme
du fils immediatemēt en la semence, de-
meurant tousiours en mesme estat qu'au
parauant.

La principale raison d'Argenterius,
pour prouuer que la semēce de l'homme
a âme raisonnable, est la ressemblance de
l'enfant au pere ou à la mere. Comme le
fruiēt d'vn arbre, dit-il, engendre la se-
mence dans soy, en laquelle est la forme
de la plante, pour puis apres produire v-
ne autre plante semblable estant iectée
en terre, où elle trouue vne matiere pro-
pre pour cet effect. Ainsi les testicules de
l'homme, ont le pouuoir de parfaire la
semence, en laquelle la forme de l'hom-
me est contenue: vray est qu'elle man-

B iij

DISCOURS

que alors d'instruments & de matiere; mais estant jectée dans la matrice, elle rencontre le sang de la mere & produict vn homme parfait & accompli qui ressemble au pere.

AUTHORITEZ D'HIPPOCRATE, d'Aristote, de Galien, par lesquelles ils pretendent prouuer que la semence est animée.

CHAPITRE XIII.

POUR fortifier leurs opinions, ils apportent les autoritez d'Hippocrate, d'Aristote, & de Galien.

a Lib. 1. de diata. Hippocrate, ^a disent-ils, a esté formellement de cet aduis, car il appelle la semence *ψυχω* âme, & luy donne cet Epithete *ἐμψυχογενή* semence animée.

b Cap. 9. lib. 6. Metaphys. 1. Aristote compare la semence à vn artisan, ^b τὸ πνεῦμα ποιεῖ ὁμοίον τὸ ἀπὸ τεχνῆς. Or l'artisan pour exemple vn statuaire, a en sa puissance la forme qu'il veut imprimer en la matiere. La semence du chien donc, a la forme du chien en sa puissance, c'est à dire pour en disposer. 2. Le mesme Philosophe parlant de la semence, constitue en elle le principe du mouuement,

α ἀρχὴν τῆς κινήσεως, & l'appelle^b τὸ κίνησαν ἢ τὸ
 εἶδος^c principe qui fait mouvoir & qui a
 raison de forme: il la nomme autre-part
 c ἀρχὴν τῆς ψυχῆς, le principe de l'âme & d ἀρχὴν
 τῆς γενέσεως, le principe de la generation. 3. Ils
 adioustent que selon le mesme Philoso-
 phe, e ce n'est point la matiere qui fait l'a-
 nimal, mais la nature: comme le bois ne
 fait point le chariot, mais l'art. Oren au-
 tre lieu, disent-ils, il met ceste nature aux
 esprits de la semence, f τὴν φύσιν ἐν τῇ σπέρματι.
 Par lequel mot de nature ne pouuât en-
 tendre que la matiere ou la forme, il s'en-
 suit selon son aduis, que la forme est aux
 esprits de la semence, consideré qu'il en a
 exclud la matiere, au lieu prealegué. Ioint
 qu'il n'entend point que la semence en-
 tre comme matiere en la generation de
 l'enfant. 4. Dauantage ils disent que le Phi-
 losophe reprint quelques-vns de ses de-
 uanciers, de ce qu'ils constituoient les ac-
 cidents, causes dernieres & immediates
 de la generation, au lieu d'attribuer le
 tout à la forme, g ἀπαίροντες τὴν κατὰ τὸ εἶδος αἰ-
 τίαν: qui fait presumer, que son opinion a
 esté, que la generation se fait par l'âme
 presente qui est la forme; non par vne

a Cap. 3. e

8. lib. 2. phys.

cap. 4. lib. 8.

Metaph. cap.

18. lib. 1. e

cap. 1. lib. 2.

de gener. a-

nimal.

b Cap. 20.

lib. 1. de ge-

ner. anim.

c Cap. 3. lib. 2.

de gener. a-

nim.

d Cap. 18. lib.

1. de gener.

anim.

e Cap. 9. lib.

2. de ortu et

inter.

f Cap. 3. lib. 2.

de gener. a-

nimal.

g Cap. 10. lib.

2. de ortu et

inter.

DISCOURS

vertu imprimée, qui n'est qu'un accident.
a Cap. 3. lib. 2. de gener. anim. 5. Autre-part^a il dit que les semences des plantes & des animaux, ont âme en puissance, *τῆ δυνάμει*. Ce qui doit estre entendu, eu égard à l'operation, non à la presence d'icelle: car elle y est actuellement. Ou-
b Cap. 18. lib. 1. de gener. anim. uertement encore il confesse^b que la semence a vie. La vie est vn effect qui procede de la conionction du corps & de l'âme, selon luy donc la semence est animée.
 Galien semble pareillement appuyer à ceste opinion, quand il compare la semence à Phidias, *ὁ ἀνάλογον τῷ φειδείᾳ*. Cet artisan avant que toucher à la matiere, *πρὶν ἁρᾶν τῆς ὕλης*, auoit les facultez de l'art *τῆς δυνάμεις τῆς τέχνης*. De mesme maniere, la semence ou l'esprit de la semence, quoy qu'il n'ait encore la matiere propre, ne laisse pourtant de iouir des facultez. Ils s'aident encore de ce que Galien apres auoir qualifié l'esprit de la semence de ce mot *τεχνίτης* artisan, & l'auoir nommé *ἀρχὴ δραστικὴ τῆς ζωῆς*, principe & cause efficiente de l'animal engendré, conclud en fin cōtre Erasistratus, qu'il n'y a point d'apparence, que ce principe soit destitué de sa premiere faculté, qui est d'attirer la ma-

tiere propre, pour son accroissement, à
 sçavoir le sang mēstruel de la mere. Puis
 quand il discourt de la conformation de
 l'enfant, il semble (dit-il) que l'âme qui
 figure & articule le corps, soit dōnée par
 le pere à l'enfant, & qu'elle soit conte-
 nue en la semēce, *a dōs cy nōd Cōtēquan dōs xōuēvn.* *a Lib. de for-*
 Voila comme ils appellent à garant ces *tus forma-*
 trois signalez Philosophes, apres la de- *tione.*
 duction de leurs raisons. Considerons
 maintenant s'ils sont bien fondez en
 équité de cause.

R E S P O N S E S A V X R A I S O N S E T
allegations cy dessus.

C H A P I T R E. XIII.

TOUTES ces raisons mises en auāt,
 pour prouuer que la semence est
 animée, semblent à la verité auoir
 quelque couleur de vray semblance; mais
 si elles sont attentiuement considerées, à
 peine endurerōt elles la rigueur de l'exa-
 men. Premièrement de ce qu'ils disent, *Réponse à*
 que la semence reçoit accroissement, & *l'argument*
 nourriture, & partant qu'elle a âme & *de Valefius,*

DISCOURS

vie, nous en attendôs la preuue: Car nous
 nyons avec Auicenne, quelle prenne au-
 cune nourriture, auant la formation ac-
 complie des parties spermatiques. Il est
 bien vray qu'elle attire à soy le sang de la
 mere, comme dit Hippocrate, mais non
 pour le conuertir en sa substance, confi-
 deré que par ce moyen elle s'accroistroit
 seulement sans autre mutation, au lieu
 de former & articuler cete diuersité ad-
 mirable des parties du corps. Puis l'attra-
 ction est vne action commune tant aux
 choses animées qu'inanimées, comme
 nous voyons par experience, que l'hay-
 mant attire le fer, & la meche allumée en
 vne lāpe attire l'huile, inanimez neant-
 moins & l'un & l'autre: n'en déplaise à
 Cardan, qui dit que l'attraction de l'hay-
 mant est vne action de l'ame de l'hay-
 mant. Mais il ne sera besoin icy de le cha-
 stier, pour ce sujet, puis qu'il a senty les
 verges de Scaliger. Aristote nous ap-
 prend que le blanc de l'œuf est du tout
 changé & transmué en la substance du
 poulet, le rouge estant encore tout en-
 tier, quoy qu'il soit destiné pour luy ser-
 uir de nourriture: Argumēt certain qu'il

a Cap. 3. lib.
 6. hist. anim.

n'est besoin d'aucun aliment avant la cō-formation accomplie. Pour le regard de la generation, nous nyons aussi quelle soit en la semence à raison de l'âme presente, ainsi que nous deduirons plus amplement cy apres.

Quant à ce qu'objectent ceux de la se-
cōde opinion, i. nous rejehtës premiere-
ment ceste proposition comme faulse,
que nous ne pouuôs donner ce que nous
n'auons point. Le soleil donne chaleur
aux choses inferieures, priué neantmoins
de toute chaleur, selon l'aduis des Philo-
sophes, qui le disent chaud en effect seu-
lement *ἐνεργητικῶς*, non qu'il serue de sujet
à cet accident. L'âme est cause du mou-
uement du corps, & toutefois, comme
le dispute fort bien Aristote contre Pla-
ton, elle demeure immobile. S'ils ne veu-
lent adiouster foy à cet exemple, peut
estre croyront-ils, que Dieu est immobi-
le, lequel neantmoins est cause du mou-
uement de toutes choses. Car si à mou-
uement, en quoy sera til meu, puis qu'il
est infiny? Nous voyons souuent par ex-
perience, que le mouuement échauffe,
croyrons-nous pourtant que le mouue-

Réponses
aux raisons
de la 2. opi-
nion.

DISCOURS

ment ait de la chaleur? Le cerueau d'où prouient le sentiment manque de sentiment. La semence donc sans auoir âme, peut estre cause de la productiõ de l'âme.

2. Je répons à leur seconde objection, que la generation du lyon n'est point equiuoque ou dissemblable, quoy que la semence du lyon n'ayt point l'âme du lyon: Car nous disõs que le lyon duquel est prouene la semence, engendre le lyon *per semen & ex semine*. De maniere que nous referons la generation au pere, comme cause premiere, eu égard que si la generation estoit effect de la semence, elle ne produiroit que de la semēce; veu que le deuoir des agents naturels est de produire leur semblable.

3. Au surplus nous nyons du tout, que ce soit contreuenir aux preceptes de la Physique, de dire qu'un accident produise vne substance: Tant s'en faut, nous soustenons au contraire, que nulle substance en la nature, ne peut produire vne autre substance semblable, que par l'entremise des accidents, ou dispositions accidentaires qui sont comme instruments de la generation, fondez sur la vertu de l'agent, qui

leur communiqué le principe du mouvement. Ainsi la chaleur du feu engendre le feu, non que nous tenions pourtāt que l'action de la cause principale qui est le pere, soit autre que celle de la seconde, qui est la faculté de la semence; mais vne mesme action, de laquelle le pere est cōme chef & principal agent, & la faculté comme cause instrumentaire. Tellemēt qu'il n'importe, si nous disons que l'enfant est engendré par le pere, ou bien par la vertu & puissance generatiue, qui est en la semence prouene du pere. Pour le regard du Soleil nous consentons avec Aristote, qu'il est cause équiuoque, & qu'il engendre l'homme, à raison qu'il donne aux esprits de la semence vne celeste & diuine chaleur, qui ayde generalement à la generation. Mais l'homme particulièrement donne la faculté generatiue, par laquelle il produict son semblable. 4. La raison qui suit apres peut estre ruinée d'vne mesme machine, car le pere ayant communiqué à la semence le principe de la generation, quoy qu'il soit puis apres separé, l'action neātmoins luy est tousiours attribuée, voire quand

DISCOURS

il seroit mort incontinent apres la copulation. Plus les causes sont excellentes, plus elles estendent loin leur actiō. L'âme du pere peut estre comparée à vn grand Prince, au commandement duquel on obeit, encore qu'il soit éloigné de la meilleure partie de ses sujets. La semence est cōme vn Commissaire deputed, qui met à execution la volonté du Prince en vertu de sa commission, comme si le Prince y estoit present. Ioint que nous pouuons dire que la semence du pere estant conceüe en la matrice, est tousiours assistée & éclairée de l'âme de la mere, qui est vne mesme âme selon l'espece, quoy que differēte en nombre. Ceste âme en l'absence de l'âme du pere, peut conduire l'action du principe de la semence, ny plus ny moins que quand l'affaire d'une partie plaidante, est mise és mains d'un nouveau rapporteur, à la fin du semestre. Le leur accorde dōc que ce principe estant receu au lieu genital de la mere, le pere est hors de proportion d'y plus cōtribuer aucune chose; Mais aussi n'est il besoin de luy rien donner dauantage, cōsideré qu'il luy a laissé tout & tel pou-
 uoir

voir d'exécuter comme si luy-mesme y estoit present. Au moyen dequoy nous disons, que comme le Prince agit par son Commissaire; le pere produit le fils par le moyen de la seméce qui porte le principe, & est saisie de la commission. Nous confessons aussi, que les accidents n'agissent & n'operent qu'en vertu de la substance, mais il ne s'en suit pas pourtât, qu'iceux estants separez perdent toujours leur action. Car nous voyons qu'au mouvement violent des choses jettées (ceste comparaison seruirá pour confirmer la précédente) la force du bras imprimée à la pierre, la fait mouvoir tant qu'elle soit paruenue au dernier point de son pouuoir. Ainsi l'eau échaufe, par la chaleur que le feu luy aura donnée, combien qu'il soit estaint peu apres. La faculté generatiue ou principe du mouuement imprimé par le pere en la semence, meut continuellement ἐντελεχίῳς, le principe materiel qui est le corps de la seméce, & le sang de la mere, tant qu'il soit paruenue au but de son operation, qui est l'entelequie ἐν τελεχείῳς, c'est à dire, la perfection & la jouissance de la forme. Cela

C

nous est presque diuinement enseigné par Aristote, quād il compare la semence ^a *αὐτομάτως* aux machines qui par artificie sont meües d'elles-mesmes : Car comme elles ont ce mouuement sans estre alors touchées d'aucun, touchées neantmoins au parauāt. Ainsi la semence apres auoir esté jettée par le pere, combien qu'elle soit puis apres separée de luy *ὅτι ἀπὸ κινήσεως ἐστίν*, ne laisse pourtant de continuer ce mouuement, iusques à la fin de sa cōmission. C'est pourquoy ^b Nonnus appelle la semence *αὐτόστυτον ἄφρον ἐρότων*, vne écume d'amour qui est meüe d'elle mesme. Comme Galien ^c qui la definit *πνεῦμα ἐξ ἑαυτοῦ κινούμενον*, vn esprit qui a mouuement de luy-mesme. Aucuns la nommēt pour ceste mesme raison ^d *αὐτομάτητα*. Pour venir à la cinquième raison, nous nyons pareillement que la faculté generatiue ayt de la prudence, ou quelque cognoissance, encore que Galien, Themistius & apres eux Iules Scaliger, reconnoissent vne tres-grande sagesse en la conformation de l'enfant, *ἀνεγν Κοφίαν καὶ δυνάμιν*. Car quelle sagesse pourriōs-nous attribuer à l'ame vegetatiue, veu mesme

a Cap. 1. lib.
2. de gener.
animal.

b Jn Diony-
sias

c Jn defini-
tionib. Me-
dic.

d Leg. Hesi-
chius.

que la puissance sensitive luy est déniée? Puis que la generation est vne fonction de ceste âme, de verité quand elle seroit présente, encore ne pourrions-nous luy attribuer ceste prudence, veu qu'elle est

παντί πασιν ἄλογον, ^a & la semence χόρσι λο- ^a Lib. de se-
γισμῶ, selon Galien. La nature seule peut ^{tus forma-}
auoir ceste prouidence, aussi l'appellons- ^{tione.}

nous sage & prouide, dautant qu'elle donne ordre avec vne merueilleuse industrie, & preuoit à la conseruation de toutes les especes. Mais ceste nature n'est autre chose qu'une puissance diuine, épandue généralement en toutes choses, pour la generation & conseruation. Aristote ^b a tres-bien recogneu ceste verité. ^b Cap. 14.

Car il dit qu'il y a ie ne sçay quoy de di- ^{lib. 7. Eude-}
uin en nous, qui est cause de tous nos ^{mior.}
mouuements, κινέει πῶς πάντα τὸ ἐν ἡμῶν θεῖον.

Et Scaliger ^c mesme appelle ceste puis- ^c Exercit.
sance *diuinam rem in semine*. C'est ce qui ^{288.}

nous rend confus, quand il est question de deduire les moyens de nostre generation, dautant que nous ne pouuons bien expliquer, comment & par quelle voye, ceste puissance d'enhaut dōne le moyen à chaque chose, de produire son sembla-

DISCOURS

ble. La sagesse admirable donc que nous remarquons en la fabrique d'un si bel œuvre, ne peut estre en l'âme vegetative, mais en ceste puissance diuine, laquelle estant assignée & adressée par la premiere cause, n'agit jamais autrement si elle

^a Lib. 1. de *dieta.* n'est empeschée. Hippocrate ^a nomme cela *μολειν προφορβω* fatale necessité. De

maniere que nous pouuons dire que Dieu procure la generation de toutes choses, par le moyen de ceste puissance, laquelle met en besongne deux causes inferieures; vne commune qui est le Soleil, l'autre particuliere asçauoir le pere, par le moyē de sa semence. C'est pourquoy Hippo-

^b Lib. 1. de *morb. mulier.* crate ^b a joint ces deux mots ensemble *τὸ θεῖον ἔν ἡ φύσιν*, Dieu & la nature; Entendant par le premier, la cause generale ou

puissance diuine qui prouient du Ciel & du Soleil: Par le secōd la disposition particuliere, & la faculté qui est de la part de l'homme, pour le fait de la generation.

6. Quand à la sixiesme obiection, elle me semble du tout faulse. Car comme l'âme ne peut procurer le mouuement des parties du corps, sans ses instrumētis qui sont les esprits, estans iceux comme le lien du

corps & de l'âme, & vne substâce moyē-
ne qui maintient leur conjoinction. De
mesme il est impossible que l'âme du pe-
re, puisse produire l'âme ou le corps de
l'enfant, si ce n'est par le moyen d'une fa-
culté ou vertu imprimée par le pere. Sca-
liger replique, que l'âme immediatē
faict mouvoir les esprits, & que la terre a
son mouuement vers le centre sans au-
cun instrument. Partant qu'il n'y a point
d'inconuenient, que l'âme du pere pro-
duise immediatement l'âme du fils en la
semence, laquelle puis apres pourra im-
mediatement aussi former & figurer les
parties du corps. Je répons que la forme
de la terre, donne à la terre le mouue-
mēt naturel vers le centre, par le moyen
de sa pesanteur. Le feu naturellement se
retire du centre, & ce mouuement pro-
uient de sa forme, par le moyen de sa le-
gereté. Pareillement l'enfant est engen-
dré du pere, par le moyen de la vertu ge-
neratiue imprimée à la semence. D'auan-
tage ceste consequence est du tout hors
de raison, l'âme meut les esprits imme-
diatē, Elle peut donc produire l'âme
immediatement. Tout ainsi que si nous

C iij

dissons, le statuaire meut immediatémēt le ciseau duquel il taille vne statue de marbre, il peut donc sans ciseau parfaire son ouurage. Mais quand nous aurions d'abondant accordé cela à Scaliger, que l'âme du pere puisse immediatémēt produire l'âme du fils en la semence, peut-il inferer de là que ce soit chose vaine de faire le contraire; considéré que Dieu qui ne fait rien en vain, fait par les secondes causes, ce qu'il pourroit faire immediatémēt? 7. Ceste proposition encore est faulse, que toute cause efficiente, soit plus excellente que son effect, car les causes instrumentaires ne doiuent estre comprises sous la generalité de cest énoncé. Phidias peut avec vn coipeau faire de terre l'image de Minerue: dirons-nous pourtant que le coipeau soit plus excellent que la statue? Elle peut vrayement estre comparée avec la main de Phidias: mais non avec son outil. Ainsi en la generation, si nous referons le tout au pere, qui doute que la cause ne soit égale ou superieure à son effect? Si nous auons égard à la cause instrumentaire qui est la faculté de la semence, pour le certain elle

est inferieure à l'ame. 8. La huitiesme raison n'apporte rien de preuue necessaire, estant sans proportion la comparaison de la semence, à vn médicament purgatif. La semence dis-je qui est ce qu'elle est pour estre autre chose, *quæ est id quod est, ut sit aliud*, au médicament qui est du tout ce qu'il doit estre; mais seulement hors d'action faute d'object & de peron, qui réueille sa faculté, qui est oy siue & cōme endormie. La comparaison auroit dauantage de fondement, si le médicament estoit comparé à l'homme endormy ou à vne plante tirée hors de terre, laquelle pour lors demeure oy siue, n'ayāt plus à qui adresser son action. Mais de dire que l'ame demeure oy siue en la semence, & qu'elle ne peut agir faute d'instrumēts, c'est vne faute qui ne merite point d'excuse. La nature n'a point de coustume de donner la forme à aucune chose, sans la munir des instrumēts, qui luy sont necessaires pour l'usage de ses facultez,

a *αμα η̄ φ̄σις τ̄ις τε̄ δ̄υακ̄ιν̄ αποδ̄ιδω̄ν εν̄δ̄σ̄ᾱ η̄ το̄ δ̄ργ̄ανον.* Et comme il est impossible qu'elle les precede, il est impossible aussi qu'elle subsiste apres leur ruine. Je parle de l'ame

a Arist. cap.
1. lib. 4. de
gener. ani-
mal.

DISCOURS

'sensitiue. Comme donc le feu est touf-
 iours accompagné de la chaleur, ainsi l'â-
 me n'est iamais sans l'appareil de ses in-
 strumēts. Parquoy ie renuerse ceste pro-
 position, & au lieu de dire que l'âme qui
 est en la semence ne peut agir encore
 faute d'instrumēts, ie soustiens puis qu'el-
 le n'a point d'instruments, qu'elle n'y est
 point encore: Et pour reuenir à nostre
 comparaison; ie dis que comme la faculté
 du médicament purgatif est oyfiue, a-
 uant qu'elle soit excitée par la chaleur de
 l'estomach à faire son operation. Tout
 ainsi la faculté generatiue demeure sans
 rien faire en la semence, tant qu'elle soit
 émuë par la chaleur & autres aydes de la
 matrice. A l'exemple qu'ils apportent de
 la chaux, ie respons aussi que ce mot (*po-
 tentia* en puissance) peut estre entendu en
 deux manieres. L'une precede la forme,
 comme quand nous disons qu'un hom-
 me qui n'est point musicien, est capable
 d'estre musicien. L'autre suit la forme,
 mais elle precede l'operation, comme
 quand un musicien est endormy, nō car
 nous tenōs qu'il est musicien en puissan-
 ce, *potentia*. Selon la premiere intelligēce

la semence est animée, cōme la chaux selon la seconde. 9. Nous pouuons dire le semblable de l'œuf, car le blanc & le rouge estants comme la semence & le sang enclos dans la coque, comme dans vne seconde matrice, avec la puissance & faculté d'engendrer le poulet, il ne reste plus qu'vne chaleur moderée & naturelle pour exciter ceste faculté à parfaire ce qui est commēcé, asçauoir la formation & articulation des parties. Nō que nous deuions pourtant attribuer la cause de la generation du poulet à ceste chaleur, qui n'est que cause aydante. Cest ce que disoit Epicharmus ancien Poëte Grec, que la poule ne produise pas des poulets viuants, mais des œufs qu'elle couue & qu'elle rēd puis apres animez par sa chaleur, ἀλλ' ἐπιδείξει καὶ ποιεῖ ψυχὰς εἶχειν. Et apres luy Emilius *oua parire solet genus pennis condecoratum non animas.* Et peu apres inde venit diuinitus pullis insinuans se ipsa anima.

10. Pareillement nous ne pouuons admettre cete proposition; que si vne cause n'opere immediatemēt, cela prouienne de sa perfection ou de son imperfection. Mais dautant que toute substance

DISCOURS

est colloquée de moyé estre, entre Dieu & les accidents, elle conuiét avec Dieu, en ce qu'elle est cause principale comme Dieu. Elle differe d'avec luy, parce qu'elle ne peut agir immédiatement. Elle rapporte aux accidents, d'autant que les substances sont instrumens de la premiere cause, cōme les accidents instrumens de la substance. Ils different en ce que la substance est seulement appelée instrument, respect à la premiere cause qui est Dieu, non eu égard à la production de son semblable, car alors elle est dite cause premiere. Mais les accidents en consideration mesme de la chose produite, sont tousiours instrumens. Au surplus nous auons aucunement satisfait à tout cela en la répōse à la septième obiection.

11. Quand à l'action d'engendrer qu'ils disent estre substantielle, & partāt qu'elle ne peut appartenir qu'à l'âme presente, & non aux accidents. Je répons ce que dessus en la septième réponse, que l'action de l'instrument est l'action mesme de la premiere cause, & partant substantielle.

12. En fin nous soustenons que la similitude de la lampe avec l'âme, n'est

d'aucune consequence pour le fait de cete dispute, & qu'elle ne fortifie en rien leur opinion. Car comme nous disons que la flamme produit vne autre flamme, par le moyen des dispositions qui preparent la matiere, auant l'auenement de la forme. Ainsi tenõs nous que l'homme produit l'homme, par le moyen des facultez, & vertu generatiue, qu'il imprime en la semence, cõme substitut en son absence.

Quand à Argenterius, il me semble que nous pouuons iustement le comparer à ceux-là, qui de peur de tomber es mains de leurs ennemis, se tuent eux-mesmes. Ce personnage subtil à la verité, mais qui se debat en vain le plus souuent, pensant éuiter quelques absurditez, pour le regard de la ressemblance des enfans aux parens, rentrant de fièvre en chaud-mal; soustient que la semence des testicules de l'homme à l'ame raisonnable: erreur impie detestable & pire cent fois que toutes les absurditez qu'il pourroit auoir éuitées, soustenant ceste opinion. Si vn pere boiteux produit vn enfant marqué de cete mesme imperfection, l'ame presente n'est point cause de cet effect, mais les

DISCOURS

esprits qui courent par toutes les parties du corps, lesquels parce qu'ils portent le principe, representent à la vertu conformatrice, ce qu'il y a de vice ou d'imperfection naturelle aux parties du pere, pour faire semblable les parties de l'enfant, & les former selon ce modele. Nous auons cy dessus parlé amplement de cete matiere, passons à l'examen des authoritez.

*RESPONSE A V X L I E V X A L L E -
guez d'Hippocrate, d'Aristote & de Galien. La
doctrine de Galien est incertaine en ce qui regarde
cete controuerse.*

CHAPITRE XV.

A PRES auoir ruiné leurs raisons, il semble que les lieux qu'ils ont alleguez, pour confirmer & fortifier leurs aduis, sont faciles à vaincre. Premièrement il appert que l'authorité d'Hippocrate ne fait rien pour eux. Car combien qu'il nomme la semence animée *ἐμψυχον* cela doit estre entendu de sa vertu, laquelle fait en la conformation de l'enfant, ce que feroit l'âme presente,

& n'opere qu'au nom de l'âme du pere. Ioint que c'est mal cōclud, de dire que la semence a âme selon Hippocrate, parce qu'il appelle la semence âme. Car si cete consequence auoit lieu, pourrions nous pas dire par mesme moyen, que l'âme a de la chaleur, selon luy-mesme; veu qu'il la nomme τὸ θερμὸν, chaleur? Nous deuõs noter que ce diuin vieillard, appelle l'âme chaleur, parce que tant qu'elle ioiuit de la compagnie du corps, elle a pour instrument la chaleur naturelle, la perte de laquelle est cause de leur separation. Il nomme la semence âme, à raison que la vertu & puissance diuine d'engēdrer qui est en la semence, dépend principalemēt de l'âme du pere.

Si l'autorité d'Hippocrate fait peu pour eux, il semble qu'Aristote leur soit aussi peu fauorable: En premier lieu ils prennent mal la comparaison qu'il fait de l'artisan à la semence; considéré qu'il ne veut pas dire que l'âme soit en la semence, comme la forme de la statuë en l'entendement de l'ouurier, mais comme il est fort bien expliqué en la Paraphrase d'Auerroyès, il veut enseigner que

D I S C O U R S

la production faite par la seméce est semblable aux ouvrages artificiels, ὡς αὖτε τὰ ἀπὸ τέχνης. Car comme l'artisan, par l'ayde de l'instrument, donne à la matiere la forme qui auparauant estoit sans matiere en son entendement, ^a ἐν τῇ ψυχῇ, combien que l'outil ou instrumēt n'ait en soy cete forme, mais seulement le mouuement à la forme: Tout ainsi le pere est cause de la production de la forme, par le moyen de la semence qui est cause instrumētaire, encore qu'elle n'ait rien d'icelle forme: mais seulement le principe du mouuement, & la faculté de proceder à l'éduction de la forme: S'ils desirent vne explication plus certaine de ce lieu du Philosophe, nous leur en apporterons vn autre, par lequel il semble qu'il ayt de propos deliberé & fort clairemēt interpreté ce mesme passage. Entre les animaux qui jectent seméce, dit-il, ^b la nature du male se fert de la semence comme d'vn instrument qui a actuellement le mouuement à la forme; καὶ τὸ πρὸς σπέρματι ὡς ὄργανον καὶ ἐχόντι κίνησιν ἐνεργείαν. Tout ainsi que les outils sont meus aux choses artificielles. Parquoy nous concluons que la semen-

^a Cap. 7. lib. 6. *Metaphys.*

^b Cap. 2. lib. 1. *de gener. animal.*

ce a actuellement le principe ou faculté generatiue, mais l'âme en puissance seulement, *δυνάμει τὸ εἶδ' ὅ*, ^a comme il ensei- ^a *Cap. 9. lib. 6. Metaphys.*
 gne en autre part. 2. Quand aux lieux se-
 condement citez, nous confessons qu'en la semence est le principe du mouuement, le principe de l'âme, de la generation, de la vie: mais nous nions du tout que l'âme y soit actuellement. Nous leur accordōs que la semence a raison de forme, d'autāt qu'elle agit sous la vertu d'vne autre qui a la forme actuellement, aſçauoir du pere: mais que la forme y soit actuellement il n'y a point d'apparence. Quand il l'appelle principe de la generation, il a égard à l'action de la semence qui est la mesme action du pere continuée par le moyen de la vertu imprimée. C'est pourquoy il dit ailleurs ^b que la semence n'est pas vne ^b *Cap. 5. lib. 12. Metaph.*
 premiere cause, *ἐκ' ὅτι τὸ σπέρμα πρῶτον*. 3. Les allegations qui suiuent apres ne sont pas plus difficilles à foudre. Nous receuons cōme eux ceste similitude, que tout ainsi que l'art & non le bois fait le chariot: De mesme maniere la nature, cest à dire, la forme fait l'animal, & non la matiere qui consiste au sang de la mere & au corps de

DISCOURS

la semence. Mais il ne s'en suit pas pour-
tant que la semence du chien pour exem-
ple, doive auoir actuellement ame de
chien pour former les parties du chien,
estât assez que la nature du pere soit cau-
se de la production de la forme, la recep-
tion de laquelle en la matiere, fait l'ani-
mal constitué sous vne certaine espece.
Or si la semence du chien auoit ja cete
forme, il s'en suiuroit qu'elle seroit chien
cōtre la doctrine d'Aristote, lequel vou-
lant refuter ceux-là qui tiennent que la
ressemblance des enfans aux parēts pro-
uient de ce que la semence descend de
toutes les parties du corps, demōstre que
de-là s'en suiuroit cet inconuenient, que
les parties de l'enfant seroient conjoin-
tes en la semence, & par consequent cete
absurdité que la semence seroit vn petit
animal, ^a ζῷον ἀν εἶν μικρὸν. Ce qu'ils adiou-
stent apres, ressent la mercerie meslée &
sophistiquée, car cōme de plusieurs dro-
gues qui sont vrayes & naturelles, les
trompeurs en-contrefont d'autres pour
tirer de-là quelque proffit: Ainsi de ces
deux passages du Philosophe, qui sont ve-
ritables contemplez separement, ressort
vne

*a Cap. 18. lib.
1. de gener.
anim.*

vne conclusion faulſe & ſophiſtiquée. Il eſt vray que la Nature fait l'animal, & confeſſons encore qu'elle eſt en la ſemence. Mais nous nions totalement que par ce nom de Nature en ce lieu là Ariſtote entēde la forme. Sans doute au lieu premier allegué, où il dit que la Nature fait l'animal, il prend la Nature pour la forme. Mais en l'autre où il enſeigne que la Nature eſt aux eſprits de la ſemence, il entend vne vertu & vne diuine chaleur, qui eſt en la ſemence pour le fait de la generation. Cela peut eſtre cogneu à l'ouverture du liure, car il diſcours alors ^a que ce n'eſt point vne chaleur élémentaire qui ^a *Cap. 3. libi 2. de generi anim.* dōne à la ſemence la faculté de l'âme *τὴν ψυχῆς δύναμιν*, & ce principe de la vie, *ζωτικὴν ἀρχὴν*, mais la chaleur du ſoleil & des animaux, *ἢ τῆ ἡλιας θερμότητος καὶ τῆς ζώων*. Nous remarquerons donc en paſſant, que ce mot Nature *φύσις*, ſignifie en Ariſtote diuerſes choſes. Aucunes fois il eſt pris pour la forme, aucunes fois pour la matiere. En vn lieu pour la generation, en vn autre pour la conſiſtence de quelque choſe, comme quand il dit *φύσις* ^b *ὕγρὰ καὶ ὑδατώδης*, conſi- ^b *Ibidem* ſtence humide & aqueuſe. Autre-part

D

DISCOURS

pour la cause efficiente, *ὅθεν ἢ κίνησις ἀνάγκη*
 Quelquefois pour le principe de la genera-
 tion & vertu imprimée, comme il ap-
 pert qu'il doit estre expliqué en ce pre-
 sent texte, duquel il est question. 4. Tout
 ainsi qu'ils ont mal traité le lieu prece-
 dent, de mesme façon ils ont reuesty ce-
 luy qui ensuit de leurs liurées. Aristote
 ne reprend pas les Philosophes d'auoir
 creu que les accidents agissent immédia-
 tement, mais à raison qu'ils les consti-
 tuoient causes efficientes premières, ne
 laissant aucun effect à la forme, *ἀφαιρούντες*
τὴν ψυχὴν τὸ εἶδος αἰτίας. En apres ils semblent
 comme faux témoins déposer contre
 le Philosophe, & le vouloir rendre coul-
 pable d'une opinion, à laquelle comme
 ie croy, il n'a iamais pensé, qui est que la
 semence est actuellement animée, com-
 me sil l'auoit prononcé en parolles ex-
 presses: où neantmoins il appert qu'il a
 esté formellement de contraire aduis.
 Toutefois & quantes qu'il parle de ceste
 question, pour leuer toute difficulté &
 offer tout scrupule, il dit que l'âme n'est
 point en la semence sinon en puissance
δυνάμει. mais que le principe de la genera-

tion y est actuellement *ἐνεργεία*. Et neant-
moins Scaliger a voulu encore subtiliser
sur ce mot decisivoire *ἰσχυρὸς* en puissance,
soustenant qu'Aristote en a vñ non eu
égard à l'acte premier de l'âme qui est
son estre simple, mais à l'acte second qui
est son operation. Subtilité qui n'est pro-
pre qu'à empêcher des apprêtis; veu que
nous auons vn arrest donné au contrai-
re, qui est que la puissance premiere ac-
cōpaigne tousiours l'acte premier, *Actui
primo semper cohæret potentia prima*. De ma-
niere que les Philosophes ne mettēt dif-
ference entre ces deux, que rationnelle,
& non réelle. L'acte premier de l'âme est
estre simplement. La puissance premiere
est pouuoir operer & se promouuoir à
l'exercice de ses facultez. Or l'âme en la
semence ne pourroit operer, dautant
qu'elle n'a aucuns instruments. Elle n'est
dōc point en la semence. S'ils insiēt que
l'âme qui est en la semence forme les par-
ties de l'ēfant par la chaleur, & qu'il s'en-
suit puisque cete operation est de l'âme
vegetante, que la semence est pour le
moins animée de cete espee d'âme. Je
réponds que cela est impossible, parce

D ij

DISCOURS

que cete âme seroit immediatemēt produite sans estre preuenue de ses dispositions. Ioint qu'il s'enfuiuroit que l'âme y seroit & n'y seroit point tout ensemble, inuolution contradictoire. Car en ce qu'ils disent qu'elle opere simplement, ils admettent sa presence. Mais aussi tost elle en est hors, quand ils disent qu'elle se forme ses instrumēt, consideré quelle ne peut operer sans instruments, la fabrique desquels appartient à l'âme vegetante du pere, non à l'âme du fils. C'est ce que nous auōs dit, que l'acte premier ne peut estre sans la puissance premiere. Pour faire fin, il ny à aucune apparence, que ce grand Philosophe ait rien tenu de cete opinion: Mais au contraire que par tout où l'occasion s'est presentée d'en parler, il a entierement fauorisé l'autre party. Faisons maintenant vne reueüe des authoritez de Galien, & considerons en quoy ils peuuent estre plus gratifiez de luy que d'Aristote.

Galien, disent ils, appelle la semence *ἀρχὴ ἀνεκίνητος* τὸ ζῷον principe actif de l'animal. Nous tenons cete doctrine de luy comme disciples, & la confessons verita-

ble. Toutefois nous nyons que ce principe soit l'âme, mais prouenu de l'âme. Il la nomme *πυρίτω* ouuriere, & la compare a Phidias, ce que nous leur accordons aussi estre dit avec raison, veu qu'elle est cause efficiente seconde: Mais avec moins de jugement que si l'eust comparée à l'instrument *τὸ ἔργον* avec Aristote. Neantmoins pour parler sainement de l'aduis de Galien, il semble qu'il ne tient ny l'un ny l'autre party, & qu'il demeure irresolu en sa contemplation, quand il traite ce sujet. Lors, dit-il, que ie considere la ressemblance du fils au pere, ie suis contraint d'admettre l'âme vegetatiue en la semence. Mais quand ie contemple qu'en la conformation des parties de l'enfant il est besoin d'une grande prudence & preuoyance, ie quite aussi tost cete premiere conception, dautant qu'il ny à raison ny prudence en l'âme vegetatiue. D'autre-part aussi, d'attribuer la figuration des parties à l'âme raisonnable, ie ny trouue, dit-il, aucune raison, parce qu'auant que nous ayons pratiqué l'anatomie, nous ignorons & la forme & l'usage de toutes les parties du

D iij

DISCOURS

corps, quoy que nous ayons la mesme
âme. Partant il demeure incertain & ir-
resolu, & ne sçait sil doit auoir recours à
l'âme du monde avec les Platoniciens, ou
à l'âme raisonnable, ou à l'âme vegeta-
tiue, que les Stoiciens nomment *anima*
naturelle. Au traité intitulé, Sçauoir si ce
qui est cōceu dans la matrice est animal,
nous lisons des lieux plus expres, pour
prouuer que la semence est animée, mais
ce liure est suspect, veu que les doctes fōt
difficulté de le receuoir au nombre des
liures legitimes de Galien. Il conuient
donc tēter vne meilleure voye, & asseoir
noz raisons sur meilleurs fondemens,
afin qu'elles soient moins sujettes à la
ruine.

*LA SEMENCE N'EST POINT ANI-
mée. Raisons par lesquelles on confirme cete opinion.
Scaliger pour auoir esté de contraire aduis commet
des absurditez.*

CHAPITRE XVI.

LEs raisons qu'on apporte contre
cete premiere opinion, semblent
estre fondées sur des preuues plus

certaines & demonstrations plus nécessaires que les précédentes. Premièrement si la semence est animée, elle est telle ou avant qu'elle soit séparée ou après. Si avant la séparation, comme veut Scaliger, le mâle seul est principe de la génération contre la vérité, & contre la doctrine d'Aristote, qui constitue deux principes de la génération le mâle & la femelle: le mâle qui engendre hors de soy l'animal, la femelle qui dans elle-même. Que la conséquence soit véritable, il est assez évident, veu que la forme est le dernier terme, & le but prétendu de la génération. Si après la séparation, qui est l'opinion la plus commune, ce doit être, ou à l'instant, ou peu après. Si à l'instant, ie demande pourquoy & comment le père luy peut donner plus tost l'âme estât ainsi séparée, qu'au paravant. Car s'il ne luy peut donner avant la séparation, il est impossible qu'il luy donne puis après tât proche que l'on voudra, si ce n'est par le moyen de quelque vertu imprimée, laquelle toutefois ils ne veulent admettre. Davantage à mesure qu'elle sortiroit elle seroit animée, & par conséquent en par-

D iij

DISCOURS

ric animée, en partie non: Au moyende
quoy la generatiō seroit vn mouuement,
contre l'aduis d'Aristote: S'ils disent, peu
apres, c'est à dire lors quelle est receue
dans la matrice, il faut necessairement
confesser, ou que la mere seule soit cause
efficiente de cete forme, ou qu'il y ait vne
vertu imprimée par le pere, laquelle agit
& opere en son absence. 2. En apres si la
semence a ame, cete ame est ou vegetan-
te ou sensitiue, nous parlerons apres de
la raisonnable. Si vegetate, comme croit
Valesius, puis que c'est le propre de la for-
me de constituer la chose sous vne cer-
taine espece, il faut que cete semence soit
ou laitue ou grenadier, ou quelque au-
tre plante. Si sensitiue, comme veut Sca-
liger, nous vserons de mesme argument,
que l'homme au premier temps de sa ge-
neration est beste formellement cete-cy
ou cete-là. De maniere que ie m'esbahy
que les anciés Philosophes n'ont fait leur
proffit de cete Philosophie, pour dépri-
mer l'orgueil des grands monarques, leur
remonstrant qu'ils ont esté fourmis,
moucherons, scorpions, ou vers de terre,
au commencement de leur vie. Mais, ie

vous prie, à quel tiltre veulent ils que nous suiuiions leurs aduis, puis que nous ne remarquons en la semence aucuns instrumens, qui soient propres pour les operations de ces deux âmes? Car combien que l'acte ou accomplissement second, ne soit point de l'essence de la forme; si est-ce que la puissance premiere en est, qui est de pouuoir operer. Or cete puissance n'est point où défailent les instrumens. Il sensuit donc que la semence n'a ny âme vegetatiue ny sensitiue. 3. Quand d'un cheual & d'une asnesse est engendré un mulet, si la semence de l'un & de l'autre est animée, d'où vient que le mulet qui est engendré, fait vne espee a part? Scaliger répond, que les âmes du cheual & de l'asne se meslent en la conionction des semences, *equi & asini formas misceri*. Mais cete réponse est indigne d'un Philosophe, car en cete mixtion, ou les deux âmes demeurent, ou des deux est faite vne troisieme: Le premier est impossible, considéré que la forme ayant cete propriété de reduire la chose sous vne certaine espee, si le mulet auoit deux âmes, il seroit enroollé comme substan-

ce, sous deux diuerses especes en la nature. Le second est plein d'absurdité, car si des deux reuffit vne troisiéme; les deux premieres aurót raison de matiere. Ioint que de deux accomplissements sortiroit vn accomplissement *ex duobus actibus vnum fieret actu*, qui est du tout impossible & contraire aux loix de la physique. Cela conuient à la matiere & non à la forme.

4. Disons plus sans sortir beaucoup de ce propos, puis que le masle & la femelle ont semence, & l'vne & l'autre doiuent auoir áme differente en nombre; Ces deux ámes, ou demeurerót distinctes en la chose produite, ou reduites en vne tierce, ou l'vne restera apres la corruption de l'autre, ou apres la corruption des deux vne nouvelle. Le premier ne peut estre; car puis que la chose produite est vne, elle ne peut auoir qu'vne forme, *vnus rei vna tantum est forma*. Le second ne doit estre pensé, car la forme alors seroit composée de puissance & d'accomplissement, *ex actu formali & potentia materiali*, contre les regles de la physique, & contre Scaliger mesme, qui dit que les especes ne peuuent estre meslées, *species non misceri*.

Le troisieme pareillement est faux, car pour quelle raison cete forme auroit elle esté produite pour estre corrompue aussi tost. La quatrieme est reietable pour la mesme raison, outre que ce seroit vne nouvelle generation, & faudroit par ce moyen que toute production fust precedée de deux autres. Pour exemple, en la generation du chien, les deux semences asçavoir du masse & de la femelle seroient comme deux chiens imparfaits, ausquels estans corrompus succederoit vn troisieme chien qu'ils appelleroient *articalatum canem*, chien articulé. Philosophie phantastique & digne de mocquerie. §. Mais ie leur demanderois volontiers, si la semence est animée, quelle sorte d'ame aura la semence de l'homme. De croire avec Argenterius qu'elle ait ame raisonnable; ce seroit monstrier vne ignorance pleine d'impieté & cōtraire aux points de nostre religion. Car les pollutions & faux germes seroient autāt d'homicides & suffocations d'hommes viuants, contre l'opinion de Moyses, qui purge la coulpe de la pollution par vn lauement d'eau simple seulement, & le faux germe par

DISCOURS

Vne amende pecuniaire. De vouloir aussi qu'elle n'eust point d'âme du tout, ils seroient en cela contraires à eux-mesmes. Elle aura donc âme vegetante ou sensitive. Mais si cela est veritable, que deuiennent ces deux à l'auenemēt de l'âme raisonnable? Si elles se perdent l'vne & l'autre, la ligne mathematique a plus de priuilege en cela que la semence, parce que estant diuisée pour vn point perdu elle en recouure deux, & icy pour l'acquisition d'vne forme, nature feroit perte de deux autres. Puis qu'elle peut a moins de peine & de frais conduire les generations, pourquoy la voulons-nous vainement obliger à tout cela, & la rédre semblable a ces enfans^a en Homere *τῆς Οἰμητιοῦ* *καὶ Πηνελόπειας*, qui prenoiēt plaisir à bastir de petits chasteaux de sable, pour les abatre & ruiner puis apres. Ils pourrōt dire q̄ la generation de l'vn est tousiours suiuiue de la corruption d'vn autre, *generatio vnius corruptio alterius*: Ce que nous leur accordōs cōme veritable. Aussi ne nyons nous pas, q̄ la forme de la semēce ne se perde à l'aduenement de l'âme à laquelle elle estoit vouēe naturellemēt, & que lors elle n'est

^a Apud Plu-
tarch. lib. de
e. 1. ap. del-
ph. & Lu-
lian. Epist.
ad Iamblicu-
cum

plus semence: mais ou vn homme, ou vn lyon, ou vn grenadier. Toutefois no⁹ ne pouuõs admettre q̄ cete forme soit âme. S'ils disent que les deux âmes demeurent à l'aduènement de la raisonnable: comme deux petits cercles en vn plus grand. C'est aduoüer contre toute raison plusieurs formes en vn sujet. De maniere qu'il est difficile de se tirer d'vn si mauuais chemin. Cete dispute a beaucoup exercé les esprits de Iules Scaliger, homme à la verité d'vn grand & solide jugement, & les doutes duquel, ont donné occasion de douter à beaucoup d'autres. Mais neantmoins pour n'auoir esté bien fondé en équité de cause, il se trouue quelquefois au bout de ses subtilitez, & est contraint ayant ouuert le passage à vne premiere supposition faulse, d'otroyer passe-port puis apres à plusieurs absurditez. Pour maintenit son opinion, il admet le meflange des especes, reprobé en autre endroit par luy-mesme. Il soustient que l'âme du chien est vne partie de l'âme du pere, comme les Manicheens que l'âme de l'homme estoit vne partie de la substance de Dieu. Et qu'il

DISCOURS

ny à point de corruption, lors que la sensitive se pert à l'aduenemēt de la raisonnable, dautant, dit-il, que la premiere vie est immediatement, & sans interualle de temps suiuiue de la seconde. Mais il semble que c'est mal entendu, veu que la nature pratique le semblable en toute autre generation. Puis que la corruption & generation sont mutations & changements qui se font en vn instant, ce sont comme deux instans ou moments de nature, pratiquez en vn momēt de temps, *duo instantia naturæ in vno instanti temporis.* Pour exemple quand le feu change l'air en sa substance, l'air demeure tousiours air, tant quil soit depouillé de sa forme, pour receuoir la forme du feu. Et toutes fois ces deux mutations qui sont la corruption de l'air, & la generation du feu, se font en vn moment, appellées non obstant & generation & corruption par les Philosophes. Dauantage ie ne puis m'imaginer, si l'âme sensitive est vne partie de l'âme de celuy qui engendre, comment vne souris peut estre tellement feconde, que de produire en vne seule portée six vingts autres âmes. Car Ari-

stote a remarqué que l'on en a veu vn tel nombre dedans vne mere: S'ils répondent que tout ainsi que d'un arbre, d'un saule pour exemple, peuuent estre tirez plusieurs plançons, lesquels estants remis en terre, font autant d'arbres puis apres. Ainsi l'âme d'une souris peut suffire à vne legion d'âmes souricières. Cete similitude me semble clocher d'un costé, d'autant que le plançon ou la brâche est vne partie de l'arbre, l'âme duquel estant diuisible, sans doute luy peut estre cõmmuniquée, mais la semence n'est qu'un excrement, tant s'en faut quelle soit partie. 6. Nous obiecterõs encores, que l'âme estât en la semēce, demeureroit oyfiue & sans action. Scaliger répõd, que cela seul doit estre dit oyfis, qui n'agit point quand il peut ou doit agir, *quod cum debet, aut potest agere non agit*: Et qu'il suffit que le grain detenu vn an dans le grenier, soit viuifié par l'âme y contenue, comme l'arbre durant l'hyuer, quoy qu'il semble oyfis, est tousiours viuifié par l'âme vegetatiue. Mais cete répõse quoy qu'elle semble subtile, est vaine & de nul effect. Car nous nyons tousiours quelle y soit, & quelle

DISCOURS

viuifie en aucune façon. Sa forme luy donne seulement vn estre simple, & non la vie, qui est vn effect du corps & de l'âme. Pour le regard de l'arbre, cest vn cas à part, car durant l'hyuer il se nourrit tousiours, mais il ne peut vacquer à la production des feuilles & autres parties, à raison du froid exterieur. 7. C'est vne sentence assez cogneue entre les naturalistes, que l'estre suit la forme: c'est à dire que la diuersité de formes apporte diuerses sortes d'estre entre les choses naturelles; & au rebours que par tout il y à diuersité d'estre, il y à par cōsequent diuersité de formes, & d'appellations. La semence du froment est nommée semence & nō planté, auant quelle ait receu le caractere de la plante, comme d'autre-part lors qu'elle a acquis cete perfection, ny de nom ny de fait elle n'est plus semence. Il conclud donc necessairement, que le premier estre de la semence, est vn estre simple, qui dépend de la forme de la semence, non d'âme vegetatiue. Le second vn estre plus parfait appellé vie, qui dépend d'une forme plus parfaite, & plus élouée d'un degré, qui est l'âme vegetante;

tante ; mais lors ce qui estoit semence n'est plus semence. Si cete premiere forme contenue en la semence du froumēt, qui se perd à l'aduenement de l'âme vegetante estoit âme, il y auroit vne espeece d'âme inferieure à l'âme vegetante, & plus imparfaite d'un degré, qui seroit vne doctrine nouvelle, & opposite à la verité. Mais sans nous arrester à tant de raisons, oyons attentiuement ce qu'en a dit Aristote, qui mieux que tout autre nous peut resoudre cete controuerse.

*AUTHORITEZ D'ARISTOTE POUR
confirmer que la semence n'est point animée. Con-
clusion de cete dispute.*

CHAPITRE XVII.

IL EST facile à demōstrer, que l'aduis d'Aristote est, que l'âme n'est point en la semence sinon en puissance. 1. Il appert premierement en ce qu'il ny e que la semence entre comme matiere en la generation, ^a soustenant au cōtraire qu'elle se pert, apres auoir communiqué le principe au sang de la mere. *a Passim in lib. de gener. anim.* Si ce principe est l'âme ; il sensuiuroit

E

DISCOURS

qu'elle seroit transferée de substance en autre, du pere à la semence, puis au sang de la mere, & ainsi de main en main à la pythagorique. Opinion qui contreuient du tout à la doctrine du Philosophe. 2.

a Cap. 2. lib. 2. de anima.

Aristote definit l'âme l'entelechie, c'est à dire la derniere perfection du corps organique & instrumentaire, *πῶς ψυχὴ ἐστὶ ἀεὶ ἐν τῷ σώματι ὀργανικῷ*. Or la semēce, cōbien qu'elle soit comparée par luy à vn instrument, n'est pas toutefois vn corps instrumentaire, c'est à dire composé de plusieurs instrumēt, veu que luy-mesme

b Cap. 2. lib. 2. de partib. anim.

la met au nombre des substances similaires. Elle n'est donc poinr animée selon son aduis. 3. Toutes & quantes fois qu'il parle de ce doute, il resould que l'âme est en la semēce *ἢ δυνάμει* en puissance, mais que la vertu generatiue ou principe du mouuement y est actuellement, comme nous auons ja dict. Quelle doctrine pourrions nous desirer plus claire & plus manifeste? C'est vn malheur qui suit les esprits obstinez, de s'arrester plustost à déprauer vn lieu, ou l'interpreter selon l'opinion qu'ils auront mal conceue de quelque chose, que de l'e-

xaminer soigneusement pour en tirer vne verité. 4. Il nous a laissé toutefois vn témoignage encor plus clair que celuy-là, & de meilleure marque, quand il a dit que ce qui est premier en date en la generation, est postérieur au fait de la forme & de la substance. C'est pourquoy, dit-il, ^a l'homme est premier que la se- ^a *Cap. 9. lib.*
 mence, *ἄνθρωπος τῷ σπέρματι*, à raison que ^b *9. metaph.*
 l'homme a desia la forme, & la semence non, *ὁ μὲν ἴδη ἔχει τὸ εἶδος, τὸ δ' οὐ*. C'est ce qu'il dit en autre lieu que le corps est de generation premier que l'âme, ^b *τὸ σῶμα πρότερον τῆς ψυχῆς*. En fin puis qu'Aristote ^b *Lib. 7. poetice.*
 nous enseigne en plusieurs lieux, que la semence est comme vn instrument, & que le ciseau selon luy-mesme n'a point la forme de la statue. Il s'ensuit de nécessité que la semence à son aduis n'a point l'âme de la chose qui en doit estre produite.

Nous concluons donc & resoluōs avec Aristote, que la semence, soit de l'homme, des bestes, ou des plantes, n'est point animée sinon en puissance: voire mesme qu'elle n'a aucun degré de l'âme ou partie de sa substance. Le pere seulement luy

DISCOURS

communique vne certaine vertu, ou faculté generatiue, laquelle comme fidelle seruāte en l'absence de l'ame sa maistresse, ordonne & dispose de toutes choses necessaires à la production, ou reception de la forme future. De cete vertu le mot latin, *vita*, a pris son origine, a *vi*, selon M. Varron, apres Lucilius qui nomme la semence *vim*. Arnobius depuis l'vn & l'autre, pour ne point vser du mot commun, a dit par circonlocution *vim Lucilij*. Le mot Grec $\delta\epsilon\iota\sigma$, a la mesme signification, prins souuent pour semēce & pour force, *pro vi & semine*, d'où cet autre est deduit, $\delta\epsilon\iota\sigma$ violent.

Et cela ne doit estre trouué impossible, qu'vn agent puisse operer par vne faculté separée. Car combien que ce priuilege eust esté refusé aux autres choses naturelles, l'ame pouuoit obtenir cete faueur de la nature, veu qu'elle surpasse en dignité toutes autres formes. Mais puis que nous recognoissons que telle puissance a esté donnée aux choses inanimées, comme au Soleil qui échauffe toutes choses icy bas par sa lumiere, & au feu qui imprime en l'eau sa chaleur, laquelle puis apres

échauffe, quoy que le feu soit séparé, voire mesme esteint, de quel droit voudrions nous que l'âme fust priuée de ce benefice? Quand donc la semence est épandue au lieu genital de la mere, cete vertu ou principe de la vie, ne cesse par vn mouuement continu, de preparer & disposer la matiere, afin qu'estant de tout point accommodée & rendue capable, elle reçoie la forme desirée, qui est l'horison de son appetit naturel, son accomplissement, sa perfection. Alors ce qui estoit semence ne l'est plus, ny de nõ, ny de fait, ains vne autre substance, à raison que sa forme est perdue pour faire place à vne autre de plus grande consequence, qui est l'âme. Au moyen dequoy il y à mutation aussi, d'vn estre simple en vn estre plus parfait, appellé vie. Pour ne point sortir de l'exemple de l'homme, nous tenons pour constant, que la semence n'est aucunement animée, mais quelle reçoit du pere, le principe de la generation, qui procure la conformation de toutes les parties; Cete conformation estant accomplie, au mesme instant l'âme raisonnable y est infuse, qui contient

DISCOURS

en soy les deux autres âmes fenfitive & vegetate, non que ces trois soient creées separement l'une apres l'autre, comme cete opinion a esté refutée cy dessus, ny que ce soient trois âmes pourtant, mais vne seule qui peut ce que peuuét les deux autres, comme la fenfitive, ce que peut la vegetante. L'âme raisonnable en cete qualité, ne dépend en rien de la matiere, ny en son estre, ny en ses operations. Les deux autres qui sont encores sous sa puissance, distinguées formellemēt, non reellement, en leurs operations dépendent de la matiere, & partant sont dites materielles, principalement aux bestes & aux plâtes, parce qu'elles ne peuuét en icelles estre produites sans matiere, ny estre, ny operer. Mais l'agent aydé de la puissance passiue de la matiere, est cause de leur production. Les Philosophes disent que la façon d'operer suit la façon d'estre, *modum essendi sequitur modus agendi*: l'âme donc qui est materielle, a de necessité ses operations materielles, & est par cōsequent diuisible & corruptible. Mais nous remarquōs plusieurs degrez de perfection entre les âmes materielles, con-

fideré que plus les animaux sont accomplis, plus leur âme est simple & moins sujete à diuision, selon Aristote, *τὰ ἀριστὰ ζῶα φύσιν ἔχει μάλιστα μίαν*. Le lyon, le chien, le cheual, à raison qu'ils ont vne generation plus parfaite, ont aussi vne âme moins diuisible que les animaux nommez insectes, *ἐντομα ζῶα*, & ceux-cy encore sont plus parfaits que les animaux dits *ζωόφυται* beste-plâtes, parce que leur nature participe de la beste & de la plante, cōme sont l'oüitre, l'esponge, & autres telles especes. Les plantes sont le dernier degré d'imperfection, de maniere que leur âme plus attachée à la matiere que les autres, est pareillement plus sujete à diuision. Il est ayfé à juger par leurs branches, lesquelles greffées ou replantées, prennent nourriture à la mesme maniere que leurs premieres souches, parce que l'âme vegetante moins parfaite que les autres, requiert moins d'instrumēts pour operer, & qu'il suffit qu'une brâche pour continuer son estre, ait des fibres qui tirent la nourriture de la terre, & qu'elle soit d'une substance molle & rare, cōme le faule, le pommier & autres sembla-

E iij

bles, non trop dure ou amassée, comme le buys, le bresil, ou le gayac.

Si quelqu'un demande, comment il est possible que l'âme raisonnable contienne les deux autres, sans admettre vne pluralité d'âmes. Nous disons avec Aristote que la sensitiue & vegetatiue sont contenues en la raisonnable, comme le triangle est compris dans le quarré. Tout ainsi que les figures inegales sont rapportées à la circulaire, qui est tres-égale, & icelle referée au centre qui est la cause de son égalité. De mesme maniere toutes formes accidentaires & diuisibles, sont rapportées à la forme substancielle diuisible, & ceste-cy à la forme substancielle indiuisible. De sorte que l'âme raisonnable peut seule ce que peuuent les autres, outre les actiōs qui luy sont particulieres.

Pour faire fin, il appert que la vertu imprimée en la semence contient quelque chose de diuin, & caché aux jugemens des hommes; tellemēt que quelque peine que nous prenions pour estre éclaircis en ceste obscurité, il nous reste toujours quelque doute & scrupule, qui entretient & nourrit nostre ignorāce. C'est

à mon aduis, ce que vouloit dire Aristote, qu'il y a ie ne sçay quoy d'admirable, iusques aux plus petites parties de la nature. Parquoy il me semble qu'on demande à tort, comment les accidents peuvent produire vne substâce, veu que d'eux-mesmes ils ne peuvent subsister. Car cōme les formes inferieures à l'âme, sont produictes par vne chaleur élémentaire promue par la premiere cause. Ainsy les âmes vegetantes & sensitiues par vne chaleur celeste & diuine, instrument de Dieu & des causes particulieres, sont produictes en la matiere, sans toutefois que nous puissions paruenir à vne cognoissance entiere de ce mystere. Plus encore donc deuons-nous estre ignorans, en ce qui regarde la generation de l'homme, l'âme duquel est vne substance diuine, & du tout éloignée de la nature. Nous deuons contempler les choses selon la capacité de nostre esprit, & ne nous pas obstiner a vouloir donner raison de ce qui passe les bornes de noz coniectures.

SCAVOIR SI LES DEMONS ONT SEMENCE, de laquelle l'homme puisse estre engendré. Opinions diuerses touchant les demons incubes & succubes. D'où peut estre prouuue cete erreur de la generation par les demons. L'homme ne peut estre engendré que de l'homme.

CHAPITRE. XVIII.

A PRES auoir longuement discou-
ru & prouué que la semence n'est
point animée: vne autre difficul-
té se presente, pour estre examinée à son
tour. Sçauoir si les Demons incubes &
succubes peuent charnellement se cou-
pler avec les hommes, dont s'ensuiue la
generation d'un homme. Quelques-vns
croient que la conionction, ou copula-
tiō charnelle des Demons avec les hom-
mes est impossible, attendu qu'ils n'ont
point de corps, & que n'estants point
composez des éléments, ils ne peuent
auoir le plaisir de l'attouchement. S'ils
ne reçoient point de plaisir en cete
action, Il fault, disent-ils, qu'il soient in-
duictz à cela, ou pour mal faire, ou pour
la necessité de la generation. Pour mal

faire ils ont assez de moyens sans cetuy-là. Ioint qu'ils peuuent induire les femmes à se coupler déreglement avec les hommes, la compagnie desquels leur apporteroit dauantage de plaisir. Non la necessité, car il n'est point besoin d'engendrer des Demons, puis qu'ils sont incorruptibles, n'estant la generation à autre fin, que pour entretenir & conseruer les especes des choses perissables. Ny de produire des hommes en cete maniere, veu que les hommes de leur part si employent assez, & que l'espece ne peut perir, faulte de s'adonner à la propagation. Cassianus semble auoir esté de cet aduis, Iehan Chrysofome, Philastrius, Iules Scaliger, & vn imposteur Alemand qui a écrit de l'imposture des diables.

Plusieurs autres tiennent qu'ils peuuent auoir affaire avec les hommes & engendrer, mais entre-eux il y a encore de la diuersité. Les Ægyptiens soustenoient obstinement qu'il n'y a point de succubes, mais seulement des incubes. Quelques autres qu'il y a des succubes & des incubes, & qu'ils engendrent de leur semence propre, ayant la compagnie des

DISCOURS

hommes. Cete opinion a esté suiuite par Iosephe, Iustin Martyr, Tertullia, Athenagoras, Clement Alexádrin, Marc d'Ephefe, & Franciscus Georgius. Ceux qui croyent que les Demons sont immatériels, & qu'ils n'ont point de corps, soutiennent qu'ils peuuent engendrer seulement par le moyen d'une semence empruntée, & qu'un mesme Demon se faict succube premierement, afin de receuoir la semence de l'homme, pour la jetter puis apres (ayant prins forme de Demon incube) dans la matrice de la femme, de laquelle il aura la cōpagnie. Sainct Thomas est de cet aduis, Albert le Grand, Hector Boethus, Simphorian Chápier, Spranger, Cardan & autres. Ceux-cy se fortifient de témoignages & d'expériences, & disent que ce que les Poètes ont autrefois raconté des Faunes, Satyres, Siluains, Nymphes Dieux & deesses, n'estoiēt que Demons incubes & succubes. Qu'un Demon incube nō Iupiter fut pere d'Hercules. Qu'Æneas fut engendré d'Anchise & d'un succube. Romulus d'un incube & de Rhea Siluia. Que le serpēt qui coucha avec Olympias fēme de Phi-

lippes, estoit vn Demon incube qui fut pere d'Alexandre. Que Merlin en Angleterre fut ainsi engendré. Balderus entre les Gots. Que les Huns tirent leur origine de quelques Demons incubes, qui engrosserent certaines femmes de la Gothie. Que Mellusine estoit vn Demõ succube, & que Seruius Tullius Roy des Romains fut fils d'vn Demõ incube *laris familiaris filius*, comme dit Pline. L'histoire en est assez notable. Ils disent qu'Ocrisia estant assise pres le feu, s'apparut à elle vn membre viril, qui saillit de deffous les cendres & l'engrossit. Ainsi Simon le magicien se vançoit d'estre fils de Rachel, lors qu'elle estoit encore vierge, & d'vn incube. Et que l'on a attesté le semblable de Martin Luther, qui a esté vn des monstres de nostre siecle. Mais pour plus grande foy, ils produisent outre cela les histoires qui ensuiuent.

Hector Boethe dit qu'en Escosse, vne jeune Damoiselle, qui ne voulut entendre à se marier, eut affaire avec le Diable, dont elle deuint grosse, & acoucha en fin de temps, d'vn mōstre hideux & effroyable à la veüe, lequel fut jetté au feu &

DISCOURS

bruslé par les sages-femmes, de peur que cela estât cognu, ne tournast au deshonneur de toute la race.

Helinand recite que dans le Diocese de Coloigne, est vn magnifique chasteau sur le Rhin, nommé Iuuamen, & que plusieurs Princes qui s'estoient vn jour assemblez en ce lieu, apperceurent sur le fleuve vne nasselle tirée par vn Cigne, avec vne chaisne d'argent attachée à son col, de laquelle menée à bord, sortit vn Soldat incognu à tous les assistants; puis le Cigne avec sa nasselle se remit au coulant de la riuiere. Ce Soldat se maria depuis & eut des enfans. Mais quelque tēps apres, le Cigne s'estant representé avec sa nasselle, il rentra dedans, & onc depuis ne fut veu d'aucun. On tient que de ce Demon sont sortis les Ducs de Cleues, Comme de Mellusine, les Contes de Poitou.

Godefroy d'Authun fait mention d'vn jeune homme de la Sicile fort bon nageur, lequel se baignant en la mer, sur le commencement de la nuit au clair de la Lune, prist par les cheueux vne femme qu'il pēsoit estre l'vn de ses compagnons,

& que l'ayant tirée au riuage & interrogée, elle ne profera iamais aucune parole. Nonobstant qu'il la mena ches soy & la print à femme. Mais quelque espace de temps apres, comme quelqu'vn luy reprochast d'auoir épousé vn Demon ou vn fantosme, il tira vne espée en presence de cetuila, la menaçant de tuer l'enfant qu'ils auoient eu ensemble, si elle ne parloit & declaroit son origine. A quoy elle fit cete réponse. Malheur sur toy miserable, qui pour m'auoir contraincte de parler, perds vne femme qui t'estoit grâdement vtile & necessaire. Si tu eusses peu porter patiemment ce mien silence, ie fusses demeurée avec toy pour tō profit. Mais puis que tu mas forcée à cela, tu ne me verras plus desormez, & à l'instant elle disparut.

Quelques vns adioustent pour raisons, que telle generation par les Demōs n'est point hors de raison, veu qu'on tient que certains poissons naturellemēt font le semblable, quād de semence qu'ils recueillent des corps d'hōmes morts jettez dās la mer, ils engendrēt certains poisōs qui portent figure d'homme. Dauantage

D I S C O U R S

puis que l'homme peut estre engendré de vapeurs ou d'exhalatiōs, selō le témoignage d'Heraclides, qui dit que de son tēps, vn homme tōba de la moyēne region de l'air, comme vn lyon en la Peloponessē, & vn beuf du tēps & en la presencē d'Auicēne. Pourquoy tiēdrons-nous pour impossible, que l'homme soit engendré par vn Dēmon de semence d'homme empruntée, & jettée encor dās la matrice de la femme?

Mais nonobstant tout cela: Il me semble que l'opinion de ceux-là est la meilleure & la plus certaine qui croient que telle generation par les Demons est impossible. Nous cōfessons bien qu'ils peuvent auoir copulation avec les hommes, soit qu'ils trōpent l'imaginatiue, ou qu'ils se seruent de corps empruntez en cete conjonction: Mais nous nyons du tout que de-là puisse reüssir aucune generation. La raison est que s'ils engendrent, il est necessaire que ce soit de leur semence propre, ou de semence empruntée. De dire que deux-mesmes ils ayent semence, c'est vne ignorance, eu égard qu'estās substances immaterielles, ils ne peuuent auoir cet excremēt qui est composé

posé de sang & d'esprits. Ioint que quād
cela leur seroit accordé, le Demon incu-
be produiroit plustost son semblable, ou
quelque substāce moyenne entre l'hom-
me & le Demon, comme peut estre le
mulet entre le cheual & l'asne, que d'en-
gendrer vn homme simplement, ce que
toutefois nous ne voyons point, si nous
ne prenons les demy-dieux de la Poësie
pour argent contant. De vouloir d'ail-
leurs attribuer aux Demons la faculté de
transporter la semence de lieu en autre,
sans diminuer la vertu generatiue & le
principe qu'elle contient: C'est chose où
ie ne vois aucune raison, veü que les hō-
mes mesmes, qui ont la partie genitale
trop lōgue, sont trouuez inhabiles au fait
de la generation, par ce qu'en si long che-
min la semence se refroidit & le principe
se debilité. Si cela est possible croyons
par mesme moyen ce que dit Auerrois
de cete femme qui conceut dans le bain:
& tenons pour histoire la fable de cete
autre, qui eut vn enfant engēdré de nei-
ges au lieu de semence. Albert le grand
dit, que la partie genitale de la fem-
me est tellemēt fœconde, que la semence

F

DISCOURS

estant espandue dedans, elle produit infailliblement. Mais ce propos est vne réuerie indigne d'un tel personnage, & fondée sur quelques contes de vieilles, plustost que sur la raison. Chaque vn aduouë que l'homme qui est le plus parfait entre les animaux, a par mesme moyen vne generation plus parfaite & plus accomplie que tout autre. Il ny à point d'apparence donc que les Demons quoy que scauans, experimentez de longue main, & habiles à effectuer promptemēt beaucoup de choses que nous tenons estranges & impossibles, puissent atteindre à ce chef d'œuvre: Dauantage tous les témoignages qu'ils apportent pour fortifier l'autre opinion, ne sont que fables & contes apostez. Les Huns, Simon Magus, Merlin, Geuffroy à la grand dent, Balderus, ou n'ot point esté du tout, ou ont esté engendrez cōme les autres hōmes. Telles impostures estoient bōnes du temps que le monde estoit au berceau, pour couvrir & cacher les adulteres, & conseruer l'honneur des filles qui s'abandonnoient à leur plaisir. Mais maintenant que le monde est hors de page & deniaisé plus

que iamais, telles inuentions sont jugées vaines & ridicules, & tant s'en faut que de ce temps nous en ayons eu aucun exemple, que la plupart ne croyent pas qu'il y ait des Demons. C'est la question que fait Varron qui viuoit sur la fin du regne superstitieux des Demons. Pourquoi Iupiter, dit-il, que les Poëtes tiennent auoir esté extrêmement lascif, a til desisté d'auoir des enfans? Est-ce point, qu'il est paruenu à l'an soixantiesme de son âge, & que la loy Papie a mis vne bride à sa volupté? *Vtrum sexagenarius factus est, & illi lex Papia fibulam imposuit?*

Quant aux raisons qu'ils apportent, elles sont tellement indignes d'estre mises en ieu, que ie fais scrupule de les refuter. La premiere tirée d'vne maxime de Paracelse, pourroit-elle estre qu'a l'auantage des Demons, veu que cet imposteur proteste dans ses œuures, que le diable a esté son precepteur en Medecine? Si nous croyons que de la semente d'vn corps mort, peut estre produit vn poisson de forme d'homme. Croyons par mesme moyen avec les sots, que le diable peut estre engédré d'vne racine de Man-

DISCOURS

dragore. Pour le regard de ce que dit Heraclides, nous deuons tenir cela comme du tout faux, & comme inuenté pour confirmer l'opinion de ceux qui soustenoient qu'il y a vn monde habitable dans la lune. Ou bien les Demōs auoient transporté ce corps en l'air, pour puis apres le laisser tomber & nous abuser par ce moyen.

■ Nous auons des histoires certaines de nostre siecle, pour preuue de la copulation des incubes & des succubes avec les hommes, mais que la generation s'en soit ensuiuie, il n'en est point de nouvelles.

Iacques le Roux Chirurgien raconte, qu'en la ville de Constance en Allemagne, vne seruante nommée Magdaleine eut la compagnie du diable, dont elle deuint grosse. Mais luy ayant donné congé selon le saint & loüable conseil des superieurs de l'Eglise, elle fut tellement affligée, qu'elle pensoit à chaque moment estre au terme de son acouchement. En fin comme les sage-femmes estoient ordinairement appellées à cet affaire, elle se deliura, non d'un enfant, mais d'un amas de plusieurs ordures, de clous, de morceaux de bois, verres casse,

cheueux, estoupes, os, pierres, ferrailles,
& choses semblables qu'elle rendit par la
matrice. *us biont mommentre de l'up*

Le mesme autheur témoigne, qu'une
certaine fille receut le Diable à coucher
avec elle en forme d'homme, dont peu
apres elle tomba en telle maladie, que la
matrice & entierement toutes les par-
ties genitales luy deuindrent gangre-
nées; & quelques remedes qu'on ap-
portast contre ce mal, on ne peut em-
pescher que les aynes & toutes les parties
voisines ne luy cheussent de pourriture.
Ainsi fut traité le seruiteur d'un bou-
cher qui allant par pays, rencontra un
Demon en habit d'une ieune femme bel-
le & agreable, avec laquelle il eut affaire,
ignorant qu'elle fust un Demon. Peu a-
pres il eut une telle inflammation aux
parties secrettes, qu'elles luy deuindrent
totalement ulcerées. D'où nous pouuons
coniecturer, qu'ils se seruent de corps
morts pour se ioindre avec les hommes,
& que de là prouient cete corruption:
Ce qui n'aduiet toutefois quand ils trō-
pent l'imaginatiue. Nous auons pour cō-
firmer cete opinion, que tous les forciers

DISCOURS

& forcieres, qui ont confessé en jugement auoir eu affaire avec le diable, ont attesté qu'il est extrêmement froid au toucher, & que la semence qu'il rend en l'acte de l'accouplement retient cete mesme qualité. Coniecture certaine que la generation ne peut s'ensuiure de tel embrassement, attendu que la chaleur celeste de la semence qui répond à l'element des estoilles, selon Aristote, est vn fondement tellement necessaire, que sans icelle il ny à point de generation.

Nous concluons donc avec Vlricus Molitor, Pererius & autres, que les Demons ne peuuent engēdrer, encore qu'ils ayent affaire avec les hōmes. Nous reiettōs les opinions premieres pour estre du tout banies, avec les sornettes des Rabins, qui disent que les Demons incubes & succubes prindrent naissance de la semence d'Adam, en cent trente ans qu'ils s'abstint de la cōpagnie de sa femme, apres le meurtre commis par Cain, en la personne d'Abel son frere. Si les vns croyent que les hommes peuuent estre engēdrez de Demons, & les autres que les Demōs soient produits de semence d'homme;

commēt en cete sorte contrarietē pour-
rons-nous asseoir quelque jugemēt? Les
Demons ont esté créés au commence-
ment du mōde en mesme nombre qu'ils
sont aujourd'huy; ils son perpetuels, in-
corruptibles, & sans aucun corps s'il n'est
emprunté, & par consequent sans aucu-
ne semence, si elle n'est pareillemēt em-
pruntée. Resulte donc qu'ils sont inha-
biles au fait de la generation.

Deux choses à mon aduis, ont donné
entrée à ceste opinion de la generation
par les Demons. La premiere vn passage
de Moysse mal entendu, quand il dit que
les fils de Dieu ayants recogneu la beau-
té des filles des hōmes, prindrent à fem-
mes celles qu'ils choysirent entre toutes.
Tertullian, Iosephe, Iustin Martyr ont
entendu par les fils de Dieu, les Anges
contre toute apparence. Aben Ezra in-
terprete, les hommes vertueux. Raby
Kimhy explique, les hommes de gran-
de stature, selon la maniere de parler des
Hebrieux, qui nommēt les haultes mon-
tagnes, les mōtagnes de Dieu. Et semble
que cete intelligence soit conforme à la
verité, eu égard que l'écriture adjouste

D I S C O U R S

puis apres, que de cete conjunction des
 fils de Dieu avec les filles des hommes
 nasquirent les Geans.

21 L'autre est vne maladie nommée *ἐπιάν-
 τισ incubus* coquemare, qui à la verité est
 tellement estrange, que celuy qui en est
 faisi, pense estre suffoqué par vn Demon.
 Ce mal prend principalement au com-
 mencement du dormir, quand quelques
 vapeurs épesses & grossieres portées des
 parties inferieures, principalement de
 l'estomach au cerueau, bouchēt les nerfs
 qui seruēt à la voix & à la respiration. Au
 moyen dequoy le malade a opiniō d'vn
 pesant fardeau sur sa poictrine, ou d'vn
 Demon qui veut faire force à sa pudicité.
 De verité ce mal peut estre causé par vn
 Demon. Toutefois le vulgaire qui igno-
 re les causes des choses, & qui ne s'arreste
 qu'à l'apparence exterieure, croit que ce
 sont tousiours esprits qui apportent tel-
 les maladies. Pline a suiuy l'erreur du
 vulgaire en ce qu'il nomme ceste indis-
 position *faunorum ludibrium*, le passetēps
 des fées. Nous lisons de ce subiect vne
 histoire assez plaisante, d'vn faict que ra-
 conte vn Medecin de ce temps estre na-

guerres aduenue en vn conuent du pays d'Auergne. Ce Medecin ayant esté appellé pour visiter en ce lieu quelque malade, l'apotiquaire qu'il auoit mené avec luy, voulut vn matin, apres auoir esté tourmenté de la coquemare, quereller ceux qui auoient couché en la mesme chambre, de ce qu'ils luy auoient tellement serré & pressé le col, qu'ils l'auoient, disoit-il, presque suffoqué. Ses compagnons au contraire nyoient hardiment, & le blasmant rejectoient sur luy toute la faute, de ce qu'il auoit passé toute la nuit sans dormir, comme s'il eust esté oultré de folie. Le jour ensuiuant apres auoir soupé largement, & pris des viandes flatueuses, qu'on luy auoit présentées de propos delibéré, on le fit coucher seul en vne chambre, bien close & fermée de toutes parts, où l'accez l'ayant repris comme en la nuit precedente, il iura que c'estoit vn Demon, duquel mesme il dépeignoit fort nauement les gestes & le visage. Ce que depuis on ne luy peut oster de la phantasie, sinon apres auoir consulté les Medecins, & par leur moyen receu la guerison de son mal.

DISCOURS

Il est certain donc que les Demons incubes & succubes peuvent auoir affaire avec les hommes, mais sans aucune generation, quelque histoire que l'on apporte au contraire. La generation de l'homme naturellement ne peut estre sans semée. Puis donc que les Demons manquent de ce principe, veu qu'ils n'ont point de sang, il faut qu'ils l'empruntent ailleurs. Et à raison qu'estant empruntée, il est impossible de la transporter de lieu en autre, sans perdre ce principe, il s'en suit de toute necessité, que la generation de l'homme est vne mutation hors de la puissance des Demons.

BRIEFVE CONCLUSION DE TOVT
ce discours. Description de la semence.

CHAPITRE XIX.

POUR mettre fin à ce discours, nous concluons generalement, que la semence nommée par Euripide vne rousée du Ciel, par Lactance, vne grasse & blanche humeur, *pinguis & cadens humor*. Par Pline & Tertullian *virus genitale*. Par Arnobius *vis Lucilij*, par Nonnus

panapolitain écume mouuante d'elle-
 mesme, αἰτίον αὐτῆς ἀφ' ἑαυτῆς, Est vn excrément
 de la secōde coction, loüable, blâc, & écu-
 meux, cōposé de sang & d'esprits, qui ac-
 quiert sa perfectiō aux testicules, pour ser-
 uir en la generation de cause materielle
 par le moyen de la corpulēce, & de cause
 efficiēte à raison de ses esprits qui portēt
 le principe. C'est cete vertu generatiue,
 qui en l'absence de l'âme du pere prepare
 & dispose la matiere, articule les parties
 de l'enfant, & les rend capables de rece-
 uoir la forme qui est l'âme, à l'aducne-
 ment de laquelle est la generation accō-
 plie. Pour cete generatiō sont necessaires
 le masle & la femelle, l'vn pour engēdrer
 hors de soy son semblable: l'autre pour
 engendrer dedans soy, estant impossible
 que l'vn ou l'autre separement puisse suf-
 fire à la production de l'enfant. La semē-
 ce du masle doit estre immediatemēt par
 le masle conferée à la femelle; car autre-
 ment elle demeure sterile par la perte de
 son principe, quelque diligence que les
 Demons y apportent. La semence de la
 femelle est principalement dediée pour
 seruir de matiere aux membranes, qui

DISCOURS SECOND.


enueloppent l'enfant, & de supplement
à la semence du masse, pour l'accomplif-
sement des parties spermatiques.

Fin du second Discours.



DISCOVRS
TROISIÈSME
DE L'HVMEVR ME
LANCHOLIQVE.

ESTRE



A NOBLE ET VERTVEVX
SEIGNEUR PIERRE DE
Roncherolles Baron du Pont
Saint Pierre.

MONSIEUR,
MDautant que ce petit dis-
cours semble tenir quel-
que chose de l'humeur noi-
re de laquelle il traicte, & möstrer vne
face triste & melācholique (cöbien qu'il
soit autre en l'interieur) ie lay long
temps retenu comme captif, aymant
mieux le voir chez moy couuert d'ara-
gnés & de pousiere, que de l'exposer en
tel estat à la veüe & au jugement des
bömes. I'auois opinion que le tiltre qu'il
porte dégousteroit le Lecteur, de sorte
qu'il seroit difficulté d'y employer quel-

ÉPISTRE.

ques beures, comme on regarde à peine
vn visage décharné & de mauuaise
couleur. Mais en fin ie me suis aduise de
le vous dédier, afin qu'estant sous vo-
stre protection, la clairté de vostre nom
fust vn remede contre cete noirceur, qui
autrement me seroit fascheuse, comme
le voile noir au pere de Theseus. Cha-
qu'vn recognoist, outre la splendeur de
vostre maison, qui est des plus ancien-
nes & des plus celebres de ce Royaume,
L'honneur & la gloire que vous auez
d'estre gratifié de tous les presents de
la nature & de la fortune: D'estre né à
la guerre & à la paix, pour embrasser
comme Pallas les armes & les liures,
& cherir également Mars & les Mu-
ses: Perfection rares, & non ordinaires
au demeurant de la noblesse. Il m'estoit
d'oc impossible pour dōner cours à ce pe-
tit traité, de le mettre en meilleure main.

Si quel-

EPISTRE.

Si quelqu'un dit, qu'il semble en vous
 faisant ce present, que ie n'aye autre
 desseing que de me servir de vostre grã-
 deur pour authoriser mon liure, & que
 i'employe vostre nom à trop peu de cas.
 Je réponds quãd cela seroit vray, qu'on
 ne peut dire neantmoins que i'aye mal-
 fait. Les Grãds sont semblables au So-
 leil qui épãd icy bas sa lumiere pour dõ-
 ner la vie, voire aux plus viles creatu-
 res, sans aucun espoir de recõpense. Si ie
 desire faire vn present à vous & au pu-
 blic, suis-je à blasmer si pour le rendre
 plus recommandable, ie luy souhaite vn
 rayon de vostre lumiere? Mais que ie
 n'aye autre but ou desseing que cetuila,
 c'est chose que ie ne puis auõier. Car ie
 n'eusse iamais pensẽ à vous faire offre
 d'un si petit don, n'eust estẽ que i'ay ob-
 servẽ plusieurs fois en choses pareilles,
 que vous avez l'œil à l'affection de ce-

G

EPISTRE.

*luy qui donne, plus qu'à la valeur du
present. Partant cōme Pan ne dedaigna
pas de mettre sur ses leures la fluste d'un
petit berger. Cōme Æsculapius ne mes-
pris a point le logis de Sophocle: Ne The-
seus la table d'une pauvre vieille. Je
m'assure que vous prendrez en bonne
part ce petit discours, cōme s'il estoit de
plus grand prix, & n'aurez de sagreable
de le voir élevé & estably sur la base de
vostre nom. Autrefois vous m'avez con-
seillé de luy faire voir le iour, & des lors
ie cōmençay à le limer & luy donner vne
meilleure forme, pour vous faire paroi-
stre que ie ne desire rië plus que de vous
complaire, & demeurer toute ma vie,*

MONSIEUR,

*Vostre tres-humble & affe-
ctionné seruiteur, IOVRDAIN
GVIBLET.*

TABLE DES CHAPITRES

DV TROISIÈME DISCOURS.

CHAP. I. La melancholie est diuifée en fes efpeces. De l'origine de leurs noms. Comment chaque efpece est produite.

CHAP. II. Des qualitez de la melācholie. Quel est fon temperamet. De fa couleur, & par quelles caufes elle est noire.

CHAP. III. Raifons de la pefanteur de la melācholie. Quelles caufes la rendēt hūifante.

CHAP. IIII. Quelles proprietēz a particulièrement la cholere noire. Que le vinaigre est contraire aux melācholiques. Que les maladies caufées de cete hūmeur font pour la

pluspart eſtranges & incurables.

CHAP. V. Que cete hūmeur, principalement la cholere noire a de grand effects. La fain canine, le chancre & autres telles maladies prouiennent de melācholie,

CHAP. VI. Quelques hiftoires de melācholiques. Explication de leurs diuerfes imaginations.

CHAP. VII. Raifons des Symptomes qui ſuruiennēt ordinairement aux maladies Melācholiques.

CHAP. VIII. Pourquoi les melācholiques font propres aux arts

G ij

T A B L E.

Et aux sciences. Que les plus grands Philosophes ont esté melancholiques. Opinion de Marcile Ficin non receüe. Quelle est la cause de cet effect.

CHAP. IX. Sçavoir si les Demons se meslent quelquesfois avec l'humeur melancholique, ou si ce qu'on dit des Demons doit estre at-

tribué à cete humeur,

CHAP. X. Sçavoir si toutes alienations d'esprit, les ecstases, les sciences acquises sans estude, les predictions, la cognoissance des langues en un momēt, les apparitions, doiuent estre attribuez aux Demos ou à l'humeur & à la nature. Moyen de cognoistre les inspirez



P R E F A C E.

Q O M B I E N Q V E ce fust
asses de faire voir la lu-
miere aux deux prece-
dents discours, afin que
selon le jugement que donneroit
le Lecteur, sur ce coup d'essay, Ie
prisses resolution, ou de me ranger
à choses meilleures, ou de donner
cogé du tout à ma plume. Si est-ce
que fortuitement ayant rencontré
ce troisiéme de la melancholie, cõ-
fus & en mauuais estat däs mes me-
moires, ie me suis proposé d'em-
ployer quelques mauuaises heures
à le polir, pour le presenter au pu-
blic comme les autres. Voire mais
dira quelqu'vn, quel plaisir receura
le Lecteur en ce traitté de la melä-

P R E F A C E.

cholie? Ce discours peut il apporter autre chose que du chagrin & de la tristesse, puis que le tiltre qu'il porte sur le front, ne promet que de la melancholie? Le Lecteur qui ne cherche que les moyés de trouuer quelque repos, relasche, ou recreation à son esprit, doit-il pas vacquer à vn autre sujet, plustost que de s'arrester à vne si facheuse matiere, qui se presente asses d'elle-mesme dans les affaires du monde, sans la rechercher de propos delibéré dedans les liures? De verité encore que le premier but de ceux qui écriuent soit en instruisant de profiter au public, ils doiuent outre cela, donner quelque goust à leurs écrits, pour réioüir le Lecteur, & luy oster les occasions de s'ennuyer quãd il nous donne vne partie de son loisir. Et n'estoit que

P R E F A C E.

ie me promets ces deux points, tāt
 ſ'en faut que ie vouſſes rien expo-
 ſer au jugement des hommes, que
 i'aymerois mieux prēdre l'éponge
 que la plume: Mais auſſi eſt-il à no-
 ter, que le contentement de la le-
 cture ne dépend pas touſiours de
 ſujets ridicules, mais pluſtoſt de
 matieres qui enrichiſſent l'intellec-
 t & le rendēt plus noble & plus par-
 fait. Les eſprits ſolides ſ'exercēt à la
 recherche des cauſes: Ils ſe reſiouiffēt
 lors q̄ par diſcours ils entrēt en co-
 gnoiſſance de ce qu'ils ignoroiet au
 parauāt; fuſt ce vn ſujet le pl⁹ triſte
 du móde. Les Philoſophes diſcou-
 rēt de la vieilleſſe, de la mort, & des
 paſſiós de l'áme. Les Medecins des
 maladies, des douleurs, des excre-
 mēts, des poiſons, & neātmoins on
 prēt plaisir à la lecture de leurs œu-
 ures. Pourquoi dōc ce diſcours de

G iij

P R E F A C E.

la melâcholie, ou nous examinons la nature, les effets & les proprietéz de cete humeur, d'un jugement precipité fera til condamné fans estre ouïy? Si nous sommes melancholiques, prenós plaisir à ouïr discourir de nostre naturel, comme ceux qui passent leur dueil en plorant, *πῶς λυπὸν ἄμα τῶ δακρῶν συνεξάγειον.* Si nous n'auós rien de la malice de cete humeur? Ce nous doit estre vn cōtētemēt estats exempts de cete misere, de voir les autres sur le theatre, comme ceux qui en assurece sur le port, se delectent à contempler vn naufrage. Combien que la melâcholie de foy, soit mal-plaisante, J'espere neantmoins, que ce que ie deduiray de cete humeur, sera jugé agreable, & moins fascheux, peut estre, que ce qu'Erasmus a escrit de la folie.

LA MELANCHOLIE DIVISEE EN
 ses especes. De l'origine de leurs noms. D'où provien-
 nent toutes les especes de melancholie.

DISCOVRS III.

CHAPITRE I.

ALIEN reprint quelques Me-
 decins, à mon aduis, de l'eschole
 d'Erasistratus, qui noient que
 l'humour melancholique peust auoir lieu
 en vn corps sain & bien disposé, & attri-
 bue la cause de cete erreur à l'ambiguité
 du mot *ἡ δ' μωροψία*. Parce qu'ignorans que
 ce mot melancholie, fust commun à plu-
 sieurs especes, Ils prenoient le general
 pour le particulier, la melancholie pour
 la cholere noire. De peur que nous ne
 tombions en pareille faute, nous leuerōs
 premierement l'ambiguité de la diction,
 diuisant la melancholie en ses especes; où
 en passant, nous deduirōs la nature, pour
 puis apres discourir des qualitez de cha-
 que espece.

Nous constituons donc deux especes
 de melancholie, vne naturelle *κατὰ φύσιν*,
 l'autre *παρὰ φύσιν* cōtre nature. La premie-

DISCOURS

re espece est ditte suc ou humeur melancholique, *succus aut humor melancholicus*, *μελαγχολικός χυμός*. L'autre est nommée communément cholere noire, *atra bilis*, *μέλαινα χολή*. Selon Pline^a & Rutilius^b *fel nigrum*. Le genre qui comprend l'une & l'autre, est entendu par ce mot melancholie, cōbien que quelquefois il soit approprié aux especes, principalement à la cholere noire. De vray toutes ces dictions, presque signifient vne mesme chose, mais faute d'autres, estant vn peu deguisées elles sont employées pour signifier diuerses substances. Nous pratiquōs le semblable en ces deux noms *ἀσπραξ* & *carbunculus*. Les Jurisconsultes vsent de la mesme licence en ces deux termes *pignus* & *ὑποθήκη*, gage & hypoteque; cōme les Theologiens en ces deux autres *quingagesima* & *πεντηκοστή*. Mais il suffit que par les mots quels qu'ils soient, nous paruenions à la cognoissance des choses. L'une & l'autre melancholie sont encore diuisées en d'autres especes, lesquelles nous deduirons presentement en traitant de l'origine de cete humeur.

Quand en la premiere digestion, le

a Cap. 37.
lib. 7. nat.
hist.
b In intestine
uario.

chyle, qui est la meilleure partie des viâ-
des cuittes au ventricule, est distribué
au foye, par les venes dites mesaraiques;
Nature par la faculté sanguifique de ce-
te partie noble, le transmue en sang, qui
est vn assemblémēt des quatre humeurs,
asçauoir du sang proprement appellé, de
la pituite; de la cholere, & de la melan-
cholie. Non toutefois que telle diuersité
d'humeurs soit causée d'vne chaleur iné-
gale, ou de plusieurs facultez diuerses:
mais d'vne seule, qui produit par le moyē
d'vne mesme chaleur, diuers effets de di-
uerses matieres. Puis que nous experimē-
tons souuent, qu'vne mesme cause peut
engendrer des effets cōtraires de sujets
diuers & differents; La chaleur naturelle
retenue en vn mesme degré, peut pro-
duire multiplicité d'humeurs, du chyle
qui est composé des quatre éléments, à
raison que ce que nous donnons au ven-
tricule pour nourriture, est pareillement
mixtionné de ces quatre corps simples.

De la partie plus subtile du chyle est faite
l'humeur bilieuse & cholérique, sembla-
ble à la fleur du vin, *ἡ ἀδύθη τῆ οἴνου*, dit Ga-
lien, ^a ou à la fleurette du lait *τῆ βουτύου*,

^a Lib. 2. de
facultatib.
naturalib.
leg. Alex.
probl. 7. li. 2.

a Lib. 4. de
morbis

selon Hippocrate, ^a & cete humeur ré-
pond de proportion au feu élémentaire.
La partie la plus épaisse est changée en
melancholie, humeur terrestre comme
la lye qui rassied au fond du vin, ou de
l'huile, *ὁσπερ ἡ τρυφὴ καὶ ἡ ἀμυγρὴ*. Les deux au-
tres qui moyennent entre ces deux ex-
tremitez, sont cōuerties en sang & pitui-
te, qui rapportent aux éléments de l'air &
de l'eau. Or la nature qui a cete coustu-
me de rédre les choses à leur perfection,
auant que de conduire cete masse d'hu-
meurs dans les grandes venes, pour ali-
menter toutes les parties du corps, tafche
de purifier le tout, tant qu'il luy est possi-
ble, *πειρῆσθαι φύσιν καθαρίσειν διὰ πάντων*. De sorte
que par le moyen de la chaleur, qui a cete
vertu de separer les choses estrangeres, la
partie la plus subtile & la plus chaude, qui
n'a peu estre conuertie en vn suc loua-
ble, est attirée par la vessie du fiel, desti-
née du tout à cet affaire. Et est cet excré-
ment de la seconde coction appellé *bilis*
excrementitia, Bile ou cholere reietée.
La partie plus terrestre, de mesme ma-
niere, de laquelle nature n'a peu faire
son proffit, est portée à la rate, par la ve-

ne splénique. Et cete humeur est dite *melancholia excrementitia*. Melancholie excrement. Où nous noterons en passant, que la nature comme vne bonne mere de famille met tout à proffit, iusques aux choses qu'on penseroit abiectes & inutiles. Car tout ainsi que la vessie du fiel, apres auoir tiré la meilleure partie de l'excrement bilieux pour sa nourriture, se décharge du surplus dans les intestins, pour seruir de clystere naturel. La rate ny plus ny moins, apres s'estre nourrie du plus exquis de la melācholie reiettée, dégorge la reste, en partie dans le fond du ventricule; tant pour ayder à retenir là, les viandes par son adstriction, selon Galien, que pour y donner par son aigreur, l'aiguillon de l'appetit, selon les Arabes; En partie aux venes hémorrhodales du siege. Le sang donc estant ainsi purifié de ces deux excrements, est porté dans la vene caue, où il demeure encore composé de quatre humeurs, pour la nourriture du corps, selon la diuerse constitution de ses parties. L'humeur bilieuse est la partie du sang la plus chaude & plus prompte, semblable

D I S C O U R S

à l'esprit du vin, pure & nette de toute mauuaise qualité, afin de nourrir les parties bilieuses comme les poulmons. La melancholie est la partie plus terrestre, propre à rendre le sang plus ferme & plus solide, & à seruir de nourriture aux parties plus grossieres du corps, comme sont les os, considéré qu'elle n'a ny aigreur, ny aucune autre cōdition mauuaise, que pourroit auoir celle qui n'est qu'excrement: Aussi n'est elle pas nommée excrement comme l'autre; mais suc melancholique *melancholicus succus*. La pituite pareillement y trouue place, & à cete-cy, la nature n'a point donné de lieu certain pour receuoir ses excrements, à raison qu'elle n'a rien qui empesche qu'elle ne soit totalement changée en sang bon & loüable, pour la nourriture des parties pituiteuses, comme le cerueau. Cete humeur est cōparée à la verdeur du vin, qui (comme l'on dit vulgairemēt) se change & se tourne en vin avec le temps. La partie la plus douce & la plus temperée en toutes ses qualitez, que nous pouuons iustement nommer le thresor de la nature, est le sang. Combien que impropre-

mēt ce nom soit attribué à toute la masse. Outre ces quatre humeurs, no^o voyōs vne certaine humidité serense, qui est vne partie de ce que nous beuons, meslée aussi avec le sang: Mais cela ne doit estre réputé humeur, n'estant à autre fin dans les venes, que pour porter & conduire le sang par tout le corps, & à la fin de sa charge, seruir de matiere aux sucurs, aux larmes, & aux vrines. Ces quatre humeurs sont dictes alimentaires, par ce qu'elles sont conuerties en la substance du corps. Et partant il appert que la melancholie naturelle contient sous soy deux autres especes, vne qui est superflue, l'autre alimentaire, necessaires toutes deux neátmoins, selō la doctrine d'Hippocrate. Venons maintenant à l'autre genre qui est la melancholie contre nature.

La melancholie que nous appellons cholere noire, est en toutes ses qualitez pire que la premiere, nagueres décrite. Et à raison qu'elle est outre l'intétion de la nature; les Medecins la nomment melancholie contre nature. Cete-cy, ainsi que l'autre, cōtient dessous soy plusieurs

D I S C O U R S

especes, le nombre desquelles est en controuerse entre les doctes. Auicenne en constitue de quatre sortes, parce qu'il a opinion que chacune des quatre humeurs, estant bruslée, peut separemēt constituer vne espece de cholere noire. L'humeur bilieuse vne espece à part, la pituite bruslée vne seconde, & ainsi des deux autres. Galien semble quelquefois n'en admettre que deux especes, vne faite des cendres de l'humeur bilieuse ou cholérique, l'autre de melancholie bruslée, alimentaire ou autre. Quelquefois il y adjouste vne troisieme de sang bruslé. La plus suiuite opinion est que la cholere noire est diuisée en trois especes, eu égard qu'elle ne peut estre faite par adustio, que de trois humeurs, asçauoir de sang, de cholere, & de melancholie. Et que la pituite est du tout hors de proportion, de pouuoir paruenir à la nature de la cholere noire, qui luy est contraire cōme fort bien ont disputé contre les Arabes Manard, Valesius, Valeriola & autres celebres personnages, qui ont destruiēt les fondemens de cete opinion.

Nous pouuons pour accorder ce different

rent establir deux especes de cholere noire. Vne bastarde & quasi contrefaite, d'autant qu'elle ne possede point entierement ^a les mauuaises qualitez de la ^{a Leg. Galen.} vraye cholere noire, & qu'elle est com- ^{aphor. 53. lib.} me moyenne entre la melancholie naturelle & non naturelle, estant faite de matiere plus benigne, plus douce & plus temperée, a scauoir de sang bruslé. L'autre exquise & legitime, laquelle de rechef nous diuison en deux especes dernieres. La premiere est de cholere bruslée, que nous soustenons avec Galien cōtre les Arabes, estrange & trespernicieuse *μολιπρότατον χύμον*. La seconde de melancholie naturelle bruslée, d'agereuse aussi, toutefois moins facheuse que l'autre, à raison que l'humeur bilieuse a vne action plus prompte que la melancholie *σπασινο-τερός* *βίη*.

DES QUALITEZ DE LA MELANCHOLIE. Quel est son temperament. De sa couleur & par quelles causes elle est noire.

CHAPITRE II.

A PRES auoir distingué les especes de la melancholie, il ne sera hors

H.

DISCOURS

de propos, que nous demōstrions qu'elles sont leurs qualitez, le temperament, la couleur, & consequemment les autres. Personne comme ie croy, ne doute que l'humeur melancholique, ne soit froide & seiche, eu égard qu'elle est terrestre *ἡωδης χύμη*, & composée des parties terrestres de la premiere nourriture. Mais la cholere noire est froide & seiche, diuerfement toutefois selon la diuersité des espèces. La cholere noire causée de cholere jaune bruslée, sans doute est chaulde & seiche. Celle qui est de sang bruslé retient ces mesmes qualitez, Mais en vn degré plus remis. La troisiéme qui est d'humeur melancholique bruslée ou pourrie à vn temperament inegal, c'est à dire, participant du chauld & du froid cōme le vinaigre. Quand le vin par vne maniere de corruptiō, est conuertý en vinaigre, qui est cōme vn vin mort & corrompu, *vini cadauer*, cete corruption luy oste la chaleur du vin; luy laissant quelque chaleur toutefois à raison de la pourriture; de maniere qu'il y a ^a inegalité de temperament. Il est resolutif à cause de sa chaleur, il est adstringent à l'occasion de sa froid.

a Leg. Galen. lib. 10. et 14. meth. Aetius cap. 1 lib. 1. P. in. ias Aeg. lib. 7. de simpl. med.

H

dure. C'est ce qui a donné sujet aux anciens, de douter du temperament du vinaigre, parce que ne recherchant en cete liqueur que l'une ou l'autre qualite (arrestez peut estre sur ce fondemēt que deux contraires ne peuvent subsister ensemble en vn mesme sujet) & voyans d'autre-part, les effects de la chaleur & de la froidure, ils sont demeurez irresolus sur cete matiere: La mesme raison à mon aduis, est de l'huile rosat, du camphre, du vifargent, & du psilium, desquels le temperament est en controuerse entre les modernes. La cholere noire causée d'humour melancholique, brulée ou corrompue entant qu'elle est vne substance terrestre, *ὅτι γὰρ ἔστιν*, dit Galien, sans doute doit estre reputée froide. Mais elle retient outre cela quelque chaleur, à cause ^{a Gal. lib. 6.} de l'adustion ou de la pourriture comme ^{de Sympt.} la cendre & le vinaigre, ^{a κατὰ μέρος ἢ τέρματι τῆς} ^{causa} τὸ ὄξει!

Après le temperament, nous remarquons en la melancholie la couleur noire, les causes de laquelle me semblent à la verité d'une difficile recherche. Car si nous en attribuons la cause, à l'element

H ij

DISCOURS

de la terre, duquel cete humeur possede le plus, pourquoy, demãdera quelqu'un, les os ne sont-ils de cete couleur, peut estre plus terrestres que la melancholie? Si nous auons recours simplement à la froidure, la pituite deura estre noire par mesme moyen. Si nous en reiectons la cause sur la qualité froide & seiche, & sur la substãce terrestre tout ensemble; toute substance de pareille constitution, deura estre noire comme la melancholie; ce qui n'est point toutefois, veu que la coque de l'œuf est froide, seche, & terrestre selon

Aristote, laquelle toutefois nous confesserons estre blanche, si nostre esprit n'est malade de la iaunisse, ou si nous ne voulions avec Anaxagoras obstiner que la nege fust de couleur noire. Si nous disons que l'humidité & la froidure aux parties terrestres, causent cete qualité; nous osterons la proportion de cete humeur avec la terre; en laquelle la secheresse est admise, comme en premier sujet, entre les Philosophes. Et qui est plus, nous opposerons à ce que dit Theophraste, que les choses deuiennent noires, quand l'air & l'eau qu'elles contiennent

*a Cap. 2. lib. 2
3. de gener.
animal.*

sont consummez par le feu.

Pour resouldre cete question, nous noterons qu'il y a plusieurs causes qui aydēt à acquerir cete couleur, & pareillement diuerfes matieres propres ou non propres à la receuoir. Nous voyons plusieurs choses deuenir noires par la froidure, cōme les vieillards, les bourgeons des arbres exposez à la gelée, & les parties du corps en la vehemence de l'hiuer, *μαλαίει* *ἡ δὲ τῶν ἰσχυρῶν*, dit^a Aristote. Nous pourriōs ^{a Leg. Alex. probl. 43. lib. 1.} adiouster avec Galien que les dejectiōs & les vrines noires, sont quelquefois aussi causées de froidure; mais en cela ie n'aprouue point son opiniō. Car si à son imitation nous comparons les choses interieures aux exterieures, puis que hors de nous tout ce qui deuiet noir est tel à raison d'vne extrême froidure, nous ne pouuons dedans nous, acquerir la noirceur par ce moyen, attendu que nous ne pourriōs viure avec vn tel excez de froidure. La chaleur vehemente a encore cete faculté, consideré que le soleil noircit la peau, & les charbons deuiennent noirs par le feu. L'humidité pareillemēt peut estre cause de cete qualité, car nous

H iij

DISCOURS

voyons que le sucre dissout avec de l'eau devient noirastre : Comme le plastre lequel tant blanc que l'on voudra, noircit estant meslé avec de l'eau, laquelle puis apres estant exalée & dissipée, il reuiet à sa premiere blancheur. Pour cete mesme raison, le pain nouueau cuit, dit Aristote, semble plus noir & plus bis que le rassis, dautant qu'il a plus d'humidité,

a Arist. probl. 4. sect. 21.

ἄρτον γὰρ τῆς μελανίας ὕδωρ. Or que le pain tendre ayt plus d'humidité, il appert en ce qu'il pese dauantage : Car l'humeur, selon le mesme Philosophe, rend les choses plus pesantes. Ainsi disoit Empedo-

b Leg. Arist. cap. 1. lib. 5. de gener. animal. probl. 14. sect. 14.

cles^b que les yeux noirs ont plus d'eau que de feu *μελανόμματα πλείον ἔχιν ὕδατος ἢ πυρός* c'est à dire plus d'humidité. Les Égyptiens nous ont signifié cela, par la description de leur Dieu Osiris, qui estoit le Nil, qu'ils disoient estre de couleur noire *μελαγχρόω*, par ce que comme dit Plutar-

c Lib de Isid. & Osirid.

que, & toute sorte d'eau a cete propriété de noircir & les nues, & la terre, & les habits *ὅτι πᾶν ὕδωρ καὶ γῆ καὶ ἱμάτια, καὶ νέφη μελαίνει.* Si quelqu'un oppose à cecy ce que dit

d Problem. 14. sect. 14.

^d Aristote que ceux qui habitent les pais chauds du Midy ont les yeux noirs, & les

Septentrionaux au contraire. Le ré-
ponds que cela prouient des esprits, l'a-
bondance desquels cause la blancheur, &
le deffault la noirceur cōme en Æthio-
pie, où ils sont dissipéz par la chaleur ex-
cessiue du climat. Si on obiecte encore
que la chaulx meslée avec de l'eau deuiét
blanche : le répōds que le feu caché dans
la chaulx est cause de ceste blancheur,
parce qu'il conuertit ceste eau comme
en écume & la rend aérée.

Entre les substances, celles qui sont
aérées, inclinent plustost à la blancheur
qu'à toute autre couleur, ainsi qu'il est
aysé à juger, tant par les écumes que par
les gresses & liqueurs huileuses. Où au
cōtraire les matieres terrestres sont plus
propres à receuoir la couleur noire, prin-
cipalement si elles ont quelque humidi-
té adstringēte, comme la scyure du boys
de chefne encore vert. La raison est que
la couleur plus naturelle de la terre, com-
bien qu'elle n'en doie point auoir na-
turellement, est la noire; veu qu'elle est
de tout point opposée à l'air, qui cause la
blancheur aux choses mixtes, à raison
qu'il les rend transparētes, comme nous

H iij

DISCOURS

pouuons voir en la semence, laquelle estant exposée au froid, deuiet noire par la dissipation de l'air & des esprits

a Cap. 2. lib. *a* ὅταν ἀναπνοῖσιν το δεσμὸν καὶ ὁ αἴθρ. ψυχθῆ, ὕγρον γίνεθ
2. de gener. animal. καὶ μελαν. Les Grammairiens semblēt estre

b Anacr. od. *b* Poètes qui appellent la terre noire γῆ
19. leg. Plutarchus lib. de primo frig. μέλαιναν, comme si ceste couleur luy estoit plus ordinaire que toute autre.

Cela ainsi estably nous disons que la melancholie a presque toutes les conditions requises, pour acquerir la noirceur. Premierement la naturelle estant vne substance terrestre est froide. Elle a de l'humidité car elle ne seroit receüe entre les humeurs si elle estoit seiche actuellement. Ceste humidité est accompagnée d'astriktion, cōme Galien & l'experience nous le monstrent. La froidure & l'adstriktion, en resserrāt chassent ce qui pouuoit estre d'humidité superfluë, amassent les parties terrestres, & les allient avec l'humidité, au moyen dequoy elles sont moins transparentes, par ce que moins aérées & par consequēt plus noires. Ainsi l'ebene qui est aussi adstringente, est de

couleur noire : Ainsi le chesne noircit en l'eau. Pour cete raison le gayac, les gales, le coupros, les grenades, noircissent les liqueurs où ils sont mis en infusion. Ainsi les noyaux des mirabolans sont propres à faire de l'encre. En consideration de cela mesme les Medecins ordonnēt aux dysenteriques le lait d'une asnesse noire, plus cōuenable que d'une autre, à raison de l'adstriction. Ce qui empêche que les os n'ayent cete couleur, est qu'ils sont secs naturellement, & comme vne terre plusieurs fois recuite, selon l'opinion de Platon. S'ils ont quelque humidité, elle est huileuse & aérée, qui est vne des principales causes de leur blancheur. Car nous voyons que cete humeur estāt dissipée par vn feu moderé, ou tournée en fuy, ou cariez en la gaugrene, ils deuiennēt noirs cōtre leur nature. Apres dōc la dissipatiō de cete humidité aérée, reste vne secōde qui est aqueuse cause en partie de la noirceur, & cete-cy estāt encore dissipée par le feu, l'os retourne à la premiere blâcheur, cōme l'huile qui deuiēt blâche exposée au feu par la dissipatiō de la quosité qu'elle peut auoir, * εἰς αἰμίον τῶν

*Aristot. cap.
7. lib. 4. me-
teor.*

DISCOURS

C'est, ou comme les charbons quand ils
 sont reduits en cendre. Le trop d'humeur
 donc rend les choses blanches, d'où viét
 que les branches nouvelles sont plus blâ-
 ches que le tronc des arbres, comme dit
 Aristote, L'humidité modérée en vne
 substance terrestre & adstringente: cause
 la noirceur, si elle ny est par fantasie &
 en apparence seulement *κτ' φαντασίαν*, cōme
 en l'obscurité de la nuit. La melācho-
 lie contre nature a vne couleur noire,
 encore plus affouie que la naturelle:
 Mais cete qualité luy prouiet d'vne cau-
 se cōtraire asçavoir d'vne chaleur exces-
 sive, qui dissipe le plus subtil de l'humeur,
 la brusle & la desseche dauantage, soit
 sang, bile, ou melācholie. S'il ny à point
 d'inconuenient * que deux causes con-
 trairees produisent vn mesme effect, non
 plus que deux effets cōtrairees recognois-
 sent vne mesme cause: Si le Soleil blan-
 chit l'huile & noircit la peau. Si le feu a-
 molit la cire & durcit le sucre. Si le chaud
 quelquefois cause le frisson & les fluxions
 de cerueau qui peuuent aussi estre causez
 par la froidure. Pourquoi la froidure ne
 pourra-tel causer la noirceur en la melā-

a *Leg. Ale-*
xand. probl.
129. lib. 1. c.
probl. 65. lib.
 2.

cholie naturelle; & l'aduftion ou chaleur
 exceffive en la cholere noire. Je n'igno-
 re point que cela ne foit arrefté entre les
 Philofophes, que la diuerfité des chofes
 requiert diuerfité de principes, & que
 c'eft contre Aristote, qu'un mefme effect
 foit caufé de deux contraires, τὸ ἐναίμα τῶ
 αὐτῶ ἐξ αἰτια. Mais cela doit eftre enrendu,
 qu'il eft impoffible en la nature que deux
 contraires produifent vn mefme effect,
 par vn mefme moyen. Quand la chaleur
 excite le catharre; cela fe fait par dilata-
 tion, parce qu'elle ouure les pores à vne
 humeur prefte à fortir, & qui n'attendoit
 que l'ouuerture du paffage: La froidure
 fait le mefme; mais en referrant & en cō-
 primant, comme quand en preffant les
 doigts nous chaffons le noyau qui eft en-
 tre-deux, κατ'ἐμπύρην. Le froid en com-
 primant, repouffe l'humidité fuperflue:
 le chaud en l'exhalant la confomme & la
 diffipe. Aristote dit que le fang fe noircit
 deuenant efpez^a τὸ αἷμα πυγνύμαρον μελαίνε. a Arist. pro-
 Il fe peffit par deux moyēs, par la froidu- bl. 1. fecl. 8.
 re; & lors il eft appellé grumeau θρόμβος,
 ou par aduftion, & lors il dégénéré en
 cholere noire. C'eft ce que dit Theo-

*a Lib. de co-
lorib. leg. A-
rist. probl.
ultimo sect.
ultima.*

*b Arist. cap.
9. lib. 4. me-
teor.*

*c Ibidem.
d Lib. de pri-
mo frigido.*

phraſte, ^a que toutes choſes bruſſées de-
uiennēt noires, πάντα καὶ οὐρα μαλαίνεθ. Mais
icy nous deuons cognoiſtre quelles cho-
ſes ſont propres pour eſtre bruſſées, &
par ce moyen il ſera ayſé de donner rai-
ſon pourquoy la pituite tant ſeiche que
l'on voudra demeure touſiours blanche:
Tout ce qui eſt aqueux & de la nature de
l'eau, ou facile à eſtre reſout en vapeur,
ne peut eſtre bruſlé, parce que le feu ne
trouue point de reſiſtēce, en ce qui a trop
peu de parties ſeiches, ^b ὀλίγον ξηρόν ἔχει.
Mais celles-là qui ont vne ſubſtance ter-
reſtre: auēc des pores ou le feu puiſſe pe-
netrer, pour conſommer peu à peu l'hu-
midité, ſont bruſſées par ce moyen. La
pituite donc qui a peu ou point de par-
ties terreſtres, ne peut eſtre bruſſée, mais
diſſipée en vapeurs cōme l'eau pour cete
raiſon dite ἀγμιςον par Ariſtote, ^c & par
Plutarque, ^d ἀκαυςον qui ne peut eſtre bruſ-
lée. La cire & l'huile, qui ont vne humi-
dité aérée & inépuisable, blanchiſſent au
Soleil & à la chaleur, parce que la chaleur
modérée ne peut auoir le deſſus de cete
humidité, où pour bruſler, il faut que
l'humidité ſoit plus debile que la chaleur

ἀδυνατέει τῶ πυρός.

Les raisins en la vigne deuiennēt noirs, quād la chaleur en cuiſāt dissout l'humiditē superflue. Ainsi les roses rouges estāt desſechées noircissent, & semble que la couleur rouge en l'vn & l'autre soit vn chemin à la noirceur. Auicenne touteſois qui a recogneu que toutes choses bruslées ne deuiennēt pas noires, a donné cete distinction, que quand le chaud adresse son action sur vne substance humide, il noircit, quand il agit sur vne substance seche il cause la blancheur. Mais il semble que cete distinction, pour ne suffire & n'estre encore assez ample doit estre ſuiuie d'une ſecōde. Car si le chaud agit en vne substance qui n'ayt que peu ou point de parties terrestres, elle dissipe ſans changer la couleur, si en vne substance terrestre qui ait de l'humidité aqueuse elle noircit. C'est ce que dit Aristote, que toute substance terrestre noircit estant bruslée, τὸ γὰρ δὲ ἀπαρχειόμενον γίνεται μαύρον.

RAISONS DE LA PESANTEUR DE
La melancholie. Quelles causes la rendent luisante.

CHAPITRE. III.

Des autres qualitez de la melâcholie sont l'épessueur, la pesanteur, & la splendeur, desquelles les deux premières estant de facile deduction ne meritent que nous nous y arrestions dauantage. Puis que cete humeur est terrestre, de necessité elle doit auoir part aux qualitez de la terre. L'épessueur se cognoist au doigt & à l'œil. La pesanteur se manifeste par le mouuement. Les varices & les vlcères malignes & melancholiques s'engendrent souuent aux iambes, à cause que cete humeur tend aux parties inférieures *διὰ τὴν κατωτέρην ὀστέω*. C'est la raison que rend Alexandre, pour soudre cete question, pourquoy la cholere noire, peut ronger les iambes, les mammelles, & autres parties, & non la substance du cerueau. Parce, dit-il, que le cerueau qui n'a que des venes fort estroictes, & est situé au lieu plus haut & eminent de tout le corps, n'est guere propre pour receuoir

beaucoup de melâcholie, qui a son mouvement plustost vers les parties basses. C'est ce que nous enseigne Hippocrate, qu'il faut purger par le bas les melancholiques, pour autant dit Galien, que cete humeur encline à raison de sa pesanteur, vers les parties inferieures, *ἐπιχέτω εἰς πρὸς ἄνω οὐτ*.

Pour le regard de la splendeur, c'est vne qualité qui est de son propre, & qui requiert de la diligence pour la recherche de sa cause: Il n'y a point de doute, que toutes substances liquides n'ayent quelque splendeur, à raison de l'entretien des parties qui causent vne égalité & polissure de superficie. Mais à la verité plus l'humeur est épaisse & amassée, plus elle rend de lueur & de splendeur, cōme nous voyons que la mer est plus luisante que l'eau douce, & entre les plantes celles-là qui ont vn suc espez & visqueux, comme le pourpier, la hannebane, la petite éclayre & autres semblables. La melancholie, & principalement la cholere noire, surpasse pour cete raison les autres humeurs, pour le regard de la splendeur, veu mesme qu'elle reluit dauantage que

DISCOURS

le sang, selon le témoignage de Galien
ἡ μελαίνα χολή σιλποτέρα καὶ αὐτὸ τὸ αἷμα ①. A rai-
son dequoy il l'a compare au bitume τῆ
ἀσφάλτω qui croist en la mer morte de la
Iudée. Pour distinguer donc la melan-
cholie d'auec toute autre espee d'hu-
meur, nous pouuons establir trois quali-
tez fort propres pour en tirer vne defini-
tion: A sçauoir la noirceur, la splendeur,
& cete propriété de ne pouuoir estre
caillée. Par la noirceur elle differe d'auec
la pituite, la cholere, le laiët, la semence
& autres semblables. Par la splendeur
d'auec les humeurs noires comprises sous
ce mot τὰ μελάνα en Galien. Et par cete
vertu qu'elle a de ne pouuoir estre cail-
lée τὼ μὴ πεπηγῆναι d'auec le sang, qui à rai-
son de ses fibres ou filets, est pris & caillé
aussi tost qu'il est hors des venes. C'est
pourquoy Galien ne se contente pas
quelquefois de dire αἷμα μελαγχολικόν sang
melancholique, mail il adiouste καὶ σίλβον
& luyfant, comme estant vne des plus
certaines marques de cete humeur. Il a
en cela suiuy la doctrine du grand Hip-
pocrate, Auteur diuin & pere de la Me-
decine, à qui Dieu & la nature ont élargy
tous

tous les secrets de cete sciēce, pour estre par luy enseignez à la posterité. Ce grand Philosophe discourant des maladies des femmes, faiēt vne hypothese en cete maniere: Si la femme est mal disposée en sa santé, & que ses purgations luy soient suruenues bilieuses & cholériques, cela sera cogneu par ce moyen. Ses purgations, dit-il, seront fort noires, & quelquefois noires & luisantes *μέλανα ἢ λαμπρά.* Il y a au texte ἢ λαμπρά, mais il me semble, sauf l'aduis de plus doctes, que c'est avec moins de raison, & que la copulatiue sera remise en son lieu mieux à propos, & selon l'intelligence de l'auteur. Si quelqu'un dit qu'Hippocrate en ce lieu n'entend traicter de la melancholie, veu que le texte porte *καταμύωια χολάσια* purgations bilieuses; Ioint qu'il adiousté apres que telles purgations se caillent incontinent *παχύτατα πήγνυται:* Le répōds que ce mot *χολία* est vn mot general qui comprend l'une & l'autre bile jaune & noire, & que Galien en vse quelquefois en cete signification. Comme entre les Latins *bilis* bien souuent est vsurpé pour signifier la melancholie. Je confesse que ce lieu ne doit

I

estre entendu de la melancholie pure; mais du sang qui a plus de cete humeur qu'il n'en doit auoir naturellement: De maniere que si cete masse de sang se préd & se caille incontinent, cela ne prouient pas à cause de la melancholie, mais à raison du sang, lequel estât hors de son lieu se chäge & cōuertit en grumeau, *σπομύεται*. Peu apres il semble encores constituer deux especes de purgations noires *τῶν μελανῶν*. Les vnes luyfantes comme charbōs *αἰσπρακώδεια*, qui sont de cholere noire, les autres obscures & qui ont moins de splendeur *ζοροειδέα*, parce qu'elles sont de beaucoup de sang espessi, & de melancholie meslez ensemble. *σπογγίλιον σιβηρύον*

La cause donc de cet accident est que la melancholie est vne humeur terrestre; épesse & polie, parce qu'ayant les parties de sa substance amassées grossieres & terrestres, elle fait reflexion de la lumiere; qui ne peut penetrer. Outre qu'elle a vne superficie polie & égale qui rend cete lumiere continue & point interrompue. Theophraste definit ainsi la splendeur, *τὸ λαμπρὸν*, dit-il, *ἑνωχρεία φῶτος ἢ πυκνότης*, vne continuité de lumiere en vne sub-

face dense & amassée. Scaliger dit après
luy splendor est lumen in polita superficie, qui
 est la mesme chose. Car ce que dit Theo-
 phraste; suite & cont inuite de lumiere,
 emporte poliffure & égalité de superfi-
 cie. La melancholie tant naturelle que
 contre nature fait monstre de toutes ces
 qualitez, elle ne peut donc qu'elle ne soit
 luyfante, comme les raisins noirs de la vi-
 gne, ou comme la poix. De sorte qu'elle
 peut estre definie vne humeur terrestre
 noire & luyfante, & qui ne se caille ia-
 mais.

*QUELLES PROPRIETEZ A PARTI-
 culierement la cholere noire. Que le vinaigre est
 contraire aux melancholiques. Que les maladies
 causées de cete humeur sont pour la plusspart estran-
 ges & incurables.*

CHAPITRE IIII.

LEs susdites qualitez sont commu-
 nes à toutes les especes de la melan-
 cholie: Mais la cholere noire a des pro-
 prietez particulieres, par lesquelles elle se
 fait craindre & redouter en la nature.
 Hippocrate décrit la malice de cete hu-

DISCOURS

meur en peu de paroles, luy attribuant cest trois facultez d'estre aigre, mordante & rongeante τὸ οξύδες, σπικρὸν καὶ διαβρωτικόν. Tout cela luy est acquis ou par adustion, ou par pourriture. Par adustion comme à la chaux & à la cède qui ont ie ne scay quelle chaleur cachée ὄσμιπρόσδιμα, à raison du feu. Par pourriture cōme le vinaigre. Car toutes choses qui pourrissent perdēt leur chaleur naturelle pour en acquerir vne estrangere; d'où vient l'acrimonie, quand cete chaleur est en vne substance subtile & déliée. La cholere noire encore qu'elle apparaisse épesse & grossiere, a neantmoins quelques parties subtiles & déliée qui demeurent cōme cendre apres estre bruslée, ou comme vinaigre apres la pourriture. La melancholie naturelle a bien en soy quelque pointe d'aigreur, comme nous auons dit, mais sans acrimonie. En la cholere noire qui est vne humeur bruslée, outre l'aigreur nous recognoissons l'aspreté & l'acrimonie, dautant qu'elle possède dauantage de chaleur. Et sil aduient qu'elle s'enflamme au dessus du troisieme degré, elle ronge alors la partie où elle s'adresse; la fond &

la consomme, ce que ne pourroit iamais faire la melancholie naturelle estant d'une substance plus froide & plus grossiere.

Ce n'est sans cause donc que la cholere noire est comparée au vinaigre, veu qu'il y a vne telle affinité entre l'un & l'autre. Le vinaigre qui n'est que moderement fort, ne monstre avec son aigreur qu'une acrimonie moderée, mais estant distillé il consomme les perles & les metaux. La cholere noire tout de mesme, estant seulement constituée en un simple degré de malice, elle n'apporte que peu d'incommodité. Quand d'un feu violent elle a esté cōsommée & peut estre bruslée plusieurs fois, principalement si elle a la bile pour matiere, elle ronge & mège les parties, comme il appert aux chancres ulce-rez. Le grand Hippocrate a donné fondement a cete doctrine, car il dit que le vinaigre enfle la melancholie & luy sert de leuain *τὰ μέλανα ὑπ' αὐτῆ ζυμοῦ*. Et partant qu'il est contraire aux melancholiques. En autre endroit ce diuin autheur parle ainsi de la melancholie contre nature, descriuant vne maladie qu'il nomme *μελαίνα νόσον* maladie noire. Le mala-

DISCOURS

de, dit-il, vomit comme de la lye, par interuales comme du fang, quelquefois comme du vin de pressoir, souuent comme de la bouë de poulpe; & cela ordinairement est acre & mordant comme le vinaigre *σπιμὸν ὄξος*. Il adiouste peu apres, qu'en ce vomissement d'humeur noir & meslée de fang il semble sentir comme le mort *ὄνυξ ὄξος*, que le gosier & la bouche luy bruslēt, les dents luy deuiennent stupides & agacées, & que ce qu'il a vommy eleue la terre, *καὶ τὸ ἐμμεματὶ γλυκὺ αἶμα*. Galien apres Hippocrate l'a depeincte en ceste maniere: Cete humeur, dit-il, est acre comme le vinaigre, elle racle & eleue la terre où elle tombe, elle ronge les parties du corps *τὰ μέρη τῶν σώματων διαβρώσει*, & partant qu'elle est tres pernicieuse à la santé. Il tient qu'elle parvient quelquefois à yn tel degré de chaleur, par pourriture ou par adustion, qu'elle brusle, font, & corrompt la chair où elle sadonne: *καί τι τὴν καὶ διαβρώσει τὴν σάρκα*. En autre lieu il condamne la pleuresie comme mortelle; lors qu'elle est causée de cholere noire, d'autant, dit-il, que ceste humeur est de mauuaise condition, farouche, rongeante ex-

trement, de coction difficile, & qui n'obeit qu'à grãde peine à la purgation. *χμθ κελονδία]θ, διαβρωπκότα]θ, δύσπεπ]θ κ] δύσπεπ]θ*. Puis quand il explique cete sentence d'Hippocrate; que la disenterie qui commence par melancholie ou cholere noire est mortelle, il en apporte cete raison, pour autant, dit-il, que telle maladie est du tout semblable à vn chancre, & par consequent incurable *παντός ἀνίατον*. C'est ce qu'il dit ailleurs que toutes vlcères causées de melancholie ne reçoivent point guarison. Mais n'experimentons nous pas tous les iours, que les maladies melancholiques sont cōme le tourment, & fil faut ainsi dire le deshonneur des Medecins? Que cete humeur se mocque ordinairement de noz remedes? Les medicaments doux & gracieux ne peuuent rien pour la debeller, les vehemens l'irritent & l'aigrissent dauantage; au detriement des malades. Nous la pouuons cōparer à vne fascheuse garnison, qui vit à discretion dans vne ville. Si elle est traitée doucement, elle ne peut déloger qu'avec regret. Si elle reçoit du mécontentement, elle voudra tarder encore

I iij

DISCOURS

pour se vanger, & donner dauantage d'affliction. Aëtius dit fort bien que les maladies melancholiques cessent quand les Medecins quittent & n'en peuuent plus. Les fiéures quartes qui sont sous la charge de cete humeur, & pour cete raison nommées filles de Saturne, donnēt bien souuent tant de peine, qu'elles exercent également le Medecin & le malade: Car si l'vn est ennuyé de porter la fiéure, l'autre ne l'est moins, se voyant frustré en la prescription de tant de remedes. Auicenne a veu durer douze ans vne fiéure quarte: d'où ie vous prie prouient la rebellion ennuyeuse de cete maladie, sinó de la contumace de l'humeur, qui à raison de ses vicieuses qualitez, ne se range à aucune preparation, coction ou purgation, comme si vn méchant hōme estoit enfermé en vne forte place; en laquelle le Roy avec toutes ses forces, tāt du pays qu'estrangeres, auroit trop peu de puissance pour le forcer à se rendre, sans demolir & ruiner le chasteau. Je scays que l'elebore a vn effect merueilleux contre cete peste & que Herophile le compare à vn Roy vaillant & genereux, à raison,

dit-il, qu'ayant émeu & ébranlé tout le corps, il se presente le premier à la sortie. Mais neantmoins, en la rencôte il trouue souuent son enemy le plus fort, & au lieu de le vaincre, il ne luy apporte que de l'étonnement, & de l'insolence quand il sera assailly vne autre fois. Ce n'est point merueille d'oc si en la cholere noire comme en la mer morte ou lac de Sodomme nul animal ne peut viure, ou trouuer aucune nourriture agreable; car elle est tellemēt vicieuse, que tāt s'en faut qu'elle puisse donner vie à aucune chose; que plustost elle corrompt & démolit tout ce qu'elle rencontre. Parquoy nous deuons louer la prouidence de la nature; qui donne ordre que l'humeur melancholique soit en moindre quantité au corps que toute autre: dautant qu'elle est son ennemie (comme dit Alexandre) *ἐχθρὸς τοῦ σώματος*. Car combien que la naturelle soit exempte des mauuaises complexions & conditions de l'autre; si est-ce qu'estant en abondance, elle pourroit dégenger, deuenir mauuaise, & apporter de pareilles incommoditez.

*QUE CETTE HUMEUR PRINCIPALE-
ment la cholere noire a de grands effects. La faine
canine le chancre & autres telles maladies prouien-
nent de melancholie.*

CHAPITRE V.

Les effects de l'humeur melancho-
lique sont tellement grands, que
ie doute sil y a rien plus admira-
ble en tout le reste de la nature: Celle qui
est naturelle, sans doute ne monstre que
peu ou rien de tout cela, mais l'autre es-
pece qui est contre nature est pleine d'v-
ne malice si estrange, qu'elle donne vne
peine infinie au corps, où elle préd pied,
deprave les plus nobles facultez de l'âme
& traueille les esprits qui s'adonnent à
rechercher les causes & moyens par les-
quels elle peut exciter tant de tragedies.
Les fiebures quartes, l'épilepsie, l'apople-
xie, les squirrhes, la tigne, la lepre des
Grecs & des Arabes, les varices, les he-
morrhoides, la folie, sont de ses effects. Et
croy qu'on pourroit encore assigner à
l'occulte proprieté de cete humeur, la rai-
son des maladies pestilentes, avec plus

de fondement, comme ie croy que Fracastor qui ne pouuant trouuer la raison des jours critiques, les a attribuez au mouuement particulier de l'humeur melancholique. Elle est cause bien souuent des pleuresies & dysenteries incurables, des conuulsions, de la goutte, & autres miseres, la tyrannie desquelles rend la vie de l'homme plus miserable que de toute autre creature. Voyons nous rien au monde plus effroyable qu'un chancre? Cete vlcere ronge les parties où elle s'adonne; elle deuore & mange tout vn membre en peu de temps. Si vne piece de viande est appliquée dessus, elle est aussi tost consommée, & fault neantmoins ainsi nourrir la gourmandise de cete humeur, de peur qu'elle ne tourne sa dent & sa furie sur la partie où elle a pris place. Non sans cause ce mal est appelé par le vulgaire *noli me tangere*, quand il exerce sa cruauté sur le visage, car il décharne cete partie iusques aux os, de sorte que la mort est plus souhaitable que cete misere. Il est aussi appelé loup *χειραρείον ἔλκθ' ἢ νομῶδες* par Alexandre, pour autant qu'il deuore & ronge les parties

DISCOURS

charnues cōme vn loup rauissant. Quelquefois ce mal suruient aux mammelles, & en les rongean̄t les denuē tellement, que les costes en demeurent toutes decouuertes: Maladie horrible & qui faict horreur en la decriuant. Et neantmoins ce sont des effect̄s de la cholere noire. Pour cete raison le conseil d'Hippocrate est, qu'il ne faut point toucher aux chancres cachez *κρυπτοὺς καρκίνους μὴ ἀγγεπθεῖν.*

Il y a vne autre espece de mal nommē faim canine, qui rapporte aucunement au chancre. Car comme l'vlcere mange les parties du corps, en ce mal les viandes dans le ventricule sont deuorées en vn instant; de maniere que le patient est pressé d'vne faim continuelle & insatiable, comme d'vne soif perpetuelle les hydropiques. N'est-ce point vn cas admirable de voir vn seul homme consumer des biens de la terre, autant qu'il suffiroit pour nourrir vne vingtaine de familles, & deuorer comme vn feu tout ce qu'on luy presente, sans estre en rien satisfait en son appetit? On luy porte tousiours, Il demande tousiours, & n'a presque pas loysir de vomir sa charge, pour se

remplir d'autres viandes nouvelles. S'il void vn festin aprocher de la fin, sans le commencement d'vn autre, il suë d'aprehension, & redoute ce que l'on creint en vn moulin, que tournât à vuide les meules ne facent feu. Pour voir cete maladie décrite naïvement, il faut lire la fable d'Erisycthon en Ouide. J'ay veu vn gentilhomme en telles alteres, auquel il falloit à toute heure ou vn chapon ou vne piece de bœuf, ou vn membre de mouton ou chose semblable. Il estoit presque au desespoir, d'autant qu'il, comme il disoit, pour subuenir à cet appetit enragé, il estoit contrainct de vendre son bien, & laisser ses enfans pauvres & miserables. C'est l'humeur melancholique qui jouë ses jeux.

Mais tout cela est peu encore à comparaison des autres maux qui peruertissent les operations de l'âme, comme sont la melancholie, maladie qui porte le nom de sa cause, & la manie. Il est certain que la cholere noire a cete propriété, de corrompre l'imaginatiue, & bien souuent de déprauer ce qui est du jugement & de la raison. C'est pourquoy les Grecs vsoiēt

DISCOURS

de ce mot *μελαγχολαῖν*, pour dire estre hors du sens: comme nous pouuons voir par ce lieu d'Aristophane *μελαγχολᾶς ὡς ἄνθρωπος νητὸν ἕσθον*. Je iure par le Ciel que tu n'est pas en ton bon sens. Et simplement ce mot *χολαῖν*, signifioit en langue Attique *μαίνεσθαι* estre fol ou enragé, comme l'explique le Scholiaste. De verité c'est auoir vne force extrême, que d'abaïsser tant l'âme qui est immortelle, que de luy oster l'exercice de ses facultez. Et ne puis bien comprendre comme il est possible que les hommes auxquels Dieu a donné le benefice de la raison, la societé, la douceur deuiennent (sous ombre d'un peu d'humeur engendrée en quelque partie du corps) priuez de tout jugement, trompez & deceuz en leurs fantaisies, & tellement farouches & furieux qu'ils vivent à la façon des bestes brutes; *ὡς ζῴων ζῴων*, dit Arctus. Combien voyons-nous de melancholiques par leurs folies apprestez à rire au monde? Combien de maniaques avec des clameurs & crys estranges, des furies brutales, se precipiter, se ruer, mordre comme enragez & faire mille autres excez épouuentables? Tout

cela ne prouient que de cholere noire ennemie de la nature, qui s'est emparée du siege de la raison. Les Grecs la nomment *μελαγχολία* *μηροδία* melancholie ferine ou farouche. Les Arabes l'appellent *fauuage*. Nous auons plusieurs especes de cete folie melancholique: Vne causée de cholere noire engēdrée dans le cerueau. Vne autre en laquelle cete humeur est generalemēt espadue par tout le corps. La troisieme nōmée *hypochondriaque* parce que le sujet du mal est seulement aux hypochondres, en la region du foye & de la rate: Ou selon Diocles en l'orifice superieur du ventricule. L'amour qui est vne passion placée principalement au foye, cause quelquefois vne maniere de melancholie, qui peruertit aussi l'imaginatiue, par ce qu'elle échauffe & brusle le sang, & le rend melancholique: Mais cete espece peut estre referée à vne des precedentes. Apportons pour plaisir, quelques exemples de melancholiques, auant que de passer aux autres effects.

QUELQUES HISTOIRES DE MELANCHOLIQVES. Explication de leurs diuerses imaginations.

CHAPITRE. VI.

QOMBIEN que cete maladie melancholique n'ayt sous soy que trois ou quatre especes, elle produit neantmoins tant de sortes d'imaginacions faulses, qu'il est impossible de les reduire à vn certain nombre: C'est pourquoy au lieu de perdre le temps à en faire vne curieuse recherche; Je me contenteray d'en apporter quelques histoires.

Artemidore le Grammairien pour auoir veu vn crocodile entra en vne telle peur (estant melancholique de son naturel) que tout le reste de sa vie, il eut opiniõ d'auoir perdu vn bras & vne jambe. La cause de cela peut estre raportée à la grande & excessiue peur qu'il eut d'auoir veu cete beste, par ce que craignant d'estre deuoré, & ne pouuant s'imaginer qu'il peust estre sauué de la dent de cet animal si épouventable, la fantaisie y fut offencée selon l'inclination de son humeur, & pensa y auoir perdu ces deux parties.

parties. Il se sauua du crocodile, Il n'a peu se preseruer de sa personne propre. Le crocodile luy a pardonné, mais la melancholie luy a deuoré vn bras & vne jambe. Voyla comme la tyrannie de cete humeur nous rend cruels contre nous-mesmes, par fantasie, en la folie melancholique: Realement & de faict en la manie sauuage & furieuse, en laquelle plusieurs se tuent & precipitent eux-mesmes.

Vn autre estoit en perpetuelle crainte, qu'Atlas, que l'on dit porter le Ciel sur ses épaules, ne se lassast en fin de sa charge; & succombant sous le faiz, ne fust cause de la ruine de tout le monde. Alexandre raconte que quelques-vns ont pensé estre Atlas eux-mesmes, & qu'ils n'osoient se mouuoir, de peur que de là ne sensuiuist la ruine, non seulement d'eux, mais de tout l'vniuers. Il témoigne auoir veu vne femme melancholique, affligée pour vne semblable imagination; Elle roydissoit tousiours le maistre doigt de la main & le tenoit droit, croyât que sur iceluy tout le monde fust porté & soustenu. Au moyē dequoy elle

K

DISCOURS

ploroit fans cesse, saisie d'une peur extreme, que si elle ployoit le doigt tant soit peu, le monde ne fust renuersé, & perist de fond en comble. Tout cela peut estre raporté ou à la pesanteur de l'humeur melancholique, laquelle pressant le cerueau, en donne vne fausse impression en l'âme, de porter le monde, comme c'est le propre de cet humeur d'élever, plustost que d'abaisser ou diminuer: Comme nous voyôs que les petits mouuements semblent grands à ceux qui songent, selon^a Aristote. Ou à la debilité qui est, selon Galien, comme vn fardeau ἄρσθ . Cete pesanteur de tout le corps imprimée en l'imaginatiue corrompue, peut causer cete fole fantasie de porter tout le monde: Ainsi voyons nous que ceux qui sont ambitieux de leur nature, lors qu'ils deuiennent melancholiques, courent incontinent aux grandes dignitez, & s'emparent des plus grandes Monarchies. Les vns sont Roys, les autres Papes ou Empereurs selon les diuerses affections. Nous auons en ce pays vn homme de lettres, qui a laissé quelque ceuvre à la posterité pour preuue de sa suffisan-

*a Lib. de di-
uinatione per
insomnia.*

ce. Mais la melancholie ayant pris place en son cerueau, luy a imprimé cete opinion en la fantasie d'estre descendu du grand Constantin Empereur des Romains, d'autant comme ie croy, qu'il porte le mesme nom. Il obstine que les Roys de present l'empéchent de joiür de sa dignité, mais qu'il espere vn iour d'estre remis en pleine & entiere jouissance de son Empire, auquel temps il se reserue, pour recompenser les bons & fidelles seruiteurs. Au moyen dequoy il promet à l'vn de le faire son Chancelier, à l'autre l'estat de premier President en son Parlement, ou semblables recompenses. On raconte d'vn autre de la ville de Dieppe, qui croyoit fermement estre Roy: Il demouroit tout le iour assis au port pres la riue de la mer, où les passants qui cognoissoiēt son humeur & sa folie, le saluoient, & par raillerie luy portoient autant de respect que sil eust esté vrayement Roy, prenans plaisir de le nourrir & entretenir en cete folie. Tous les vaisseaux qui abordoient il les reputoit siens, & prenoit vn singulier plaisir quand ils paruenoiēt à bon port. Si quelques vns estoiet

K ij

DISCOURS

submergez, d'une constance Royale, il monstroit porter cete perte patiemment. L'histoire de Thrasilaüs est toute telle en Athenée, car estant au port de Pyrée d'Athenes, il prenoit vn grand contentement à voir arriuer de toutes parts nauires qu'il reputoit siennes, & les deniers leuez sur les peuples qu'il croyoit luy estre tributaires. Mais vn malheur survint, que son frere le fit guerir par les Medecins: Car lors il assura qu'on luy auoit fait vn tresgrand tort, de luy auoir osté cete fantasie, en laquelle il viuoit le plus heureux homme du monde. Le recouurement de sa santé fut cause de la perte de son Royaume. Ainsi ce citoyen d'Argos décrit par Horace; estant deliuré de sa melancholie par vne purgation d'hellebore, se pleignoit comme d'une iniustice cõmise à sa personne. Tant s'en faut (dit-il) que vous m'ayez guery, que plustost vous m'avez du tout perdu & ruiné, m'ayant rauy vne volupté si delicieuse; & osté de force vne faulse imagination, plus agreable que toute la sagesse du monde.

— *Pol me occidistis amici.*

*Non seruaſtis, ait, cui ſic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratiſſimus error.*

J'ay péſé depuis quelques années vn ieune religieux melancholique, qui croyoit eſtre vn grand Prophete. Or parce qu'il eſtoit aucunement commencé à l'eſtude de la Philoſophie & Theologie, il diſcouroit en ſa folie & propoſoit comme il auoit eſté transporté au deſſus de la huitième ſphere, plus haut encore que le Prophete Elie: Et qu'en ce lieu le grand Dieu luy auoit reuelé beaucoup de ſes ſecrets, & plus cachez miſteres incogneus aux autres hommes.

Nous liſons d'vn autre melancholique, qui en la preſence des plus excellents Medecins de Paris, ſe diſoit eſtre mort. Quelquefois cōme ſa fantaſie eſtoit vn peu changée il prioit leſdits Medecins de ne point empêcher, que ſon âme ne partiſt du Purgatoire, pour ſ'en aller à Dieu: Par interuales il contrefaiſoit l'homme mourant, & ſembloit tout tel que ſ'il euſt voulu rendre le dernier ſouſpir, & requieroit ſouuent que l'on priſt garde à ſa fin, combien qu'il ne fuſt tant malade que par fantaſie. En fin eſtant ſoigneu-

fement secouru, il fut deliuré de cete folie, par vn flux d'hemorrhoides. Vn autre pareillement pensoit du tout estre mort, & pour cete occasion s'abstenoit du tout de manger, parce, disoit-il, que les morts ne mangent point. L'on aduisa de faire manger quelqu'vn en sa presence qui contrefaisoit le mort, qui fut cause de le faire manger, & fut guery par ce moyen. A ce propos, il me souuient de Pisander, qui croyoit n'auoir point d'ame, & quelle s'estoit retirée de son corps, de maniere que comme les melancholiques sont tousiours accõpagnez de quelque crainte, il ne redoutoit rien plus que de la rencontrer en quelque lieu. Vn certain Gentil-homme de ce tẽps, demeurant à l'Aigle, ainsi s'appelle vn Bourg de la Normandie, ne pensa pas seulement estre mort, mais croyoit obstinément qu'il estoit damné, quelques remõstrances que luy fissent les plus doctes & plus subtils Theologiens. Cete opinion le tourmentoit estrangemẽt & l'affligeoit de telle sorte, qu'il n'auoit aucun repos en son ame. Mais en fin apres qu'elle l'eut exercé l'espace de sept ans (comme si le

Soleil conduisoit les crises des maladies longues ; comme la lune des maladies aguës) il reuint à son bon sens, sage & aduisé comme au parauant qu'il fust saisi de cete maladie.

La raison de tout cela peut estre referée à la couleur noire de l'humeur melancholique, qui est cause de les rendre peureux, ainsi que nous deduirons puis apres. Car comme tous presque apprehendent la mort. Quand le sujet de cete apprehension fantasque excede l'ordinaire; au lieu de craindre la mort auenir, ils s'imprimēt l'opinion de la mort presente ; & ceux qui ont quelque scrupule ou remord de conscience, ou qui se dédient du tout à vne bonne vie, de peur d'encourir vne punition eternelle, s'imaginēt quelquefois la mort de l'ame, qui est la damnation.

Il fut aduis vn iour à vne femme melancholique, qu'elle auoit deuoré vn serpent, elle le sentoit mouuoir & faire bruit au tour de son estomach, au moyen dequoy elle estoit fort en peine, craignant que cela fust cause de luy apporter la mort. Aucuns rapportent cete fan-

tasie aux vers qu'elle pouuoit auoir dans
 les intestins. Mais ie penserois plustost
 que cete femme estoit hypochondria-
 que, & que le broüissement qu'elle pou-
 uoit entendre & sentir au tour des hy-
 pochondres, ayant l'imagination cor-
 rompuë, luy causoit cete fausse opinion
 d'auoir deuoré vn serpent. C'est vn signe
 qui accompagne tousiours les hypochō-
 driaques, que de sentir ordinairement
 quelque bruit en la region du foye & de
 la rate: A l'ocasiō dequoy vn Medecin,
 en Plaute, desirant cognoistre le mal
 d'vn qu'on pensoit estre hors du sens, luy
 demande sil n'entend pas aucune-fois
 bruire ses intestins. Quand ie suis saoul
 (répond le malade) ils se taisent, mais
 quand la faim me tient ils crient. *Vbi sa-
 tur sum nulla crepitant quando esurio crepant.*
 Cete femme fut guerie par l'industrie du
 Medecin qui l'assistoit. Car luy ayant or-
 donné vn vomitoire, quand le medica-
 ment voulut faire son effect, il luy tendit
 le bassin, & laissa couler subtilement vne
 couleure qui estoit en sa manche, luy
 persuadant qu'elle estoit tombée & sor-
 tie de son estomach. Ainsi vne faulse

l'Imagination est destruite par vne plus forte *sic mendacium mendacio curatur.*

Mais cestuy-là fut fort plaisant, qui pensa auoir le nez d'une telle longueur, quil s'en sentoit grandement empesché & incommodé. Quand il marchoit par la ville, il craignoit fort que ceux mesmes qui en estoient beaucoup éloignez, ne le blessassent en cete partie; & les prioit instamment d'y prendre garde: Il n'osoit entrer en aucun lieu estroit, de peur que n'ayant assez d'espace pour se tourner, il n'accrochast son nez à quelque chose. Son Medecin neantmoins le tira de cete misere, luy ayant persuadé quil estoit aysé de luy retrancher cete superfluité, & avec peu de douleur luy remettre son nez en son pristin estat sil vouloit obeir au remede: Il lui pressa d'oc le bout du nez, jusques à le faire crier, puis il tira, sans que le malade s'en apperceust, comme vn long boyau de pourceau qu'il auoit caché pour cet effect, & luy fit croire que c'estoit ce qui luy rendoit le nez ainsi difforme & épouventable: Il pouoit alors estre joyeux de se voir exempt de telle incommodité, & fâché tout en-

DISCOURS

semble, d'auoir monstré au peuple vn nez d'vne forme si estrange. Cete fantasie, doit estre rapportée ou au soing qu'auoit le malade de son nez, lors qu'il estoit sain, ou au sang melancholique, qui peut estre abondoit en cete partie, prompte de sa nature à receuoir les vapeurs qui montent du foye au cerueau, comme nous remarquõs en ceux-là qui ont le foye chaud, & le sang vapoureux, & qui vsent de vins forts immoderemēt. Ioint que cete partie est assez sujette à la cholere noire, comme nous experimētõs souuent que les polypes & les chancres si adonnent, qui sont des effectõs de cete humeur.

Alexandre Trallian raconte d'vn autre, qui croyoit auoir veritablement la teste coupée. Cela doit estre referé, à ce qu'il auoit le cerueau remply de flatuositez: ou à ses pensées ordinaires, consideré qu'il estoit tiran. Il fut guery toute fois par la prudence de Philodotus, Aëce dit Philotimus, qui luy fit mettre vn casque de fer fort pesant sur la teste.

Hugo Senensis ancien Medecin fait mention d'vn jeune homme, qui estoit

en peur continuelle de la mort, de ce qu'il croyoit auoir le ventre trop reserré & cōstipé, de sorte qu'il ploroit ordinairement, & viuoit en perpetuelle facherie. Cete crainte luy procedoit d'vne mauuaise constitution melancholique, aux parties du Mesentere; & vers les intestins, qui caufoit à mon aduis vn commencement d'Hypochondriaque; Tellement que l'humeur representant la partie affectée à la fantasie, luy causa cete folle conception d'estre constipé.

Valescus de Tarenta dit auoir pensé vne femme malade qui auoit opinion que toutes les nuiçts le Diable couchoit avec elle; qui neantmoins fut guerie, par les aydes de la Medecine. Je croy que cete femme estoit malade de la coquemare, & de melancholie ensemble.

Il y a vne infinité d'autres telles fantasies que nous pouuons attribuer aux qualitez de l'humeur melancholique. Celuy qui croyoit auoir vne teste de fer, auoit cete opinion à raison de la pesanteur de cete humeur terrestre. Vn certain pensoit estre cuir. Et vn autre vn pot de terre; de maniere qu'il apprehendoit que

quelqu'un le touchast en passant, de peur d'estre froissé & mis en pieces, la secheresse de l'humeur, & l'intemperie froide & seiche du cerueau estoit cause de cete folie. Plusieurs ont eu opinion que tout ce qu'on leur presentoit à mâger sentoit le poiure, à raison de l'acrimonie & de l'empirennie qui demeure en cete humeur comme en la chaux, & en imprime l'espece en la fantasie. Quelques autres se sont pleins de sentir tousiours l'odeur du soulfre, ou de la poix, combien que cela fust faux. Cela pouuoit prouenir de l'odeur de la cholere noire, que Galien compare à de la poix. Si nous voulions icy rapporter tous les exemples qui font pour ce sujet, nous serions nous mesmes ennuyeux & melancholiques.

Nous nous contenterons de dire en gros que la melancholie interesse tellement le sens interieur, que plusieurs malades ont pensé estre Demons, oyseaux ou autres choses du tout repugnantes à leur nature. L'histoire est assez cogneuë de cestuy-là qui croyoit estre coq. Nous n'auons que trop d'exemples de maniaques qui pensent estre chiens & de loups.

garoux. Et en tous ceux-là, la fantasie est transportée hors de l'espece. Plusieurs autres recognoissent tousiours qu'ils sont hommes, mais leurs conceptions neantmoins sont faulses en quelque chose de deffaut; comme croire de n'auoir point d'âme, auoir la teste coupée, auoir perdu vn bras. Ou avec excez comme il appert en celuy-là qui pensoit estre Pape, & se contentoit de cete fortune, comme si vrayement il eust jouty de cete dignité. Cela estoit vn effect d'vne ambitieuse deuotion de melancholique. Il me souuient à ce propos d'vn certain que l'on trouua en sa chambre caché derriere vne tapisserie, auquel lieu estant surpris par quelques-vns de ses amis, & interrogé à quel dessein: Vous m'avez, dit-il, fait vn grand tort: l'estois sur le point de prendre le Saint Esprit à la pipée. Parquoy il me semble que Timon qui fut anciennement le Roy des melancholiques disoit vray & à propos de son naturel, que les hommes n'estoient autre chose que des sacs pleins de faulses opinions.

A'v' ap'oi kavēis o' i'ōtōs ē' m'ōsōi d'ōtōi.

*RAISONS DES SYMPTOMES QUI
surviennent ordinairement aux malades de melan-
cholie.*

CHAPITRE VII.

ENCORE qu'il soit impossible se-
lon Aëce, de donner raison de tous
les accidents ou symptomes qui
surviennent aux melancholiques. Je ne
laisseray pourtant de m'efforcer de faire
la recherche d'une bõne partie, & de pro-
poser mes conjectures. Car tout ainsi
qu'un estomach reglé & accoustumé à
viandes legeres est aisé à debaucher, &
qu'il vaut mieux vne fois le moys le bri-
fer à un petit excez. Ny plus ny moins si
nous voulons tenir noz esprits en hale-
ne, nous deuons quelquefois les exercer
à choses difficiles.

Tous les Medecins confessent que les
melancholiques sont tousiours accom-
paignez de crainte & de tristesse, encores
qu'ils n'en eussent aucune occasion. La
cause de ce symptome est doctement de-
duicte par Galien, quoy qu'il soit contred-
dit par Auerroys. Il dit que la couleur
noire de l'humeur melâchologique est cau-

se de cete crainte, & explique cela par vne similitude. Tout ainsi, dit-il, que les tenebres épouuentent les enfans, ainsi la noirceur de l'humeur melancholique semblable à vne nuit, enuolope la clarté de l'âme dans ses tenebres, qui est cause de la peur, si nous n'y opposons la clarté de la raison. Pour éclaircir cete doctrine de Galien, nous disons que comme Hippocrate n'entend pas que l'âme soit sujete à aucune maladie, encore qu'il die que la maladie de l'âme soit cause que les phrenetiques ne sentent point de douleur, voulant signifier par là que les esprits, retenus par la nature, pour aider à la partie malade, ne sont point representez à l'imaginatiue, pour imprimer l'espece de la chose qui blesse: Galien aussi en ce lieu allegué n'entēd pas que la peur des melancholiques prouienne de ce que l'âme soit noire, ou qu'elle soit épouuentée à la veüe de cete noirceur, comme pense Auerrois. Mais à raison que les esprits, qui luy seruent d'instrument en toutes ses actiōs, sont obscurcis. Les fonctions de l'âme sont entieres, quand cet instrument est naturellemēt disposé, c'est

bno1

DISCOURS

à dire pur & point defectueux en sa quantité, & au contraire corrompues lors qu'il manque, ou qu'il a de l'impurité. Quand d'oc il y a quelque vapeur ou matiere melancholique, portée ou éluee parmy les voyes de l'ame disoit Platon *ταῖς τῆς ψυχῆς κενόδοξις*, c'est à dire au cerueau siege du jugement de l'imaginatiue & de la raison. Il ne faut point douter que les esprits estats obscurcis de cete impurité, ne corrompent les fonctions de ses facultez, & produisent des imaginations faulses, & par consequent la peur & la tristesse: Nous demonstrerons cela plus particulièrement. Les esprits deuiennent noirs & obscurs à raison du meslange de quelque humeur ou vapeur melancholique, ou par intemperie froide & seiche. La melancholie est ou particulièrement au cerueau, ou en quelque autre partie qui luy communique, ou généralement par tout le corps. La vapeur est portée au cerueau d'une autre partie inferieure. L'intemperie est ordinairement ou au cœur, ou au cerueau. L'intemperie froide & seiche du cœur en comprimant reserre les esprits, dechasse les parties subtiles & lumineuses, & les

rend

rend par ce moyen obscurs & melancholiques, de maniere qu'estans ainsi portez au cerueau, ils corrompent l'imaginatiue, & la reduisent comme dedans vne nuit, qui cause qu'elle ne produict que des fantaisies tristes & épouuentables.

Nous deuons juger le semblable de l'intemperie du cerueau. Le cœur a cete intemperie, ou naturellement ou par acquisition, apres quelque peur ou facherie extrême, comme le cerueau par veilles immoderées, estudes trop assidues & laborieuses, cogitatiōs profondes, & beaucoup d'affaires ruineuses. Puis donc que l'âme pour le regard de ses actions, compatit aux affectiōs du corps, la partie de l'âme qui represente les images, est contraincte de représenter à faux, quand son organe a perdu sa beauté & clairté acoustumée,

παχυμερόν τῶ πνεύματι ὅτι δὲν ἐννομεν ἐν ταῖς φαντασίαις.^a dit Plutarque. C'est comme ^a *Cap. ultim.*
vn miroir obscur & plein de taches, qui ^{lib. 8. Sympo.}
ne represente les especes qu'obscurément. ^{siac.}

Tout ainsi que la langue du paralytique, est incapable de bien gouster les viandes, à raison qu'elle est imbibée de quelque humeur qui luy empesche son action,

L

DISCOURS

L'imaginatiue pareillement ne peut recevoir les especes, ny les représenter à l'âme que faulsemēt, lors que les esprits sont obscurcis. Il ny a rien qui les obscurcisse que l'humeur ou l'intemperie melancholique, il faut donc referer la peur à la couleur noire de cete humeur, parce qu'elle fait perdre l'assurance & la hardiesse des facultez, les fait chanceler, & représenter faulsemēt les choses. Joint que la froidure ayde aussi à produire cet accident, car comme dit^a Aristote, tout ainsi que la chaleur de cete partie par laquelle nous esperons & sommes faicts sages, nous red prompts & courageux : De mesme maniere l'intemperie froide de cete mesme partie nous fait perdre toute assurance, & n'apporte que de la timidité, & par consequent de la fascherie.

^a Probl. 1.
sect. 30^e

^b Lib. 1. de
dieta

Hippocrate^b a fort biē expliqué cete peur des melancholiques. Ils plorent, dit-il, n'estants offensez ny touchez de personne *κλαίουσιν υδρόσ λυπουῦτῳ ἢ τύποντῳ, δεδούκεισι τιτὰ μὴ φοβερά,* & craignent ce qui n'est aucunement redoutable. Nous pouuons

^c De sympt.
caus. & cap.
5. lib. 6. de
locis affectu.

dire avec Virgile, *omnia tuta timent.* Galie^c dit presque le semblable *δὲ διασίτε ἐξ αὐτῶν*

Ἐπιόλιγοι θανατόν τε καὶ ἔργα μηδέν ὁ δέξια δέμας ἔσται.

Plusieurs d'iceux, dit-il, craignēt la mort & autres choses où il n'y a aucune raison de crainte. Et Themistius : ^a Les melan-

choliques, dit-il, craignent sans aucun fu-
jet de crainte, à raison de leur tempera-
ment, & sont en tel estat que ceux qui
craignent & ont peur sans occasion, καὶ δι-
στασι τὰ ἀδύνατα. Mais nous remarquerons en-

core que l'explication que donne Galien
de ce symptome, est prise de la doctrine

d'Hippocrate, ^b afin que nous cognois-

sions que tous les preceptes & plus beaux
poincts de la medecine, ne sont qu'ex-

traicts tirez de cet original. Ce grand
precepteur discourant des maladies des

filles, vse de ces paroles. A raison d'vne
inflammation, dit-il, elles deuiennent

furieuses, A cause de la corruption elles
crient, & à l'occasion de l'obscurité des

humeurs, elles craignent & deuiennent
timides, καὶ ὅταν τὸ ζῆλον ἰσχυρὸν ἔσται καὶ ἀδύνατον.

Tout ainsi donc que les esprits enflammez
causent la frenesie, meus en rond & cir-

culairement, apportent le tournoyemēt
vertiginem. De mesme quand ils sont ob-

scurcis par l'humeur melancholique, &

^a In lib. I. de
anima.

^b Lib. de
Virginit.

privez de leur naturelle splendeur, au lieu d'une pure & vraye imagination, ils imprimēt le sujet d'une crainte mal fondée. Tellement que plusieurs interrogez pourquoy ils craignent, ils n'en peuvent donner aucune raison.

Nous obseruons dauantage que tous melancholiques de temperamēt, ont vn grand appetit, mangent & deuorent beaucoup *βοροὶ καὶ ἰσχυροὶ οἱ μελαγχολικοὶ* dit ^a Aretæus. La raison est que l'humeur melancholique a vne certaine pointe d'aigreur, comme le vinaigre, qui donne l'appetit à l'estomach, quād elle est portée en cete partie. Quand donc la melancholie est naturelle, c'est à dire qu'elle obeit au gouuernement de la nature, & qu'elle est portée naturellement au ventricule, elle ne produit qu'un appetit naturel. Mais quand elle passe les bornes que nature luy a prescrites, & qu'elle est aigre exactement, elle apporte vne faim ou appetit outre mesure: ^b *ὁρέξεις. (φροδοταίλας ἐργάζεσθαι καὶ μάλιστα ὅταν ἀκριβῶς ὁξείδης ἢ.* Ce qui fortifie cete raison, est que nous experimentons que toutes choses aigrettes aguissent l'appetit: Et que Galien attribue la cause de

^a Cap. 5. 6. lib. 2.

^b Leg. Gal. cap. 1. lib. 6. de loc. affect.

la faim canine à l'aigreur des humeurs
 corrompues en l'estomach, ^a τῆ κακοχρυσία ὀξώ. ^a Cap. 7. libi
 Des. Deux choses toutefois aident encore ^{4. de symp-}
 à acquérir cet appetit, les veilles immo- ^{tom. caus. &}
 derées auxquelles sont volontiers sujets ^{Aphor. 2.^o}
 les melancholiques, à raison de l'intem- ^{lib. 2.^o}
 perie seiche du cerueau, Hippocrate dit,
^b νιγιλία vorax ἀχρυσίν βορὸν, d'autant qu'elle ^b Cap. 4. lib.
 dissipe beaucoup. Et la froidure de l'hu- ^{6. Epidem.}
 meur; cōme il appert en ceux qui sont fai- ^{leg. Aretaus}
 sis de cete faim excessiue nommée ^{cap. 6. lib. 2.^o} *βουλιμία*,
 pour auoir lōg-tēps marché dedās les ne- ^c Cap. 9. lib.
 ges. Pourquoy (demande ^c Aëce) les me- ^{6. medic.}
 lancholiques appetēt ils beaucoup de viā-
 des? Est-ce point qu'ils ont l'orifice supe-
 rieur du ventricule refroidy ^{διὰ τὸ ὀψιμελαγ-}
^{ρολιχοὶ πλείονων} ^{σιτίων ὀρέγασιν, ἢ ὅτι ψυχρὸν αὐτοῖς}
^{τὸ σόμα ἔχει?} Il est certain que les choses
 froides excitent l'appetit; comme l'eau
 dicte pour cete raison appetissanre ^{βορὸν}
 par Hippocrate. Cety a esté cogneu par
 Aristote, car il dit ^d que les melancholi- ^d Cap. vltim.
 ques requierent tousiours la presence du ^{lib. 7. Ethic.}
 Medecin, parce qu'ils ressentent ordinai- ^{cor.}
 rement quelque poincture à raison de
 leur temperament, & sont tousiours en
 vn extrême appetit, ^{οἱ μελαγχολικοὶ πῶ φύσις}

εἰ δὲ οὐταὶ ἰαβείας, καὶ γὰρ τὸ ζῶμα δαιμόνιον διατελεῖ
 διὰ πλὴν κράσιν, καὶ εἰ ἐν ὁρῆξει ζῶσα εἰσιν Ἰ' ay ob-
 ferué cela en plusieurs quartanaires, qui
 vne ou deux heures avant leur accez en-
 troient en vn appetit desordonné, parce
 que l'humeur de la fiéure commençant
 lors à se chauffer & à se mouvoir, se com-
 muniquoit au ventricule, de sorte qu'e-
 stant vicieuse & déreglée, de nécessité el-
 le causoit vn effect contre nature, qui est
 cet appetit déreglé. Et par mesme moyen
 pouons nous soudre ce probleme pour-
 quoy en Autonne nous mengeons plus
 qu'en autre saison.

Le begayement *balbuties* est aussi vn
 accident frequent aux melancholiques,
 comme nous apprend le grand Hippo-
 crate. Ceux, dit-il, ^a qui hesitent & be-
 gayent en parlant, qui sont chauues &
 velus, sont sujets aux maladies melan-
 choliques, νοσήματα ἔχουσι πρᾶνθ' ἢ φαλακρὸς ἢ
 δασυς, ἰχθυῶς μελαγχολικῆς. Et quand il dit que
 le begayement est guery quand il sur-
 uient vne varice, ^b ἰχνοφρονίω κίρσθ' ἢ λύεσθ'. Car
 puis que les varices sont causées de sang
 grossier & melancholique transporté de
 lieu en autre, si elles deliurent & gueris-

^a Sect. 5. lib.
 2. Epidem.

^b Ibid. c.
 aphor. sect.
 40. 7.

sent ceux qui hesitent en parlant, il est à presumer que cete indisposition prouenoit d'humeur melancholique, qui empeschoit la liberté des muscles de la langue. Nous tenons pour constât que l'humeur melancholique peut causer cet accident, passons à la recherche de la cause. Cet' humeur pour empescher la liberté de la parole doit estre ou au cerueau, ou aux muscles & aux nerfs de la langue. Estant au cerueau, elle represente plus d'imaginations à l'esprit, que la langue n'en peut exprimer briefuement, à l'occasion dequoy elle se precipite. Car puis que l'âme est le principe de la parole ἀρχὴ τοῦ λέγειν, selon^a Aristote, & que la langue qui est comme l'instrument de la prolation compatit aux affections de l'âme, ὅταν ἢ φύσιν παθῆ π, συμπάσκει καὶ ἢ γλῶτταν l'imaginatiue & autres facultez estant remplies des vicieuses qualitez de cete humeur, il sensuit que l'action de la lague doit estre viciée, comme incōmodé le principe de la parole. Dauâtage cete humeur affecte diuersement l'imaginatiue & la langue, en ce qu'elle red l'imaginatiue prompt & turbulente, à raison dequoy les melan-

*a Problem.
32. sect. 3. leg.
Plutarch. lib.
de puer. educ.*

*a Leg. Arist. cap. 2. lib. de divin. per iu-
somm. Plu-
tarch. lib. de cessat. ora-
cul.* choliques sont appellez ^a πολυφάταιοι *ima-*
cap. 2. lib. de ginofsi; & la langue au contraire tardive;
 de sorte que se mettant en effect de de-
 clarer & mettre hors les conceptions de
 l'âme, qui se presentent confusément &
 à la foule; elle ne peut satisfaire à cete
 promptitude, & cela est cause du begaye-
 ment. C'est ce qu'ailleurs dit ^b Aristote,
b Probl. 30. sect. 11. que tout l'empêchement que l'homme
 peut auoir en la prolation des paroles,
 procede d'impuissance, quand la langue
 ne répond pas à la pensée, *δι' ἀδυναμίαν, τῆς δὲ
δianoίας, ὅτι ἀσπρητεῖ ἡ γλῶσσα.* Les melancholi-
 ques (dit Aëce) sont begues *ob linguæ in-*
temperiem, πρὸ ἀκρατεῖ τῆς γλῶσσῆς. La prompti-
 tude des actions dépend de la legereté
 des esprits & de la chaleur. Les esprits
 melancholiques sont tardifs froids & ter-
 restres, ils ne peuuent donc qu'ils n'em-
 peschent, les mouuements des muscles
 de la langue. Pour cete raison Aristote
 qui estoit begue luy-mesme *τραυλῶς*, cō-
 pare le begayement à l'Apoplexie. Les
 yurongnes sont sujets à cete mesme in-
 commodité, parce que les vapeurs du vin
 brouillent & la langue & la fantasie.
 Ils ont la peau couuverte de poil, à rai-

son, dit Aëce, d'une grande quantité d'excrements épez que nature pouffe vers la peau, *διὰ τὸ πλεῖστον τῆς παχέων σφαιρωμάτων.*

Ils ont la peau dure & seiche, d'autât que l'humeur melâcholique est terrestre, c'est à dire froide & seiche de temperament.

Aristote dit *σιληροὶ μελαγχολικοί.* C'est la demande que fait vn Medecin dans Plaute,

à vn qu'il redoutoit estre malade de melancholie, si les yeux luy deuenoient point

durs quelquefois, *a solent tibi vnquam oculi a Menechmo duri fieri?* Ainsi voyons nous que les ladres *act. 5. scen. 5.*

ont la peau semblable au cuir d'un Elephant, à raison de la cholere noire, nommez pour cete occasion *Elephantici.*

Cela prouient donc, comme nous auons dit, des qualitez de l'humeur qui retient du naturel de la terre. Au moyen dequoy

plusieurs melancholiques en leurs réueries ont pensé estre l'un vne brique, l'autre vne peau, vn vaisseau de terre ou choses semblables par ce que l'humeur im-

prime ces qualitez en la fantasie.

Ils sont outre cela sujets à vne infinité de songes & de réueries en dormant *b πλοῦ-*

νιστοί, parce qu'ils ont l'imaginariue prōp-

te. Ils songent voir des choses noires &

b Leg. Artem ex Plutarch. de cess. orach.

DISCOURS

obscurés, marcher dans les tenebres, & croyēt plusieurs, qu'ils sont veritables en leurs songes *διδουόμενοι*, parce, disent-ils, q̄ cete humeur a ie ne scay quelle proprieté d'échauffer & exciter l'âme à ce qui est de son propre. Ils se seruent de la compa-

*a Lib. de di-
uin. per in-
somn. & lib.
de reminisc.
Themist. ibi-
dem.*

raison que fait Aristote ^a à vn chasseur, ou à ceux qui tirent à quelque but. Car cōme ils frappent avec la fleche jectée de violēce, ce qui est éloigné & ne peuuent toucher eux-mesmes : Ainsi les melancholiques par la vehemence de l'imaginatiue, preuoyent les choses futures cōme presentes, *τὰ μὴ παρόντα ὁρῶσαι διδουόμενοι*

b Cap. 6. lib. 2.

παρόντα dit ^b Areteus. Mais nous examinerons cela plus amplement cy apres.

Nous ne voyons point de melancholiques qui n'entrēt en soupçon & defiance, voire de leurs plus grands amis, craignans d'estre par eux trompez, trahis ou empoisonnez. Nous auōs l'histoire d'vn Paticier ialoux & melancholique, lequel rāchant par toutes voyes de trouuer sa femme avec son adultere, selon l'impresion qu'il en auoit en la fantasie, & ne pouuant toutefois paruenir à son dessein, comme à la verité elle estoit repu-

ée chaste & hōneſte: Faſché puis apres de ne les pouuoir decouuir, ſ'aduifa de ſe couper les teſticules, afin d'oſter cete excuſe à ſa femme, & que l'on cogneuſt ſi elle auoit des enfans à l'aduenir, qu'ils ne pourroient eſtre de luy, mais de l'adultere. Cela prouient de ce que la melancholie eſt vne humeur froide, ſeiche & noire, qualitez du tout cōtraires à la vie, qui a pour fondement la chaleur naturelle; l'humeur radicale & la ſplendeur des eſprits. Cete humeur donc ainſi cōtraire oſte toute eſperance de vie, & rend ſuſpecte non la compagnie des hommes indifferemment, mais des plus ſignalez amis à raiſon de la conuerſation, comme ſils machinoient touſiours quelque entrepriſe contre leur perſonne. Cela meſme eſt cauſe que bien ſouuent ils entrent en d'autres ſouppçons, comme de la mort, iuſques à douter de l'immortalité de l'âme, ce qui eſt aduenu à pluſieurs doctes perſonnages, cōme à Auempacé, ſelon le témoignage qu'il en a rendu de luy-meſme. Non que cela prouienne à raiſon de leur doctrine, mais parce qu'ils ſont rendus ſoupponneux & ti-

DISCOURS

inides, par cete humeur noire & terre-
stre. Pour cete occasion aussi quelques-
vns plorent sans cesse, car ils ruminent
tousiours quelque sujet facheux, qui les
retient en vne perpetuelle peine. C'est
ce que disoit Menander, que les larmes
sont les fruiçts de la melâcholie, ἡ λύπη ἔχει
ὡσπερ τὰ δένδρα καρπὸν τὰ δάκρυα

Ils sont adonnez à la volupté, à raison
qu'ils engendrent beaucoup de vents,
qui estants portez aux parties de la gene-
ration, bendent la verge & excitent au
plaisir de Venus. Cela est euident aux la-
dres, & aux melancholiques hypochon-
driacques, que les anciēns nōmoient pour
ceteraison φυσώδεις venteux. Pourquoi,
demâde le ^aPhilosophe, les melancholi-
ques sont ils voluptueux ἐφεροδισιατικοί? Est-
ce point parce qu'ils sont flatueux πνιδμα-
τώδεις, attendu que le sperme est vne éua-
cuation de vents & d'esprits? Puis qu'ils
abondent en cela, ils sont induiçts à desi-
rer ce plaisir, afin d'estre dautant déchar-
gez & soulagez. Pour cete mesme raison
toutes sortes de viandes & de bruuages
qui engendrent des vents, comme les le-
gumes & le vin gros & couuert excitent

^a Problem.
1. sect. 30.

à la volupté, *ἡ δὲ ἐπιθυμία τῶν καὶ πόσις διλόγως ταῦτ' ἔστιν ἀφροδισιασικὴ ὅσα πνευματώδη.* Ce qui est cause de rendre flatueuse l'humeur melancholique, est qu'elle a beaucoup d'humeur & peu de chaleur. La chaleur s'efforce de refondre l'humidité, mais ne pouuât à raison de sa debilité, elle demeure à my chemin & n'engendre que des vents.

Ils fuyent les compagnies & haïssent les hommes *φυγάνθρωποι καὶμισάνθρωποι.* Ils se retirent ordinairement aux lieux obscurs deserts & solitaires, iusques la que plusieurs se rendent hermites, plus obeïssans à leur humeur que poussez d'une sainte & deuote inclinatio, encore que cela ne soit vituperable; eu égard que Dieu se sert de tous moyens pour nous pousser a bien faire & nous mettre en la voye de nostre salut. Nous pouuons dire avec Rutilius ^a qu'ils entrēt en telles solitudes & qu'ils ^a *In itinera* se retirent du mōde, ou pour expiation ^{rio} de leurs fautes, ou à raison qu'ils sont melancholiques.

*Sine suas repetunt ex fato ergastula poenas,
Tristia seu nigro viscera felle tument.*

Ainsi Bellerophon se banit de toute cōpagnie. En cete mesme maniere Do-

DISCOURS

^a Lib. de hu-
man. imper. *μαλαγῆς*
λαύνητα mician que Themistius, appelle *μαλαγῆς*
passoit tout le iour en solitude, ne
s'occupant à autre exercice qu'à tuer des
mouches. Timon le farouche hayssoit
tellement la compagnie des hōmes, que
sil eust peu il se feust volontiers déro-
bé de luy-mesme. Ainsi Aufone reproche à
Paulin, qu'il s'est retiré du monde par
vne maladie d'esprit. La cause de cete so-
litude est qu'estans craintifs & soupçon-
neux, ils redoutēt tousiours que la com-
pagnie ne leur machine quelque trahi-
son, joint que l'âme qui est enueloppée
dans l'obscurité de l'humeur, en reçoit
l'impression, & ne demande que les te-
nebres. Les vns cherchent les sepulchres
^b Apud La-
ert in Demo-
critō. cōme Democrite ^b *τοῖς πρώτοις ἐν διατείλειον*. Les
autres se promenaient dans les ruines de
vieux & anciens edifices. Plusieurs cou-
rent toute nuit dans les forests. Bref ils
apprehendent ce qui est de plus naturel
& desirable entre les hommes, asçavoir la
société. Nous pourrions encore referer
la cause de cete misere à la multitude de
leurs fantasies, parce qu'ayants tant de
réueries à démeller, ils se peuuent entre-
tenir deux-mesmes, & se donner assez de

sujet pour discourir, sans chercher avec qui
 continuer vn deuis. S'ils se trouuent for-
 tuitement en compagnie, cela est cause
 d'interrompre leurs discours, au moyen
 dequoy ils cherchent incontînēt quelque
 excuse, pour retourner à la solitude. Alors
 ils déclament en chambre, ils discourent
 à par-eux ^{α σφίσην αὐτοίσην ὁμιλέουσιν.} Ils decidēt
 de toutes les affaires du Royaume, ils pro-
 posent & répondent, ils sont juges & par-
 ties, ils menacent & récompensent, bref
 tant de la main de la langue, que de la
 fantasie, il ny à affaire au monde qu'ils
 n'expedient.

*Aretama
 cap. de mel-
 ancholia.*

P O U R Q U O Y L E S M E L A N C H O L I -
 ques sont propres aux arts & sciences. Que les plus
 grands Philosophes ont esté melancholiques. Opinion
 de Marcile Ficin non recensē. Qu'elle est la cause de
 cet effet.

CHAPITRE VIII.

LA melancholie outre les effets que
 nous auons declarez, a encore cete
 faculté de rendre les hommes in-
 genieux, habiles inuenteurs, & propres à
 vne parfaite recherche des choses. Que ce-

DISCOURS

*a Probl. 1.
sect. 30. leg.
Aret. cap. 6.
lib. 2.*

la soit vray, nous l'apprenons par experience: Plusieurs doctes & anciens Philosophes nous le témoignent, comme Democrite, Platon & Aristote. Mais sans doute nous aurions icy besoin, d'estre melancholiques de la meilleure sorte, pour pouvoir penetrer iusques à la cognoissance des causes de cet effect, & deduire le tout pertinement, selon le merite du sujet.

Plusieurs se sont efforcez de redre quelque raison, comme cela peut estre; & par quel moyen vn peu d'humeur sujete à corruption, & qui peruertit ordinairement l'integrité des fonctions de l'âme, puisse encore rendre ses actions plus parfaites. Aristote a touché aucunement le neud de cete difficulté, mais n'ayant expliqué totalement la cause; nous a laissé du doute & du sujet assez pour nous exercer. Apres auoir proposé pourquoy ceux qui ont excelle en quelque chose, soit en la Philosophie, ou en la Poësie, ou au fait de la police, ont esté melancholiques, il en apporte les exemples d'Hercules, Lyfander, Aiax, Bellerophon, Empedocles, Platon & Socrates. Puis pour mieux de-

monstrer

monstrer qu'elle en est la cause; il fait vne
comparaison de la melancholie avec le
vin. Le vin, dit-il, ^a change les meurs <sup>a Probl. 1.
sect. 30. leg.
Aret. cap. 6.
lib. 2.</sup> par degrez *ἡ διαφορὰ ἐν ποσότητι*, il est fla-
tueux *πνευματώδης*, il induit à la volupté

ἀφροδισιακὸς ἔστιν, & rend les hommes sem-
blables aux melancholiques. Si quel-
qu'un (dit-il) froid de temperament &
de peu de propos, prend du vin vn peu
plus que d'ordinaire, il commencera à
s'échauffer, & entrer aucunement en pa-
roles. S'il en use plus largemēt, il deuiet
abondant en discours, éloquent & plus
assuré. S'il passe de rechef cete mesure,
il est fait hardy & prompt en ses actions.
Passant outre encore, il se monstre fa-
cheux & iniurieux. Et en fin paruenue au
dernier excez, il deuiet du tout abatu,
stupide comme les enfans qui tombent
du haut mal, ou comme ceux qui sont
grandement melancholiques. La melan-
cholie ny plus ny moins, selon les de-
grez de son inegalité, & la diuersité des
natures produict des effects differents.
Ceux qui ont beaucoup de melancholie
froide, sont stupides & sans jugement,
ψαδρὸι καὶ μῆσοι. Ceux qui ont beaucoup de

M

DISCOURS

cholere noire chaulde, font furieux ingenieux, subiects à l'amour, prompts à la cholere & à la vengeance, & quelques-uns parlent plus qu'ils ne doiuent. De là sont prouenus les Sybilles, les Bacchides & les deuins. Par ce moyen Maracus Syracusain, estoit fait meilleur Poëte lors qu'il entroit en excez melancholique. Mais ceux, dit-il, qui ont de la cholere noire plus remise en chaleur & plus temperée, encore qu'ils soient neantmoins melancholiques, sont plus sages & moins insolens. *φρονιμώτεροι καὶ ἥσυχον ἔκτιστοι,* & beaucoup plus excellens les vns en l'estude des bonnes lettres, les autres aux arts, ou aux affaires d'estat, *οἱ μὲν ἄριστοι πολιτείας, οἱ δὲ ἄριστοι τεχνῶν, οἱ δὲ ἄριστοι πολιτείας.*

a Leg. Mar-
celius ficin.
cap. 1. lib. 1.
de tripl. vita

Les Astrologues attribuent cet effet aux deux planetes Mercure & Saturne, quand elles dominent en nostre natiuité. Mais cette opinion me semble debile, par ce que nous voyons plusieurs melancholiques ingenieux, qui n'ont eu ces deux planetes pour gouuernantes en leur natiuité: Et au contraire plusieurs lourds & stupides d'esprit, en l'horoscope desquels on a recogneu la domination de ces deux pla-

M

netes. Dauantage fil est vray que le temperament dépend des principes de la generation, les plus rudes de nature qui auroient l'influëce de Mercure & de Saturne, seroient plus habiles aux sciences, que les esprits naturellemēt bien formez, qui manqueroient des bonnes graces de ces deux planetes. Car s'ils disent que la melancholie qui a cete faculté de rendre l'homme inũstrieux, est aydée de l'influence des planetes. Cela est tousiours rentrer en la premiere difficulté, qui est de sçauoir pourquoy & par quel moyen, la melancholie a cete puissance.

Quelques autres referent cela, à la proportion qui est entre la cholere noire, & l'élément de la terre; & vsent de cete raison. Tout hõme pour cõprendre choses ardues & difficiles, doit auoir l'âme cõme restreinte & retirée dedans son centre: Or estre porté de la circonferēce au centre est le propre de la terre. Resulte donc que la melancholie qui répond de proportiõ à la terre, & qui a toutes les qualitez de cet élément, ait la vertu de rendre les hommes propres à contempler & à mediter. Cete raison toute fois ne satis-

DISCOURS

fait non plus que la precedente , parce qu'ils font la qualité d'estre meu vers le centre passiue en la terre , & actiue en l'humeur melâcholique: Comme la terre disent-ils tent au centre; ainsi la melâcholie fait que l'âme se reserre; & presse toutes ses forces afin qu'estant ainsi amassées, elles ayent d'auantage d'action, que si elles estoient esparses & separées, ou employées à diuers offices. Il est certain que la faculté de reserrer de la cholere noire , ayde beaucoup à cet effect, comme nous deduirôs plus à plain: Mais il n'estoit besoin icy de cete comparaison qui est mal fondée.

Aucuns adioustent que le cerueau estât deseiché par vne frequête agitation d'esprit en estudiant, la chaleur naturelle qui a pour fondement l'humeur radicale, par consequent se diminue & debilité, & par ce moyen le cerueau deuiet de constitution melâcholique, laquelle puis apres est communiquée a tout le corps, par la dissipation des plus pures & plus subtiles parties du sang. Le corps estant ainsi abattu & rendu comme esclau de l'âme, par cete excessiue contemplation, elle em-

ploye tout le tēps à ce qui est d'elle; sans auoir soin que bien peu de cete masse materielle; & cete liberté prouffite & aduance beaucoup à la cognoissance des choses. Cete proposition en son contenu est veritable, & neantmoins inutile à ce dequoy il est question: Parce qu'au lieu de rendre raison, pourquoy les melancholiques sont ingenieux & adonnez à l'estude; ils demonstrent par quel moyen les hommes ingenieux & studieux sont faits melancholiques. Je ne doute point qu'il ny ait de l'apparence beaucoup, à ce qu'ils disent que tout le corps estant fait melâcholique, à raison des meditations & contemplations excessiues, se debilite, & que l'âme ayant alors moins d'affaires, a meilleur moyen de vacquer aux contemplations, & de paruenir à la cognoissance des arts & des sciences. Mais nostre question n'est pas du tout cela, veu que nous entendons parler de ceux la mesmes qui sans estude sont habiles aux sciences, & incontinent qu'ils ont entrepris quelque chose de difficile, paruiennent à fin de leur intention.

Valeriola ^a a adiousté quelque chose à ^{a Enarrat.} 10 lib. 6.

M iij

DISCOURS

l'opinion d'Aristote, mais n'ayant pourtant entierement satisfait, ie diray briefuement ce qui m'en semble. Pour pouuoir resoudre cete difficulté, nous deuõs premierement cognoistre quelle espeece de melancholie est propre à produire cet effect. Puis comment cela se fait & par quels moyens. Nous auons à l'entrée de ce discours diuisé la melancholie en deux espees, l'vne desquelles est dictée naturelle, l'autre cholere noire ou melancholie contre nature. D'attribuer cete vertu à la melancholie naturelle, il n'y a point d'apparēce, eu égard qu'elle est plus conuenable à obscurcir & heberer les esprits, qu'à les éclaircir & cueiller, pour la recherche de quelque chose: Si nous auons recours à la melancholie contre nature, il semble que ce mot seul contre nature luy oste le moyen de pouuoir communiquer aucune grace. Ioint que cela seroit aucunement contraire à ce que nous auons dit parlant de ses proprietéz, qu'elle depouille l'homme de la raison, luy oste la memoire, le rend sauuage & de meurs rustiques & farouches. Toutefois nous deuons icy vser de distinction, & confi-

derer qu'il y à plusieurs especes de cholere noire. Cete la qui est faite de bile ou cholere bruslée, lors qu'elle s'empare de la raison, sans doute rend les hommes furieux, maniaques & transportez, & ne cause que de la rage, & de là violence. La seconde espece qui est d'humeur melancholique bruslée, quoy qu'elle soit aucunement plus remise & moins furieuse, produit neantmoins des effets contraires à celuy que nous recherchons. Elle depraue l'imaginatiue & represente à faulx vne infinité de fantasies: Il est donc impossible qu'elle puisse rendre l'âme plus parfaite en ses operations. Pour tirer vne ligne droite, il est necessaire de nous regler sur vne mesure droite. Puis donc que cete espece de cholere noire depraue les facultez de l'âme, c'est vne folie de croire qu'elle puisse rendre les hommes ingenieux & capables de donner vn sain & entier jugement de quelque chose. Reste donc la troisieme espece qui est de sang bruslé, à laquelle nous puissions referer ce que nous pretendons. Mais cecy merite encore de passer par l'examen. Nous voyons certaines natures d'hommes, qui

M. iij

DISCOURS

ont le sang chaud & les esprits prongs & subtils, sujets aux passions & perturbations de l'ame, sans toutefois que rien passe les limites de la nature. En telle constitution sil aduient par maladie, ou par vn soin excessif, & veilles immoderées, ou par quelque autre accident comme l'amour, que le sang aucunement bilieux au parauant deuienne espes, noir & luisant, avec les autres qualitez moderées de la cholere noire: Ce leur est vne complexion moderément melancholique, qui participe de la naturelle & de celle qui est contre nature, tres capable de causer l'effect duquel il est icy question. Elle n'est point froide comme la naturelle, ny chaude & mordante, comme la cholere noire de bile ou melancholie bruslée: Mais chaude & froide moderement, comme le vinaigre, sans excez en aucune de ses qualitez. C'est ce que vouloit dire Aristote^a que les melancholiques qui ont vne chaleur remise & moyenne entre les extremités, *περὶ τὴν μέσσην*, sont les mieux aduisez & les plus sages.

^a *Problem.*
1. sect. 36.

Ce fondement ainsi estably, il sera aisé

de donner raison de tout le reste. La melancholie faite ou de cholere ou de melancholie naturelle bruslée, pour estre trop seiche & terrestre ne peut apporter qu'une sterilité de bonnes conceptions. La naturelle qui est trop froide rend les esprits paresseux, pesants & inhabiles à pener à la cognoissance des choses ardues & difficiles, comme la pituite qui ne cause ordinairement que de la stupidité, à l'occasion de sa trop grande froidure, & de l'excez de son humidité. C'est ce que dit Aretus,^a que les epileptiques ou ma-

lades du haut mal, sont tardifs à apprendre, parce qu'ils ont l'esprit & le sentiment pesant *δυσμεδεις νοσειν γωμης τε κ' αιδησιως*, à raison de la pituite. Le sang pur ne peut estre assez excellent pour rendre l'homme tant ingenieux, parce qu'il a trop d'humidité, laquelle retarde les fonctions de l'ame, comme nous voyons aux enfans qui manquent de memoire pour cete occasion, l'humidité superflue estant cause, que l'espece ne peut long temps demeurer en la memoire, *ου μενει το παρτασμα εν τη ψυχη*, dit Aristote. ^b Joint qu'il est priué

des qualitez necessaires qui sont la cha-

^a Cap. 4. lib. 1. de morb. long.

^b Lib. de memor. c. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

leur & la froidure ensemble, la couleur
 noire, l'épessueur, l'astriktion, l'acrimonie,
 la pesanteur & la splendeur. La melan-
 cholie ou cholere noire faite de fâg brus-
 lé moderemēt & au premier degré, ayāt
 toutes ces qualitez, est vn instrument
 trespropre, pour exciter & cueiller l'âme
 à la cognoissance des choses. Premiere-
 ment elle est chaude, qualité du tout ne-
 cessaire à toutes les facultez de l'âme, cō-
 me nous voyons en la vieillesse qui n'est
 qu'une froidure; vne tardiueté, defiance
 & debilité d'esprit & de courage: où les
 ieunes au contraire, parce qu'ils ont de la
 chaleur en la partie où cōsiste la pruden-
 ce *καὶ τὸ πῶν ὃ φρονέμεν*, sont plus prompts &
 plus courageux. Elle est aussi accōpagnée
 d'une froidure modérée, comme Galien
 & Aristote auouent qu'il y à en cete hu-
 meur inegalité de temperament *κρύσιος*
ἀνομαλία, pour empescher l'excez de la cha-
 leur, qui causeroit des actiōs precipitées.
 Elle est épesse moderément pour affer-
 mir les esprits trop prompts, & arrester
 leur trop grande legereté, de peur que
 l'inconstance de l'outil ne rende l'âme
 legere & inconstante en ses actions, *μελα-*

ἀπὸ τῆς αὐτοῦ πολλὰ κί. a Puis que la sciēce est dite a Lib. ii de
 ἐπιστήμη par les Grecs, ὅτι πᾶσι ψυχῶν ἐπιστήσι ^{diarā,}
 parce qu'elle arreste l'âme, & qu'il est im-
 possible de rien comprēdre, l'âme estant
 ébrālée & agitée φερομένης ἢ ψυχῆς οὐτε αἰδέσθαι
 ἔτε διανοηθῆναι δυνάτον, comme il est aisé à
 voir aux enfans, aux yurongnes & aux
 maniaques. Il est necessaire que les es-
 prits turbulents soient retenus par la pe-
 santeur de cete humeur noire. Si nous
 voulons considerer de pres ceux-là qui
 sont de complexion bilieuse, nous aper-
 ceurons incontīnēt que leur âme turbu-
 lente & sans arrest, à raison de la trop
 grande chaleur & legereté du sang & des
 esprits, ne se peut long temps occuper à
 vne seule chose, mais avec impatience
 passe par dessus vne science pour courir
 legerement à vne autre, se contentans de
 dōner vne premiere atteinte à vne diffi-
 culté: De façon qu'ils ne peuuent en fin
 acquerir vne science solide comme les
 melancholiques, mais vague & superfi-
 ciaire. Nous les pouuons comparer aux
 fouris du moulin, qui ne se repaissent que
 de la folle farine, *farina vaga & fatua*, ou
 au regnard d'Æsope qui *vitreum vas labit*

DISCOURS

pultem non attingit. Il faut, dit Seneque,
a Epist. 2. lib. 1. ad Lucil. nous occuper à certains points, si nous
 voulons que quelque chose prenne place
 fidellemēt en nostre āme: Car qui pense
 embrasser tout, n'embrasse rien, *nihil enim*
b Apud Dio- gen. in Heraclito. *cogitat qui cogitat omnia.* b Heraclite que
 Theophraste dit auoir estē melancholi-
 que, nous enseigne que l'āme claire &
 seiche est tressage *αὐγὴ καὶ ξηρότης* *ἰσχυρὰ* *καὶ* *σοφία*
 Entendant que les esprits qui sont plus
 secs qu'humides, & qui ont leur splēdeur
 naturelle, sont cause que l'āme exerce
 entieremēt ses fonctions. Ces deux qua-
 litez sont en la melancholie faite de sang
 brusle moderément. Elle est seiche par
 adustion, & tient de l'ēlemēt de la terre:
 Et outre cela, elle a la splendeur, comme
 nous auōs discouru cy dessus. Nous pou-
 uōs icy rapporter ce que disent quelques
 vns, que les ongles luyfants sont signe de
 bon esprit, *unguium luciditas ingenij fœlici-*
tatem declarat, attendu que cela peut pro-
 uenir de l'humeur melancholique, de la-
 quelle sont nourris les ongles & autres
 parties adiacentes. La couleur noire mo-
 derée de cete humeur, accompagnée de
 splendeur est cause encore que l'āme se

plaist à la solitude, & luy imprimant vne crainte & vne apprehension de l'ignorance, fait qu'elle ayme l'estude, & qu'elle se plaist à cet exercice, plus qu'à toute autre vacation. Mais deux autres qualitez que nous recognoissons en cete espece de melancholie sont pareillement requises, & grandemēt profitables pour cet effect, l'aigreur & l'adstriction. La pointe de l'aigreur, sert pour chatoüiller & prouoquer les instruments qui seruent aux facultez animales, pour éveiller les esprits, & les inciter à la recherche des choses. L'adstriction, pour cōprimer en vn lieu *ἀποσφίγγειν καὶ ἀχρεῖται πυκνοῦν*, la chaleur & les esprits, reprimer les vapeurs qui pourroient ofusquer l'entendement, rendre l'imaginatiue plus ferme, la memoire moins labile, & la substance du cerueau plus arrestée. Bref l'aigreur sert d'éperon, l'adstriction sert de bride, pour retenir longtemps les esprits à la contemplation, si en est besoin, & rendre l'âme aussi libre en ses actiōs lors que le corps est éveillé, que quand il est abatu du sommeil. Voilà les raisons pourquoy les hommes melancholiques sont ordinairement doctes

*a Plutarch.
lib. de cessat.
oraculo*

& ingenieux. Où nous noterons en passant, que telle constitution melancholique est principalement acquise en nostre jeunesse, ou âge d'accroissement, lors que le sang aucunement prompt & bilieux deuiet melancholique, & cete complexion est appellée ^a *en grec* *μεταμύσσωσις* par échange. Les actions alors ne sont point precipitées, comme quand le sang est purement bilieux, ny furieuses cōme en la manie, ny troubles comme en la maladie melancholie, ny tardiues comme en quelques epilepsies & stupiditez d'esprit: Mais aucunemēt promptes, à raison de la chaleur qui surpasse les autres qualitez, avec prudence toutefois, à cause du froid qui est comme de l'eau meslée avec du vin, pour rabatre le fumet. Car si la chaleur n'estoit retenue par la froidure, cōme en Homere Achilles choléré par Minerue, les actions seroient turbulētes & pleines d'imprudence. Ceux qui sont melācholiques de cholere, ou melancholie bruslée sōt begues pour la plus part *ἰχνορόχοι*. Mais ceux qui sont tels de sang melācholique, parlēt moderément & avec grauité, signe d'un esprit graue & moderé selō Aristote,

*SCAVOIR SI LES DEMONS SE MES-
lent quelquefois avec l'humeur melancholique. Ou
bien si ce qu'on dit des Demons doit estre attribué
à cete humeur.*

C H A P I T R E . V I I I I .

AVANT que mettre fin à ce discours,
il ne sera peut estre hors de pro-
pos, que nous vuidions encore ce doute:
Sçauoir si les Demons se meslent quel-
quefois avec la cholere noire, comme
propre à iouier leurs jeux, ou bien si tout
ce que l'on dit des Demons peut estre ef-
fectué naturellemet, par la vertu de cete
humeur. Quelques-vns principalement
du vulgaire, ont opinion que tout ce qui
se fait en nous d'estrange & aucunement
extraordinaire, comme les visions faul-
ses, qui se presentent aux frenetiques &
melancholiques, les alienations d'esprit,
les grandes connulsions comme l'Epilep-
sie, sont de la part de Dieu, ou des De-
mons. Et ne donnent autre raison de ce-
la, sinon que tels effets excedent du tout
les l'imites de la nature.

Quelques autres qui nient entieremēt
qu'il y ait des Demons, tiennēt que tout

DISCOURS

cela qui leur est attribué par le vulgaire, font purs effets de la nature: Et prouuet leur opinion par les raisons qui ensuiuent. Nous auons de coustume, quand nous ne pouuons paruenir à la cognoissance de quelque chose, d'en attribuer la cause aux Demōs; comme sil estoit necessaire que tous les effets de la nature fussent de facile deduction, & qu'elle ne peust executer aucune chose admirable. De maniere que cela est cause de nourrir nostre ignorance, parce que nous nous contentions de ce mot de Demon, sans passer outre à la cognoissance des choses. Mais si vn petit poisson pour exemple, disent-ils, peut arrester vn vaisseau de deux cets pieds, par voye de nature; dequoy il est impossible que nous rēdions aucune raison: Ne deuous nous pas plustost avec Pline^a tenir pour croyable tout ce qu'on dict de la nature, *nihil incredibile existimare de ea*, que d'auoir recours à cet azile des ignorants, & referer le tout aux Demons, de l'estre desquels nous n'auons aucune preuue assuree: Qui ne sçait que l'Eclipse de lune estoit attribué aux Demons, auant qu'Anaxagoras eust parfaitement

^a Cap. 3. lib.
11. natur.
hist.

tement expliqué la cause de cet accident?
 Si ce grand Philosophe se fust tousiours
 arresté comme les ignorants, a chasser les
 Demons avec des bassins d'airain ^{a χαλκῶ} a *Apud Ale-*
^{τὸς δαίμονας ἀπολαύνειν,} cete folle réuerie peut ^{κατὰ probl.}
 estre eust encore cōtinué entre le peuple. ^{56. lib. 2.}
 De mesme maniere on a pēsé autrefois q̄
 l'Epilepsie fust vne maladie causée de l'i-
 re des dieux, & neantmoins Hippocrate
^b dit que cete opinion prouient d'igno- ^{b Lib. de mor}
 rance & de faute d'experience ^{ἐξ ἀπειρίας καὶ} ^{βοσάκρῃ}
^{ἀγνοίας.} Comme Galien apres luy. Nous ne
 croyons point, dit-il, comme quelques-
 vns, que le mal caduc ny la folie d'a-
 mour soient maladies diuines, ^{c μήτ' οὐδ' οἰομεθα} ^{c Lib. 1. προ-}
^{τὴν ἐπιληψίαν θεῖον ἢ νόσημα, μήτε τ' ἔρωτα.} ^{γνωστὰς.}
 Ils ont creu anciennement que la mala- ^d
 die nommée *βουλιμία* & la faim canine fus-
 sent à cause de quelque Demon, à raison
 dequoy en Ionie ils sacrifioient vn tau-
 reau noir *ταῦρον μελά* à ce Demō, appellé
 par eux *βουερώσης* mange-beuf, comme té-
 moignent ^d Metrodorus & Eustathius: ^{d Apud Pla-}
 & neantmoins il ny a aucun qui doute ^{tarch. cap. 8.}
 que ces deux maladies ne prouiennent ^{lib. 6. συμ-}
 ou d'intéperie froide, ou d'humeur cor- ^{ποσίαι.}
 rompue, acre & mordáte en l'estomach.

N

DISCOURS

Il y a vne espece de manie, qui rend les hommes enragez comme loups, nommée pour cete occasion *Dæmonium lupinum*, par le vulgaire: Et toutefois il est certain que cete maladie ne recognoist autre cause que la cholere noire, laquelle estat dans le cerueau, corrompt les operatiōs de l'ame. C'est pourquoy Hippocrate ne consent pas à cete opinion du commun, mais semble au contraire n'en faire aucun estat, car il ne dit pas qu'en telles indispositions les malades voyent des Demons, mais pensent & ont opinion de

^a Lib. de vir-
ginibus.

^b Cap. 3. lib.
10. hist. a-
nim.

^c Apud Ari-
stot. cap. 2.
lib. 2. topic.
Plutarch.
in Platonis
quest.

les voir, ^a ὅ γὰρ δοκέει δαίμονας. Et Aristote discourant d'une certaine maladie qui survient aux femmes: vulgairement, dit-il; on refere cete maladie au Demō, ^b ἀναφέ-
ρουσιν τὸ τοῦ πάλαι εἰς τὸ δαίμονιον laquelle ne-
antmoins il dit estre guerissable ^c θεραπεύτων.
C'est donc folie de nous arrester à cete opinion. Plustost deuōs nous croire avec Xenocrates que les hōmes n'ont point d'autres Demons que leur ame propre, ou dire comme

Heracrite, que le Demon de l'homme est son naturel, ^c ἡ δὲ αἰσώπη δαίμων.

Outre ces raisons, ils apportent quel-

ques histoires pour establir & confirmer dauantage cete opinion. Galgerādus Medecin de Mantoue guerit vn iour la femme d'vn Cordōnier qui parloit plusieurs langues, par le moyen des remedes qu'il luy dōna propres pour purger la melancholie. Gaīnerius témoigne auoir veu vn vilageois melancholique, qui deuenoit Poëte & composoit des vers lors seulement que la lune estoit en combustion, lequel temps estant passé il ne proferoit aucun mot, ny de lettres, ny de doctrine, considéré qu'il n'auoit estudié aucunement. Si le Demon estoit cause de cela, pourquoy deuenoit il Poëte en cet estat de la lune, plustost qu'en vne autre saison? Le Conciliateur dit auoir expérimenté, que plusieurs melācholiques ont cessé de faire des miracles, apres auoir vsé de medicaments qui purgent la melancholie. Nous lifons vne autre histoire d'vne fille melancholique, laquelle apres auoir esté plusieurs fois coniuurée comme demoniaque, confessa qu'elle estoit possedée de l'esprit de Virgile. Ce qui induisoit plus à la croire, estoit, qu'elle qui estoit simple, pleine de deuotiō, & de na-

N ij

tion Toscane, qui n'estoit iamais sortie de son païs, retenüe en la maison de son pere; s'adonnoit à parler le mantuan, tellement qu'elle proferoit quelquefois des mots Latins. Et neantmoins, elle fut guerie par les aydes de la medecine, apres auoir en vain tenté toutes sortes d'exorcismes. C'est donc vn abus, disent-ils, de suiure en cela l'opinion du vulgaire, qui a de coustume par ignorâce, d'introduire autant de Demons qu'il y a de maladies. Comme Mahomet qui fait entendre à ses sectaires, qu'il y a vn Diable dans chaque grain de raisin noir, afin d'abolir l'vsage du vin. Ce seroit reuenir à cete ancienne superstition des Ægyptiens, qui croyoient que nostre corps fust gouverné par trēte six Demons. Les vns ordonnez pour regir certaines parties, les autres pour autres. Erasme^a escrit auoir veu vn homme de Spolete parlant fort bien Alemãt sans auoir appris la lãgue, lequel ayant prins vne medecine jecta grande quantité de vers, au moyen dequoy il fut guery, & depuis ce temps ne fut proferé par luy vn seul mot Alemant. Le Medecin apres vne telle éuacuation de vers,

^a Lib. de laudib. medic.

pouuoit il pas dire aux assistants? Considerez messieurs, voyla les Demons qui possedoient ce malade, voyla les mauvais esprits qui luy auoient appris cete langue estrãgere. Comme Furius Cresinus, lequel estant assigné pour se voir cõdamner comme sorcier, à raison qu'il recueilloit dauantage de fruiçts en vn bien petit champ, que les autres voisins en beaucoup d'heritage, comme fil y eust transporté par enchantement les fruiçts d'autrui, *ceu fruges alienas pellexisset veneficijs*, dit^a Pline. Pour se iustifier mena sa fille en iustice, en bon point & bien vestue, monstra ses hoyaux massifs, ses soes lourds & pesants, avec autres ferremẽts bien accõmodez & ses bœufs nourris à l'aduantage. Tenez, dit-il, messieurs voyla mes charmes & mes enchantements, *veneficia mea hæc sunt, Quirites*, & à l'instant il fut absous de cete faulse accusation. Ils adioustent que les Iuifs reprochoient à Iesus Christ d'estre insensé & demoniaque. Que les Medecins de Rome, qui voyoiẽt Galien admirable en ses prediçtions & en ses cures, luy obiectoient que c'estoit par l'ayde des Demons. Nous ne deuons

^a Cap. 6. lib.
18. natural.
hist.

DISCOURS

point donc nous rapporter au vulgaire, quand il est question d'un point de doctrine, où les plus doctes ont de la difficulté à se résoudre. Ils concluent puis que Aristote, Auerrois, Pompanace & autres ont attribué aux humeurs & à la nature, ce qu'on dit vulgairement estre des effects des Demons, qu'ils sont en cela deliberez de suiure totalement leur

a M. Cicero
lib. 2. de di-
uinatione.

aduis, *nihil tam sapere quam nihil sapere vul-
gare.*

SCAVOIR SI TOUTES ALIENATIONS d'esprit, les ecstases, les sciences acquises sans estude, les predictions, la cognoissance des langues en vn moment, les apparitions doiuent estre attribuées aux Demons, ou à l'humeur & à la nature. Moyens de cognoistre les inspirez.

CHAPITRE X.

POÛR résoudre cete controuerse nous ne suiurons ny l'une ny l'autre opinion. C'est vne folie de vouloir tout attribuer aux Demons. C'est vne ignorance de vouloir referer aux humeurs vne infinité d'effects, qui sont impossibles à la nature. Nous tiendrons le milieu entre ces deux aduis & deduirons

Qu'il y à des effects qui peuuent estre purement causez de l'humeur melancholique, aucuns des Demōs, aucuns des deux ensemble. Nous discourrons premiere-ment des alienations d'esprit, des faulces imaginations, des exstases & fureurs melancholiques, des sciences acquises en vn moment, puis des visions, des predictiōs & des songes. Et declarerons en fin le moyen de cognoistre les demoniaques.

L'ame raisonnable, combien que de soy elle soit sans matiere & nullement sujete à corruption, est obligée neantmoins tant qu'elle demeure conjointte avec le corps, se seruir de luy comme d'un organe, & chez luy emprunter toutes sortes d'instruments pour mettre ses facultez en exercice. Non que ie nye pourtāt qu'estāt separée elle n'ayt ses actiōs plus libres & plus parfaites sans comparaison; mais la compagnie du corps luy apporte cete incommodité, de n'agir que par le moyen d'instruments materiels, encore qu'elle soit immaterielle. Tout ainsi dōc qu'un ouurier ou artisan tant excellent en son art qu'on voudra, ne peut avec des outils mal propres façonner son ou-

N iij

D I S C O U R S

urage, sinon improprement, & moins bien que s'ils estoient tels qu'il est requis, combien que rien ne manque de la part de l'ouurier. L'âme ny plus ny moins, quoy que selon l'essence, ses facultez ne soient sujetes à aucun trouble, si est-ce que quand ses instruments sont viciez & mal disposez, elle opere imparfaitement, & se conduit selon le vice de ses organes. Si la chaleur naturelle est debile, elle opere l'entement & tardiement, si elle est excessive, elle produit des fonctions dépravées. Si les esprits sont impurs, troubles & grossiers, ses facultez agissent à proportion. Puis donc que l'humeur melancholique peut échauffer le cerueau avec excez, souiller & obscurcir les esprits, instrumens des facultez de l'âme: Nous ne pouuons nyer que cete humeur ne puisse dépraver, abolir & diminuer les fonctions de l'imaginatiue & du jugement. Tout ainsi, dit Porphire, que les eaues qui sourdent du haut des montagnes, & coulent sur des pierres & grauois, sont beaucoup plus pures & plus nettes que celles qui sont portées sur vn liét de fange & de limon: Ainsi l'âme qui a pour organe vn corps

pur, subtil, & peu materiel, est beaucoup plus pure, plus nette & plus admirable en ses actions, que quand elle est coniointe à vn corps lourd, grossier & plein d'impurité. L'humeur melancholique noire, pesante, espesse & terrestre, estant meslée avec les esprits, les rend troubles & obscurs, de maniere qu'estants employez puis apres comme instruments, pour les operations de l'ame, au lieu de produire de belles actions & selon la nature, ils ne montrent que des fonctions deprauées, à raison de leur indisposition. Si cete nuict des esprits ne fait que le deuant du cerueau, il ny aura que l'imagination offensée, qui alors fera voir ce qui n'est point, & causera vne infinité de faulses & monstrueuses conceptions. Car il est certain que cete partie peut estre blessée, les autres demeurant en leur entier, & nullement iutereffées, cōme nous pouuons cognoistre par l'exemple de ce Paticier melâchologique qui pensoit estre de beurre, à cause de quoy il n'estoit possible de le faire approcher de son four, de peur qu'il auoit d'estre fondu à la chaleur. Puis qu'il iugeoit qu'estât de beurre

DISCOURS

Il se fust dissout s'approchant du feu, il ny à point de doute qu'il auoit la raison entiere & le discours nullement offensé. Quand elle s'empare des moyens ventricules du cerueau, où est le siege & le domicile de la raison, alors elle ruine le iugemēt, il ny à plus de discours sinon égaré, sans liaison, sans discretion, sans conduite. Il appert par l'histoire de ce jeune homme de la ville de Bourges, lequel (comme les boutades melancholiques le prenoiēt par interualles) iouant vn iour d'vne espinette en presence de quelques vns de ses amis, bien qu'il n'eust monstré au commencement aucune marque de folie, sur la fin comme il se mist à discourir des perfectiōs de son espinette, quelle estoit la meilleure du monde, & qu'il auoit desir neantmoins de la rendre encore plus accomplie. I'y veux adiouster, dit-il, vn ieu de haut bois, de flustes, de cornets à bouquin, de nazards, vn ieu de dez, de quartes, de quilles, vn ieu de paulme, de boule, de pallemail & autres passe-temps qu'il nomma puis il s'enfuit de la compagnie. Si cete humeur penetre iusques aux cellules posterieures du cer-

ueau, où est le fort de la memoire, elle la diminue ou abolit du tout, comme pour preuve nous en auons assez d'exemples. Messala Coruinus perdit tellement la memoire, qu'il oublia son propre nō. Albert le grand & Trapeſonce hommes illustres ressentirent la mesme incommodité sur leur vieil âge.

C'est donc vn point resolu, que l'humour melancholique seule & sans ayde du malin esprit, peut diminuer, déprauer & abolir les operations de l'ame. De maniere que là où nous verrions l'imagination, la raison, ou la memoire simplement mal affectées, c'est à dire déprauées ou abolies sans autres accidents estranges, & éloignées des termes de la nature, nous ne deuōs pour cela entrer en ſouçon de Demon, nous laiffans emporter à vne folle superstition cōme les vieilles.

Il est bien certain aussi que les Demons peuent faire le semblable; ayans cete vertu d'occuper tous les sens, & de boucher par certains nuages tous les cōduits qui seruent à l'intelligence, *quibusdam nebulis implere omnes meatus intelligentiæ*, dit S. Augustin: mais comme tels esprits ne se

DISCOURS

peuvent contenter d'apporter des maux ordinaires, ils se manifestent incōtinent par d'autres symptomes.

Pour le regard des ecstases, nous en remarquons de deux especes: vne qui est comme vn rauissement d'esprit, lors que l'âme se retire chez elle, & se licēcie pour vn temps du gouuernement du corps, en ce qui regarde les facultez du sentiment, du mouuement & de la nourriture. C'est vn excez que fait l'âme au banquet de ses bonnes pensées, où elle s'eniure de telle sorte, qu'elle oublie ce qui est du corps, le laissant demy mort, & presque digne de la sepulture. Nous la pourrions comparer à vn serf afranchy, qui fait pour soy ce qu'il faisoit pour son maistre, auant que la liberté luy fust donnée. L'autre est vne faillie ou émotion d'esprit, en laquelle l'âme se retire aussi des affaires du corps, mais moins qu'en la precedente, & sans perte du sentiment & du mouuement. Seulemēt elle est émeüe & cōme échauffée en elle-mesme, pour s'éleuer à la cognoissance de quelque chose, cōme ceux qui pour mieux faulter donnent du pied en terre. C'est ce qu'on appelle aux Poë-

tes enthufiasme, quand ils entrent en vne telle chaleur d'efprit, qu'ils sortent hors d'eux-mefmes, & comme furieux difent & écriuent des chofes qu'ils n'entendent pas, apres eftre refroidie cete diuine cholere. Dieu feparement, les mauuais efprits & la melancholie peuuent eftre caufe de l'vne & de l'autre efpece. La melancholie, comme nous auons dit, peut retenir longuement l'âme en vne profonde contemplation. Et lors les efprits fe retirans au lieu où l'âme fe referre comme en fon cêtre, pour luy faire quelque feruice, les autres parties demeurent deftituées de leur chaleur influente, & femblent n'auoir plus aucune eftincelle de vie: Qui eft caufe que le corps apres cet excez fpirituel, demeure las & traueillé comme apres vne violente maladie. Plusieus des plus notables Philofophes ont efté fujets à tels rauiffemens cōme Hermes, Socrates, Xenocrates, Democrite, Heraclite, Platon & autres celebres perfonnages. De ce tēps plusieus bons religieux, qui ont le corps tellemēt mortifié & à mépris, & l'âme tellement éleuée qu'ils font incontinent ravis, lors

DISCOURS

qu'ils s'adonnent à mediter asprement sur quelque point de deuotion. Les veilles, les abstinences, les deuotions rendēt telles personnes melancholiques de la meilleure marque. Dieu quelquesfois est cause de telles exstases, comme toutes choses luy sont possibles. Il appert par les rauissements prophetiques, cōme a esté celuy de S. Paul, qui ne pourroit estre referé qu'à cete diuine puissance. Les Demons pareillement peuuent estre cause de cet effect, soit qu'ils se seruent de l'humour melancholique & autres substances propres à cet affaire, ou que d'eux-mesmes ils puissent exequuter cela agissant les esprits, & les chassans au lieu où l'ame exerce ses facultez principales. Pour preuue nous en apporterons quelques exemples. Aristæas tomboit souuēt en exstase par le moyen d'vn Demon, consideré que souuent on la veu sortir de sa bouche en forme de corbeau, *corui effigie*, dit Pline. Et croyoient que ce fust son âme, le partement de laquelle fust cause que le corps demeuroit comme mort, sans sentiment & sans mouuemēt. Porphyre témoigne que Plotin son mai,

estre auoit de coustume d'estre rauy en ecstase, & lors changer de visage, & deuenir pale & defait comme vn corps mort. Au moyen dequoy il entroit en la cognoissance de hauts & cachez mysteres, qu'il escriuoit puis apres. Cela estoit vne pratique du Demon, estant tres-certain que ce Philosophe auoit vn esprit familier, & vne grãde entremise avec les Demons. Epimenides, Pythagoras, Zoroastre sujets aussi à tels rauissemẽts, ont esté soubçonnez d'auoir eu intelligence avec le Diable. Cela estoit ordinaire à Hermetime Clazomenien. Son ame, disent-ils, se separoit fort souuẽt d'avec le corps, & au retour racontoit ce qui s'estoit passé en pays estrãgers. Ce qu'il n'eust peu toutesfois, si le Diable n'eust esté le messager, qui luy rapportoit telles nouvelles: estãt impossible que l'ame se separe du corps, avec pouuoir de retourner & se reũir comme au precedent. L'ecstase se fait selon la puissance non selon l'essence de l'ame. Il faut tenter toutes raisons, dit Tertullian ^a auãt que d'accorder que l'ame ayt cete licence de quitter & abandonner le corps, sans que la mort s'en en-

*a Cap. 26
lib. de ani-
ma.*

DISCOURS

ſuiue. *Omnia magis coniectes, quam iſtam licentiam animæ ſine morte fugitiuæ.* De verité le corps reſſemble bien de quelque choſe à vn habillemēt, & à bon droit pluſieurs ont fait comparaifon de l'vn à l'autre: Eſtant le corps comme l'écorce, le fourreau & le veſtemēt de l'âme. Mais qu'elle puiſſe le dépouiller pour le reueſtir puis apres comme vn habillement, c'eſt choſe impoſſible aux Demons & à la nature. Auſſi les concitoyens d'Hermetime trōperēt le Demon lors qu'il eſtoit au pourchas des bonnes nouuelles. Car ils brûlerent le corps demeuré comme mort durant l'ecſtaſe; de maniere que le Diable eſtant de retour de ſon pelerinage, laſſé & chargé de miracles, ne trouua que les cendres de ſon fourreau, *remeanti animæ vaginam ademerunt.* Telles ſont les ecſtaſes des forciers, qui ſont trāſportez imaginaiement à leurs ſabats, le corps demeurant ce pendant comme mort. Car cela eſt vne colluſion du Diable, qui pour tromper abolit pour vn temps le mouvement & le ſentiment, & durant ce rauiffement repreſente à l'âme vne aſſemblée, où le Sorcier croit puis apres auoir aſſiſté.

assisté. Quelques-vns sans doute y font
actuellement transportez, comme Apol-
lonius en vn moment de Smyrne en
Ephese. Mais il est certain aussi que plu-
sieurs ny sont presents que par fantasie.

Quant aux arts & aux sciences. Sca-
uoir si vn melancholique tout à coup &
en vn instant peut deuenir scauât, il sem-
ble estre difficile d'en determiner. Car si
l'opinion du diuin Platon est veritable,
que l'ame soit crée toute scauante, &
que Dieu ayt graué en elle les especes de
toutes choses, mais mises en oubly, lors
de la conjunction d'elle avec le corps, qui
est comme vn nuage obscur qui offusque
sa splendeur: Il n'y a que douter, que se-
stant aucunement retirée du gouerne-
ment du corps, & ayant prins quelque
liberté, & vociffitude de repos, pour va-
quer à ce qui est de son propre, comme
en l'ecstase des melancholiques, & aux
fureurs poëtiques, elle ne rentre en ses
possessions, elle ne reuisite tous ses thre-
sors, & se repaisse au festin de ses bonnes
pésées, *bonarū cogitationum epulis*. Ce voile
retiré, elle déploye toutes les especes que
Dieu a mises dans son sein: Tellement

O

que selon cete premiere grace, elle peut auoir de soy la cognoissance des choses. C'est pourquoy plusieurs ont attesté auoir veu quelques melancholiques deuenus scauants, éloquents & Poëtes, naturellement sans peine & sans estude.

Mais d'autre-part, si l'opiniõ d'Aristote est certaine, ^a q̄ l'ame est cõme vne carte blanche, *ὡς περ χερμμάτειον ἢ μινδὸν ὑπάρχουσαν χερμμάτιον*, & vne table d'attente capable de receuoir toutes impressions, comme il y a grande apparence qu'elle soit telle, veu qu'il est impossible que quelqu'un priué des sa naissance, de l'vn des cinq sens, en puisse iamais comprendre l'object, quelque melancholique qu'il soit. Pourquoy croirons-nous que la melancholie dõne à l'ame la cognoissance de tant de choses, sans le travail de l'échole ou de la lecture? Tenons pour constant & arresté, que la cholere noire est impuissante de rendre l'homme scauant, & de luy donner la cognoissance de la Philosophie ou astronomie, pour exemple, sans l'auoir apprise, ^b *φιλοσοφίῳ καὶ ἀστρονομίῳ ἀδίδακτον*. Elle peut bien comme nous auons demõstré, par ses qualitez nous rendre plus capa-

^a Cap. 4. lib. 1. de anim.

^b Apud Aristot. 1. de morb. long. cap. 6. lib. 1.

bles & plus habiles aux sciences, plus prongs, à la recherche des causes, plus perseverans à contempler & mediter profondement sur vn sujet. Elle peut donner quelque mouuement à l'âme, par lequel elle penetre plustost à la raison de ce qu'elle recherche: Elle rend les Poëtes furieux, & sans cete fureur Democrite disoit qu'il ny à point de bonne Poësie: Mais il faut que tels melâcholiques ayēt appris paraduant les fondements de la science. Il falloit que Maracus Syracusain eust les preceptes de la Poësie pour faire des poëmes excellens, estât entré en cete chaleur furieuse. Quand donc il nous apparoistra de quelqu'un, qui d'ignorant soit deuenu scauāt en vn momēt, & sans auoir suby le traual de la discipline: Cela doit estre vne conjecture certaine, que telle science luy est inspirée du pere des sciences qui est Dieu, comme il practiqua en la personne d'Adam, & de Salomon, ou par le ministere des Demons, qui peuent enseigner ce qu'ils ont appris par vne longue experience des choses. Cela est éuident par l'exemple d'Euages, Thynicus, Amphyaraus, & de Sosipatre,

DISCOURS

laquelle ayant esté instruite l'espace de cinq ans par vn Demon, deuanca en doctrine tous les Philosophes de son temps. Cetuy-là duquel parle Gainerius qui deuenoit Poëte en certain temps de la Lune, estoit conduit par vn Demon. Car nous voyons souuent que le Diable suit le mouuemēt de cet astre, tant pour diffamer l'excellēce de cete creature, que pour se seruir de sa vertu, eu égard qu'elle a beaucoup d'authorité sur le cerueau, à raison de son humidité. Le Diable scait choisir les saisons qui luy sont propres pour assaillir cete partie, qui est le siege du jugement & de la raison. C'est pourquoy les fols & les possedez sont nōmez lunatiques *Celestia d'orres*, comme ce Demoniacque guery par Iesus Christ, la maladie duquel faulusement quelques Medecins ont voulu attribuer à la nature, repris iustement par Origene; consideré que S. Luc, qui fut Medecin en Antioche, fait mention du Demon en ce malade. Saint Augustin écrit d'vn nommé Albigerias, homme de mauuaise vie, qui scauoit toutes choses, iusques à declarer les pensées & conceptions d'autrui. Et

adiouste qu'un des disciples de Roman-
 tianus qui eut enuie de l'éprouer, luy
 demandant à quoy il pensoit, fit réponse
 qu'il pensoit à vn carme de Virgile: ce
 que confessa le disciple estre veritable. Il
 faut de necessité que le Demon luy ayt
 suggeré cete pensée, estant impossible
 que l'âme qui ne cognoist rien de toutes
 les parties du corps avec lequel elle est
 coniointe, auant qu'elle l'ayt appris par
 l'anatomie, puisse cognoistre les especes
 immaterielles qui sont dans le cerueau
 d'autruy. Disons plus, si les sciences ne
 peuuent estre acquises que par vn long
 trauail, ou par voye supernaturelle, a sça-
 uoir par reuelation diuine, ou par mau-
 uaise suggestion des Demons: Commēt
 pourra estre que par voye de nature, les
 melancholiques, sans autre instruction
 puissent parler plusieurs lāgues, qui sont
 de l'institution & vsage des hommes, *τῆς*
κωνδείας, dit ^a Plutarque, & encores plus ^a *Lib. 8.*
 exterieures à l'âme que les arts & les sci- *Symp. quest.*
 ences? Quand Pomponace ou aucun de ^{9.}
 sa secte, nous aura donné quelque raison
 pertinente, pour preuue que cela puisse
 estre fait par l'humeur melancholique,

DISCOURS

nous changerons de party. A ce qu'ils disent que quelques melancholiques ont desisté de parler plusieurs langues, apres la purgation d'hellebore. Je répons ou que cela est fauls, ou que le Diable qui se seruoit de l'humeur a esté ensembled purgé par le medicament.

De ce pas nous entrerons au discours des apparitions des esprits, sçauoir si elles dépendent de la nature, ou si elles prouiennent de causes supernaturelles. En cecy nous ne deuons suiure, ny l'impieté de quelques-vns, qui sont resolus de ne croire que ce qu'ils voyent; ny approuuer la superstition du commun peuple, qui s' imagine bien souuent ce qui n'est point, & attribue aux mauuais esprits, ce qui dépend de l'indisposition du corps & de la mauuaise cōstitution des humeurs. Il y à peu de temps qu'vn ieune homme se representa au Theologal d'Eureux, N. Yuelin homme celebre à raison de sa doctrine & de sa bonne vie, pour tirer aduis comme il se deuoit gouverner touchant vn Demon qui le tourmētoit. Interrogé comment, en quel temps, & en quelle maniere il se sentoit affligé par cet esprit.

Il répond que presque à tout moment il voyoit passer vn brandon de feu à costé de luy: Et comme il tenoit ce propos il se tourna brusquement, disant que cela luy estoit apparu comme il parloit. Ledit Theologal se dourant que cela dépendoit de quelque maladie, plustost que de Demon, m'enuoya querir, & apres l'auoir enquis & entendu de luy ce que dessus, ie l'asseuray qu'il ny auoit rië d'estrange en cela, ny Demon, ny autre cause extraordinaire: Mais vne indisposition de l'œil seulement, qui le menaçoit d'une suffusion, sil n'auisoit à y donner ordre. Il se resolut à ce conseil, & fut guery apres auoir pris quelques remedes. Il est aduenu à quelques-vns, d'auoir veu toute leur vie, marcher deuant eux leur propre image, comme à Antipheron en Aristote, & à vn autre duquel parle Gentilis Medecin. Aristote & ses interpretes, croyent que cela prouient de la debilité de la veüe, à laquelle l'air prochain seruoit de miroir, ^{a ενοπιον εγινετο κ̄ π̄ριστον δ̄ηρ̄. a Cap. 3. lib. 3. meteorol.}

O iij

DISCOURS

de la veüe est vn mal assez commun & frequent, où cet accident au cõtraire est reputé comme vn miracle en la nature. Il est certain que les humeurs vicieuses & corrompues, toute sorte de crainte excessiue, entre-autres la superstition peuuent causer beaucoup de visions faulses, dautant que l'imagination est déprauée par le vice de ses instruments, ou parce que l'âme represente au sens exterior l'espece qui luy est imprimée avec violence. Et telles images ne sont que vaines fantasies, qui n'õt estre qu'en la pësee, & desquelles la cholere noire peut estre cause. Mais quand le spectre se presente à quelqu'vn qui n'est recogneu ny melancholique, ny offensé en l'imaginatiue, lors qu'il n'a aucunemët l'esprit à telles visions, en plain iour, car de nuit les sens plus facilement peuuent estre trompez, & en âge de prudence c'est à dire ny en enfance, ny en extrême vieillesse; Il ne faut point douter, que ce ne soit vne apparition veritable qui surpasse les loix de la nature. Ainsi Dieu s'est manifesté quelquefois à Moysé sous la figure d'vn buisson ardent. En cete maniere les An-

ges font apparus à plusieurs, comme les trois qui mangerent avec Abraham, & les deux qui logerent chez Loth, auant la ruine des cinq citez. Tout ainsi les âmes des deffunçs retournēt & prennēt quelque corps pour se rendre visibles à nous, afin de nous consoler, ou pour recepuoir quelque ayde de nostre part, ou pour nous donner aduertissement de quelque chose. Vn nombre infiny d'exemples fait foy de cete verité, desquels toutefois nous ne produirons que quelques-vns, nous confians à la certitude de la chose. L'âme de Cefarius apparut à Gregoire de Nazianse son frere. L'âme de Sainte Agnes à la fille de Cōstantin. Marsile Ficin apres estre decedé à Florēce, apporta certaines nouuelles à Mich. Mercatus de l'immortalité de l'âme, selō qu'ils auoiēt arresté de leur viuāt, que le premier decedé aduertiroit l'autre de ce qu'il en falloît croire. En cela neantmoins, nous deuons tousiours nous souuenir du precepte d'Epicharmus, *nerui sapiētia nō temere credere.* Car les Demōs quelquefois nous trōpent sous ce pretexte, & par collusion nous representent les âmes de noz parents, pour

nous affliger, comme il apparut à Nicole Aubry, possédée de Lan, feignât estre l'âme de son grand pere. Les apparitions des Demons ont esté trop frequentes, pour en douter, principalement entre les anciens. L'homme qui se presenta à Alexandre le Grand (lors qu'il estoit tellement éloigné de la Mecedoyne, qu'il desesperoit de son retour) luy promettant dans peu de temps de le rendre en son pays, estoit vn Demon. Le joueur de fluste, qui aduertit Iules Cæsar de passer le fleuve de Rubicon, estoit vn Demõ. Les spectres qui apparurent à Brutus, Dion, Cassius Parmésis & Pausanias auant leur mort, estoient tous Demons. L'homme docte que trouua Cleombrotus^a aupres de la mer rouge, estoit vn Demon. Et ny auroit aucune raison d'attribuer cela à l'humeur melâchologique, n'y aux influences du Ciel, ny à aucunes autres causes naturelles, comme Auerroys & Pomponace, l'opinion desquels a esté suffisamment refutée par autres. Je sçay fort bien que tout ce propos est vn sujet de gossierie aux atheistes, & matiere pour faire rire les ignorants, qui prennent les

^a Plutarch.
de cessat.
orat.

railleries de telles gents pour argēt constant. Mais il est impossible d'empêcher les asnes de braire. *Hæc posse contemni vel etiam rideri præclare intelligo, (dit Cicéron) sed idipsum est Deos non putare.*

Quant à la puissance qu'on attribue à l'âme, de prédire & deviner les choses futures, il semble que ce soit avec plus de raison. Car nous en auons tant de témoignages & d'experiences, qu'il semble ne rester qu'à ratifier cet article. A quel propos tant d'Augures, d'Astrologues, d'interpretes de songes, tant d'Oracles obseruez si long temps, avec beaucoup de scrupule, de ceremonie, de religiō, si l'n'y auoit en tout cela que du mensonge. Ils tenoient ce point tant certain anciennement, qu'ils osoient tirer cete consequēce.

Si dii sunt a diuinitio est. S'il y a des dieux, il s'ensuit necessairement que la diuination doit auoir lieu. L'âme qui a esté formée à l'image de Dieu son ouurier, doit auoir quelque chose de diuin. Or cela luy seroit donné en vain, si Dieu par mesme moyen ne luy auoit permis & accordé le pouuoir, de mettre quelquefois cete diuinité en évidence. Tout ainsi que la

a Apud Cicero. lib. 1. de diuinitat.

beauté feroit inutile à vne Dame, si elle portoit tousiours vn masque sur le visage. Il n'y a point d'inconuenient donc, de croire que l'âme ayt receu de Dieu cete grace, de pouuoir aucunes fois predire les choses futures. Pour pratiquer cela, elle abaisse son masque, elle se retire du gouuernement du corps, qui est comme nous auons dit selon Auicenne,^a la paralyfie de l'âme, & le laisse comme enseuely, afin de considerer ce qui est plus éloigné. Lors elle voit beaucoup de choses futures comme presentes, qu'elle ne pourroit pas, si les affaires du corps la détournoient de cete contemplation. Ce qui rend cecy difficile à croire, est que la meilleure partie d'entre nous, principalement les Atheistes ont l'âme submergée dás les ordures de la chair, & le corps rebelle & desobeissant à l'âme. Car comme le Soleil ne peut quelquefois penetrer de ses rayons iusques à nous, à raison de quelques vapeurs épesses qui s'opposent à sa splendeur. Tout ainsi l'âme estant conjointe à vn corps lourd & grossier, & ayant pour instrument des esprits épez, terrestres & obscurs, elle ne jouit

^a Cap. 7. lib. 9. *Metaphys.*

que d'une lumiere enfermée & suffoquée. Au moyen dequoy elle perd la faculté de deviner *ἀμαρῶδ' ἢ αὐτὸ μαρτυρῶν*. Mais lors que ce corps est subtil, & ses instruments souples & obeissants: Il n'y a rien qui l'empêche de passer outre, de jeter ses rayons plus loing, & penetrer iusques à la cognoissance des choses futures. Nous experimentons cela aux vieillards, lesquels paruenus au dernier declin de leur âge, predisent souuēt ce qui auient puis apres, cōme si l'ame par anticipation jouïssoit desia de sa frâchise. Vn Citoyen de Rhodes (dit^b Possidonius) estât en l'article de la mort, nomma six de ses égaux, & prononça lequel d'iceux deuoit mourir le premier, lequel le second, lequel le troisieme & consequemment des autres. Si au temple de Delphes comme en l'autre Trophonien, la prestresse entroit en furie, par le moyen d'une exhalation de la terre, *terra vi & diuino afflatu, μαρτυρῶν ἐνδὲ μαν*, qui luy troubloit l'entendement, à l'occasion dequoy elle dōnoit des réponses veritables. Pourquoy la melancholie, qui est vne humeur terrestre, & la terre du petit Monde, qui produit tant d'effets

a Apud Plutar-
tarch. lib. de
cessat. oracul.

b Apud Ci-
cer. lib. 1. de
divinatione.

c Plutar-
ch. de cess. orac.

DISCOURS

admirables, & qui a encore cete vertu de troubler l'entendement, pourra tel pas émouuoir l'âme & l'inciter à la prediction des choses a venir. Nous voyons les oyseaux nommez *θεῶν κήρυκες*, les messagers des dieux par Euripide, ^a & autres genres d'animaux predire par la disposition de l'air, les vents, la pluye, le beau-temps, la tempeste, & ce sans autre instruction que de la nature. Pourquoi l'homme sera til priué de ce bon-heur? Le Crocodile en *Ægypte* sçait tous les ans iusques où se doit estendre le débord du Nil, de coste & d'autre, & l'homme ne sçaura pas le succez du moindre de ses affaires. A la verité ce seroit vn sujet d'accuser la nature, de nous auoir traité comme puisnez, & vendu la raison beaucoup plus cher qu'au iuste prix.

Si nous voulons considerer les songes, chaqu'vn confessera, & sera tesmoin que l'âme nous aduertit ordinairement de ce qui doit aduenir. Mais quels exemples plus notables pourrions nous desirer en matiere de songes, que celuy d'Eudemus en Aristote: ^b Et des deux Arcades d'écrit par Chysippus, & depuis par Ciceron.

^a Apud Plu-
tarch. lib.
terrestr. ne
animal. aq.
prud.

^b Leg. Cicero
lib. 1. de di-
uinatione.

Eudemus faisant voyage de son pays de Cypre en Macedoyne , logea à Pheres ville de Theffalie , gouvernée pour lors cruellement par le tyran Alexandre. En ce lieu là , il demeura si griefuement malade , que les Medecins doutoient fort de sa santé. Toutefois comme il estoit entré en quelque repos , il luy sembla qu'il fut aduertý par vn jeune homme qu'en brief il seroit guery , que cinq ans apres il retourneroit à son logis , & le tyran Alexandre mourroit dans peu de iours . Aristote dit que le tout aduint comme il l'auoit songé. Eudemus se portabien , le tyran fut tué par les freres de sa femme. Et sur la fin de la cinquième année , cõme il esperoit pour accomplir le songe , retourner de Sicile en Cypre , il mourut en combatant deuant Syracuse , & de là on apprist l'interpretation du songe , parce que l'âme d'Eudemus ayant abandonné le corps , sembloit estre de retour en son pays. Deux hommes du pays d'Arcadie se cognoissans l'vn l'autre , & allans ensemble par pays , arriuerent en la ville de Megare , ou l'vn se retira à la tauerne , l'autre ches son hoste. Comme

dōc ils estoient en repos apres souper, au plus grand silence de la nuit, il fut aduis en songeant à celuy qui estoit logé ches son hoste, que son compagnon le prioit de le secourir, & que le tauernier auoit intention de le tuer. Parquoy il se leua à l'instant tout effrayé: mais ayant vn peu repris ses esprits, & aduisé que c'estoit vn songe auquel il ne falloit adiouster foy; se remit au liēt, où sestant endormy pour la seconde fois, le mesme derechef se presenta à luy, le suppliant, puis qu'il auoit negligé de le secourir estant vif, au moins qu'il luy fist ce dernier office de vanger sa mort, qu'il auoit esté tué par le tauernier, que son corps auoit esté mis en vn charriot, & du fumier par dessus. Pour cete occasion qu'il se trouuaſt à la porté, parauant que le charriot fust tiré hors de la ville. Cetuy-cy émeu & troublé de ce songe, seueille, se transporte au lieu & se rencōtre au deuat du charretier à la sortie de la tauerne. Il luy demande quelle marchādise il portoit dās ce charriot, mais épouré ne fit aucune réponse & senfuit. Le corps mort fut découuert, le fait auéré, & le tauernier puny selon
son

son merite.

Toutes ces raisons meurement considérées, nous trouuerõs qu'elles ne prouuent rien necessairement, quelque apparence exterieure de verité qu'elles ayent. Les augures n'ont esté que pures réueries & superstitieuses obseruations, qui reüssissoient peu souuēt, si les Demons ne s'y mesloient pour joüer leur personnage. Aussi les plus auises qui viuoient durant ce regne superstitieux, se sont mocquez de telles diuinations, comme Euripide.

Aquoy est propre, ^a dit-il, vn hõme qui a ^{fn iphige} fait profession de deuiner? à mentir sou-^{uient} & dire rarement la verité. *τίς δὲ*

μάτις ἐς ἀνὴρ? ὅς ὀλίγ' ἀληθῆ πολλὰ ἢ ψεῦδῃ λέγει.

Et le vieil Poëte ^b Accius. Je n'adiouste au^b ^{Apud Gell.} cune foy aux Augures, dit-il, qui pour ^{cap. I. lib. 14.} emplir leurs bourses, enrichissēt nos oreil ^{nihil credo} les de vent & de paroles. Ainsi P. Clo- ^{Auguribus,} dius mōstra ne faire aucun estat de leurs ^{qui aures} auspices, lors qu'il cōmanda qu'on jettast ^{verbis diui-} les poulets dans la mer, disant qu'il estoit ^{tant suas vs} expedient, puis qu'ils refusoient à man- ^{locupletent} ger, de leur presenter à boire. Je deman- ^{damus,} derois volontiers pourquoy cete science des Augures tant celebrée anciennemēt,

P

DISCOURS

n'a peu auoir lieu entre les Chrestiens, & est tellement abolie de present, qu'il ne nous en restent aucunes vestiges. N'est-ce point que l'aduenemēt de Iesus Christ a rompu les escholes du Diable? Deiotarus allant par pays fut aduertty par vn Aigle, *aquila admonitus volatu*, d'interrompre son voyage, & de ne passer outre. La nuit suiuite il eut nouvelle que la maison où il deuoit loger tomba de fond en comble. Qui doute que cet aduertissement ne fust de la part du Demon qui luy apparut en forme d'Aigle.

Les predictions des Astrologues me semblent aussi mal fondées que celles des Augures. Nous ne trouuons rien que de la vanité en leur science, & n'auons riē auourd'huy plus certain que l'incertitude des prognostiqueurs. Mais quand bien il y auroit quelque verité en l'vne & l'autre science, cela pourtant ne seroit pas vne pure prediction de l'âme. Mais vn prognostique artificiel dépendant de l'observation des astres & des oyseaux. Joint que les Astrologues bien souuent faydent de la magie, & feignent predire par le moyen de l'astrologie ce qui leur

est enseigné illicitement par le Diable. a Leg. Augu-
stin. lib. 2. in
genes. lib. 2.
de doctrina
christ. & lib.
5. de ciuit. dei
Ptolom. 1.
Centiloqu.
 Spurina aduertit Iules César, que les ides
 de Mars le menaçoient de quelque dan-
 ger. Cela ne pouuoit prouenir que de la
 part du Demon. Nigidius predict à la na-
 tiuité d'Auguste, qu'un grand Roy estoit
 né pour le monde. Il faidoit en cela de
 l'industrie du Diable: Car Dion témoi-
 gne qu'on auoit opinion de son temps,
 qu'il s'adonna à sciences illicites. Iul.
 Marathus fit la mesme prediction, mais
 ie croy que le Diable trompa l'un & l'au-
 tre se trompant luy-mesme. Car il est
 certain, que cela deuoit estre entendu de
 l'aduenement du Sauueur. Scribonius
 Mathematicien, aduertit Tybere qu'il
 feroit vn iour Empereur des Romains:
 Et que Galba succederoit a l'Empire, ce
 qui aduint encore qu'il ne fust aucune-
 ment allié à la famille d'Æneas. Ascleta-
 rion predict la mort de Domitian & de
 soy-mesme, & le tout aduint selon le
 presage. Vn certain Astrologue predict a
 Georg. Trapefonce, qu'il perderoit tou-
 te memoire sur ces derniers ans, comme
 luy-mesme témoigne, & ce prognosti-
 que fut veritable, car en sa vieillesse il fut

faisi d'une letargie, dont en fin il mourut. Toutes telles prognostications sont ou fortuites, ou artificielles, ou diaboliques. Dieu seul, qui est le pere des sciences, s'est reserué cete puissance de cognoistre les choses à venir, & n'y a rien au monde Anges, hommes ou Demons qui parviennēt à ce priuilege que par son moyē. Ne croyons point que les vieillards qui approchent de leur dernier iour, ayent aucun pouuoir de predire plus que les autres, si ce n'est par reuelation comme Iacob, lequel estant pres de sa fin, prononça d'un esprit inspiré vne abisme inepuisable de propheties. Ainsi le Pape Pie quint, Religieux & saint personnage, par reuelation diuine eut la nouvelle de la victoire remportée contre le Turc à l'Epante, à la mesme heure qu'elle fut gagnée; quoy qu'il en fust autāt éloigné que Rome est distante de la Moréc. A l'instant de cete reuelation il fit rendre graces à Dieu publiquement, avec autāt ou plus de solennité & d'alegresse, que s'il eust receu la nouvelle par vn courrier. Si nous disons qu'il ayt veu cete bataille des yeux du corps, cōme Strabō qui d'un

promōtoire de la Sicile, cōtoit les nau-
 res qui partoient du port de Cartage: Ce
 seroit vne absurdité intolerable, car à
 peine ce bō pere eust veu ce qui se passoit
 en la Grece, qui ne voyoit pas ce qu'on
 faisoit dans Rome, veu qu'il estoit pour
 lors en deuotion dans son oratoire. L'on
 tient pour certain que Cornelius estant
 à Padouë, comme fil eust esté present à
 la iournée de Pharsale, vit tout ce qui se
 passa entre Iul. César & Pompée: mais
 cete nouvelle luy estoit apportée par le
 Diable, & toute l'histoire représentée
 promptement, comme il auoit veu l'issue
 de la bataille. Car il est certain que les
 Demōs n'ont aucun droit de prediction
 que par subtilité, par collusion & trom-
 perie, par artifice ou par vne longue pra-
 tique & experience des choses, fussent-ils
 melancholiques de yeloux noir. Ainsi A-
 pollonius^a estant à Ephese cōme sil eust ^{a Philostratu in eius vita.}
 esté present à Rome racōtoit le meurtre
 de Domitian. Je ferois icy deduction de
 tous ces points, si la prolixité hors de
 propos m'estoit permise.
 Nous procederons d'vn mesme pied,
 pour le fait de l'interpretation des son-

Apud Plu-
tarch. in con-
sol. 7. Sap.

ges, qui est la plus ancienne diuination,
 a *προσβύτερον μαντείων*; refusans d'vn pareil
 jugement à tous melancholiques de quel-
 que marque qu'ils soient, le pouuoir de
 predire en dormant ce qui est à venir, si ce
 n'est comme nous auons dit, ou fortui-
 tement, car il se peut faire que quelqu'vn
 par hazard, apres auoir songé d'auoir
 trouué vne bourse, rencontre cete bon-
 ne fortune. Ou par reuelation, ainsi qu'il
 appert par plusieurs exemples dans les
 saintes lettres. Ou par le ministère du
 Diable, comme il est évident par les son-
 ges d'Eudemus & de l'Arcadien, & par
 autres histoires que nous produirons pre-
 sentement. Olympias estant grosse d'A-
 lexandre, eut opinion en dormant, que
 la foudre du Ciel luy estoit tombée dans
 le ventre, témoignage de la grandeur
 d'Alexandre. Ce songe luy fut imprimé
 par le Demon, attendu quelle estoit ma-
 gicienne, & que souuent il se presentoit
 à elle en forme de Dragon. De sorte que
 cete prediction estoit comme vne pro-
 messe du Demon à Alexandre de l'assi-
 ster en to^s ses exploits. Attia mere d'Au-
 guste, estât grosse de luy songea que tout

le monde estoit environné de ses intestins: Il est aisé à iuger, que le Diable fut auteur de ce songe, car cete Dame se-
 stant endormie à minuit au temple d'A-
 pollon, survint vn Dragon qui s'appro-
 cha d'elle, puis se retira. De maniere que
 stant eueillée, elle se purifia cōme si son
 mary eust couché avec elle, & luy de-
 meura sur son corps la marque d'vn Dra-
 gon, qui ne peut onc depuis estre effa-
 cée. *In corpore eius extitit macula velut depi-
 cti draconis, nec potuit vnquam eximi, dit*
 a Suetone. Parquoy hardiment nous pre-
 nons cete conclusion, que toutes predi-
 ctions par les songes sont vaines, s'ils ne
 sont enuoyées de Dieu, mediatement
 par le bon Ange qui nous assiste, ou im-
 mediatement par la seule operation de
 sa volonté. L'humeur melancholique ny
 peut rien du tout, les Demons y appor-
 tent de la tromperie. Tellement que
 nous deuons mettre en vn mesme predi-
 cament les interpretes des songes les au-
 gures, les Astrologues & autres sembla-
 bles, *b qui sibi semitam non sapiunt & alteri b Ennius a-
 monstrant viam. Si l'âme a quelque priui- pud Ciceron.
 lege de prediction par le songe, c'est seu- lib. 2. de di-
 nin.*

lement pour le regard des accidens qui
 furuiennent au corps, de causes interieures
 & necessaires, & desquelles le principe
 est dedans nous, ^a *ὡς ἐν ἡμῶν ἢ ἀρχῇ*. Par ce que
 l'ame qui est, cōme nous auons dit, en li-
 berté lors que le corps est abatu du re-
 pos, ainsi qu'une nourrice quand son en-
 fant est endormy, reuifitāt son logis voit
 s'il y à quelque chose mal disposé, & de
 mauuais ménage, de forte q' l'espece lui en
 demeure viuemēt imprimée, la represen-
 tatiō de laquelle en dormāt est le songe.
 Ceux qui sont enfamez ne songēt qu'aux
 banquets & aux festins. Ceux qui ont soif
 pensent voir de quoy se desalterer. Ceux
 qui ont les reins pleins & chargez de se-
 mence, se representent la compagnie des
 femmes. Les hōmes replets & qui amas-
 sent de long temps grande quātité d'hu-
 meurs, croyēt porter quelque pesant far-
 deau. Ceux qui ont opinion qu'ils tom-
 bent d'un haut lieu, en un grand & pro-
 fond precipice, ont ordinaiemēt le cer-
 ueau farcy d'humeurs superflues qui les
 menace d'Epilepsie ou d'Apoplexie. Un
 certain deuint paralytique, apres auoir
 songē que l'une de ses cuisses estoit trans-

a Arist. de
 diuin. per
 insom.

ainsi B. D. n. 7.

- a. 1. 1. 1. 1. 1.

- a. 1. 1. 1. 1. 1.

- a. 1. 1. 1. 1. 1.

muée en pierre. Hippocrate dit que songer se baigner dans vn estang est signe d'abondance & repletion d'humeurs, ce que depuis peu i'ay veu par experience, en vn qui deuint hydropique, apres auoir eu vn pareil songe. Encore ferois-ie difficulté de recepuoir ce que raconte Artemidore, d'vn certain quidam, qui songea estre en trauail comme vne femme, & enfin se deliurer de deux filles noires, pour aduertissement de ce qui suruint puis apres, asçauoir qu'il seroit tourmété d'inflammations aux deux yeux, qui le rendroient auugle. La tumeur des yeux estoit signifiée par la grosseffe, par l'enfantement de deux filles noires, la chute des deux prunelles, nommées filles par les Grecs *κόρη*, rendues noires par la corruption & la pourriture.

Quant aux réponses des Oracles, qu'ils disent auoir esté données à raison de quelques exhalations de la terre, qui auoit cete propriété en certaines régions. Nous nyons du tout que l'exhalation ait peu auoir telle vertu. Mais q̄ le Diable iouoit ses jeux par ce moyen: Et deuous juger le semblable de la melancholie. Que les

Oracles ayent esté conduits par les Demons, il appert en ce qu'ils ont cessé a l'aduenement du Sauueur, auquel temps les hommes qui ont cogneu la verité, ont moins adiousté de foy à leurs impostu-

a Lib. 2. de res, a homines minus creduli esse ceperunt, dit
diminatione Ciceron. Ils ont cessé donc parce que la
leg. Plutar- naissance de Iesus Christ deuoit subuer-
chus lib. de tir l'empire du Diable, non que par vieil-
cessat. oracu- lesse cete vertu de la terre se soit perdue.
lorum.

Non quod vis ista terra euauerit vetustate.

b Iphigen. Concluons avec Euripide *b* que toute la race des deuineurs est vn mal presump- tueux & fondé sur vne vaine gloire, τὸ μαν- πικὸν πᾶν ἑπέσμα φίλοπμοῦ κακόν.

Afin d'oc que nous puissions distinguer les ceuures extraordinaires, d'avec celles de la nature. Nous deuons noter, qu'il y a cinq ou six points principaux qui ne peuuent estre referez aux humeurs, n'y à aucune autre cause naturelle. La cognoissance des sciences sans estude. Entendre & parler plusieurs langues sans les auoir apprises parauant. Parler articulément la bouche close. Predire ce qui est à venir. Deuiner les pensées. Voir les choses absentes comme présentés. Et demeurer

quelque temps élevé en l'air sans aucun appuy. Tout cela estant hors le pouvoir de la nature, ne peut prouvenir que de la part de Dieu, ou des Demons. Les bonnes mœurs accompagnent les inspirez, & en cela ils different d'avec les possédez & demoniaques, qui sont recognus ordinairement ou de mauuaise vie, ou negligés au fait de la religion, ou debiles d'esprit & de courage *à vray dire* selon S. Denys, qui dit qu'en tous possédez il y a soupçon d'une âme lasche, & de peu de courage. Au moyen dequoy, à mon aduis, nous voyons plus de femmes que d'hommes estre possédées, parce que la femme est comme vn vaisseau fragile & imbecille, *Creû & d'avesé pov, dit S. Pierre.* A Rome ^a l'an M. cinq cents cinquante quatre, se ^{a Leg. Lan-} trouuerent plus de quarante cinq femmes ^{gius Epist.} possédées du mauuais esprit, conjecture ^{34. lib. 2.} que l'imbecillité d'esprit aide beaucoup à donner entrée aux Demons. Pour cete mesme raison, les melancholiques sont volontiers possédez, d'autant que cete humeur bleffe l'imaginatiue, & imprime des fantasies tristes & pleines de facherie, d'où bien souuēt s'ensuit le desespoir,

qui est vne des portes principales, pour
a Iohannes Chrysoft. lib. 8. de prouid. donner entrée au Diable. *Demon a quofcunque superat per merorem superat.*

Quelques doctes & graues personnages, depuis peu ont voulu attribuer le parler la bouche & les leures closes, à la nature, mais avec si peu de raison, qu'il n'est besoin de les refuter. Ils citent vne histoire d'vne femme malade décrite par Hippocrate, qui parloit de la poitrine. Et vne autre d'vn maraut, qui gaignoit de l'argent à faire ceste mestier. Ils appellent Caelius Rhodiginus cõteur de fables, à raison qu'il rapporte cete action au Demon & qu'il en donne quelque exemple d'vne femme de son pays, laquelle estoit demoniaque & parloit articulement du creux de la poitrine sans ouurir, ny mouuoir les leures. Il est certain que le grand Hippocrate fait mention de la femme de Polemarchus, laquelle fut malade d'vne squinancie, & en fin d'vne peripneumonie comme il appert par le texte, & à raison que la matiere contenue dans les flustes des poulmons ne pouuoit sortir librement, elle ralloit en la poitrine, & rendoit vn son comme ceux que l'on ap-

pelle vulgairement *Ventriloqui*, ἐν τῷ στήθεσσι φωνάζειν ὡς ἐὰν ἐγγασπίμυθος. Où il est aisé à juger qu'il compare cete femme à ceux qui parlent de la poitrine, non à raison de l'article, mais seulement à raison du bruit & du son inarticulé, comme ce mot φωνάζειν le declare. Davantage, quand cete femme auroit esté vrayemēt ἐγγασπίμυθος *Ventriloqua*, pour auoir esté péfée par Hippocrate, est-il necessaire qu'elle n'ayt point esté demoniaque? Quand à Cœlius (encore que cet autheur soit sujet à se tromper) pour ce regard neantmoins, ie serois content de soustenir sa cause, parce que outre que l'histoire qu'il apporte peut estre veritable, on ne le bat d'aucunes raisons, qui prouuent que cela puisse estre fait naturellemēt. Que quelque vn puisse rendre quelque bruit du dedans de la poitrine, sans ouurir la bouche, c'est chose que nous croyons fort librement, mais que ce bruit soit vne parole distincte & articulée sans l'operation du Demon, c'est le point que nous nyōs, & duquel nous attendons la preuue. Parquoy nous disons qu'Eurialus auoit vn Demō, quelque raison qu'on ayt opposé

DISCOURS

au contraire. Le maraut veu par Turnebus necessairement estoit inspirité, ou bien le son qu'il rendoit, du fond de la poitrine n'estoit qu'un son inarticulé.

L'adiousteray icy que les Demons quelquefois apportent aux possédez des conuulsions estranges & horribles. Mais cete marque seule ne peut suffire, parce que nous voyons des mouuements maladifs, qui sont pareillement épouuentables. Et pour cete raison Fernel pensa vn jeune homme long temps tourmenté de grandes & violentes conuulsions, sans se douter qu'il fust demoniaque, iusques au troisiéme mois, auquel temps il commença à prononcer quelques sentences grecques, combien que cete langue luy fust entierement incogneue, *quanquam ignorās linguæ Græcæ laborans esset*. Alors dōc il fut recognu estre possédé d'un mauuais esprit. Si en telles conuulsions le malade est veu eleué & retenu quelque temps en l'air, sans estre appuyé: Tenons pour constant qu'il est inspiré, ou demoniaque. Car tout ce qu'on dit contre cete verité ne sont que friuoles, qui ne meritent point de réponse.

Parquoy si Marthe Broslier pour exemple n'a eu aucune cognoissance des langues. Si elle n'a eu que des conuulsions ordinaires. Si elle n'a rien predit de futur, ny veu ce qu'elle n'eust peu voir naturellement. Si ayant la bouche close & fermée, *καλεισμένου τῆς στόματι*, elle n'a prononcé aucunes paroles prouenantes du fond de la poitrine; Il n'y a aucune occasion de croire qu'elle soit possédée.

F I N.



TABLE DES CHOSES PLUS

notables contenues en ces trois Discours.

A	de la vie del'homme.	46. b
Abondance de sang est signe de chaleur.	Æneas réputé fils d'un Demon succube.	210. b
177. a		
Adam mort de quatre lettres monstre les quatre parties du monde.	Alexandre le Grand, fils d'un Demon incube.	210. b. 211. a
34. b	l'Âme de l'homme comparée au monde.	1. b
l'Adultere de Mars & Venus approprié aux parties de l'homme.	à Dieu	2. a. 36. 37. 38. 39. 40.
60. b	à l'œil.	38. b
Adoption imite la nature.	au ciel & à la premiere matiere.	2. a
41. a	à vne grande Roync.	99. a
les Égyptiens adoroient le crocodile & l'escarbot.	à vn Prince, à vn commissaire & à vn rapporteur.	188. b
1. a	à vne lampe.	193. b
reclamoient la Lune en leurs amourettes.	l'Âme raisonnable est constituée des principes de toutes choses.	1. b
52. b	comunique avec toutes les parties du monde.	2. a
soustenoient qu'il n'y a point de Demons succubes.		est le
210. a		
par le pois du cœur supputoiét les ans		

T A B L E.

est le principe de la parole. 250. a	de. 29. b
est temple & cité de Dieu. 52. b	la Bouche & les dents sont comme la maison & la famille. 106. b
est de figure ronde selon Democrite. 38. a	Boucliers faits de cuir anciennement. 80. a
est presente partout le monde. 39. a. b	les Cellules du cerueau sont les maisons royales de l'ame. 99. a
ne peut comprédre Dieu. 2. a	le Cerueau comparé à Iupiter. 44. a 54. b
les Animaux les plus petits sont les plus feconds. 116. b	au premier mobile. 57. b
Apicius abysme de rous viures. 72. b	aux eaux surcelestes. 58. a
Archestratus le gourmand de la Grece. 72. b.	est le palais des sciéces & la chambre du conseil. 57. a
les Astres sont les lāpes du monde. 9. a. 30. a	est la citadelle du corps. 10. a
les Astres du petit Monde. 44. a	Chauues pourquoy dits petites lunes & amis de la lune. 50. a
Astrologie science incertaine. 31. a. 279. b	les Cheueux sont les estoiles fixes du petit monde. 66. b
Atlas porte la teste de l'homme & du monde. 42. a	le Ciel comparé à vne ville capita-
B	
le Baptesme du mon-	

Q

T A B L E.

le.	41. a b	mier tēps de la vie
à vne peau.	35. a	155. b
à la teste.	41. 42.	Gognoifsâce de nous-
est la teste de l'vni-		mesmes. 3. b 39. b
uers.	14. b	110. b
est l'âme & le mary		Comparaifon de Me-
de la terre.	17. a	nenius Agrippa.
donne mouuement		100. b
a tout le corps.	10. a	la coquemare qu'el
		le maladie. 216. b
le Cœur comparé		le Corps est comme
au Solcil.	43. 44. 45.	l'habillemēt de l'a-
à vn animal.	14. b	me. 270. b
à vn maistre de mō-		est la paralysie de
noye.	99. b	l'âme. 276. b
à vn geant.	49. a	les Costes sont le rā-
gouuerne tout le		par des membres.
corps par les arte-		101. a
res.	10. a b	Cousteau de Delphes.
est la plus chaude		83. a
partie du corps.		Cuiraces pourquoy
	48. a	ainsi dictes. 80. a
est le fondemēt du		Cuifine du petit mon-
bastimēt de l'hō-		de. 106. b
me.	101. a	le Deluge hydropisie
est attaché en la		du monde. 29. b
poiétrine du petit		Demons incubes nais
monde.	45. b	de la semence d'A-
est gros seulement		dam selon les Ra-
comme vn grain		bins. 215. b
de millet au pre-		

T A B L E.

Democrite refuté.	buée aux Demons
11. a 19. b	162. b
les Dents ressemblent	Ecstases diuines, de-
à vne famille. 106. b	moniaques & melâ-
Dieu contient en soy	choliques. 269.
tout le monde. 5. b	les Elements entrent
peut créer plusieurs	en la composition
môdes. 19. b 20. a	de l'homme. 67. b
est la cause conser-	font créez pour l'v-
uant du monde.	sage de l'homme.
25. a	69. a
est la pierre angu-	Empedocles arreste-
laire de l'homme,	vent. 69. b
& du monde. 31. a	l'Enfant est attaché à
n'a point besoing	la matrice comme
de temple. 32. a	vne plante en terre.
est tout œil. 38. b	73. b
est le lien qui ac-	est comparé à vne
couple l'homme	nauiere par Demo-
avec le monde.	crite. 101. b
40. b	vn Enfant de quarâte
est comme le cen-	iours est grand seu-
tre d'vn cercle.	lement comme vn
43. a	fourmy. 151. a
est placé au centre	l'Enfant ne pese plus
du monde selon	d'vne dragme au
les Pythagoriens.	premier mois, & est
152. a	grand comme vne
E	mouche. 155. a
l'Eclipse de l'vne an-	l'Enfant estant dans la
ciennement attri-	matrice respire &

Q ij

T A B L E.

prent sa nourriture par le nôbril. 156. b	le Fiel est semblable a l'Estoile de Mars. 93. a
Enfant né d'vne va- che. 169. a	les Fleuves & les fon- teines sont les ma- melles de la terre. 17. b
Epileptiques pour- quoy dictz lunati- ques. 51. b	le Foye dōne nourri- ture à tout le corps. 10. b
l'Espine du dos sem- blable au fond d'v- ne nauire. 101. a	est la lune du petit monde. 49. a b
Estoile, poisson ainsi nommé. 63. a	cause vn flux & re- flux dedâs les vei- nes cōme la lune en la mer. 50. b
F	est le siege de l'a- mour. 52. b
les Facultez de l'hom- me sont comme sol- dats & manœuvres. 100. b 101. a	G
la Femme tient de la Lune. 47. b	les Gardes de l'âme sont les cinq sens. 99. b
est vn masse impar- fait & vn four- uoyemēt de la na- ture selon Aristo- te. 135. a	Gemeaux comment sont engendrez. 157. a
la Femme seule entre tous animaux en- gēdre la mole. 163. a	la Gresse du petit mō- de. 71. a
Fiebures quartes filles de Saturne. 66. a	H
peuēt durer dou- ze ans. 235. b	Hecube pourquoy ap- pellée chienne. 82. b
	Hippomanes. 139. b

T A B L E.

Histoire d'un qui pensoit estre coq. 244. b	est l'image de Dieu. 7. b
Homere œil de la Poësie pref. 1. b	36. a b
œuvres d'Homere écrites en vn boyau de serpēt & en vne peau de parchemin 7. a	est vne plante renuërfée. 73. a
l'Homme comparé au ciel. 2. b	à seul l'usage du feu, des clefs, de la main. 105. a
à vne lagouste. 97. a	est vn liure en petit volume. 109. b
est le principal ouurage de la nature. 1. a	est vn recueil des parties de l'vniuers. 108. b
est Dieu. 40. b	contient en soy toutes sortes d'herbes cōme les capillaires, la goutte de lin, les cotyledōs. 75. b 76. a
est vn grand mode selon S. Gregoire. 4. b	les fleurs comme la rose les coupeaux de thin. 76. b
est appellé monde second. 3. a	les graines comme le sesame, le mil, la semence de courges. 76. b
monde troisieme par Origene. 43. a	les legumes comme pois, febues, lentilles pois-chiches. 77. b
est de figure ronde. 5. a. b. 12. b. 16. a. b	les fruiets cōme pommes, cerises, grenades.
est appellé toute creature. 6. b	
comprent tous les miracles du monde. 6. b	
est le cētre de la nature.	

Q iij

T A B L E.

des, amandes, oli- ues, figues, abri- cots, meures, rai- fins, fraises, poi- res, framboises, 77. a. b. 78. a	le pourceau, le veau le taureau, le cinge, l'araigne, le rossi- gnol. 90. a. b. les fourix, le hybou 91. a. b. la chauue-sou- ris 92. b. le bouc la chièvre. 93. b.
l'Homme contient tou- tes sortes d'ani- maux en general. 78. 79. 80.	il comprend toutes les especes de poissons comme l'oüistre 96 a. b. le poulpe 86. b.
en particulier com- me le lion, l'Ele- phant. 83. a. 87. a.	97. a. la langouste de mer, le merlu, la raye, la seche, l'é- ponge 97. a.
92. b. 93. a. 94. b.	toutes sortes d'Arri- sans cōme l'Architec- te, le peintre, le forgeron, le tisse- rand. 101. a. b. 102.
le chien, le cerf, le cheual. 84. a. b.	a. b.
63. b. 95. a. le dra- gon, le lieure, le loup, le cancre.	tout ce qui appartient a l'art militaire cō- me gents de pied & de cheual, l'espée, le bouclier, la selle a cheual, les espe- rons, l'étrié, les râ- pars, le tabourin, le pōtleuis. 103. a. b.
99. a. l'écreuiffe, la cigale, le re- gnard, la couleu- ure, la corneille	
94. b. la taulpe la tortue, 95. a. la sangue 95. b. le serpent, les vers, le couquou, le corbeau, la mou- che 86. a. b. le fourmy 89. a. b.	

T A B L E.

toutes sortes d'vte-	du corps en son
files de ménage,	action. 15. a. b
les clefs la table,	est l'image de Dieu.
le cousteau, vne	37. a
couche, des go-	est l'œil de l'âme.
belets, des pou-	39. a
lies, des chariots,	est semblable à vn
vn crible, des rets	cercle. 39. b
des aiguilles, vne	est la partie diuine
coiffe d'or, vne	de l'homme. 83. a
cruche, vne ci-	est la forme des for-
sterne, vn miroir	mes. 2. a. 104. b
vn entonnoir.	L
106. b. 107. a. b.	Lac de Sodome ne
108. a	peut nourrir aucun
Hydropisie du mon-	animal. 235. a
de. 29. b	Laiet noir en certain
l'Hellebore comparé	pays. 119. a
à vn Roy. 234. b	Le laiët est comparé à
I	la semence. 122. 123.
Isiaques anciennemēt	Le laiët est vn fard de
Prestres en Ægypte	la nature. 123. b
craignoient de de-	La langue est le mer-
uenir gras. 15. b	cure du petit mon-
l'Intellect est comme	de. 62. a
vnë âme dās l'âme.	messagere de l'en-
14. b	tendement. 62. a
est la teste de l'âme.	instrument du bien
14. b	& du mal. 63. b
ne despend point	Les langues des victi-
	mes offertes a Mer-

Q iij

T A B L E.

cure.	62. b	fantafques.	256. b
La Lune est mere du monde.	48. a	la Mer contient toute la nature.	109. a
elle est le foye de l'vniuers.	49. a	menacée du foïet par Xerxes.	69. b
elle est humide effectiuement.	53. a	est vn animal furieux.	69. a
Luther reputé fils d'vn Demon.	211. a	le Monde est vn grad homme.	5. a
M		il perira par le feu.	29. b
Mahomet dit qu'il y a vn Demon en chaque grain de raisin noir.	264. b	est vn second Dieu selon Mercure & troisieme Dieu selon Plotin.	40. b
la Main est l'instrumēt des instruments.	104. b	a esté basty pour l'homme.	5. b
Maladies communes aux hōmes & aux plantes.	76. a	Nature est la gouuernāte du mode.	26. a
Mariages contractez par le feu en la Gothie.	114. b	est cōme vne mere de famille.	105. b
la Matrice est comme vn animal dans vn animal.	17. b	la Nege est vne écume.	59. a
la Melancholie est comparée à vne garnison.	234. a	la Nege comment representée en l'homme.	71. a
à vn chasseur.	251. b	Noë en son arche a imité la structure de l'homme.	101. b
les Melācholiques sōt		le Nombriil est le mi-	

T A B L E.

lieu de l'homme. 16. a. b	Paracelse cōfesse auoir appris du Diable la Medecine. 214. a
le Nombril du monde. 16. a	la Partie secrette de la femme dite ortie. 76. a
le Nombril comparé à vne anchre. 101. b	le Pied d'Elant garit de l'Epilepsie. 79. b
la Nui&t nourrice des astres dorez. 22. b	le Pied de l'hōme cō- paré au Soleil. 109. b
O	Platon estât trop gras, se logeoit en lieu mal sain pour amaigrir. 15. b
l'Oeil est vne partie admirable. 14. a	Pourceau de Parmenon. 85. b
la prunelle de l'œil est cōme vn œil dās vn autre œil. 14. b	les Prunelles des yeux sont comme filles, ou putains. 106. a
l'Oeil trop gros est in- commode à la vüe. 16. a	R
Oyseaux symbole de la parole. 62. b	la Raison est vn Arse- nal, vn magasin, & vne boutique. 82. b
Orbis poisson ainsi nommé. 15. a	83. a
Ouraque conduit par ou l'enfant red son vrine. 154. b	Rome Epitome du monde. 109. b
P	Romulus fils d'vn de- mon incube. 210. b
Pan signifie l'vniuers. 3. b	la Rosée comment re- presentée dās le pe- tit monde. 71. a
Paon animal amou- reux de sa beauté. 81. a	

T A B L E.

le Sang des venes est	47. b	T
l'Ocean du petit		la Terre est cōme vne
monde. 50. b		matrice. 17. b
la Semēce est vne ēcu-		est femme du ciel.
me. 58. b. 117. b		17. a
est vn excremēt de		le marchepied de
la derniere nour-		Dieu & de l'hō-
riture. 118. a. b		me. 32. a
est cōposée de feu		la Teste est la ville ca-
& d'eau. 112. b		pitale de l'âme. 10.
est vn cōsommé &		a. 35. b. 36. a. 99. a.
vne quintessence.		est comme vn mô-
152. a		de dans vn autre
est vne écume mou-		monde. 14. b
uante. 189. b		est rōde comme vn
la Semence a quelque		petit ciel. 10. a.
chose de diuin.		42. a.
190. a		est le tēple de Dieu
les Signes du Zodia-		& le palais de l'a-
que du petit mon-		me. 42. b
de. 167. a		Tibere appellé bouc.
le Soleil est le cœur du		84. b
ciel. 48. b		voyoit de nuict.
est attaché à la poi-		92. a
trine du môde.		Timon le Roy des
145. b		melancholiques.
est le pere des plan-		245. a
tes & le mary de		Trapefonce en sa vieil
la terre. 17. a. b		lesse perdit toute
le mary de la lune.		memoire. 268. a

T A B L E

<p>V la Vene caue est com- me vn arbre. 74. a comme vne rigole. 74. b le Vêtricule est la terre du petit môde. 68. a est comme vne mer dans le petit mon- 47. a. 58. a. la Vessie ressemble à v- nemer. 68. b Venus engendrée de l'écume de la mer. 59. b pourquoy peinte les pieds dás vne coquille. 60. a</p>	<p>le Vin est le sang de la terre. 59. b & le laiçt de Venus. 60. b le Vinaigre distillé dis- sout les perles. 233. a le Vinaigre est comme le leuain de l'hu- meur melancholi- que. 233. les Vieillards pour- quoy engendrent plustost des filles que des fils. 176. a l'Vrine est engendrée en la vessie cômela pluye en l'air.</p>
---	---

N O M S D E S A V T H E V R S

citez en ces trois Discours.

<p>A Abacuc. Aben Ezra. Accius. Actuarius. Ælianus. Æsopus.</p>	<p>Aëtius. Agatharchides. Albertus Magn. Albucasis. Alcman. Alcmaon. Alexander.</p>
--	---

NOMS DES AVT HEVRS.

<i>Ambrosius.</i>	<i>Augustinus.</i>
<i>Ammianus Marcell.</i>	<i>Auicennas.</i>
<i>Anacreon.</i>	<i>Ansonius.</i>
<i>Anaxagoras.</i>	B
<i>Anaxillas.</i>	<i>Basilus.</i>
<i>Anaximander.</i>	C
<i>Andreas Laurentius.</i>	<i>Cardanus.</i>
<i>Antiphanes.</i>	<i>Carpentarius.</i>
<i>Apion.</i>	<i>Cassianus.</i>
<i>Apollonius.</i>	<i>Catullus.</i>
<i>Apuleius.</i>	<i>Chrysippus.</i>
<i>Aratus.</i>	<i>Chrysostomus.</i>
<i>Archelaus.</i>	<i>Cicero.</i>
<i>Architas.</i>	<i>Cleopatra.</i>
<i>Aretaus.</i>	<i>Clemens Alexandrinus.</i>
<i>Argenterius.</i>	<i>Columella.</i>
<i>Aristophanes.</i>	<i>Cornelius Celsus.</i>
<i>Aristophon.</i>	<i>Crantor.</i>
<i>Aristoteles.</i>	D
<i>Arnobius.</i>	<i>Daphnus.</i>
<i>Arrianus.</i>	<i>David Propheta.</i>
<i>Artemidorus.</i>	<i>Delrius.</i>
<i>Asclepiades.</i>	<i>Demetrius Phalereus.</i>
<i>Athenagoras.</i>	<i>Democritus.</i>
<i>Atheneus.</i>	<i>Diocles.</i>
<i>Auempace.</i>	<i>Diogenes Laertius.</i>
<i>Auerrois.</i>	<i>Dionysius Arcopagita</i>

NOMS DES AVTHEVRS.

Dioscorides.	Herodotus.
E	Heron Alexandrinus.
Elias Rabi.	Herophilus.
Empedocles.	Hesichius.
Ennius.	Hippocrates.
Epicharmus.	Hippon.
Epicurus.	Hipponax.
Erasistratus.	Homerus.
Erasmus.	Horatius.
Esdras.	Hugo Senensis.
Eudoxus.	I
Euripides.	Jacobus Ruffus.
Eustathius.	Johannes Langius.
E	Johannes Philoponus.
Franc. Georgius.	Johannes Picus.
G	Johannes Riolanus.
Gainerus.	Iosephus.
Galenus.	Irenæus.
Gellius.	Iulianus Imp.
Gentilis.	Iulius Pollux.
Georgius Pisides.	Iustinus Martyr.
Gregorius Theologus.	L
Gregorius Nissenus.	Lactantius.
H	Leophanes.
Hector Boethus.	Leonicus.
Heraclides Ponticus.	Lucianus.
Heraclitus.	Lucilius.

NOMS DES AVT HEVRS

<i>Incretius.</i>	<i>Orpheus.</i>
<i>Lycophron.</i>	<i>Ovidius.</i>
M	P
<i>Macrobius.</i>	<i>Pachymeres.</i>
<i>Manardus.</i>	<i>Paracelsus.</i>
<i>Marcus Ephesus.</i>	<i>Parmenides.</i>
<i>Marsilius Ficinus.</i>	<i>S. Paulus.</i>
<i>Martialis.</i>	<i>Paulus Aegineta.</i>
<i>S. Mathaus.</i>	<i>Petronius Arbitor.</i>
<i>Maximus Scholiastes.</i>	<i>S. Petrus.</i>
<i>Dionys.</i>	<i>Philastrius.</i>
<i>Maximus Tyrius.</i>	<i>Philo Iudæus.</i>
<i>Menander.</i>	<i>Philotimus.</i>
<i>Metrodorus.</i>	<i>Philostratus.</i>
<i>Mercur^o Trismegist^o.</i>	<i>Pindarus.</i>
<i>Mimnermus.</i>	<i>Plato.</i>
<i>Minutius Fœlix.</i>	<i>Plautus.</i>
<i>Moschio.</i>	<i>Plinius.</i>
<i>Moses.</i>	<i>Plotinus.</i>
N	<i>Plutarchus.</i>
<i>Nonius Marcellus.</i>	<i>Polemon.</i>
<i>Nonus Panapolitanus</i>	<i>Pomponacius.</i>
O	<i>Porphyrius.</i>
<i>Octavius Medicus.</i>	<i>Praxagoras.</i>
<i>Olaus Magnus.</i>	<i>Prudentius.</i>
<i>Oribasius.</i>	<i>Ptolemæus.</i>
<i>Origenes.</i>	<i>Pythagoras.</i>

NOMS DES AVTHEVRS.

R	
Rabi Kimhi.	Theophrastus.
Rondeletius.	S. Thomas.
Ruffus Ephesius.	Timeus.
Rutilius.	Timon.
	Trebellius Pollio.
S	
Salomon.	Tzetzes.
Scaliger.	V
Scholastes Aristophani.	Valeriola.
Scholastes Pindari.	Valescus de Tarenta.
Seneca.	Valesius.
Solinus.	Varro.
Sprangerus.	Vegetius.
Staseus.	Victruuius.
Stobaeus.	Virgilius.
Stoici.	Vlricus Molitor.
Strato.	Quierus.
Suetonius.	X
Symphorian ^o Caperius	Xanthus.
Synesius.	Xenocrates.
	Xenophanes.
T	Xenophon.
Tertullianus.	Xystus.
Theagenes.	Z
Themistius.	Zeno.
Theon.	Zoroaster.

FIN.

Fautes suruenues a l'Impression.

En la page 5. b. ligne 21. faut lire *Mercur*. pag. 24. a. 9.
δύναμιν. pag. 27. a. 3. *suspects*. pag. 29. a. 19. *patira*, &
ligne 22. *le feu*. pag. 38. a. 24. 25. *cete abyssme infinie*. pag. 57.
a. b. *autre chose qu'un decoulement*. pag. 58. b. 12. *toutes escu-*
mes. pag. 75. b. 18. & *quelques autres, a raison de leurs figu-*
res, nommées. pag. 85. b. 12. *galanteries*. pag. 97. a. 3. *vice-*
ribus. pag. 116. a. 16. *seroit suiecte*. pag. 123. a. 22. *falsue*. pag.
124. a. 7. *τῆ πῆλει*. pag. 125. a. 10. *soit causée*. pag. 144. b.
25. *s'insinuent*. pag. 146. b. 18. *s'insinuent*. pag. 155. b. 2. *tren-*
tecinquiesme iour. pag. 165. a. 10. *ie tiens cet aduis*. pag. 170.
b. 18. *δύλυ*. pag. 171. a. 21. *δηλυκωτάται*. pag. 172. a. 27.
differant. pag. 193. a. 22. *pullis diuinitus*. pag. 223. b. 17.
temperament plus inegal c'est à dire plus participant. pag. 237.
b. 3. *μελαγχολαζών ἄνθρωπος*. pag. 244. b. 8. *l'empyreume*.

FIN